This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

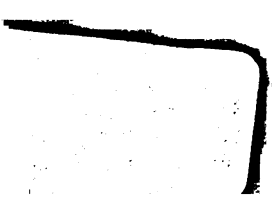
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes,

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

Seconde Édition, revue et corrigée.

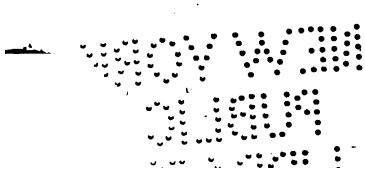
TOME TROISIÈME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK.

A PARIS,
Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.

NEW YORK PUBLIC



ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

SUITE DES REMARQUES SUR L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU;

Extraites du Recueil Périodique le Mercurio Peruviano. (*Voyez Tome I, p.* 89.)

II. *Sur les Mines du Pérou.*

Depuis trois siècles les métaux précieux du Pérou ont excité la cupidité et la curiosité des Européens. On s'est accoutumé à considérer les mines de ce pays comme d'inépuisables sources d'or et d'argent. Nous allons réduire ces vagues idées à des notions positives : nos lecteurs verront qu'au Pérou, comme ailleurs, la nature n'offre aux mortels ses largesses qu'au prix de longs travaux; ils sauront que plusieurs obstacles, nés des localités, d'une mauvaise administration, du défaut de lumières et du manque de bras, laissent encore ces

célèbres mines dans un état d'imperfection qui met des bornes à leurs produits.

Le *Mercurio Peruviano* donne l'énumération suivante des mines de différens métaux qui existent dans le vice-royaume du Pérou.

« Dans l'intendance de Lima il y a 4 mines d'or, 181 d'argent, 1 de mercure et 4 de cuivre, qui toutes étoient exploitées en l'an 1791 où cette liste fut dressée. Par différentes raisons, 70 mines d'argent avoient été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Tarma* et les provinces de *Pasco* et *Huallanca*, qui en font partie, 227 mines d'argent sont en exploitation, et 22 se trouvent abandonnées. Il y a en outre 2 mines de plomb, d'où l'on tire une quantité immense de ce métal.

» Dans l'intendance de *Truxillo*, y compris le district de *Chota*, 3 mines d'or, ainsi que 134 mines d'argent, sont exploitées; et pas moins de 161 mines de ce dernier métal restent abandonnées.

» Dans l'intendance d'*Huamanca*, y compris le district de *Lucanos*, 60 mines d'or, 102 mines d'argent et 1 mine de mercure, sont en activité; 3 mines d'or et 63 mines d'argent ont été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Cusco* et le district de *Curahuasi*, on n'a trouvé jusqu'à présent que des mines d'argent. Leur nombre s'élève à 19,

et elles sont toutes exploitées avec le plus grand succès.

» Dans l'intendance d'*Arequipa*, 1 mine d'or et 71 mines d'argent se trouvent en exploitation; 4 mines du premier et 28 du second métal ont été abandonnées.

» Dans l'intendance de *Guantajaya*, avec le district de *Tacna*, 1 mine d'or et 20 mines d'argent sont en exploitation; il n'y a cependant pas moins de 19 mines du premier métal abandonnées, et 30 mines d'argent se trouvent dans le même état.

» Dans l'intendance de *Huancavelica*, 1 mine d'or, 80 d'argent, 2 de mercure et 10 de plomb, sont exploitées. Deux mines d'or et 215 mines d'argent sont à l'abandon. La grande quantité de mines d'argent délaissées provient des eaux qui, gagnant de plus en plus dans les contrées où les mines se trouvent, finissent par inonder les travaux. »

Il résulte de cette énumération que, dans les huit intendances qui composent le vice-royaume du Pérou, 69 mines d'or, 784 mines d'argent, 4 mines de mercure, 4 mines de cuivre et 12 mines de plomb se trouvoient en exploitation l'an 1791; et qu'à la même époque 29 mines d'or et 588 mines d'argent avoient été abandonnées à cause de différentes circonstances que nous indiquerons dans la suite.

« Depuis le commencement de l'an 1780 jusqu'à la fin de l'an 1789, durant l'espace de dix ans, le produit des mines sus-mentionnées s'éleva à 35,359 marcs d'or à 22 carats, et 3,739,763 marcs d'argent. Le prix du marc d'or étant évalué à 125 piastres, et celui du marc d'argent à 8 piastres, tout le produit des mines, réduit en espèces, s'éleva, durant ces dix années, à 7,700,545 livres sterling, ou environ 184,800,000 de France.

»En 1790, les mines d'argent ont produit 412,117 marcs, ce qui donne un excédant de 38,147 marcs au-delà du terme moyen des dix années précédentes. »

En prenant à la lettre ces notices, extraites du *Mercurio Peruviano*, les mines du Pérou sembleroient être moins productives que celles du Mexique; car dans la même année de 1790 qu'on ne sauroit, en aucune manière, compter parmi les plus abondantes, 5024 marcs d'or et 2,179,455 marcs d'argent ont été frappés à la monnoie royale du Mexique, comme produit des mines du pays. Donc ces mines ont fourni cinq fois plus d'argent que celles du Pérou.

Mais il est essentiel d'observer que les mines du royaume de *Quito* et celles de la partie septentrionale du vice-royaume de *Buenos-Ayres*, pays qu'on est accoutumé à considérer comme parties intégrantes du Pérou, ne sont pas comprises dans cette liste. Par l'ordonnance de 1778,

le nom de *Pérou* est aujourd'hui circonscrit dans des bornes plus étroites, marquées dans les cartes modernes. D'après ces nouvelles limites, les fameuses *mines de Potosi* ne sont plus comprises dans le Pérou; mais, pour nous conformer au langage consacré par l'usage, nous jetterons un coup d'œil sur ces mines.

L'histoire de leur découverte se trouve partout; nous ne la répéterons point, nous nous bornerons à considérer leur situation minéralogique. Ici le *Mercurio Peruviano* n'est plus qu'un guide peu sûr et peu éclairé; il faut que nous suivions les pas d'un savant allemand, M. *Helms*, qui, dans la qualité d'inspecteur des mines sous le directeur-général baron de *Nordenflicht*, a observé la minéralogie du Pérou pendant de longues années.

Voici en substance ce que M. Helms nous apprend (1) :

Les grandes mines d'argent se trouvent dans une montagne schisteuse, ayant la forme d'un pain de sucre. Dans une étendue d'à peu près 6 milles d'Allemagne, on trouve plus de 300 puits d'exploitation. Mais parmi ces puits, il y en a beaucoup qui ressemblent plutôt à des cavernes de voleurs qu'à des excavations dirigées par l'art et par la science des mineurs.

Dans les premiers temps, l'argent natif pa-

(1) *Tagebuch einer Reise*, etc., c'est-à-dire Journal d'un Voyage de Buenos-Ayres à Lima. Dresde, 1798.

roissoit à plusieurs endroits hors de terre. Ces efflorescences ressembloient à de petites crêtes.

Actuellement l'exploitation exige des travaux plus profonds et des opérations plus pénibles. On y emploie l'amalgamation. En 1638, *Alonso Barba* a écrit sur cette matière un traité précieux pour le temps où il parut.

L'inspecteur des mines, Helms, a visité les travaux modernes. Il a trouvé que les filons principaux de Potosi se dirigent du nord au sud, et que la *gangue* (la matrice du minéral) est un quartz ferrifère dans lequel on trouve semé, par grandes et petites parcelles, de la mine d'argent cornée, et plus rarement de la mine vitrée très-cassante.

Un *cajon* ou 50 quintaux de minérai, d'après des essais faits sur 300 mines, a fourni 6 à 8 marcs d'argent. C'est donc bien plus la facilité de l'extraction que la grande richesse intrinsèque du minérai qui, de nos jours, rend Potosi si précieux.

Cependant la préparation des Espagnols qui, pour toutes les espèces de minérai, se servent des mêmes procédés dans l'amalgamation, est si mauvaise, qu'ils n'en savent tirer tout au plus que 5 marcs. M. Helms dit en propres termes : « Les » procédés sont généralement les plus superfi- » ciels, les plus malpropres et les plus dispendieux » que j'aie vus. »

Le Gouvernement a fait des efforts inutiles pour corriger les vices d'exploitation les plus évidens, qui, à commencer par le plus simple des instrumens, le marteau, s'étendent jusqu'à la manière d'essayer le minérai. On espère que le grand minéralogiste, M. d'*Elhuar*, qui a perfectionné ses connoissances en Allemagne, et surtout à Freyberg, parviendra à faire disparoître ces traces de barbarie et d'ignorance.

Qu'on se figure la valeur inappréciable de ces trésors souterrains, puisque, avec une exploitation aussi défectueuse, le bénéfice en est encore si considérable. « Depuis 1574 jusqu'en 1637, » Potosi a produit au-dessus de 450 millions d'é- » cus: somme, ajoute *Alonso Barba*, qui suffiroit » pour couvrir 60 milles carrés espagnols, en » comptant 25 écus par aune et 5000 aunes par » mille. » Les minérais rejetés même démontrent la grande richesse de Potosi; car ces mines de rebut sont exploitées, actuellement encore, avec tant d'avantage, qu'un seul entrepreneur, avec de mauvais instrumens, en tire 500 piastres de profit net par semaine.

La consommation du vif-argent employé pour l'amalgamation est prodigieuse. Dans l'espace de soixante-trois ans, on y a consommé 234,706 quintaux. Heureusement pour l'Espagne, non seulement le Pérou possède de riches mines de mercure à Huancavelica, mais le sel, non moins

nécessaire pour cette opération, et dont on consommoit alors 15 quintaux par jour, se tire des mines de Yocalla, tout près de Potosi.

De nos jours, 13,000 hommes travaillent dans ces mines; et, selon Helms, la monnoie royale de Potosi fournit annuellement, pour le compte de la couronne, environ 600,000 marcs en argent et 2000 marcs en or.

Le *Cerro de Potosi* n'est pas la seule montagne imprégnée de métaux précieux. Il y a quatre-vingts ans, dit M. Helms, qu'une autre montagne, peu éloignée de la ville de *la Paz*, s'écroula en partie. Il s'y trouva à découvert des morceaux d'or massif de 50 livres pesant. La ville gagna 80,000 piastres par l'exploitation des débris de cette montagne. Encore, en 1787, les pluies y mettoient souvent à découvert des parcelles de 2 onces et au-delà.

Dans la province d'Arica, qui est la plus méridionale du Pérou actuel, on trouve, dans un terrain sablonneux, les riches mines d'argent de *Guantajaya*. Le minérai étoit presque pur; il formoit des filons et des nœuds considérables. L'exportation se fait par le port d'Iquiqui. Mais l'éloignement rend l'exploitation de ces mines peu fructueuse.

En nous dirigeant au nord et en nous rapprochant de Lima, nous trouvons la ville de *Huancavelica* avec ses fameuses mines de vif-argent.

Voici la description qu'en donne M. Helms.

« Cette riche mine de vif-argent est située dans l'intendance de Guamanga, non loin de la ville de Huancavelica, au treizième degré environ de latitude sud, dans la région des neiges des Cordillières, et à une hauteur approchante de celle de Potosi. Le terrain consiste en plusieurs cônes doucement ondulés qui, dans leurs intervalles, forment nombre de vallées. La montagne elle-même, dit M. Helms, passe successivement ici en une simple colline de pierre sablonneuse (le voyageur venoit de Potosi, par conséquent du sud-sud-est), et elle conserve dans ces environs, par sa situation horizontale et par des couches intermédiaires de marne, chaux et spath, quelque ressemblance avec les montagnes secondaires qui, dans le Pérou, sont encore fort riches en or, argent, cuivre, mercure, ainsi qu'en tous les autres demi-métaux et sels. » Quel pays métallifère! Car ce minéralogue cite encore plusieurs autres mines de cette contrée riches en or, argent et cuivre, et dont on ne tire aucun parti.

Le *Mercurio Peruviano* donne les notices historiques suivantes : suivant les uns, la mine de mercure de Huancavelica fut découverte en 1566 par le Portugais *Garces*, qui reconnut pour du cinabre le fard des Indiens de cette contrée. D'autres en attribuent la découverte à un Indien,

nommé *Narincopa*, au service de l'Espagnol Cabrera qui la mit sur-le-champ en exploitation. Néanmoins on prétend que les anciens Péruviens l'exploitoient déjà pour en tirer cette même substance.

La principale importance de cette mine dépend de l'emploi du vif-argent pour l'*amalgamation*, afin d'extraire l'or et l'argent des minérais bruts. Cet usage ne date que de 1571. L'Espagnol Velascas l'entreprit le premier et avec succès.

Dans les commencemens, la mine fut exploitée par entreprise; mais, l'an 1570, la couronne en acheta la propriété, qu'elle a conservée.

Autrefois le produit de la mine étoit fort considérable. Dans les cinq années, depuis 1571 jusqu'à 1576, il s'éleva au-delà de 9000 quintaux; et dans deux années, de 1646 jusqu'à 1648, il monta presque au double, ou entre 17 et 18,000 quintaux.

Toute la quantité du mercure extrait depuis deux cent dix-neuf ans jusqu'à la fin de 1789, monte à 1,040,452 quintaux; ainsi le produit annuel, d'après un terme moyen, auroit été d'environ 4751 quintaux. Mais ce calcul ne s'accorde pas avec l'expérience des derniers temps; ou il est exagéré, ou l'état des choses est bien changé. M. Helms a trouvé que, dans les années 1787 et suivantes, on ne tiroit pas même 1500 quintaux

pour la couronne ; en 1790, on n'en obtint que 460 ; souvent même le produit n'excédoit pas 300, ce qui nécessairement a fait beaucoup hausser le prix du vif-argent ; et dans les temps modernes, peu d'années font une différence considérable. Ainsi, l'an 1786, le quintal de mercure ne valoit que 60 piastres ; en 1791, il s'étoit élevé à 73 piastres. Cette variation des prix tient, sans doute, au produit plus ou moins fort dans les différentes années ; cependant la couronne y perd de plus en plus. Il n'y a que la rétribution générale des mines d'or et d'argent de tout le royaume qui puisse, en quelque sorte, dédommager la couronne de sa perte réelle, et fournir aux frais d'exploitation des mines de mercure. Tous ceux qui exploitent des métaux dans le Pérou sont obligés d'acheter du mercure à Huancavelica.

Les mines de *Guarochiri*, à l'est de Lima, n'offrent rien de remarquable. Celles de *Pasco* ou de *Lauricocha* sont plus dignes de notre attention. Elles se trouvent dans une région glaciale, et d'où découlent deux des principales branches qui forment la rivière des Amazones. L'orge même ne mûrit point dans ce climat affreux. Les pluies, mêlées de neige, durent six mois ; l'autre moitié de l'année, il règne des gelées perpétuelles.

On y distingue six cantons de mines, *Lauri-*

cocha, *Santa Rosa*, *Yanachanca*, *Caya*, *Cheupimarca* et *Pariagilca*. La montagne proprement dite de Lauricocha, ou plus exactement d'*Yauricocha*, a un demi-mille d'Allemagne de long sur autant de large. C'est une montagne par couches, ou *stratifiée*. Elle est entièrement remplie de veines argentifères. On y remarque surtout une galerie poussée dans un roc d'hématite fine et poreuse; l'or y est semé partout en petites parcelles; cependant 50 quintaux ne donnent que 9 marcs d'or. Mais un filon d'argile blanche, large d'un quart d'aune, donne de 200 à 1000 marcs d'argent sur 50 quintaux de minérai.

Ces mines ont été plus d'une fois détruites par les eaux des lacs et des torrens. Enfin, les travaux de D. *Felix de Ijura* ont garanti les mineurs d'un semblable désastre, du moins pour une longue suite d'années. Plus de deux cents particuliers ont des actions dans ces mines; et, malgré le mauvais système d'exploitation, ils en tirent 200,000 marcs d'argent par an. Dans l'année 1789, selon Helms, la portion d'argent revenant au roi s'éleva à 15,000 *caxons*, d'où l'on tira 200,000 marcs d'argent fin. La fonderie royale et les autorités publiques ont leur siége à *Pasco*, bourgade qui donne quelquefois son nom à tout le district.

A deux lieues et demie de cette région métal-

lifère, on trouve une curiosité naturelle; c'est la montagne *Raco :* elle a la figure d'un cylindre, et se compose entièrement d'un granit blanc, à texture fine; si on jette un morceau de ce granit dans de l'eau, il prend une couleur bleue : on l'appelle *ala de mosca.*

Les mines de *Hualgayoc*, presque aussi importantes que celles dont nous venons de parler, sont situées dans l'intendance de Truxillo, à 50 milles de cette ville et à 95 au nord de Lima. Elles se trouvent dans une région élevée, selon M. de Humboldt, de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur on rencontre encore des coquilles pétrifiées : l'argent s'y trouve en grandes masses.

M. Helms pense que les Cordillières fourniroient à des mineurs, même médiocrement instruits, une masse de métaux qui, mise en circulation, bouleverseroit tout notre système industriel et commercial, en rendant l'argent aussi commun que le cuivre et le fer.

Une des principales difficultés qui se présente à la préparation de l'argent, aussi bien que du mercure de Huancavelica, c'est le manque de combustibles. L'une et l'autre montagne sont absolument dépourvues de bois : les matières combustibles sont apportées par des bêtes de somme; et tout, jusqu'à la graminée sèche, appelée *ichor* (au moyen de laquelle le chauffage et la fusion

s'effectuent en grande partie), occasionne d'énormes frais. Cependant, selon Helms, qui s'y connoît, la principale cause du dépérissement successif des mines du Pérou doit être cherchée dans l'ignorance des mineurs, dans les malversations des officiers supérieurs, et dans la négligence du gouvernement provincial, qui laisse et les ouvriers indiens et les entrepreneurs espagnols sans protection et sans assistance.

L'opinion de ce savant voyageur allemand paroît confirmée par les deux lettres suivantes, adressées à l'académie de Lima, et imprimées dans le *Mercurio Peruviano*. La première lettre est d'un mineur qui prend le nom fictif d'*Egerio Chrysophoro;* il s'exprime en ces termes :

« De tout temps, au Mexique, les mines se sont trouvées dans l'état le plus florissant; tandis qu'au contraire celles du Pérou, plus riches et plus nombreuses, ne se soutiennent qu'à peine. Cette différence de succès tient uniquement à la différence d'attention, d'égard et d'appui que cette occupation utile rencontre dans les deux royaumes.

» Au Mexique, un négociant ou tout autre riche particulier, sur la seule parole d'un mineur, consacrera 50 ou 100 piastres à l'exploitation d'une mine, sans même renoncer de suite à l'entreprise, lorsqu'on lui apprend que la veine

s'est perdue. Mais, au Pérou, à peine un *habilitator* (1) a-t-il avancé la somme de 10 à 12 piastres (si toutefois il se détermine à un pareil effort), que déjà il désireroit voir la mine entière avec les mineurs réduits en poudre métallique, afin de pouvoir en retirer plus tôt son bénéfice.

» Les ennemis du corps entier des mineurs cherchent à justifier cette conduite en prétendant que ceux-ci, en général, sont des hommes rusés de qui l'on ne doit attendre aucune exactitude dans les paiemens. Je ne disconviens pas qu'il y ait de la mauvaise foi dans les gens de cette profession, ainsi que dans toutes les classes de la société; mais il y a beaucoup à dire contre l'opinion qui les accuse de ne point payer ordinairement les sommes avancées. A la vérité, la fortune se plaît quelquefois à enrichir ces gens-là; mais bien plus souvent ils se trouvent écrasés par la dureté des hommes.

» Au nombre de ceux qui les tyrannisent, les habilitateurs ou bailleurs de fonds tiennent le premier rang.

» Jamais ils ne reçoivent le *pina* en forme de

(1) Les *habilitatores* sont des particuliers riches qui, par spéculation, se sont établis à la proximité des mines pour faire des avances aux entrepreneurs. Ils sont remboursés avec le *pina*, c'est-à-dire, l'argent dégagé du mercure avec lequel il avoit été amalgamé, mais qui n'a pas encore été fondu.

paiement qu'au vil prix de 6 piastres, 4 et même 2 réaux, tandis que, relativement au taux du métal fondu, elle vaut 7 piastres 3 réaux. Ainsi, dans le court espace de trois ou quatre mois, car jamais le crédit ne s'étend au-delà, ils gagnent au moins 18 pour 100. D'un autre côté, ils jettent les hauts cris, lors même qu'un mineur ne reste que tant soit peu en retard. D'ailleurs, admettons que le mineur ait, par exemple, besoin de 2000 piastres pour faire face aux frais courans, et qu'il fasse à ce sujet un arrangement avec un habilitateur; celui-ci ne lui avancera certainement jamais toute la somme à la fois, mais il la lui remettra par petites portions. La suite inévitable de cette lenteur est que le malheureux mineur se trouve empêché de profiter des saisons et des occasions favorables pour se procurer les provisions nécessaires.

» Ce n'est pas tout : les 2000 piastres, prises ici pour exemple, ne sont point fournies entièrement en numéraire; une grande partie est fournie en frise et autres marchandises semblables, estimées en outre à un prix excessif. Le mineur ensuite, pour avoir du numéraire, est forcé de les revendre aux Indiens employés chez lui; ces derniers sont entraînés à faire des dettes, et finissent par déserter. Par l'effet de cette contrariété, le mineur non seulement perd sa créance, mais en même temps les ouvriers indispensables.

» La réplique la plus courte que l'on puisse

faire à l'accusation précédente, c'est que les mineurs, sans doute, donneront plus de satisfaction dès qu'on ne leur demandera plus l'impossible : qu'on les traite d'abord eux-mêmes avec plus de loyauté et de justice, et ils manqueront rarement d'exactitude à s'acquitter des obligations contractées. »

« Le reproche de prodigalité qu'on fait aux mineurs ne provient que des receveurs et des particuliers, secrètement intéressés au produit des mines. Des hommes qui, toute la journée, courent péniblement sur de mauvaises mules, qui portent un chétif *poncho* pour tout habillement, qui vivent tristement d'une nourriture grossière, qui habitent des cabanes mal construites, qui sont exposés à toutes les intempéries de l'air dans un climat horrible; ces hommes-là, dis-je, sont qualifiés de prodigues lorsqu'ils célèbrent les fêtes de leurs saints avec la harpe et la guitare, ou lorsque, allant par extraordinaire à la capitale, ils y paroissent mis avec plus d'élégance. Le temps est passé où le fortuné mineur pouvoit risquer un lingot de 100 marcs au hasard d'un dé. Les passions, qui, dans la capitale, absorbent de fortes sommes, ne coûtent aux mineurs qu'un sac de pommes de terre et une jaquette de frise anglaise. »

La seconde lettre, également d'un mineur qui

signe *Thicio Anthropophobo*, est de la teneur suivante :

« *Egerio*, par politique ou par crainte, s'est borné à faire observer dans sa lettre que les mineurs se trouvent écrasés par la dureté des hommes, et que la lenteur qu'ils mettent à payer leurs dettes provient de la cupidité et des exactions de ceux qui leur font les avances d'argent. Ses plaintes sont, à la vérité, très-justes; mais il s'en faut de beaucoup que les raisons qu'il nous donne soient la principale cause du mauvais état où se trouvent les mines du Pérou ; le défaut d'ouvriers est bien certainement la principale source du mal. Les nègres ne conviennent absolument pas à ce genre de travail ; la première impression du climat rude de ces pays montagneux les rend incapables de faire même les travaux domestiques. Après un court séjour, leur teint s'altère et devient d'une pâleur cendrée ; ensuite ils tombent, pour la plupart, dans des maladies graves, et meurent. Dans toutes les mines, et même dans les mines d'or de la province de *la Paz*, où la température est si douce et si bienfaisante, on a mille fois essayé d'employer les nègres au travail à la place des Indiens; mais on n'y a jamais réussi, et la mort de ces malheureux en a toujours été la suite. Soit donc que les molécules d'antimoine nageant dans l'atmosphère des montagnes influent plus fortement et d'une manière

plus pernicieuse sur le physique des Africains que sur celui des autres hommes, soit que les allées et venues dans les mines, où ils portent de lourds fardeaux, détruisent leur santé en contrariant leur vivacité naturelle et en les plongeant dans la mélancolie; toujours est-il certain qu'on ne sauroit aucunement compter sur cette classe d'hommes pour fournir aux travaux des mines.

» Les Espagnols ne s'y accoutument pas davantage. J'ai vu nombre de jeunes gens forts et vigoureux qui, ayant déserté pour la plupart le service de la marine, ont été, par besoin ou par cupidité, travailler dans les mines. Mais après un court espace de temps, ils ont été obligés d'y renoncer, voyant leur santé et leurs forces dépérir, et ressentant dans tout le corps des douleurs insupportables. Il y a quelques années, un Péruvien entreprit de recevoir chez lui tous les déserteurs des vaisseaux espagnols, et de les envoyer, au bout de quelque temps, aux mines de Huarochiri, où ils furent employés de suite à tous les travaux. Aucun d'eux n'y tint plus de quatre mois; ceux qui n'y succombèrent point éprouvèrent tant d'infirmités, qu'ils ne purent absolument continuer ce genre d'occupation. Les Métis, par orgueil ou par impossibilité physique peut-être, ne se livrent point à ces travaux pénibles. Il ne reste donc que les Indiens par qui les mines puissent être exploitées. L'Indien seul

est accoutumé à la rudesse du climat et au mauvais air qui règne dans les mines; son bras est indispensable pour le travail : c'est sur lui seul qu'en repose le succès.

» Il seroit par conséquent à désirer que les gouverneurs ne souffrissent pas d'Indiens oisifs et vagabonds dans leurs provinces, et que ceux qui, après avoir été avertis, continueroient de se livrer à l'inactivité et au vagabondage, fussent arrêtés sur-le-champ pour être conduits dans les mines. Je serois d'accord avec Egerio pour demander que les particuliers bailleurs de fonds fissent les avances en numéraire et non en marchandises, afin que le mineur fût à même de payer les journées des ouvriers au comptant. En même temps, je désirerois bien ardemment que les mineurs se persuadassent enfin combien il est injuste et immoral de prétendre conduire les Indiens par la rigueur seule, et qu'ainsi ils voulussent traiter ces êtres infortunés avec plus d'humanité et de bienveillance. »

(Nous donnerons, dans un Cahier suivant, un *Mémoire sur le Commerce du Pérou*. Ce mémoire se lie naturellement à cette notice sur les mines; mais comme il est un peu sérieux et même aride, nous avons cru devoir passer ici à quelques autres extraits d'un intérêt plus général.)

III. *Notice sur les Indiens de la Pampa del Sacramento, et sur quelques autres Peuplades de l'intérieur du Pérou*, d'après les PP. *Sobraviéla*, *Girbal*, *Figueroa* et autres.

(Nous avons visité la magnifique capitale du Pérou; nous sommes descendus dans ces abîmes où le pâle mineur cherche le métal qui domine le monde. Varions la scène : allons observer, au sein des forêts, ou parmi les rochers et les torrens, ces peuplades dont la fierté sauvage repousse encore, ou du moins ne porte qu'à peine le joug européen. Assez d'écrivains ont tracé l'histoire des *Péruviens* proprement dits, ou des sujets des Incas; les grands ouvrages de Garcilasso, de Herecra, de Zarate, un charmant roman de Marmontel, un élégant précis par M. Alphonse Beauchamp, ne laissent plus lieu à des descriptions historiques pures et simples. Quant aux recherches savantes qui restent encore à faire sur l'origine et l'antiquité de ces peuplades, c'est le domaine de M. *de Humboldt*, et nous ne manquerons pas de rendre compte des travaux de cet illustre voyageur. Ainsi les notices données par le *Mercurio Peruviano*, d'après les papiers des missionnaires espagnols, anciens et modernes, sur les nations indépendantes de l'intérieur, sont les seules qui nous aient paru mériter d'être traduites ou plutôt analysées et mises en ordre.)

Montagnes, Rivières, Situation Géographique.

Le Pérou, proprement dit, est traversé, dans toute sa longueur, d'un plateau formé par deux chaînes ou *cordillières* de montagnes; l'une est plus rapprochée de la mer, et c'est en même temps la moins interrompue et la moins élevée des deux : on l'appelle *Cordillière d'ouest;* l'autre, qui borde le plateau à l'est, offre de plus grandes élévations, mais aussi des ouvertures plus nombreuses par lesquelles s'écoulent, vers le bassin de l'Amazone, les rivières qui naissent dans les vallées, dans les plaines ou sur les montagnes intermédiaires du plateau; cette chaîne s'appelle la *Cordillière des Andes.* Les anciens Péruviens la nommoient *ritisuyo*, c'est-à-dire bande de neige. Les horreurs de ces montagnes ont donné naissance à des termes particuliers : ainsi les nus et arides sommets s'appellent *páramo's;* on nomme *québradas* ces crevasses taillées presque à pic, profondes de plusieurs milliers de pieds, et qui ouvrent, entre les diverses vallées et les terrasses de la chaîne, des routes de communication propres à effrayer le plus audacieux habitant des Alpes. Les endroits où le fleuve, resserré parmi des rochers, descend avec une rapidité étonnante, sont appelés *pongos;* et ces endroits sont souvent précédés d'une sorte de baie ou d'anse qu'on désigne sous le nom de *ports.*

A l'est de la chaîne des Andes ou de la cordillière intérieure, s'étend un pays montagneux qui est traversé par ces rivières déjà très-fortes, dont les sources se trouvent sur le plateau, telles que le *Lauricocha* ou le Maragnon du père Fritz, le *Huallaga* et l'*Apurimac*, considéré comme la souche de l'Amazone, et qui reçoit l'*Ynabari* (1), le *Mantaro* ou *Janja*, le *Perène*, le *Pachitea*. Les rivières réunies à l'Apurimac forment le *Grand-Paro*, c'est-à-dire la grande eau, ou l'*Ucayali*, c'est-à-dire le confluent des eaux.

Depuis le neuvième parallèle de latitude, ce majestueux fleuve, libre de toute entrave, n'étant embarrassé ni de rochers ni de bas-fonds, coule à travers des forêts immenses et des plaines qu'il inonde à plusieurs lieues de distance. Vis-à-vis de la ville Saint-Joaquin d'Omaguas, il joint le Lauricocha, ou Tunguragna ou Faux-Maragnon, qu'il subjugue entièrement en le faisant même changer de direction.

Le *Huallaga*, qui naît à 11 degrés de latitude sud, coule, sous le nom de rivière de *Huanaco*,

(1) Quelques missionnaires ont voulu faire de l'*Ynabari* et du *Béni* une seule rivière. Mais il est impossible d'accorder cette opinion avec les cartes de la Cruz, à moins de supposer quelques communications de rivières par en haut, dans le genre du *Casiquiari*.

parmi des précipices affreux et avec une force et une rapidité extrêmes ; devenu navigable, il se dirige au nord, ayant à droite une chaîne peu large de montagnes très-escarpées, et à gauche les vallées qui descendent de la Cordillière des Andes, et qui forment les provinces de Pastas et de Los-Lamas. A 7 degrés et demi, il entre en plaine et se réunit, 2 degrés plus bas, au Faux-Maragnon. Ici, sa largeur de 280 toises et sa profondeur de 28 en font une très-grande rivière, quoiqu'elle ne soit pas même au troisième rang en Amérique. Ses bords offrent les vues les plus pittoresques : des palmiers très-élancés et une foule d'autres grands et beaux arbres y forment un jardin continuel ; ses eaux sont peuplées d'innombrables poissons poursuivis par des caymans, qui, à leur tour, tombent sous la griffe des *yaguars* ou tigres d'Amérique. Tantôt on y voit à l'ancre les bateaux qui recueillent dans les forêts le cacao et la cire déposée sur les arbres par une espèce d'insecte ; tantôt sous voile, les barques qui remontent de Maynas à Lamas, chargées de poisson salé et d'autres denrées. Cette rivière offre aux habitans de Lima une route directe pour se rendre à Para, dans le Brésil, et de là en Europe (1).

(1) Voici la route : de Lima à *Huanuco*, 45 milles d'Allemagne, huit jours ; à *Playa-Grande*, où l'on s'embarque, 22 milles, quatre à cinq jours ; au fleuve *Mayobamba*, 82

Entre les fleuves Ucayal et Huallaga, par les 10e et 11e degrés de latitude, s'étend une contrée remplie de montagnes, probablement secondaires. Là, s'élève le *Grand Payonal*, groupe de montagnes revêtues d'une belle végétation, et surtout de pâturages excellens. La *Sierra de San Carlos* en est le promontoire septentrional. Le groupe entier a 30 milles de l'est à l'ouest sur 24 du nord au midi. Il se joint aux Andes par une chaîne nommée *Cerro de la Sal* ou *Montagne de Sel.*

Le mont qui porte en propre ce nom est situé par 11 degrés de latitude sud et 303 degrés 20 minutes, selon la carte de Pampa del Sacramento, publiée à Lima, et dont nous donnerons un jour une copie.

Au nord du *Cerro de la Sal* s'élève la petite Cordillière qui suit les rivages du Huallaga.

C'est au nord et au nord-est de ces régions montagneuses, entre le Huallaga, l'Ucayal et le Maragnon ou l'Amazone, que s'étend la grande plaine péninsulaire, nommée *la Pampa del Sacramento.* Elle a 120 lieues de long sur une largeur qui varie de 20 à 50 ou même 60 lieues.

milles, sept jours; à *Yurimaguas*, 48 milles, trois jours; au lac et à la ville de *Cocamas*, 30 milles, un jour et une nuit; à *Téfé*, colonie portugaise, huit jours; à *Gran-Para*, quatorze jours, en tout quarante-six jours. On peut être rendu en Espagne en trois mois.

La superficie carrée peut être évaluée, par approximation, à 4000 lieues carrées.

Productions Minérales.

Le filon de sel qui a donné son nom au *Cerro de la Sal* s'étend dans une direction sud-ouest et nord-est, à près de 2 milles et demi de chaque côté, en conservant partout une largeur de 30 toises à la surface. Les peuplades indiennes des bords du Huallaga et de l'Ucayal même viennent s'y fournir de sel; mais jusqu'à présent ils n'ont pas réussi à l'épurer, attendu que des parties argileuses s'y trouvent trop intimement liées.

La petite chaîne du Huallaga paroît renfermer des mines d'or qui pourroient devenir précieuses. Du moins il est certain que les torrens qui, de ces montagnes, descendent vers la *Pampa*, y déposent dans les sables des parcelles d'un or extrêmement pur et fin, et en quantité considérable. On trouve à côté de ces dépouilles précieuses des perles assez belles et des diamans dans une matrice de pyrite.

La *Pampa* même n'est pas absolument dépourvue de pierres, et il est probable qu'on y découvriroit des carrières; avantage essentiel de ces contrées sur les régions voisines de l'embouchure de la rivière des Amazones.

Productions Végétales.

Toutes les contrées à l'est de la Cordillière des Andes sont couvertes de forêts. Sur les montagnes on trouve beaucoup de bois incorruptibles; dans les plaines, on erre parmi des taillis de cacaoyers et de palmiers. Les espèces les plus recherchées de *cinchona* se trouvent dans les vallées de Huallaga, du côté de Chicoplaya, et probablement en beaucoup d'autres endroits. Le cirier des Andes (*ceroxylon andicola*) croît le long de la partie inférieure du Huallaga; ses cosses brûlent comme un cierge : les Espagnols les appellent *pastas*. Plusieurs arbres, dont on n'indique pas l'espèce, fournissent des gommes et des baumes; il y en a d'autres (sans doute les *bignonia*, etc.) qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue. Voilà tout ce que les PP. Sobraviéla et Girbal nous apprennent sur la végétation de ces contrées. On voit encore par divers passages de leurs relations que toutes ces plaines, exposées à des inondations annuelles, offrent un sol limoneux, mêlé de sable, généralement très-fertile et très-propre aux cultures les plus intéressantes qui sont en vigueur dans les colonies d'Amérique. Il paroît que le maïs et le manioc fournissent aux Sauvages une nourriture abondante.

gnons nomment *sustillo*, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*, décrit sous le nom de *mimosa inga* dans la *Flora peruviana*. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les *sustillo*, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la symétrie; et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes qui y prennent part et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux *sustillo* pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait: dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans sa coque de soie grossière, et attendent l'époque

de leur transformation en nymphe ou chrysalide et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes en grande partie les fils par lesquels étoit suspendu le tissu qui les couvroit; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre, et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste D. *Antonio Pineda* a envoyé à Madrid un morceau de ce papier natif, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de *sustillo*.

Le père *Calancha*, jésuite, dans son Histoire du Pérou, tome 1, page 66, avoit parlé de cet insecte curieux; il possédoit un morceau de papier de *sustillo* sur lequel le père *Alonzo Gomez* avoit écrit une lettre au père *Lucas Salazar*. Le morceau avoit une aune un quart de long. L'auteur affirme en avoir vu d'une aune et trois quarts.

Climat et Saisons. Manière de Voyager.

Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons : l'une sèche, qui dure de juin en décembre; l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense : les forêts, les arbustes, les lianes semblent flotter dans l'eau; les quadrupèdes se réfugient pêle-mêle vers les sommets, tandis que les crabes

et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le froid et sec vent d'est souffle-t-il? aussitôt les eaux commencent à diminuer; les coteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau : les îles et les bancs même reparoissent au milieu des fleuves.

L'humidité extrême de ce climat, et la chaleur, quoique tempérée, qui y règne, exigeroient de la part des Européens quelques mesures de prudence pour y conserver leur vigueur. Mais nous ne découvrons, dans les relations des missionnaires, aucune circonstance qui puisse faire considérer cette contrée comme absolument malsaine. Il paroît que les montagnes du Grand-Payonal et celles à l'est de l'Ucayal, qui y correspondent, offriroient une excellente température pour acclimater une colonie européenne.

Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'Océan Atlantique, qu'ils sont en petit nombre pour aller au Pérou. D'un côté, ce sont des rivières sans nombre, d'une navigation facile et même agréable; de l'autre côté, ce ne sont que torrens, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau? il faut souvent quitter le canot pour des *balsas* ou radeaux de roseaux. Se fait-on porter en hamac (1) à travers les forêts? on risque d'être blessé par les arbustes épineux, ou de heurter contre les grosses branches.

(1) Les Espagnols appellent cela *caminar en huando*.

Les missionnaires au moins regardent cette manière de voyager comme très-dangereuse.

En naviguant sur les rivières dans le pays bas, on est obligé d'étendre une espèce de voile pour écarter un peu les moustiques.

Connoissant tous les détours et les bras de ces nombreuses rivières, les Indiens faisoient souvent semblant de s'éloigner du canot des missionnaires et de s'enfoncer dans la forêt; tout-à-coup on les voyoit reparoître de nouveau par un passage dont on ne soupçonnoit pas l'existence. Mais une colonie européenne, bien armée, n'auroit rien à craindre de ces foibles tribus que nous allons considérer sous le rapport physique et moral.

Peuplades Indiennes.

D'après la carte des missionnaires, la frontière des colonies européennes contre les Indiens non soumis, est une ligne qui suit le Huallaga à une distance de 15 à 18 lieues à l'est, ensuite s'approche du *port* ou passage de Mangeo, et de là, en tournant autour du *Cerro de la Sal*, va chercher le confluent du Mantaro ou du vrai Maragnon avec l'Apurimac, endroit nommé en espagnol la *Junta de Mantaro.*

Sur l'Ucayal demeurent les *Campas*, les *Piros*, les *Mochobos*, les *Conibos;* sur le Grand Payonal et sur les bords du Pachitéa, les *Amayes*, les

Carapachos et les *Callisecas;* sur la rivière de Manoa, au milieu de la Pampa, les *Manoïtas*, les *Setebos;* plus au nord, les *Panos*, les *Xébéros;* enfin sur le grand Maragnon, les *Cocamas* et les *Omaguas :* ces deux tribus sont soumises.

Selon les missionnaires, l'ancien royaume de *Dorado*, dont le nom indien a trompé l'avidité des Européens, s'étendoit de l'Ucayal à l'Orénoque ; les contrées depuis l'Ucayal jusqu'aux bords du Mamoré s'appeloient royaume d'*Enim;* les pays au-delà du Mamoré et de Rio-Madeira formoient le *Grand Paytiti.*

Caractère général de ces Indiens.

Les Indiens de l'Ucayal, de Huallaga et de la *Pampa del Sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte et les traits plus expressifs que les Péruviens. Quelques tribus, par exemple les *Conibos*, ne le céderoient guère en blancheur aux Espagnols, si ce n'étoit les huiles dont ils s'enduisent tout le corps, et les piqûres de moustiques auxquelles ce moyen même ne sauroit les soustraire. Il n'est pas étonnant que, parmi ces peuples, les difformités corporelles soient presque inconnues; ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature; tout enfant qui, aux yeux de ses parens insensibles, paroît d'une constitution foible ou d'une mauvaise configuration, est sur-le-champ voué

à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence ; ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race : il consiste à serrer, par des ficelles de chanvre, toutes les parties du corps de manière à leur donner une forme convenue. Les *Omaguas* qui demeuroient anciennement dans la Pampa avoient la coutume de serrer la tête de leurs enfans entre deux planches de bois qui, en aplatissant le front et l'occiput, rendoient la face plus large, et, pour emprunter leurs termes, lui donnoient de la ressemblance avec la pleine lune. Il semble que cet usage n'est pas tout à fait aboli parmi les habitans actuels de ces contrées. Les missionnaires attribuent à cette opération violente la foiblesse d'entendement et de jugement qui, selon eux, est générale parmi ces peuples.

Les *Panos* font circoncire les jeunes filles, usage inconnu parmi les autres tribus.

La petite-vérole et diverses autres causes ont singulièrement diminué la force de ces tribus, autrefois très-populeuses. Il y en a qui ne comptent que 500 têtes.

Les idiomes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordre en temps de

guerre. Il est probable que ces idiomes se réduisent à un très-petit nombre de langues-mères. Cependant il y a des différences primitives; les *Coçamas*, par exemple, en parlent une qui n'a aucun rapport avec celle de leurs voisins les *Yurimaguas*, qui habitent sur le Huallaga.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il y en a qui ont deux caciques à la fois. Il ne paroît pas que les Incas aient jamais étendu leur domination sur les régions à l'est de la chaîne des Andes.

Habillement, Parure, Armes.

Les vêtemens de ces Indiens ne sont ni compliqués ni coûteux. Une chemise courte pour les hommes, un jupon encore plus court pour les femmes, voilà tout leur costume ordinaire. Les jeunes filles non mariées s'habillent comme Eve dans le Paradis.

Les hommes portent les cheveux coupés pardevant au niveau des sourcils, et par derrière à la hauteur du bout de l'oreille. Réunis sur le sommet de la tête, les cheveux du milieu forment une huppe dans laquelle on fixe de belles plumes. Les femmes les laissent flotter par derrière; elles les peignent avec soin. Les hommes se percent la joue et le cartilage du nez, afin d'y suspendre des anneaux et d'autres ornemens en or et en argent. Les bracelets et les colliers

des hommes sont composés de dents arrachées aux ennemis et aux divers animaux qu'ils ont tués. Les individus de l'un et l'autre sexe se peignent le corps de diverses couleurs ; le noir est principalement appliqué aux dents et aux lèvres : le rouge est réservé pour le visage. Cette préférence donnée à la couleur rouge semble être un hommage rendu à la supériorité primitive de la race blanche. Sur ce point, les Samoyèdes et les sauvages de la Nouvelle-Hollande ont le même goût. On se rappelle que les Romains barbouilloient de rouge le visage de leurs triomphateurs et de leurs dieux.

Les armes de ces Indiens consistent en des arcs, des flèches et des javelots. Il paroît qu'avec d'aussi foibles instrumens, leur courage et leur désespoir résistent souvent avec succès aux Européens qui veulent envahir leur pays. On se rappelle plus d'un massacre qu'ont éprouvé de petites troupes d'Espagnols au milieu de ces épaisses forêts où les sauvages, connoissant tous les sentiers, peuvent tantôt se cacher dans un labyrinthe inaccessible, tantôt sortir brusquement d'un taillis pour lancer presque à bout portant une grêle de traits. Un jour trois missionnaires succombèrent dans une embûche semblable : « Leurs cadavres » furent tellement accrochés les uns aux autres, » et tellement lardés de flèches, que de loin on » les auroit pris pour un énorme porc-épic. »

Mariages.

S'il faut en croire les missionnaires, la polygamie est en horreur parmi ces peuples. « La » nudité des jeunes filles, dit un honnête mission- » naire, en affoiblissant le jeu de l'imagination, » émousse les traits du *dieu impur des jardins.* » Il n'est permis qu'aux caciques d'avoir deux épouses. Le mariage n'a jamais lieu entre des parens jusqu'au quatrième degré; il est même d'usage de chercher l'époux ou l'épouse dans des familles absolument sans liaison de parenté entre elles. Il est pourtant difficile de croire à ce rapport, quand on réfléchit combien est bornée la population de ces régions.

Dans la plupart de ces tribus, les mariages sont conclus entre les chefs des deux familles et les jeunes gens élevés ensemble depuis la plus tendre enfance. Il n'est pas rare de voir des couples qui s'aiment jusqu'à la mort; plus d'une *Artemise* sauvage a donné aux cendres de son mari ses propres entrailles pour tombeau. Mais d'un autre côté les mariages ne sont point indissolubles de droit : les époux peuvent se séparer dès le moment qu'un mutuel consentement a rendu à chaque partie sa liberté.

Religion, Prêtres.

La croyance de ces peuples est conforme à

leur civilisation imparfaite. Ils se représentent l'Être-Suprême sous la figure d'un vieillard qui, après avoir construit les montagnes et les plaines de notre terre, a choisi le ciel pour sa demeure constante. Ils l'appellent *notre père*, *notre aïeul* (1); mais ils ne lui consacrent ni temples ni autels. Les tremblemens de terre viennent, selon eux, de sa présence sur notre globe; ce sont les pas de Dieu irrité qui font tressaillir les montagnes: pour lui montrer leur respect, aussitôt qu'ils sentent une secousse de tremblement de terre, ils sortent tous de leurs cabanes, ils dansent, sautent, trépignent et s'écrient: *Nous voici! nous voici!*

Outre l'Être-Suprême, ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus nommés *Mohanes* ou *Agoréros*, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre et la paix, sur les moissons, sur la santé publique et sur les affaires d'amour. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux: si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la

(1) Proprement *notre ancêtre*, si les caprices de la langue française admettoient cette expression claire et naturelle.

son séant; et, en faisant mille simagrées, il donne au malade une poudre, il lui applique un talisman de végétaux, il suce ses blessures ou même ses ulcères. Si l'état du malade empire, le *Mohane* entonne un chant dans lequel il s'adresse à l'ame, et dont chaque strophe se termine par ce refrain : *Ne nous abandonne point!* Ce chant est recommencé sans interruption par le *Mohane* et par tous les assistans, et toujours d'un son de voix plus élevé et plus lamentable, de sorte qu'à la fin ce chant, devenu un hurlement affreux, retentit au loin, répété par tous les échos des forêts.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain, et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le *Mohane* saute brusquement du lit et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâton et de pierres qui pleuvent sur lui. Alors toute la famille, et quelquefois toute la tribu, s'assemble autour du mourant. Divisée en troupes, cette foule s'approche et s'éloigne tour à tour de son lit, en lui criant d'une seule voix : *Où vas-tu? Pourquoi nous quittes-tu? Avec qui devons-nous désormais marcher contre l'ennemi?* Ils lui racontent toutes les expéditions auxquelles il a pris part, les faits d'armes par lesquels il s'est signalé, le nombre d'ennemis qu'il a tués; ils déplorent la perte qu'il va faire de ses biens et

des jouissances de cette vie. Ces divers chants ont chacun une mélodie à part; c'est tantôt un murmure confus, et tantôt un effroyable hurlement. Le pauvre moribond entend tous ces chants sans la moindre marque de douleur ni de regret. S'aperçoit-on des convulsions qui précèdent l'instant de la mort? aussitôt les femmes entourent en foule l'agonisant, se jettent sur lui, l'enveloppent dans sa couverture et lui ferment la bouche, les narines et les yeux, afin de retenir son *ame*, s'il est encore possible. Ordinairement ces mesures hâtent la mort au lieu de la retarder. Alors on éteint le feu, on chasse la fumée et on ouvre la cabane de tous les côtés, afin que l'*ame* ne trouve aucun obstacle pour s'envoler et ne reste pas accrochée aux toits ou aux parois de l'habitation; malheur que les survivans redoutent extrêmement. Quelque temps après la mort du patient, on pousse les précautions jusqu'à barbouiller d'ordures toutes les couvertures de la cabane, afin que l'odeur infecte empêche l'ame d'y rentrer.

Idées sur l'autre Vie.

Les tribus établies sur la rivière des Amazones, du côté de *Mayras*, croient que l'ame continue à exister dans un autre monde, sous la forme humaine. Ces Indiens disoient aux missionnaires : « Nous ne craignons nullement la mort; nos

» ancêtres et nos amis nous attendent dans l'autre
» monde; ils tiennent du pisang cuit et du pain
» de cassave tout prêt pour nous recevoir; nous
» avons soin qu'on mette dans notre tombe une
» hache de cuivre, un arc et une armure com-
» plète, afin de pouvoir sur-le-champ faire
» notre entrée victorieuse dans le ciel, en pas-
» sant par la voie lactée, ce jardin lumineux où
» nos ancêtres s'amusent à des danses et des fes-
» tins. Cependant nos neveux nous verront quel-
» quefois combattre les morts des tribus ennemies:
» c'est alors qu'on verra les sombres nuages s'a-
» masser et annoncer un orage violent; la foudre
» brillera dans nos mains, et le fracas de la
» chute de nos ennemis, précipités du haut du
» ciel, et changés en bêtes féroces, retentira
» dans les airs comme un tonnerre épouvan-
» table. »

Quoique plusieurs de ces idées soient communes à tous les Indiens, il paroît que les habitans des bords de l'Ucayal y joignent la croyance de la *métempsycose*. « Pourquoi, disoit
» l'un d'eux à un jésuite, pourquoi me parler
» tant de mes péchés? Tout ce que tu dis sur
» les peines de l'enfer n'est qu'un tissu de fables.
» Je sais bien que mes péchés ne me feront pas
» brûler. Je vois tout autour de moi ce que mes
» aïeux sont devenus après leur mort. Les caciques
» justes et sages, les braves guerriers, les femmes

» fidèles, vivent après la mort dans les corps des » animaux distingués par leur force, leur agilité » ou leurs grâces. Nous respectons surtout les » grands singes; nous les saluons, nous leur ren- » dons toutes sortes d'honneurs, parce que les » ames de nos pères habitent dans leur corps. » Quant aux ames des méchans et des traîtres, » ou elles errent entre les nuages et la terre, ou » elles languissent enchaînées au fond des ri- » vières. Mais personne parmi nous n'est brûlé » dans l'autre monde. »

L'histoire ne nous apprend pas ce que le mis- sionnaire répondit à cet hérétique sauvage.

Funérailles.

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre, quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du tigre, les autres le cri nazal des singes; ceux-ci sifflent comme les oiseaux, ceux-là croassent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire par ce charivari quel toute la nature animée pleure la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenoit au défunt et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre qui sert de bière; il est inhumé dans quelque en- droit isolé; et tandis que les autres races humaines

cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place : tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades, il est défendu de faire la moindre mention du défunt et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Les *Roa-Mainas* pourtant ont une coutume un peu différente et très-remarquable. Ils déterrent les cadavres après un certain laps de temps; et lorsqu'ils croient que les chairs se sont dissoutes, ils nettoient le cadavre, le placent dans une bière d'argile chargée d'*hiéroglyphes* semblables à ceux d'Égypte, l'exposent dans leurs cabanes à la vénération des survivans; et lui font à la fin de secondes funérailles.

Agriculture, Industrie.

Si les Indiens de l'Ucayal et du Huallaga cultivent la terre, ce n'est pas précisément pour se procurer des alimens; la nature leur en offre en abondance dans les quadrupèdes et les poissons qui peuplent leurs forêts et leurs rivières. Ce qui rend ces Indiens cultivateurs, c'est principalement le besoin d'une boisson plus saine que celle que leur offrent les eaux souvent bourbeuses ou marécageuses de leur pays. Rarement ils boivent de l'eau; et quand ils négligent cette règle, ce n'est

pas sans mauvaises suites pour leur santé. Leur boisson favorite s'appelle *masato;* on la tire de la racine d'*yucca*, au moyen d'une opération dégoûtante : on réduit la racine en bouillie, on y mêle de la salive, on laisse fermenter cette masse pendant trois jours : on la délaye ensuite dans de l'eau. Cette boisson est amère et enivrante.

L'établissement d'une plantation d'*yucca* coûte aux Indiens des travaux très-longs et très-pénibles. Ils sont d'abord obligés de défricher une portion de la forêt; et comme pour abattre les arbres ils n'ont d'autre instrument que des haches de pierre, dont nous parlerons ci-dessous, ils sont quelquefois deux mois à faire tomber un grand arbre. Lorsqu'enfin le terrain est libre, ils mettent le feu aux bois abattus, répandent les cendres comme engrais, et labourent la terre au moyen d'un bâton courbé en forme d'une épée.

Ils cultivent, d'une manière un peu moins pénible, le coton herbacé qui leur fournit les premières matières pour fabriquer leurs chemises et leurs jupons.

Ils reçoivent des peuplades qui habitent les Cordillières, de petites haches de cuivre qu'ils nomment *chambo*. Au moyen de ce foible instrument et des pierres les plus dures, ils façonnent en forme de hache les pierres plates qu'ils trouvent parmi les galets de leurs rivières. Ils

leur donnent du tranchant au moyen d'un long et pénible rémoulage.

Voici une anecdote qui montre combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux vint un jour proposer au P. Richter, jésuite, de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le jésuite lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes » enfans, répondit le Sauvage, mais je peux en » procréer autant que j'en veux, tandis qu'il » m'est impossible de procréer une hache. D'ail- » leurs, mon fils ne m'appartiendra que pour un » temps limité; la hache fera le bonheur de » toute ma vie. »

Guerre, Chasse, Pêche.

Les occupations tumultueuses de la guerre; de la chasse et de la pêche ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et flèches empoisonnées, ils attaquent même l'*yaguar* ou tigre d'Amérique; à peine l'arme, teinte du sue des herbes vénéneuses, a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe à terre et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort.

Les *Conivos* se font une fête publique de la chasse aux ours : ils les attirent dans un enclos, les irritent, les rendent furieux et les combattent ensuite avec autant d'adresse que de courage.

Chez les *Yurimahuas*, le père Sobieviela vit prendre un tigre (*yaguar*) de la manière suivante : on avoit formé une double haie étroite au moyen de grands pieux fixés dans la terre ; au fond de cette haie il y avoit un petit enclos où l'on plaçoit un chien ; à l'entrée se trouvoit suspendue une espèce de porte en bois qui étoit attachée par une forte corde, laquelle tenoit à des nœuds coulans, jetés au milieu de l'allée. Autant qu'on peut comprendre le récit du bon missionnaire, il paroît que la corde étoit tendue de manière à tirer et fermer la porte aussitôt qu'on toucheroit aux piéges. Le tigre, qui entendoit de loin les hurlemens du chien emprisonné, s'approcha de la haie, tourna tout autour et y entra par la seule issue ouverte. Quand il sentit ses pieds embarrassés dans les nœuds, il commença à faire des sauts violens et ferma derrière lui la porte. Alors les Indiens, cachés dans les bois, accoururent ; et après s'être longtemps amusés de la fureur du tigre, l'assommèrent à coups de massue.

La guerre surtout est la passion de ces peuples. Mais à quoi bon nous retracer en détail les

méthodes imparfaites d'après lesquelles ces sauvages cherchent à s'entre-détruire? Pourquoi décrire leurs javelots en bois d'ébène, armés d'une pointe de canne durcie au feu, ou la solennité de leurs horribles triomphes, dans lesquels ils exposent les masques faits avec la peau du visage des ennemis tués? Nous avons assez du triste spectacle de nos propres guerres. D'ailleurs les mœurs de ces peuples, sous ce rapport, offrent peu de traits qui leur soient particuliers.

Les *Mohanes*, ou *prêtres-sorciers*, sont obligés de prophétiser sur l'issue de la guerre : si leurs oracles se trouvent démentis, ils éprouvent les plus mauvais traitemens; dans le cas opposé, ils ont la meilleure part au butin.

Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui souvent finissent par être à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains : ils ne font jamais usage des flèches empoisonnées contre les hommes;

ils ne massacrent point leurs prisonniers, mais les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Colonisation de ces Contrées.

Les missionnaires qui ont soumis à la couronne d'Espagne la vaste province de *Maynas*, limitrophe de la *Pampa del Sacramento*, ont trouvé plus d'obstacles à mesure qu'ils pénétroient vers l'Ucayal, et surtout lorsqu'ils ont voulu passer au-delà de cette rivière. Il y a eu, dans le dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, des missions florissantes établies sur les bords de la rivière *Manoa*, à 7 deg. latitude sud et 305 deg. longitude est de Ferro. Elles ont été détruites; et la perte de cette position qui domine le cours de l'Ucayal a contribué au succès de la révolte des peuplades du Grand-Pajonal, qui paroissent s'être maintenues indépendantes depuis trente à quarante ans; mais les voyages modernes des missionnaires envoyés du séminaire d'*Ocopa* ont rétabli des communications pacifiques avec plusieurs de ces peuplades, entr'autres avec les *Panos*. Il est probable, dans l'état actuel du Pérou, que des négocians, ou des cultivateurs éclairés et entreprenans, suivront l'exemple de D. Juan Bezarès, qui a reconquis, repeuplé et remis en culture plusieurs cantons abandonnés entre les Andes et le Huallaga. Les

productions de ces fertiles plaines offriroient une grande ressource au Pérou proprement dit, qui est en général un pays stérile ; d'ailleurs l'occupation militaire et coloniale de la *Pampa del Sacramento* et du confluent de l'Ucayal avec le Nouveau-Maragnon, est d'une extrême importance pour la sûreté de tout le Pérou. Il est même évident qu'un ennemi, maître de ces positions, bloqueroit le Pérou tout entier, en ravageroit à son gré les provinces centrales, et pourroit, selon les circonstances, en soulevant les peuplades indigènes, entreprendre la conquête de ce royaume, avec l'assurance de trouver en tout cas une retraite facile dans les contrées qu'arrose l'Amazone.

(*La suite au Tome IV, pag.* 388.)

STATISTIQUE

DU MONT GARGANO;

Par le Docteur NOBILE, *Auditeur-Militaire du Château royal de Vesti, Royaume de Naples. Traduit de l'Italien; communiqué par M.* SONNINI.

Une des montagnes des plus célèbres de l'Italie est l'intéressant mont Gargano, situé dans le royaume de Naples, province de la Pouille. Nous allons l'examiner sous le rapport géographique; nous parlerons ensuite de son histoire naturelle, de ses ressources; et nous finirons par donner un tableau de sa population actuelle, et une idée des mœurs de ses habitans.

§ I. *Situation Géographique.*

Le mont Gargano est situé entre les 13 degrés 17 minutes et 14 degrés 1 minute de longitude du méridien de Paris, et 41 degrés 30 minutes à 51 degrés de latitude septentrionale.

Il a au nord et à l'est la mer Adriatique; au sud et à l'ouest, la grande plaine de la Pouille, par une ligne qui commence à l'est de l'embou-

chure du Candelaro, traverse le lac Salso, passe sur les ponts de Candelaro, de Brancia, au-dessous des collines d'Apricena, coupe de nouveau le lac, et se termine à l'embouchure du Lesina, au nord.

§ II. *Étendue.*

Cette montagne, qui appela toujours la curiosité des voyageurs, a 44 milles (environ 15 lieues de France) de longueur, de l'ouest à l'est; 28 milles, ou 9 lieues et demie de large, du nord au midi.

Sa circonférence littorale est de 76 milles } 116
——— méditerranéenne, de 40 }

Sa superficie est de 600 milles carrés ou 200 lieues.

Le Gargano est un groupe presque circulaire de montagnes et de collines qui s'échappent en rayons de ses flancs, et forment, sur plusieurs points, des vallées spacieuses et agréables.

Les montagnes les plus élevées qu'il embrasse, et qui servent le mieux à marquer avec des points géographiques, sont le mont Calvo presque au centre, le mont Sagro au levant, le mont Spigno au nord, le mont Gangarano au couchant, et le mont de Rignano au midi. Leur hauteur n'a point été mesurée; mais en les comparant avec les autres montagnes du royaume de Naples, dont l'élévation est connue, on peut juger

que le mont Calvo, qui est le point le plus élevé au-dessus du niveau de la mer, a 1 mille d'Italie, ou 800 toises.

§ III. *Vue générale du mont Gargano.*

L'aspect du pays varie selon les différens points du périmètre du Gargano. Les bancs de rocher brisés et les précipices rendent cette montagne horrible et presque impraticable dans sa partie méridionale. Le côté oriental est admirable par le cours agréable de la rivière de Mattinata, et dans le reste, par ses rocs inaccessibles et épouvantables, mais pittoresques et très-dignes de fixer l'attention de l'observateur curieux. Le flanc septentrional, depuis le promontoire Gargano, ou, pour mieux dire, depuis la pointe *della Testa*, offre un très-bel aspect; il est d'un facile accès, et arrosé par une multitude de ruisseaux. Les environs de la rivière sont de roches calcaires, recouvertes d'une légère terre végétale. Au nord sont trois grands écueils appelés les *Iles de Tremitti*.

§ IV. *Nature de la Montagne, et ses Productions Minéralogiques.*

Le mont Gargano n'est qu'une masse énorme de pierre calcaire. Il paroît que sa formation n'est point d'origine primitive, et qu'elle s'est faite successivement. Au pied de la montagne, vers

le sud, dans l'endroit que l'on nomme le *Calvarusò*, l'on voit une carrière dont on a tiré les marbres pour la construction des églises de l'arrondissement, et surtout pour celle du Palais-Royal de Caserte. La pierre que cette carrière fournit est plutôt une brèche de granit grossier, cimentée par une matière uniforme, mais qui ne résiste pas toujours à l'action de l'air. On y a découvert de l'albâtre, de la sélénite et des cailloux à la surface du sol. L'on y trouve aussi des morceaux de talc et de pierres ferrugineuses, ainsi que quelques fragmens de jaspe et d'autres substances de prix.

Au premier aspect, le Gargano ne sembleroit pas renfermer des mines. Cependant des observations faites pour ainsi dire à la dérobée, font espérer que l'on pourra y trouver du fer et du soufre. On y remarque des traces d'huile de pétrole. On assure que les campagnes de Vico produisent de l'antimoine.

Les terres sont de différentes qualités, selon les divers sites de la montagne. Généralement parlant, elles sont fertiles, mais foibles, mêlées de galets et de sable. Une argile excellente se trouve dans les bois, dans les vallées et dans les environs du lac Varano.

§ V. *Des Eaux.*

Le fond de la mer qui baigne le pied du

Gargano est tout sablonneux et d'une très-bonne tenue pour l'ancrage des vaisseaux. Le golfe de Manfredonia, à l'est, est une très-bonne rade pour mettre les vaisseaux à l'abri; c'est peut-être la seule de toute la rive occidentale de l'Adriatique. Les îles de la Tremitti, la baie de Porto-Nuovo et celle de Saint-Felix, dans le territoire de Vaflano, offrent des mouillages commodes aux navigateurs. La mer y est très-poissonneuse, et elle abonde en toutes les productions de l'Adriatique, dont elle fait partie.

Les cimes du mont Gargano sont couvertes de petits lacs dont les eaux sont stagnantes; les plus considérables sont le marais de Saint-Giovani, voisin du mont Calvo; ceux de Cotino, de la Comtesse, de Cerrinolo, de Umbri et autres.

La rivière du Nord, depuis la pointe *della Testa* jusqu'à Monte-Puccio, est pleine de petits lacs et de marécages. Si l'on remonte plus haut, on trouve des ruisseaux limpides qui descendent des montagnes au-dessous de Vico et au nord de Ischitella. L'on voit ensuite le grand lac de Varana, puis celui de Lesina, qui appartient en partie au territoire de Gargano.

Il y a aussi des sources d'eaux thermales et d'eaux gazeuses. Tout le long de la rivière sont des puits d'eau de source qui méritent d'être observés. En sortant de la ville de Viesti par la porte orientale qui conduit à Manfredonia,

et sur toute la côte de la Pouille, l'on voit des sources d'eau salée et non potable. A l'occident, au contraire, depuis Peschici, Vico et autres lieux, l'on ne trouve que des eaux douces, toutes bonnes à boire.

§ VI. *Qualité de l'Air.*

Le climat de Gargano est généralement très-sain. Tous les points de cette montagne sont exposés à des vents continuels qui dissipent les miasmes que les eaux stagnantes laissent échapper de leur sein. Le manque d'instrumens pneumatiques nous a empêché d'observer la qualité de l'air.

§ VII. *Botanique.*

Les bois qui recouvrent le Gargano sont fameux. Plus d'une fois ils ont inspiré des vers harmonieux aux poètes de l'antiquité; mais depuis quelque temps ils sont impitoyablement livrés à la dévastation. Il faut espérer que le Gouvernement saura mettre un terme à leur destruction. J'en ai fait la demande expresse à l'agence royale économique de Viesti et à l'administration générale des domaines du royaume, en proposant des moyens de gouverner, d'aménager et de conserver les forêts. Umbri et Sfilzi sont encore ombragés en partie par une forêt primitive sur le flanc oriental du Gargano.

Le hêtre, l'yeuse, le chêne, le chêne cerrus, le chêne grec ou petit chêne, le laurier, le néflier, le coudrier, l'if, l'orme, l'érable, le charme, le pin, les térébinthes, le genevrier, le tilleul, le sureau, le frêne, l'orne, le lentisque, forment les forêts du mont Gargano. Le sapin et le peuplier n'y prennent point racine. L'on y cultive l'olivier, l'oranger, le citronnier, le caroubier et les arbres à fruits de toute espèce, ainsi que la vigne et les plantes potagères.

La soude et les autres plantes qui croissent naturellement et qui servent aux besoins journaliers de l'économie domestique, y sont très-abondantes, mais on néglige de les recueillir. Pour les plantes médicinales, le mont Gargano a la réputation justement acquise d'être un véritable jardin botanique.

§ VIII. *Zoologie.*

Les bois sont peuplés d'animaux sauvages : les plus communs sont les sangliers, les chèvres, les renards, les chevreuils, les lièvres, les fouines, les martres, les chats sauvages, les loirs, les porcs-épics et les hérissons. Les loups sont en très-grand nombre, et causent souvent des dommages considérables parmi les troupeaux.

On n'y trouve plus aujourd'hui de corbeaux. Quant aux autres oiseaux, aux reptiles et aux insectes, les espèces connues y existent. Les abeilles y donnent un miel excellent; elles pullulent sur-

tout dans les bois, ainsi que les cousins et d'autres insectes malfaisans qui tourmentent singulièrement en été.

Les troupeaux qui se nourrissent et s'élèvent sur le mont Gargano sont composés de vaches, de chèvres, de moutons et de pourceaux.

La race des chevaux est assez médiocre. On se sert principalement des mulets et des ânes pour les transports et les autres travaux.

L'industrie tire parti des abeilles, et quelques particuliers s'amusent à élever des vers à soie.

§ IX. *Agriculture.*

On ne connoît point à Gargano d'autre agriculture que celle de la routine, sans principes, sans étude et sans guide. La bonté du climat et des terres supplée au manque de connoissances. Les productions sont bonnes; elles pourroient être meilleures, et surtout plus abondantes.

L'huile et le vin qu'on y recueille sont les meilleurs de la province, et les grains y sont de la première qualité. La manne de Garganc est très-renommée. La résine et les autres produits du pin y sont recherchés; et les oranges, les citrons, les limons et les fruits y ont un goût exquis.

§ X. *Commerce et Manufactures.*

Le commerce est de peu d'importance, quoique les Garganois soient placés très-avantageusement pour le commerce maritime. Les habitans de Rodi s'adonnent au trafic. Les Pouillois de la province de Bari, les Dalmates et d'autres étrangers exportent les diverses productions du pays et en tirent tout l'avantage. Il n'y a point de grandes routes ni de chemins praticables pour les voitures, à travers les montagnes; aussi le commerce intérieur est-il nul. Quoique le sol offre les meilleurs matériaux, il n'y existe ni manufactures utiles, ni fabriques. D'après les ordres de l'intendant, provoqués par une lettre du ministre de l'intérieur, en date du 5 septembre 1806, j'ai composé un mémoire sur cet objet pour la ville de Viesti.

Quant aux richesses du Gargano, c'est un objet de beaucoup de calcul pour toutes les branches d'économie et pour les impôts directs et indirects. Selon le compte rendu de 1805 à 1806, le seul bureau de perception de Lucera retiroit du Gargano environ 70,000 ducats de contributions directes.

§ XI. *Population.*

Voici la population du mont Gargano, d'après les derniers renseignemens remis à la sous-intendance de Manfredonia.

La ville de Manfredonia, chef-lieu, contient.	4,966	habitans.
Viesti	5,457	
Monte Sant'angelo	11,500	
S. Marco in Lamis	9,355	
S. Giovanni Rotondo . . .	4,543	
Rignano.	1,920	
Vico	6,131	
Peschici	1,530	
Ischitella	3,106	
Rodi	2,986	
Cagnano	3,477	
Carpino	4,860	
S. Nicandro	7,090	
Apricena	3,640	
TOTAL	70,561	

Lon a réuni au district de Manfredonia la commune de S. Severo, qui appartenoit à la plaine de la Pouille.

Sa population est de	15,305	
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	85,866	

§ XII. *Mœurs des Habitans.*

Les habitans du Gargano sont bien faits et robustes, dociles, laborieux et hospitaliers. Les femmes ont des formes gracieuses; elles sont

prévenantes, fécondes, et bonnes mères de famille; quelques-unes se distinguent par une grande beauté.

Les femmes du peuple s'occupent, comme les hommes, des travaux de l'agriculture.

Note du Rédacteur. Cet article est tiré du *Journal Encyclopédique de Naples*, recueil très-riche en morceaux intéressans, dont nous traduirons quelques-uns dans les *Annales des Voyages.*

C'est d'après les ordres du Gouvernement et sur l'invitation de l'intendant de la province, que le docteur *Nobile* a fait ce travail auquel il espère un jour donner plus d'extension.

ANALYSE

DE L'HISTOIRE DES ILES ORCADES,

DE M. BARRY;

Par M. DEPPING.

Il ne se trouve à Paris que deux ou trois exemplaires de l'ouvrage anglais dont voici le titre :

The History of the Orkney Islands, in which is comprehended an account of their present as well as their ancient state; together with the advantages they possess for several branches of industry, and the means by which they may be improved. Illustrated with an accurate and extensive map of the whole Islands, and with plates of some of the most interesting objects they contain. By the Rev. *Georges Barry*, D. D. Minister of Shapinshay. Edinburgh and London, 1805. C'est-à-dire : Histoire des îles Orcades, contenant un précis de leur état actuel et ancien, des avantages qu'elles offrent à diverses branches d'industrie, et des moyens de les augmenter; avec une carte exacte de toutes ces îles, et plusieurs gravures

représentant les objets les plus intéressans qu'elles renferment. Par M. George *Barry*, ministre de l'île de Shapensay.

Cet ouvrage, comme tous les livres anglais, se vend à un prix très-élevé; il contient beaucoup de détails qui ne peuvent intéresser que les habitans du pays qu'il décrit, et il n'est pas probable qu'on en donne une traduction française. Cependant il mérite d'être connu et mis à profit. Jusqu'ici les écrivains danois, écossais et anglais qui ont parlé des îles Orcades, tels que *Forfœus*, *Wallace*, *Buchanan*, *Martin* et autres, n'en ont donné que des aperçus historiques. L'auteur de l'*Histoire des Orcades* est le premier, parmi ses compatriotes, qui ait fait bien connoître ce petit archipel sous le point de vue géographique. Ayant séjourné long-temps dans ces îles en qualité de ministre, M. Barry a été, plus que ceux qui se sont contentés de les parcourir, à portée de s'informer de la nature du sol et des habitans; et le récit qu'il en fait montre assez que l'auteur a su observer et juger. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici un extrait de cet ouvrage intéressant.

M. Barry a divisé son ouvrage en trois parties : la première contient une description générale de toutes les îles qui forment le groupe des Orcades, et une courte notion géographique

de chacune de ces îles en particulier; la seconde traite de l'histoire, et la troisième de l'état actuel des Orcades sous le rapport de l'histoire naturelle, des habitans et de l'industrie.

Liv. 1, *chap. I.* OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES ORCADES.

Kirkwal, situé au milieu, est à 59 degrés 9 minutes de latitude septentrionale, et à 2 degrés 30 minutes de longitude occidentale de Greenwich (ou 15 deg. 9 m. 15 sec. de longit. orientale de l'île de Fer). La pointe la plus avancée du nord-ouest est éloignée de celle du sud-est d'environ 17 et demi milles géographiques; et du sud-ouest au nord-est, la plus grande étendue de ce groupe forme un espace de 10 milles. La pente du sol est, en général, comme en Angleterre, de l'ouest à l'est; le long de la côte occidentale s'étend une chaîne de coteaux, dont le plus considérable a environ 1200 pieds d'élévation. Cette digue naturelle s'élevant en côte rapide, et déchirée en tous sens par les flots de l'Océan Atlantique, présente un aspect vraiment pittoresque. En les considérant du côté du sud-ouest, on aperçoit facilement que cette chaîne n'est qu'une continuation des montagnes de Srathnaver; car c'est dans leur voisinage que ces coteaux sont le plus élevés, tandis qu'ils s'abaissent à mesure qu'ils s'en éloignent. Cette circonstance est remarquable, en ce qu'elle vient

à l'appui de l'opinion générale des naturalistes, que les îles Orcades formoient autrefois une partie de l'Écosse, opinion rendue presque évidente par l'analogie de la position des couches sur les côtes opposées, séparées aujourd'hui par le *Pent-land-Firth.* D'un autre côté, tout porte à croire qu'anciennement les Orcades étoient jointes et ne formoient qu'une terre contiguë. Le sol de ces îles est composé de couches de tourbe mêlées de marne ou de sable. Cette espèce particulière de terre, appelée *yarpha* dans le langage du pays, domine particulièrement sur les hauteurs, tandis que dans les plaines le sable est en grande quantité; dans quelques endroits, c'est la marne qui fait le fond principal du sol; mais toutes ces terres ne font que recouvrir les rochers nus d'une enveloppe d'un ou deux pieds: elles sont néanmoins fertiles au-delà de toute attente; ce qu'on attribue en grande partie à la pierre de sable ou à la terre d'ardoise qui en forme la base, et dont la substance molle cède aux efforts de la charrue : ce n'est que dans quelques endroits que la couche inférieure est composée de pierre calcaire.

Le climat des Orcades n'est pas aussi rude qu'on le dit communément; mais, pour pouvoir en fixer la nature d'une manière précise, il faudroit avoir une série d'observations faites pendant beaucoup d'années consécutives. Le vent

qui y souffle le plus fréquemment, ainsi qu'en Angleterre, est celui du sud-ouest; il y produit des pluies très-fréquentes, dont on peut fixer la quantité annuelle à 26 pouces anglais de hauteur. Après ce vent, c'est celui du sud-est qui domine. La neige y est moins fréquente et ne reste pas long-temps. Mais pendant le mois de juin, qui, en Angleterre, est ordinairement doux et agréable, des vents du nord très-froids amènent dans les Orcades la neige et la grêle, et semblent préparer un second hiver plus triste encore que le premier; ils ne cessent régulièrement qu'après quinze jours de fureur. Ce phénomène n'a sa cause, d'après l'opinion de M. Barry, que dans la fonte des neiges de l'Océan septentrional, qui a lieu à cette époque. Il y a quarante ans que les habitans des Orcades furent frappés d'un phénomène plus singulier encore : ce fut une neige noire, qu'un vent frais du nord avoit amené sur leur île; et ce n'est que quelque temps après qu'on a su qu'une éruption de l'Hecla avoit en grande partie occasionné cet événement extraordinaire. En été on y voit rarement des orages; mais il y en a souvent en hiver, qui accompagnent les grandes tempêtes. Quoique avancées vers le nord, ces îles ont néanmoins une température très-douce. La plus grande chaleur y est en général de 45 degrés, *Fahrenheit*, et la différence du plus grand chaud au plus grand froid n'est en général que

de 25 à 27 degrés. Voilà pourquoi il y règne rarement des maladies épidémiques. Presque chaque nuit, quand le temps est serein, les îles sont éclairées par l'aurore boréale, qui y répand quelquefois une lumière plus forte encore que la lune quand elle n'est pas dans son plein, et qui est accompagnée des phénomènes les plus curieux. La marée, arrivant de nord-ouest, monte, au temps de la nouvelle et de la pleine lune, ordinairement jusqu'à une hauteur perpendiculaire de 11, et, dans les cas extraordinaires, de 14 pieds; au temps des premier et dernier quartiers, la mer, dans son état calme, ne s'élève guère au-dessus de trois pieds et demi, quelquefois jusqu'à six pieds. Dans les marées fortes, elle fait deux milles et demi géographiques en une heure; dans les marées ordinaires, tout au plus une demi-lieue.

Pourvues d'une quantité d'excellens ports et de bonnes rades, les Orcades présentent de grands avantages pour la navigation. Un vaisseau qui connoît le chemin est certain d'y trouver toujours un abri et une sûre retraite, quel que soit l'état des vents et de la mer.

Chap. II. Description géographique et particulière des Iles Orcades.

Il résulte des travaux entrepris, en 1750, par Murdoch-Mac-Kenzie, pour mesurer les côtes des

Orcades, qu'elles sont au nombre de 67, dont il n'y a que 29 habitées : les autres, appelées *Holmes* dans le langage du pays, ne servent que de pâturages au bétail des îles. Il y a encore en outre de petites îles nommées *Skerries*, que la haute marée couvre entièrement d'eau, et qui, ne fournissant aucune nourriture pour le bétail, ne sont propres qu'à servir d'asile, pendant les mois d'été, aux gens qui s'occupent à tirer des plantes marines la substance connue sous le nom de *soude* (*soda*). Le bétail qui, à cette époque, paît sur les *Holmes*, engraisse très-promptement; mais la chair y prend un goût un peu désagréable; ce qu'on pourroit attribuer au sel dont les herbes de ces îles sont imprégnées. Du reste, ces *Holmes*, ainsi que les *Skerries*, présentent beaucoup d'avantages pour la pêche des robbes et des phoques, ainsi que pour la chasse des oiseaux marins.

1. L'île de *Mainland* ou de *Pomone*. La longueur de cette île, de l'est à l'ouest, est de 30 milles anglais. Une chaîne de montagnes peu considérables, et interrompue à la baie de *Skalpa*, la traverse dans la même direction. La largeur du côté occidental est d'environ 16 milles, et celle du côté oriental, de 5 à 6 milles anglais. Ces deux presqu'îles orientale et occidentale sont jointes par un isthme étroit et long environ d'un demi-mille; il est assez probable qu'il doit

son existence aux atterissemens apportés par la mer dans ces derniers temps. Sur la côte du nord est située *Kirkwall*, ville ancienne qui ne consiste que dans une seule rue longue d'un mille anglais, et bordée d'assez belles maisons. Kirkwall est le siége des établissemens et administrations publics : elle jouit de plusieurs priviléges fort anciens. Les paroisses de Saint-Ola (autrefois la cathédrale) et de Kirkwall renferment à peu près 2500 habitans; celles de Saint-Andrews et de Deerney réunies en ont 1400, et la paroisse de Holm n'en a plus que 700. Dans la dernière on cultive beaucoup de lin, et il y a plusieurs filatures. La paroisse d'Orphir est presque entièrement stérile ; en quelques endroits seulement elle produit du blé supérieur à celui de l'autre partie de l'île. On y néglige absolument, ainsi que dans les îles voisines, la pêche des harengs, qui passent souvent auprès des côtes en troupes innombrables. C'est dans la paroisse de Frith et Stennis, auprès du golfe de *Loch of Stennis*, qu'on trouve le fameux édifice appelé *Stonehouse*, ancien monument du temps des païens (1).

(1) On croit que cet édifice étoit élevé par la nation pour y tenir de hautes cours de justice, ou des assemblées générales du peuple; ou, à certaines occasions, à servir de temple pour le culte d'Odin, dieu des Scandinaves. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'on y voit une pierre

La partie orientale est habitée par des *udallers*, ou petits propriétaires qui, quoique indépendans et libres de toute domination seigneuriale, n'en sont pas plus à leur aise. Cette partie, ainsi que la baie de Firth, sert pendant l'hiver de retraite aux cygnes. Dans la paroisse d'Eric et Rendal, le sol est presque généralement bon; mais les quatre cinquièmes en sont toujours laissés en friche pour servir de pâturage aux animaux domestiques. La population est d'environ 1600 ames. La paroisse de Birsa et Harra (autrefois Bergisherad) renferme le vieux château des *earls* ou comtes de ces îles. En y comprenant les lacs, on peut évaluer la superficie de cette paroisse à 58 milles carrés anglais. La paroisse de Stromness et Sandwick est plus florissante que toutes celles que nous venons de nommer. Cependant, sur 31 milles carrés, qui en forment la superficie, il n'y a qu'un neuvième de cultivé; un autre neuvième contient d'excellentes prairies naturelles, et tout le reste est en pâturage. Au commencement du dernier siècle, le village de Stromness ne consistoit qu'en quelques cabanes éparses du côté du port; mais depuis que, par émancipation, il a été délivré

percée auprès d'une autre très-grande qui a été l'autel, et que dans une plaine de cette île on a trouvé des cornes de bœuf avec des ornemens d'argent fin en forme de croissant ou d'agrafes.

des capitations arbitraires que, selon l'ancienne coutume de l'Angleterre, le village de Kirkwall, en qualité de bourgade royale, avoit le droit de lui imposer, il s'est accru considérablement, et il pourroit bien, dans la suite, acquérir la prépondérance sur cette ville. Le port de Stromness est très-bon : les marins le connoissent depuis long-temps comme fournissant une retraite sûre et commode. Actuellement il y entre par an près de 320 bâtimens; autrefois il y en entroit le double, et même le triple. Cette diminution vient de ce que, dans les derniers temps, on a pris beaucoup de soin pour rendre plus praticable le passage de *Pent-land-Firth*. En 1800 on comptoit 1350 habitans dans le village, et plus de 3000 dans la paroisse de Stromness. Ces habitans subsistent du commerce, de la navigation, et d'un peu d'agriculture. Quant aux mœurs sociales et à l'hospitalité, ils ne le cèdent en aucune manière aux petites villes de l'Ecosse. Voilà tout ce que M. Barry nous dit de remarquable sur la plus grande des îles Orcades. Ces détails ne sont pas encore aussi parfaits qu'on pourroit le désirer. L'auteur ne donne pas sur toutes les paroisses également les renseignemens nécessaires; quelquefois c'est la population, d'autres fois c'est l'étendue, les moyens de subsistance, le commerce, etc., qu'il a négligé de nous détailler.

Mais ces lacunes n'empêchent pas qu'on ne puisse puiser dans son ouvrage des notions très-intéressantes.

Nous ne ferons que parcourir rapidement les autres îles habitées parmi les Orcades.

2. *Gramsay*, à un mille et demi de Stromness. Le terrain, quoique uni et plat, en est bon; des couches d'ardoises en forment la base. Les habitans, au nombre de 180, y sont grands et vigoureux.

3. *Hoy*, dont le sol forme le point le plus élevé de tout le groupe, avoit, en 1800, environ 520 habitans. On y trouve du fer et du plomb; ce dernier métal contient un peu d'argent.

4. *Waas* ou *Waes*, quoique compté parmi les Orcades, n'est qu'une suite contiguë de l'île de Hoy. La partie méridionale (south-waas) forme une petite presqu'île; mais la partie septentrionale se joint à Hoy. Au dernier relevé, le nombre des habitans se montoit à 750. C'est à Long-Hope que se trouve un des plus beaux ports de l'Europe.

5, 6. *Risay* et *Faray* sont deux petites îles situées vers la côte orientale de Hoy. Elles contiennent de bons pâturages pour les moutons.

7. L'île de *Cavay* n'est plus habitée que par trois familles, dont chacune est composée de six individus.

8. *Flotay* contient environ 200 habitans sur une étendue de 3 milles anglais en longueur et d'un en largeur : en plusieurs endroits le sol est très-bon.

9. *Sud-Ronaldsay*, dont la surface est de 16 milles carrés, a plus de 1600 habitans. Le sol, en général supérieur à celui des autres îles, y est aussi mieux cultivé : voilà pourquoi les habitans exportent des grains pour Stromness et Kirkwall. Ce qui du reste leur fournit une subsistance aisée, c'est le commerce de la soude, ou soda, qu'on tire des cendres des plantes marines, et la pêche qu'une compagnie de Londres fait faire sur les côtes de cette île. La vallée de Paplay est remarquable par sa belle situation, ainsi que par sa fertilité.

10. La petite île de *Swanay* ne contient que 21 habitans. Autrefois les pilotes n'osoient pas approcher de cette île, parce qu'on prétendoit qu'elle étoit entourée d'écueils et de gouffres. Mais depuis qu'on a publié des cartes marines des Orcades et du passage tant redouté de Pentland, la frayeur a cessé, et les paquebots passent, depuis 1744, quatre fois par semaine entre Caithness et les Orcades, sans que jamais aucun y ait péri.

11. *Pent-land-Skerry*. C'est l'un des deux rochers qui se trouvent à l'entrée du passage dont nous venons de parler. Cette île n'est habitée que

par la famille du gardien du fanal qu'on vient d'y construire. Autrefois il entroit dans ce passage 3300 bâtimens par an. Le nombre en a augmenté depuis quelque temps.

12. L'île de *Burray* contient environ 2000 habitans, et produit beaucoup de légumes.

13. *Lambholm* ou *Lambon* n'est habitée que par une seule famille.

14. *Copinsay*, à l'est de Mainland, sert particulièrement d'entrepôt aux bâtimens qui arrivent et qui retournent. M. Barry pense que c'est de là que cette île a tiré son nom; car le mot *copin* signifie *acheter, commercer*, dans quelques dialectes gothiques, et *ay* est le même mot que celui des Danois, *oe, île;* ainsi Copensay, île de commerce.

15. *Shapinsay* contient, sur une étendue de 9 milles carrés anglais, 750 habitans qui subsistent en partie de l'agriculture et en partie du commerce de la soude. La petite île d'Elgar ou Ellerholm, aujourd'hui déserte, en est éloignée d'un quart de mille, et sert de défense au port d'Elwick, qui, par-là même, est un des plus commodes des Orcades.

16. *Stronsay*, séparée de Shapinsay par le passage du même nom (*frith* ou *firth of Stronsay*), à l'extrémité orientale du groupe des Orcades, est située très-avantageusement pour la pêche,

qui y étoit autrefois très-considérable, surtout celle du hareng. Mais depuis le combat de Kilsyrth, dans lequel périrent la plupart de ces braves pêcheurs, la pêche y est aussi négligée que l'économie rurale. Le nombre des habitans se monte à 900.

17. *Papay-Stronsay*, petite île charmante, au nord-est de Stronsay, contient des cultivateurs aisés.

18. *Eday*, presque au milieu des îles septentrionales, a été regardée par Camden comme l'Océtis de Ptolomée. On dit qu'elle a été autrefois riche et bien peuplée; mais rien ne prouve cette assertion; on voit, au contraire, par les anciens registres, que, tandis que les autres îles payoient leurs impôts en blé, les habitans d'Eday payoient les leurs en beurre et en viande. Aujourd'hui la plupart des habitans, dont le nombre se monte à 600, subsistent de l'agriculture. Les pâturages y sont excellens. Elle est aussi pourvue de bons ports : celui de Calf-Sound est très-commode.

19. Dans la petite île de *Faray*, à une lieue ouest d'Eday, le sol est assez bon pour la culture et pour le bétail.

20. *Sanday* a 12 milles de longueur sur une largeur d'un mille et demi : le sol en est presque entièrement composé de sable. Il est assez cul-

tivé pour que les habitans puissent exporter, dans les années médiocrement fertiles, jusqu'à 1000 *bolls* (boisseaux) de grains. Les habitans sont, pour la plupart, de petits fermiers qui ne possèdent pas même en propre les bœufs et les chevaux qui leur servent aux travaux des champs; ils sont obligés de les rendre, à la fin du bail, au propriétaire de la ferme, qui les leur fournit. Une partie de la moisson appartient également de droit au propriétaire. Cette coutume, introduite d'abord pour venir au secours de l'indigence des cultivateurs, ne sert plus aujourd'hui qu'à arrêter les ressorts de l'industrie. Cette île fournit presque le sixième de toute la masse de soude qui se fait dans les Orcades. On en exporte des Orcades environ 550 tonneaux par an; la position de cette île et de ses côtes facilite beaucoup ce commerce, tandis que dans le mauvais temps elle devient par-là même dangereuse aux bâtimens qui en approchent. On a calculé qu'il en a péri, depuis 50 ans, auprès de cette île et de celle de Nord-Ronaldsay, pour la valeur de plus d'un demi-million de livres sterling. La mer gagne toujours plus de terrain dans cette île, et menace de l'inonder entièrement par les baies de Kattletoft et Otterwick, qui ne sont séparées que par une vaste et belle plaine. Selon la tradition, il y avoit autrefois une forêt à Otterwick, à l'endroit

même où la baie s'étend aujourd'hui, et Raunabreck faisoit partie de l'île. *Sauday* a une étendue de 10 milles carrés anglais, sur chacun desquels on compte 93 individus. Chaque famille est en général composée de cinq personnes. Le rapport des nouveaux nés mâles et femelles est comme 23 à 22, et le nombre des naissances est à celui des habitans comme 1 à 31.

21. *North-Ronaldsay* présente un terrain plat et élevé un peu au-dessus du niveau de la mer, d'une étendue d'environ 4 milles carrés anglais, sur lesquels il y a 120 habitans. On compte en général six individus dans chaque famille. Cette île est séparée de la précédente par un courant rapide et dangereux, large d'une lieue. Pour la sûreté des bâtimens on a été obligé d'élever, à la pointe du nord-est, un fanal haut de 70 pieds, qui répond à celui de Pent-land-Skarry, et contribue beaucoup à faciliter la navigation dans ces parages.

22. L'île de *Westray* ayant 14 milles carrés, dont le sixième seulement est cultivé, contient 1400 habitans. Le sable amené par les flots et les vents, y cause beaucoup de dommage, en ce qu'il change les champs cultivés en dunes stériles, et comble de plus en plus le petit port de Pier-ô-wall. On seroit peut-être parvenu à empêcher les dunes de s'étendre plus loin dans les terres, si l'on n'avoit pas eu l'imprudence de

négliger la culture de l'*arando arenosa*, arbre qui prospère bien dans un sol sab neux, et qui soit capable de le rendre plus so

23. *Papay-Westray*, petite île charmant nord de la précédente, avec plus de 200 bitans.

24. *Eagleshay*, à un mille et demi géo phique de Westray, n'est pas moins petit agréable. Elle a souvent servi de retraite à personnes de qualité. Les habitans de cette au nombre de 200, se distinguent par leurs mœ polies et hospitalières.

25. L'île de *Rousay*, à l'ouest de la pré dente, autrefois la résidence de Sigurd (1), traversée par une chaîne de montagnes ass élevées, de manière que le sol ne fournit que d pâturages. Elle renferme environ 700 habitans.

26. *Weir*, séparée de Rousay par le *Weir sound*, une des meilleures rades des Orcades est peu cultivée; le sol, partout uni et plat, pro duit cependant de bonne tourbe. Elle a 150 ha bitans. A en juger par les tombeaux qui existen dans cette île, les anciens habitans ont été d'un taille plus qu'ordinaire.

27. *Enhellow* est un petit îlot qui ne contien que deux familles.

28. *Guersay* est remarquable par la grand

(1) Comte des Orcades, qui fut forcé, par le roi d Norwège, Olaus, de recevoir avec ses sujets le baptême

tagne conique qui s'y trouve. Du reste, elle assez bien cultivée, et contient huit familles font un total de 50 individus.

Damsay, petite île qui, par son site agréable, mérite le nom de *Tempé* des Orcades, ne tient qu'une seule famille qui tire sa subsistance du bétail et du trafic de la soude.

A la fin de cette notice géographique, M. Barry observe que *Campbell*, dans son aperçu politique, a raison de comparer les Orcades à la province de Seeland en Hollande; car, dit-il, pourvu que les habitans des Orcades soient dirigés par la partie éclairée de leurs concitoyens, et qu'ils veuillent faire usage de toutes leurs forces et de leur activité, ils parviendront certainement au même degré d'aisance et de civilisation que les Seelandois.

La *seconde partie* de l'ouvrage de M. Barry renferme, ainsi que nous l'avons dit, l'histoire des Orcades. L'auteur tâche de résoudre les problèmes sur lesquels jusqu'à présent les historiens n'ont jamais été d'accord. Il recherche l'époque de la découverte de ces îles, l'origine du nom qu'elles portent et du peuple qui les habite. Nous regrettons que les bornes de cet article ne nous permettent pas de le suivre dans les détails qu'il donne sur les mœurs et usages des Pictes, sur l'histoire des Orcades, depuis l'arrivée des Normands, jusqu'à leur réunion à

la couronne d'Écosse; sur les anciens monumens qui y existent, sur l'histoire de ces îles depuis qu'avec l'Écosse elles ont passé sous la domination de l'Angleterre; sur l'influence enfin que ces changemens politiques ont exercée sur la prospérité de cette contrée.

Nous passons donc à la troisième partie qui traite de l'état actuel de ces îles, de leur histoire naturelle, de leurs habitans et de leur industrie.

Histoire naturelle. Généralement parlant, on ne trouve que peu de différence entre les productions des Orcades et celles de l'Écosse et de la Scandinavie.

Quant à la minéralogie, nous remarquerons seulement que, dans les îles situées au nord de Mainland, le sol est formé de quelques couches de pierre molle, de marne et de chaux; en quelques endroits, on trouve du basalte et du *breccie*. A Shapinsay on a découvert quelques petits filons de plomb. Dans les îles du sud, le sol est composé des mêmes couches; la pierre molle en forme la supérieure. A Hoy, on a trouvé sous cette couche de pierre molle plusieurs filons de fer, et à Burrey, du charbon de terre. L'île de Mainland, quant au sol, est constituée de la même manière que les îles voisines. La pierre de sable y est en plusieurs endroits assez dure pour qu'on en fasse des meulières; l'ardoise aussi y est d'une consistance assez solide pour servir à couvrir les maisons: on y a

trouvé en outre des traces de plomb et de cuivre. Ce n'est qu'aux environs de Stromness qu'on trouve du granit, du *gneuss* et de l'ardoise appelée *glimmer*.

Quant à la partie de la botanique, M. Barry ne s'y est pas montré aussi exact et instructif que dans les autres parties. Il donne une liste de divers genres de plantes, tels que les bétules, sambucus, lichen, ophioglossum, acrostichum, sphagnum, fucus, ulva, conserva, agaricus, lycoperdon, mucor, orchis, satyrium, ophrys.....; mais cette liste est sans ordre et sans méthode. Ce que l'on cultive le plus aux Orcades, ce sont l'avoine et l'orge. Quelques fermiers cultivent aussi du froment, du seigle, des fèves, des pois et du lin; et de plus de la luzerne, de l'éparcet et du trèfle pour la nourriture du bétail en été, et des raves et des *turneps* pour celle de l'hiver. Les légumes et les fruits des jardins sont les mêmes que dans l'Écosse méridionale; les artichauts et les groseilles y viennent fort bien; les autres fruits sont moins bons. Dans les marais, on trouve encore des vestiges des anciennes forêts qui ont couvert ces îles; il paroît qu'on les a brûlées, et les habitans actuels n'ont plus pour chauffage que de la tourbe. Du reste, on ne fait point de nouvelles plantations, parce qu'on croit que le bois n'y pourroit prospérer.

La partie zoologique offre sans doute au lec-

tenir plus d'intérêt que les deux parties précédentes, puisque les côtes des Orcades sont ou la patrie ou la retraite périodique d'une grande quantité d'animaux aquatiques, d'oiseaux de mer et de marais. Quant aux amphibies, on n'y voit que la grenouille et même le crapaud, mais en moindre quantité. Les rats y sont d'une espèce particulière, ainsi que les lapins dont les peaux forment même une branche de commerce assez importante. On y trouve le chien marin et le phoque, et tous les animaux domestiques des pays voisins, mais d'une race plus petite. Les lièvres et les cerfs n'y existent plus. On ne sauroit pas même qu'il y a eu de ces derniers, sans les bois de cerf qu'on y trouve quelquefois. Le cochon des Orcades est extrêmement laid et maigre; par une économie mal entendue, on le laisse courir dans les champs où il cause beaucoup de dégât. Avec la soie du porc, on tresse des cordes dont on fait usage dans les bateaux, et dont les gens qui vont chercher des nids d'oiseaux se servent aussi pour se suspendre le long des rochers. — Les brebis des Orcades sont d'une bonne race, mais elles seroient encore plus utiles et prospéreroient mieux, si l'on mettoit plus de soin à les élever. Dans plusieurs îles, on les laisse courir sans gardien, comme des bêtes sauvages, et les agneaux deviennent très-souvent la proie des aigles et des chiens. On ne met pas plus de soin à nettoyer

la laine et à l'assortir ; au lieu de tondre les brebis, on leur arrache la toison comme on fait en Islande. La chair des brebis qui paissent le long des bords et se nourrissent de plantes marines, a un goût fade.

Le bétail est également très-petit, et malgré cela le prix en est très-haut par suite des spéculations des marchands écossais qui en importent en Écosse près de 2000 pièces par an. Le nombre des bêtes à cornes, aux Orcades, peut se monter à 50,000, tandis qu'il y a environ 25,000 chevaux. Ceux-ci sont petits, mais forts, et également propres à la monture et à l'attelage. Autrefois, on importoit souvent, des provinces septentrionales aux Orcades, quelques milliers de poulains, qu'on y élevoit et qu'on revendoit ensuite en Écosse; mais ce commerce a considérablement baissé, depuis que les habitans des îles ont commencé à comprendre qu'ils pourroient bien élever leurs propres chevaux. Quoique la plupart des animaux aux Orcades soient d'une race très-petite, l'aigle y est d'une grandeur extraordinaire, et tel qu'on le voit sur les plus hautes montagnes de la terre. On en peut juger par le trait suivant qu'on lit dans une ancienne relation sur ce pays, que M. Barry a ajouté comme supplément à son ouvrage. « J'ai été » informé d'une manière sûre, dit M. Mackayle, » auteur de cette relation, qu'un aigle enleva

» un jour un enfant emmaillotté, de l'âge d'un » mois, et qui l'emporta à quatre milles (an- » glais) de distance. Un voyageur, témoin des la- » mentations de la mère, engagea quatre hommes » à le mettre dans une barque pour aller le cher- » cher au nid de l'aigle qu'il connoissoit. Ils y » réussirent et trouvèrent l'enfant encore vivant, » et sans avoir reçu le moindre mal!! »

Dans le second chapitre de cette partie, l'auteur traite d'abord de la population, et ensuite des mœurs et coutumes de ce pays.

Quant à la population, on prétend qu'elle a été infiniment plus forte autrefois qu'elle ne l'est à présent, ainsi que semble le prouver le grand nombre de terres en friche, les ruines d'églises et de châteaux gothiques. Depuis 1785, on y a fait trois relevés de la population : le premier, sur la demande du synode; le second, pour les tableaux statistiques de M. Sinclair; et le troisième, d'après l'acte du parlement qui ordonnoit un relevé général de tous les habitans du royaume.

Ces trois estimations s'accordent toutes à donner, en somme, aux Orcades une population de 24,000 ames. Lorsqu'on réfléchit que, depuis cinquante ans, plusieurs endroits, nommément Kirkwall et Stromness, se sont agrandis considérablement, et que d'un autre côté les moyens de subsistance que peuvent fournir ces îles n'auroient jamais suffi pour une population aussi grande qu'on la

suppose, on pensera, avec M. Barry, que les Orcades n'ont jamais eu beaucoup plus d'habitans qu'actuellement. Si la population totale n'y augmente pas, c'est que les jeunes gens vont en grand nombre chercher du service en Angleterre, soit comme matelots, soit comme ouvriers ou domestiques.

On peut ranger tous les habitans des Orcades en trois classes; savoir : les propriétaires (*the gentry*), les ouvriers et marchands, et enfin les cultivateurs ou fermiers avec leurs *cottars*. La première classe est en général assez éclairée; mais elle montre dans ses mœurs un peu de dureté et de méfiance, qui se manifeste surtout après des pertes ou des moissons stériles. Leur caractère méfiant vient aussi de ce qu'ils font, pour la plupart, la contrebande. Du reste, ce sont de bons économes, hospitaliers, bienfaisans et humains envers leurs domestiques et leurs vassaux; quant à la religion, ils y montrent une grande indifférence. M. Robert Strange, fameux artiste, et M. Murdoch Makenzie, auteur de l'ouvrage estimé, des *nautical surveys*, sont nés dans ces îles. La seconde classe, les ouvriers et marchands, habitent, pour la plupart, les villes de Kirkwall et Stromness. Ceux d'entre eux qui sont dispersés dans les campagnes, s'occupent aussi un peu d'agriculture; mais ils n'en retirent pas plus d'avantages que de leur trafic. L'influence dangereuse

des richesses sur les élections du parlement, s'est manifestée à Kirkwall il n'y a pas long-temps, comme dans toutes les bourgades royales. Les maîtrises entr'autres cherchèrent à s'emparer des fonds déposés dans les troncs des pauvres, et défendus par les marguilliers qui, à ce sujet, intentèrent un procès aux maîtrises. Depuis qu'ils l'ont gagné, celles-ci, au lieu de fréquenter l'église, se rassemblent les dimanches dans des maisons particulières. La troisième classe est composée des cultivateurs, dont la plupart ont de petites fermes d'une étendue de trente arpens, et des *cottars*. Les fermiers payent leur bail en nature, et sont presque tous pauvres et sujets à toutes sortes de corvées; les *cottars* sont attachés aux fermiers, et obligés de les aider en tout, pour la cession d'une cabane et de quelques vaches. Les gens de campagne aux Orcades sont en général d'un caractère indolent, et opiniâtrément fidèles à leurs anciens usages. Les inimitiés de famille ou personnelles sont plutôt augmentées que diminuées par le temps, et s'opposent souvent à ce concert de vues et d'intérêts qui pourroit amener et faire réussir des entreprises utiles. Du reste, le peuple est aux Orcades très-crédule, et disposé à se livrer aux charlatans de toute espèce : ils ont une multitude de remèdes superstitieux pour tuer les moineaux ou les rats; pour faire réussir l'opération de brasser la bière ou de cailler le

lait; pour soulager les femmes en travail d'enfant; pour guérir les moutons; pour le mal de dents, l'hémorragie et toutes les autres maladies.

La longue résidence des évêques dans ces îles, même depuis la réformation, a laissé dans l'esprit du peuple une impression qu'un siècle entier n'a pu détruire. Ils ont encore beaucoup de vénération pour les lieux et pour les images de Saints, consacrés autrefois par le culte. Dans le malheur, ils visitent les débris des églises et vont répéter, dans ces masures, les prières et les formules catholiques. Ils invoquent les Saints dans le danger, leur font des vœux, leur promettent des offrandes, et tiennent religieusement ces pieux engagemens. Certains jours de la semaine sont bons pour entreprendre une affaire, d'autres y sont contraires; certains mois aussi ont une préférence. Les jeudis et les vendredis sont les jours qu'ils choisissent pour se marier; et ils évitent scrupuleusement de prendre pour cette cérémonie tout autre temps que celui du croissant de la lune : c'est aussi l'époque qu'ils préfèrent, pour tuer quelque pièce de bétail. S'ils partent pour un voyage, ils ont toujours soin, en quittant le rivage, de tourner la proue de leur barque du côté du soleil levant. Dans plusieurs endroits de ces îles, on ne manque, en aucune occasion, de prononcer une courte

prière. Les fêtes du calendrier de l'église Romaine sont toutes observées strictement, non à la vérité comme des jours consacrés au culte, mais comme des jours de repos et de gaîté; tantôt ils se permettent de manger de la viande, tantôt seulement du poisson, des œufs ou du lait, selon la saison.

Le tableau que trace M. Barry, des mœurs des femmes du premier rang aux Orcades, est on ne peut plus séduisant; et s'il est permis de le prendre à la lettre, ou qu'il ne soit pas simplement une satire des mœurs de la capitale, comme nous sommes tentés de le soupçonner, il donneroit presque le regret de ne pas habiter ces îles fortunées. « Tandis qu'ailleurs les femmes vivent dans la dissipation, dit l'auteur, ici elles ne s'occupent que de leur devoir. Les mères servent de modèles aux filles, et celles-ci sont empressées à les imiter ou à leur obéir, avec cette grâce et cette gaîté aimables qui répandent des charmes sur la vertu. Lorsqu'elles se marient, ce qui, à cause du petit nombre d'hommes, n'est pas une chose commune, elles font le bonheur de leurs époux par leur tendresse conjugale et maternelle, et par le soin qu'elles prennent de leurs maisons. Ici, comme ailleurs, leur éducation est inférieure à celle des hommes; et cependant elles surpassent ceux-ci en intelligence. Elles sont douées de cette sensibilité vive et délicate qui est

l'ornement de leur sexe ; et, tandis que trop souvent les hommes négligent les devoirs de la religion, toute la conduite des femmes annonce au contraire une dévotion aussi sincère qu'éclairée. »

Nous terminerons cet article par un aperçu rapide de l'état de l'industrie dans les diverses branches, telles que l'agriculture, les manufactures, le commerce et la pêche.

Ce qui, en général, empêche que l'industrie ne soit très-grande aux Orcades, c'est le peu de capitaux qui y sont en circulation. Les plus riches vont dépenser leurs revenus ailleurs, et ceux qui commencent à s'enrichir par leurs manufactures et par leur trafic, savent rarement tirer un bon parti de leurs fonds.

Pour avoir une idée de l'état de l'agriculture, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau qui suit, dans lequel se trouvent la répartition et l'emploi des terres qui forment la superficie de ces îles dans une étendue de 150,000 arpens.

Pâturages communaux. . . .	90,000 arpens.
Pâturages et prairies de particuliers.	30,000
Terres labourées.	24,000
Maisons et jardins.	2,000
Rivières et lacs d'eau douce. .	4,000
	150,000 arpens.

L'économie rurale y est peu perfectionnée.

La charrue y est encore imparfaite : plusieurs procédés, relatifs à la culture et introduits depuis long-temps en d'autres pays parmi les cultivateurs, y sont totalement inconnus. Le fumier le plus en usage est celui fait de goémon (*sea-weed*), qu'on laisse pourrir et qu'on mêle en quelques endroits avec de la terre limoneuse et du gazon ; ce mélange produit effectivement de bon fumier. Les terres labourées ne s'étendent que le long des côtes, et les pâturages communaux occupent l'intérieur des îles. Au milieu de l'été, on lâche dans ces derniers les chevaux, les brebis, les porcs, les veaux et les oies ; ces animaux ont bientôt consommé le peu de pâture qu'ils y trouvent, et, poussés par la faim, finissent par entrer dans les terres des particuliers, qui ne sont séparées que par de petites murailles de tourbe ou de gâchis ; et, tandis que le paysan est occupé à faire la soude, ils ravagent une partie de sa moisson. Il est vrai que les propriétaires un peu aisés ont trouvé le moyen, sinon d'empêcher entièrement ces dégâts, au moins de les diminuer beaucoup. Une autre raison du peu de succès de l'agriculture dans les Orcades, est qu'il n'y a point de foires où les cultivateurs, à des époques fixes, puissent vendre librement les fruits de leurs travaux, et qu'ainsi ils dépendent presque entièrement du caprice de quelques riches bourgeois qui, d'ailleurs, varient beau-

coup les poids et mesures à leur gré et à leur avantage. — Cependant, il est certain que les Orcades, dans les bonnes années, produisent assez de grains pour suffire à la consommation des insulaires. Il semble même résulter du calcul de M. Barry, que, si toutes les terres labourables étoient cultivées, ces îles, au lieu de 24,000 ames qu'elles nourrissent actuellement, pourroient en faire subsister 40,000.

Les manufactures des Orcades ne sont pas plus florissantes que l'agriculture. Quelques étoffes grossières, des bas de laine pour la basse classe, du fil et un peu de toile, voilà tout ce qu'on y fabrique. La manufacture de soude (*soda*, *kelp*) est un peu plus importante. Voici la manière dont on y procède : Quatre espèces de fucus (le *fucus nodosus*, *serratus*, *vesiculosus* et *digitatus*) sont propres à fournir la soude. On arrache ces plantes marines des rochers, par le moyen de crochets; et après les avoir fait sécher, on les brûle dans des fourneaux, construits en pierres, et ayant quatre à cinq pieds de diamètre sur un pied de hauteur. On remue ensuite la cendre ardente avec des baguettes de fer, jusqu'à ce qu'elle devienne liquide. On retire du fourneau 600 livres de *kelp*, qui donnent environ 28 livres de soude pure. Cette manufacture fut établie en 1720; et eut d'abord de la peine à prospérer; mais peu à peu les insulaires ont vu les avan-

tages qu'ils en pouvoient tirer, et se sont livrés à cette occupation avec beaucoup de zèle. Depuis 1791 jusqu'à 1800, on a exporté 2500 tonneaux de soude, dont la valeur se montoit à 225,000 livres sterl.; et, depuis l'établissement de cette branche d'industrie, c'est-à-dire depuis 1720 jusqu'à 1800, les Orcades en ont tiré un bénéfice de 595,000 livres sterl., somme qui paroîtra considérable quand on saura que les revenus de toutes les terres ensemble ne s'y montent annuellement qu'à 8000 livres sterl. Environ 300 personnes sont occupées à ces travaux, et y gagnent chacune 2 à 3 livres sterl. par an. On a remarqué que cette spéculation lucrative a déjà influé visiblement sur l'état de la classe moyenne. Le commerce des Orcades seroit beaucoup plus considérable, si les insulaires avoient assez d'activité et de fonds pour faire des entreprises sur les denrées des autres pays; mais ils se contentent d'exporter les productions de leur propre sol, savoir : de la viande de bœuf et de porc, du beurre, des peaux de veaux et de lapins, des poissons salés, des plumes, du fil, de grosse toile et de la soude; dans les années fertiles, ils exportent aussi des grains et de la farine. On importe du bois, du fer, du lin, du sucre, du vin, du tabac, du savon, des toiles, des draps fins, et des étoffes de coton.... Le tableau suivant fera voir la différence entre la valeur des den-

rées importées et celle des marchandises exportées, ainsi que le nombre et la qualité des vaisseaux de transport employés à ce commerce.

Dans les années	On a exporté pour la valeur de....	On a importé pour la valeur de....	Nombre des vaisseaux.	Capacité des vaisseaux.
	liv. schell.	liv. schell.		tonneaux.
. . . . 1770	12,018 4	10,406 6	17	825
. . . . 1780	23,247 10	14,011 6	20	940
. . . . 1790	26,598 12	20,803 »	33	2900
. . . . 1800	39,677 9	35,789 17	21	1375

On voit par ce tableau que, depuis les quarante dernières années, le commerce a rapporté aux Orcades une somme qui paroît aller en augmentant, quoique le nombre et la charge des vaisseaux aient été moins grands dans les dix dernières années. Pour expliquer cette disproportion, il faut se rappeler que les corsaires et les naufrages peuvent bien avoir diminué le nombre de ces vaisseaux marchands.

La pêche n'est pas aussi considérable aux Orcades, que la position avantageuse de ces îles, et la quantité de poissons sur ces côtes pourroient le faire croire. Il n'y a pas assez d'hommes pour ce genre d'occupation, parce que la plupart des insulaires sont employés aux travaux

des champs et à la fabrication de la soude, dans les mois même où la pêche est le plus abondante. Quelque avantageuse que soit la situation des Orcades pour la pêche des harengs, les habitans la négligent entièrement; la pêche du homard est la seule qui, depuis quelques années, ait été assez considérable. Ce poisson y abonde tellement, que, bien que la Compagnie de Londres ne la paye que deux pences (2 sous) la pièce, chaque pêcheur peut néanmoins en vendre, pendant un été, pour la somme de 10 livres sterl. En 1800, cent barques, dont chacune portoit dix hommes, étoient employées à cette pêche; les Orcades retiroient de ce commerce un bénéfice de 1000 livres sterl. La morue est aussi tellement abondante sur les bancs qui entourent ces îles, que plusieurs insulaires, en ne s'occupant de la pêche que dans leurs momens perdus, ont pu prendre, en un seul été, 40,000 pièces de morues.

Pour les autres détails concernant ce sujet, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Barry même; nous croyons cependant en avoir fait connoître la partie la plus essentielle et la plus analogue au but de ce recueil.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

des champs et à la fabrication de la soude, dans

DESCRIPTION

DE L'ILE DANOISE DE HELGOLAND,

Située dans la Mer du Nord, devant l'embouchure de l'Elbe et du Weser;

(PAR LE RÉDACTEUR.)

Les Anglais viennent de s'emparer de l'île de Helgoland ; et, dans les négociations qu'ils ont essayé d'ouvrir avec le Danemarck, ils en ont demandé la cession. Ces deux faits suffisent pour faire sentir à tout homme instruit, que la possession de ce petit point de terre doit être d'une certaine importance pour la navigation et le commerce. Nous avons pensé que, dans le moment actuel, une description de cette île plairoit à nos lecteurs en général comme article de circonstance, et aux géographes en particulier comme un morceau neuf, propre à remplir une lacune dans les géographies et les atlas maritimes. Sous ce dernier rapport, nous avons cru devoir admettre, dans cette description, des détails qui d'ailleurs en constatent l'authenticité.

Auteurs qui ont écrit sur l'île de Helgoland.

Nous citerons, dans la suite, plusieurs écrivains qui ont parlé de Helgoland en passant; ici nous

nous bornons à indiquer les auteurs qui l'ont décrite en particulier.

P. Sax, Beschreibung der Insel Helgoland, c'est-à-dire, description de l'île de Helgoland, par *P. Sax*, en allemand. Cet ouvrage est de l'an 1636; on y trouve des citations d'auteurs plus anciens que nous ne connoissons pas. La relation de P. Sax, avec celle d'*un anonyme*, sous la date de 1699, sont insérées dans un recueil intitulé: *Relations historico-politiques* (en allemand, *Historisch-politische Nachrichten*), par *Camerer*. Flensbourg, 1758, pag. 233—286.

J. Lass, Vorlæufige Nachrichten, etc., etc., c'est-à-dire, Notice préliminaire de la qualité et de la constitution de l'île de Helgoland, par *J. Lass*. Flensbourg, 1751; première édition, page 43, *in*-8°. Deuxième édition, 1753, p. 93. Troisième édition, corrigée dans le recueil précité de *Camerer*, pag. 1—66, et pag. 189—232.

Description de Helgoland, dans le *Magasin Hanovrien* (en allemand, *Hanoverisches Magazin*), deuxième année, 1764, pag. 1104—1112. C'est un extrait des papiers d'un ministre protestant, M. *Edlefsen*.

Versuch einer Beschreibung, etc., c'est-à-dire, Essai d'une description de l'île de Helgoland, insérée par fragmens dans les *Nouvelles provinciales du Sleswick et du Holstein* (en allemand, *Schleswig-Holsteinische Provinzialberichte*),

quatrième année, 1790, pag. 1—22, pag. 197—231; cinquième année, pag. 147—167; pag. 241—252; sixième année, pag. 1—46. Cet Essai, très-intéressant, est de M. *Hasselmann*, préposé royal de l'île.

D. Heinemeyer, über Helgoland, c'est-à-dire, sur l'île de Helgoland, par le docteur *Heinemeyer*. Cette notice, extraite d'une description détaillée, que l'auteur se propose de publier, est insérée dans le *Journal politique* (*politisches Journal*), cahier de novembre 1807; et dans les Ephémérides géographiques de Weymar, cahier de février, 1808. L'auteur a fait à Helgoland un séjour de trois semaines, en l'an 1800.

Parmi les voyageurs étrangers qui ont parlé de Helgoland, on peut remarquer le géographe français, *Bruzen de la Martinière* qui, dans son célèbre dictionnaire, décrit cette île en témoin oculaire (1). M. *Carr*, Anglais, dans sa relation intitulée, *The Northern Summer*, a fait une esquisse vraie et agréable de cette île.

Situation et Etendue.

Le petit groupe de Helgoland se compose,

(1) Du temps de Bruzen de la Martinière, l'île de Sable joignoit la terre basse de la grande île; il n'y avoit au fond qu'une seule île: les géographes modernes, même Busching, dans sa première édition, appliquent mal à propos la description du Helgoland de 1715, à la grande île d'aujourd'hui.

1° de l'île de *Helgoland*, proprement dite, subdivisée en *terre haute*, nommée par les indigènes le *kliff*, c'est-à-dire, le rocher taillé à pic, et la *terre basse;* 2° de l'île sablonneuse, nommée par les Helgolandais les *Dunes;* 3° de plusieurs récifs et rochers, parmi lesquels celui qu'on nomme le *Moine*, est le plus remarquable.

La *terre haute* est un rocher taillé à pic, et composé d'un grès rouge-brun, traversé par des rayes jaunes et bleues de la même substance (1). Cette pierre se décompose journellement. Le rocher a, selon les mesures prises par le docteur Heinemeyer, 166 pieds de haut dans sa plus grande élévation, et 88 à l'endroit le plus bas. D'autres fixent ces deux élévations à 216, et 84 pieds. La circonférence de la terre haute est de 4200 pas.

La *terre basse*, qui augmente chaque année, tient à la partie orientale de la terre haute par un fond de rocher long de 500 pas. La circonférence de la terre basse étoit, en 1800, de 1400 pas.

Les deux parties de l'île de Helgoland réunies ont une circonférence de 4600 pas, ou 13,800 pieds-de-roi.

La *Dune* ou l'île sablonneuse est plus petite de plus de deux cinquièmes. Son étendue varie d'année en année.

(1) Note de M. *Reinke*, dans les *Ephémérides Géographiques* de Weymar, XXVI, 477.

Le phare de la terre haute est par 54 degrés 11 minutes 30 secondes latitude nord, et 25 degrés 34 minutes longitude ouest de l'île de Ferro. Helgoland est environ à 9 milles d'Allemagne de l'embouchure de l'Elbe (1), de celle du Wéser, et de la pointe occidentale du canton d'Eyderstedt dans le duché de Sleswick.

Révolutions Physiques.

La tradition veut qu'autrefois l'île de Helgoland ait été considérablement plus grande qu'aujourd'hui. Non seulement l'île sablonneuse tenoit à la partie basse de la grande île, mais une partie des récifs étoit couverte de terre. Quelques auteurs anciens indiquent les années 800, 1300 et 1500, comme les époques des principales révolutions que cette île a dû subir (2). Nous avons des données plus positives sur les deux catastrophes de 1649 et 1720. Il est certain qu'avant la première de ces deux époques, la terre basse de Helgoland comprenoit l'île des Dunes. Encore avant l'an 1720, il y restoit entre les deux terres un isthme étroit, rarement couvert des eaux, si ce n'est dans les ma-

(1) Cette distance avoit été indiquée très-anciennement par *Zeiler, Topogr. Saxon, inf.*, p. 137; les écrivains modernes l'ont mal à propos raccourcie.

(2) *Voyez* principalement *Dankwerth Beschreib. von Schleswick und Holstein*, p. 152.

rées extraordinaires. Depuis la dernière révolution, il y a entre les deux terres basses un détroit que les habitans appellent le *Waal*, et qui a 18 à 20 pieds de profondeur.

Aujourd'hui cependant la terre basse qui est devant la pointe orientale de la grande île, augmente sensiblement d'année en année.

Productions.

La terre qui couvre le roc, a environ trois pieds et demi jusqu'à quatre pieds de profondeur, et est plutôt grasse que sablonneuse. Elle est plus fertile qu'on ne le penseroit au premier coup d'œil: on y récolte annuellement environ 300 tonnes d'orge; on y cultive aussi un peu d'avoine. Mais une pareille récolte ne suffit point pour l'entretien des habitans de l'île: aussi sont-ils forcés d'y suppléer en recourant à l'étranger. A l'exception de quelques cerisiers et de quelques groseilliers, on y voit aussi peu d'arbres que de légumes, parce que les habitans n'ont pas le loisir d'en cultiver. La végétation des plantes graminées y est forte et belle. L'île possédoit, il y a peu d'années, outre un petit nombre de vaches, 4 à 500 moutons, mais leur nombre a été considérablement réduit (1). Il y a, dans la partie du nord-ouest, trois

(1) *Adamus Bremensis*, dans le dixième siècle, désigne Helgoland sous le nom de *Farria*, c'est-à-dire, *Far-ey*, île des Moutons.

fosses où l'eau de pluie s'amasse : on les appelle, en langage du pays, *sapskulen*. L'eau de deux fontaines qui sont dans la partie inférieure de l'île, n'est point potable pour les hommes ; elle sert seulement à abreuver les bestiaux et pour le lavage, encore n'est-elle guère propre à blanchir le linge.

Les poissons que les insulaires vont prendre dans un rayon de 20 à 40 lieues autour de l'île, en forment le principal revenu. On estime qu'il s'en exporte annuellement pour 120,000 *marcs lubecquois*, environ 230,000 fr. Les cabeliaux, les merluches et les homards en sont les principales espèces. Les Dunes, voisines de l'île, fournissent un petit poisson, savoir l'*ammodites tobianus* qui sert d'amorce pour prendre les homards.

Ports, Rades, Marées, Phare.

Helgoland a deux bons ports formés par la nature, et susceptibles d'être perfectionnés à peu de frais. Dans le port Nord, où mouillent les grands bâtimens des insulaires, la profondeur varie de 7 à 42 pieds. Le port Sud, qui reçoit les chaloupes et les yoles, n'a que 10 à 24 pieds d'eau ; l'un et l'autre ont la demi-marée. A l'est des Dunes, il y a une rade où l'on trouve 48 pieds d'eau.

Telle est la situation de ces deux ports, qu'un bâtiment qui y est mouillé, peut avoir la nouvelle

de l'arrivée d'un ennemi long-temps avant qu'celui-ci puisse le reconnoître. Il est d'ailleurs f[acile] cile d'en sortir avec tous les vents.

Les hautes marées ordinaires sont de 9 pieds, mais les vents de nord-ouest, en poussant avec violence les eaux de la mer entre l'île et l[es] Dunes, produisent une crue deux ou trois fois plus forte.

Le phare de l'île, visible à plus de six milles d'Allemagne, sert à guider tous les bâtimens qui veulent entrer dans le Héver (ou la rivière d'Hu[sum]), dans l'Eyder, l'Elbe, le Weser et l'Iade.

Toutes ces circonstances réunies donnent à Helgoland une grande importance politique et commerciale. C'est un port avancé qui domine les côtes du Danemarck et de l'Allemagne; c'étoit, jusqu'en 1807, le rendez-vous de tous les corsaires de Dunkerque. Déjà, en 1403 et en 1517, deux fameux chefs de pirates avoient essayé de s'y établir. La ville de Hambourg chercha depuis à s'en rendre maîtresse; mais les ducs de Holstein-Gottorp revendiquèrent, avec succès, cette ancienne dépendance du royaume de Danemarck, et spécialement du duché de Sleswick. Elle repassa avec ce duché sous la domination danoise en 1714.

Helgoland avoit été mis en état de défense contre les pirates, dès l'an 1539.

L'espèce d'incertitude qui régna sur la posses-

ion du Sleswick et du Holstein jusqu'en 1773; t négliger par le gouvernement danois les avantages militaires de cette position. Après que le canal du Holstein eut été achevé et ouvert à la navigation, on pensa cependant à fortifier ces îles où la nature offroit au Danemarck un Gibraltar insulaire.

Il y avoit, en 1800, quatre batteries, celle du sud-est, celle du sud, et les haute et basse batteries du nord; elles étoient dirigées, les unes sur le mouillage des gros bâtimens, les autres sur le courant entre les îles : mais, soit par une fausse économie, soit par une confiance imprudente dans la sainteté des traités, on n'y avoit en tout que 19 canons et 4 obusiers, avec 56 hommes de troupes régulières; les magasins de vivres et de munitions étoient à peu près vides; lorsqu'au mois de septembre 1807, une petite escadre anglaise mit le blocus devant l'île, qui se rendit peu de jours après, n'ayant plus ni vivres ni poudres.

Population, Mœurs et Industrie des Habitans.

Les habitans de Helgoland étoient, en 1800, au nombre de plus de 2,200 individus, population aussi forte en proportion que celle de l'île de Malte. Il y avoit sur la terre haute 342 maisons, sur la terre basse 78, en tout 420. L'église, les magasins, tous les édifices, sont sur la terre

haute. Sur la terre basse il n'y a que des baraques de pêcheurs. On avoit construit dans l'île sablonneuse et déserte une baraque pour servir d'abri aux malheureux qu'un naufrage pourroit y jeter.

Comme on pourroit nous soupçonner de quelque partialité en faveur des Helgolandais, nous emprunterons, pour tracer le caractère de ces insulaires, la plume d'un voyageur anglais qui y a passé en 1804. Le fragment de sa relation que nous allons transcrire renferme des erreurs; mais l'ensemble offre une peinture vraie et animée (1).

« Le troisième jour nous présenta l'aspect d'un » objet très-singulier; c'étoit Hélogoland, ro- » cher sourcilleux qui s'élève perpendiculaire- » ment du sein de l'Océan, et qui est éloigné de » plus de *vingt-deux lieues (?)* des côtes les plus » voisines : il n'a qu'un mille de circonférence, » et cependant sa stérile nudité entretient plus » de *trois mille (?)* habitans dans un état parfait » de contentement et de santé.

» Ces courageux insulaires vivent principale- » ment de la pêche et du pilotage : ils sont par- » fois enrichis par l'infernal génie des tempêtes, » lorsqu'un pauvre navire, ballotté par les vents, » finit par être submergé; mais on peut dire à

(1) L'Été du Nord, par M. *Carr;* trad. de l'anglais par M. *Bertin,* I, 9.

la louange des braves Hélogolandais, qu'ils n'aggravent jamais les outrages d'un élément furieux. Un intérêt légitime les porte à délivrer de la fureur des ondes l'infortuné marin près d'en être la victime, et à sauver sa fortune du naufrage ; bien différens de ces barbares dont le nombre, toujours croissant, infeste les côtes occidentales de la Grande-Bretagne, qui préfèrent le pillage au salut de leurs compatriotes, et qu'on a vus souvent céder à l'appât d'un misérable joyau pour hâter la mort du malheureux luttant contre les flots.

» Les Hélogolandais forment une peuplade d'hommes dont le corps est très-robuste et très-sain ; ils ont la chevelure extrêmement blonde et une belle physionomie. Ces insulaires vivent dans des huttes (1), et couchent sur des planches disposées les unes au-dessus des autres ; le chef qui les commande est nommé par le gouvernement danois.

» Je n'ai pu voir sans une sorte de ravissement l'impuissance des efforts avec lesquels l'Océan cherche à s'élever au-dessus de leurs paisibles demeures. »

A cette relation, nous ajouterons quelques notions tirées des auteurs allemands.

(1) Sur la terre haute, les maisons sont très-propres et bien meublées. (*N. d. R.*)

Les Helgolandais descendent des Frisons; i en ont conservé la langue, les noms propres, l costume et les principaux usages. Quoique soi mis en dernière instance au bailli de Husum dans le duché de Sleswick, ils observent entr'eu certaines lois et coutumes anciennes. L'île e partagée en quatre quartiers, qui sont comme au tant de démocraties. La justice inférieure est com posée d'un juge territorial et de six conseillers o assesseurs, lesquels nomment huit commissaire de quartiers et seize anciens pour veiller au bo ordre et à la sûreté de l'île : ces derniers restent toujours en fonction, au lieu que ceux-là chan gent tous les huit ans.

Les Helgolandais payent au roi la dixième par tie de ce que le pilotage leur rapporte. Ils sup portent encore quelques légères contributions pour les dépenses d'administration locale. Tou les hommes en état de porter les armes doivent en cas de besoin, concourir à la défense du pays.

Ces insulaires vivent d'une manière très-frugale ils mangent peu de viande; leur nourriture ne consiste, pour la plus grande partie, qu'en poisson et en farine; cependant leurs liaisons fréquentes avec les Anglais et les Hambourgeois ont rendu général parmi eux l'usage du café, du thé, du sucre et des autres denrées coloniales. Leurs corps s'endurcissent par leur travail perpétuel sur mer, et par la rudesse de l'air qu'ils respirent

ent. Les hommes, pour ainsi dire, ne quittent pas la mer. Quand ils sont à terre, des sentinelles veillent autour des côtes de l'île, pour donner l'alarme en cas qu'il se montre quelque bâtiment qui ait besoin de secours : souvent pendant la nuit on n'apprend la présence d'un bâtiment, que par les coups de canon qu'il tire; les intrépides Helgolandais se jettent dans leurs chaloupes, et vont chercher, au milieu des ténèbres et des orages, un navigateur qui, sans leur assistance, périroit sur ces côtes extrêmement dangereuses.

Les femmes sont chargées de tout l'ouvrage et de tous les travaux, tant du ménage que de la campagne. Ce sont elles qui labourent la terre, qui l'ensemencent, qui fauchent, qui moissonnent, qui battent le grain, qui le moulent à la main, qui cuisent le pain, etc. Elles sont obligées de faire tous ces ouvrages de leurs mains, parce qu'il n'y a dans toute l'île ni charrues, ni voitures, ni chevaux. Les Helgolandais vont chercher, en été, le fourrage dont ils ont besoin pour nourrir leurs bestiaux en hiver, à Nordhovet dans l'Eyderstedt. Quant à leur chauffage, ils le tirent des ports de l'Elbe et des autres rivières voisines.

La marine des Helgolandais, en 1800, se composoit de 11 *snigges* (1) ou senauts, 97 chaloupes et 80 *yoles*.

(1) C'est l'ancien mot gothique *snekke*, vaisseau.

Ancienne sainteté du Helgoland. Culte du dieu Fosété.

Quoique Helgoland ne soit qu'un rocher entouré de quelques bancs de sable, la muse de l'histoire peut y cueillir quelques fleurs. Cette île a été jadis l'asile où un culte humain et pacifique réunissoit des peuples belliqueux et sauvages. Le christianisme n'a pu renverser ces antiques autels qu'après une lutte d'un siècle.

Pour mieux comprendre les témoignages historiques que nous allons citer, observons d'avance que le nom de notre île signifie *terre sainte*. Qu'on l'écrive *Helgoland* avec les Frisons, *Helgeland* avec les Danois modernes, *Heiligeland* avec les Allemands, ou enfin *Halogaland* d'après le dialecte des Islandais et des anciens Scandinaves, c'est toujours le même nom.

Maintenant nous trouvons dans l'histoire des septième, huitième et neuvième siècles, une île nommée *Fosetisland*, *Fositisland*, *Fosteland*, *Phosteland*, etc. Cette île, nous allons le voir, étoit notre Helgoland et le siége d'un culte particulier.

« Dans le septième siècle de l'ère chrétienne, et probablement dans l'an 690, un des apôtres des Frisons, l'évêque *Willibrord*, surnommé *Clément*, après avoir fait une vaine tentative

pour convertir le roi de la Frise, *Radbod*, se rendit dans une île située, dit l'historien (1), sur les limites du pays des Danois et des Frisons.

« On la nommoit *Fositisland*, d'après le dieu *Fosite* qui y étoit adoré. Elle étoit réputée si sainte, que personne n'osoit toucher au bétail qui y paissoit, ni même à rien de ce qui s'y trouvoit. On ne buvoit que dans un profond silence les eaux de la seule fontaine que l'île renfermoit. L'évêque Willibrord, en insultant à la sainteté de ces lieux, fit tuer les animaux sacrés, et baptisa trois individus dans la fontaine. »

Les Frisons crurent que le feu du ciel alloit consumer l'étranger sacrilége; mais voyant qu'il ne lui arrivoit aucun mal, ils le ramenèrent devant le roi Radbod, qui fut empêché de le mettre à mort par des circonstances étrangères à notre objet.

Dans le huitième siècle, vers l'an 760—770, un autre missionnaire, *Saint Ludger* (2), évêque d'une partie de l'Ostefrise et du pays actuel de Grœningue, débarqua dans l'île de *Fosétesland*, ainsi nommée d'après l'idole qu'on y adoroit; il détruisit (à ce que son biographe prétend) les temples de cet idole, et baptisa les habitans

(1) *Alcuinus, in vitâ Willibrordi, ap. Mabillon.* Act. Sanct. Sœc. III, part. 1, cap. 5, 15, p. 607, 610.

(2) Vita S. Ludgeri, p. 44, in *Browerii* Sider. et Act. sanct. M. Martini, tome 3, decad. XXVI, p. 646 et 647.

dans la fontaine sacrée. « Un nommé *Landric*, fils d'un prince, fut ordonné prêtre, et en remplit long-temps les fonctions. Cette île, est-il dit, se trouve sur les limites du pays des Frisons et de celui des Danois. »

Il est évident, par la situation des lieux, que cette île ne sauroit être une autre que celle de Helgodand. Saint Ludger s'y rendit en venant de l'île de *Bant*, la *Burchanis* des Romains, située au nord de l'Ostefrise, et aujourd'hui séparée en plusieurs îlots. D'un autre côté, nous savons, par les guerres de Charlemagne contre le roi des Danois, Gotfrid ou Gotric, que l'Eyder étoit la limite ordinaire du Danemarck.

Mais quel étoit ce dieu Fosete, dont le temple s'élevoit sur ce rocher sourcilleux, au milieu des flots? L'*Edda* nous dira qu'il étoit le fils de Balder, fils d'Odin, et qu'il tenoit le douzième rang parmi les dieux d'Asgard et de Valhalla. « Tous ceux qui le prennent pour juge dans leur » procès s'en retournent réconciliés; son tribunal » est le meilleur qu'il y ait dans les cieux et sur » la terre, ainsi qu'il est dit par le Scalde:

» *Un palais est nommé* Glitner;
» *Des colonnes d'or le soutiennent;*
» *Son toit est d'argent:*
» *C'est là que demeure* Forsété
» *Qui assoupit toutes les querelles* (1). »

(1) *Edda Sœmundi*, fab. 15.

Le temple d'un dieu conciliateur, élevé au milieu des flots et placé sur les confins des Frisons, des Danois et des Saxons, a dû avoir une destination importante, et a certainement joué un rôle dans la politique de ces temps héroïques de la Scandinavie, dont il ne reste que des traditions éparses.

Quelques érudits (1) ont prétendu que Forsété ou Fosété, nommé par contraction *Foste*, étoit la même divinité que la *Vesta* ou *Festa* des Romains et la *Hertha* des Scandinaves. Cette divinité tutélaire de *la terre* étoit adorée, comme Tacite l'affirme, par sept peuples du Chersonèse Cimbrique, dans une île de l'Océan. Mais, d'après la position de ces sept peuples, l'île de Hertha devoit se trouver du côté oriental de la péninsule des Cimbres, dans la mer Baltique, dont les anciens ignoroient la figure, et que souvent ils ne distinguoient point de l'Océan.

Quels que puissent avoir été les mystères qu'on célébroit dans cette Samothrace septentrionale, il paroît qu'après avoir résisté aux agressions de Willibrord et de Ludger, les autels de Fosété furent enfin renversés en l'an 866, et son temple changé en un *monastère;* du moins tel est le témoignage d'un annaliste peu connu, mais cité avec confiance par un auteur distingué (2). Cette

(1) *Arnkiel*, Cimbr. antiq., t. 1, p. 79, 80.
(2) *Hamcon.* Frisia, fol. 76, p. 1; fol. 97, p. 2.

date coïncide bien avec celles des autres triomphes du christianisme dans ces régions.

Le Helgoland correspond-il aux îles ALOKIAI *de Ptolémée?*

En remontant du moyen âge aux siècles de l'ancienne civilisation gréco-romaine, nous ne trouvons sur les régions germaniques et scandinaves que des notions vagues, contradictoires, ou même absurdes. Ce n'est qu'en réduisant à leur juste valeur les *systémes* géographiques des anciens, et en analysant les élémens fautifs de leurs cartes et de leurs méthodes de projection, que, sur les pas d'un *Gosselin*, nous pouvons espérer un jour débrouiller le chaos des relations inintelligibles qu'un Pline, un Ptolémée, un Tacite et d'autres anciens ont laissé sur la Germanie et la Scandinavie.

La fameuse *Chersonèse Cimbrique* est décrite par Ptolémée et Marcien d'Héraclée, de manière que nous sommes dans l'alternative ou de déclarer toute leur description fausse, ou d'admettre qu'ils ont suivi une projection erronée. Supposez toute la péninsule courbée vers l'est, au lieu qu'elle est dirigée au nord, alors sa *pointe septentrionale*, dans ces deux géographies anciennes, correspond à la pointe ouest de nos cartes, ou au *cap Bouberg;* c'est en effet la troisième pointe depuis l'embouchure de l'Elbe : la première *pointe orien-*

tale de Ptolémée et de Marcien sera la partie avancée vers le nord-ouest; enfin, le *cap Skagen* représentera, dans l'idée de Ptolémée, la pointe orientale de toute la péninsule. La carte du *système ptolémaïque*, tracée par M. Gosselin, et qui accompagne sa *Géographie des Grecs analysés*, montre la Chersonèse Cimbrique d'après l'idée que nous venons d'exposer. Les mesures données par Marcien s'accordent assez avec cette projection; et, ce qui est très-remarquable, la position des peuples ou des tribus indiqués par Ptolémée s'y fait reconnoître mieux sur cette carte relativement fausse, que sur nos cartes modernes. Les *Cimbres* correspondent alors à l'ancien *Syssel* ou canton de *Cimmer*, et les *Harudes*, au canton de *Har*.

Maintenant, pour en venir à la question qui nous occupe, les trois îles *Alokiai* de Ptolémée et de Marcien étoient situées *au-dessus* de la Chersonèse et à gauche, à la distance de 550 stades.

Comme, dans son tracé de la péninsule Cimbrique, Ptolémée forme sa côte nord avec une partie de la côte ouest, il en résulte qu'un groupe d'îles situé à l'ouest de la péninsule devroit être, pour lui, au nord-ouest, par conséquent *au-dessus* de cette même péninsule, et cependant toujours à gauche.

Or, il n'y a que le groupe de Helgoland qui corresponde à cette position.

La distance de 550 stades, donnée par Marcien, exclut les autres îles plus voisines de la côte. Elle coïncide avec la vraie longitude de Helgoland.

Enfin, Helgoland est, en frison, le même nom que *Halogaland* en islandais ou en ancien gothique. Une contrée de la Norwège, qui porte le même nom, est souvent appelée *Halogialand*, ou *Halogia* tout court. Donc, le nom de *Helgoland* a pu prendre la même inflexion. Mais la ressemblance entre *Halogia* (prononcé *Haloghia*) et les *Alokiai* de Ptolémée n'est-elle pas frappante?

Nous croyons donc avoir retrouvé dans le Helgoland ces îles *Alokiai*, dont la géographie cherchoit en vain les traces.

On pourroit à la vérité nous objecter qu'il y avoit *trois îles Alokiai*, et que Helgoland a dû anciennement ne former qu'une seule terre. Nous répondons que les révolutions physiques auxquelles ce groupe d'îles a été exposé, nous paroissent se borner à des décroissemens et des accroissemens *périodiques*. Ainsi, l'état actuel a pu déjà exister à une époque très-ancienne; et, dans cet état, la grande île, les dunes de sables et le rocher le *Moine*, présentoient aux anciens navigateurs le nombre requis de trois îles ou îlots.

Sans doute, le Helgoland est aussi ce groupe

d'îles vers lequel le vent du sud poussa la flotte de Germanicus sortie par la bouche de l'Ems; les unes montroient des *rochers taillés à pic*, les autres étoient entourées de bas-fonds. « *Disjecit* » *naves in aperta Oceani, aut insulas* SAXIS » *ABRUPTAS, vel per* VADA *OCCULTA in-* » *festa.* Tac. Ann. II ». Cette phrase semble renfermer une peinture fidèle des îles qui font l'objet de ce mémoire.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° VII.

VOYAGE DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES, *exécuté par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, pendant les années* 1800-1804; *publié par décret impérial*, et rédigé par M. *Péron;* l'atlas historique par MM. *Lesueur* et *Petit*, sous la direction de M. *Milbert;* l'atlas géographique et hydrographique, par MM. *Boulanger* et *Freycinet* (1).

QUOIQU'IL ne paroisse encore de ce grand ouvrage que le premier volume de la relation et la partie de l'atlas qui y correspond, l'amitié dont nous honorent les rédacteurs nous met en état de donner au public une idée générale et complète de ce monument immortel du courage des voyageurs français, et de la munificence impériale.

Il y a neuf ans que Napoléon, après avoir rétabli les affaires publiques et posé les premiers fondemens d'un gouvernement stable, exprima le noble désir de voir son règne marqué par l'achèvement de cette longue série de découvertes géographiques qui nous ont fait connoître presque

(1) Cet ouvrage se trouve à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et au Bureau des Annales des Voyages, chez F. *Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10. Tome I, *in*-4°; prix, 72 f. pour Paris, et 80 f. *franco*, avec un superbe Atlas de 41 Planches gravées en taille-douce, dont 28 sont coloriées, et 3 Cartes Géographiques.

tous les rivages du monde habitable. Sur la proposition de l'Institut, une expédition pour la Nouvelle-Hollande et les terres Australes voisines de cette grande île, fut résolue : on voulut connoître ces vastes contrées qui, par droit de première découverte, appartenoient aux alliés de la France, aux Hollandais et aux Espagnols; cette partie du monde, où les Carteret, les Wallis, les Cook, avoient eu ordre de chercher un nouveau Pérou pour les tyrans de l'Océan, et au sein de laquelle déjà une florissante colonie, établie à des frais énormes, annonçoit les prétentions et les espérances des Anglais. Pour achever la découverte de ces terres, pour vérifier les observations des navigateurs précédens, pour faire connoître tous les avantages physiques et politiques de ce nouveau monde, les plans les plus sages furent tracés, les instructions les plus lumineuses et les plus précises furent données; on fit choix de géographes et de naturalistes remplis de zèle et de talent; on leur fournit des vaisseaux, des vivres, des instrumens, enfin, tout ce qui étoit nécessaire pour remplir leur glorieuse mission. Députés pacifiques d'une nation civilisée vers des tribus sauvages, ils portoient à ces enfans abandonnés de la nature les dons les plus utiles. L'intérêt de la science, commun à tous les peuples européens, désarma les ennemis de la France; l'Angleterre ouvrit à ces voyageurs un libre passage à travers ses escadres.

Toutes les circonstances sembloient promettre à cette expédition les succès les plus brillans et les plus fructueux pour les sciences. Mais, hélas! l'esprit de petites intrigues personnelles, cet esprit malfaisant, né des anciennes discordes civiles de la France, accru sous l'influence des cours foibles et corrompues, devenu tout-puissant sous le régime de la prétendue liberté; cet esprit, qui retarde tant de choses utiles et grandes, s'étoit procuré un funeste as-

cendant dans le choix du commandant de l'expédition de découvertes aux terres Australes. Si l'on en croit les auteurs de cette relation, les intéressans voyageurs qui, à la voix de la gloire, s'étoient élancés dans une carrière périlleuse s'y voyoient livrés à l'ineptie d'un chef qui négligeoit toutes ses instructions, heurtoit de front les obstacles qu'on lui avoit prescrit d'éviter, ne savoit profiter ni des vents ni des courans, empêchoit même les recherches qu'il devoit favoriser, et, pour comble du mal, immoloit à une sordide avarice ou à une imprévoyance coupable, la santé et la vie de tous ses compagnons.

On est effrayé de la peinture que le rédacteur de la relation de ce voyage trace des souffrances qu'il a partagées avec les autres membres de l'expédition, tantôt en luttant sur de frêles embarcations contre la fureur des élémens auxquels le chef les avoit abandonnés; tantôt en livrant un combat plus lent, mais plus funeste, à la faim, à la soif, aux maladies qui les assiégeoient. Tandis que le capitaine Cook fit le tour du monde sans perdre plus d'un seul homme, il n'est revenu que *quatre* individus (sans compter ceux qui abandonnèrent les vaisseaux à l'île de France), sur vingt-trois voyageurs savans, membres de l'expédition aux terres Australes.

Le public croyoit presque généralement que ce voyage ne produiroit aucun résultat pour les sciences, lorsqu'un rapport, fait à l'Institut, fit entrevoir que, grâces au zèle infatigable de MM. Péron, Leschenault, Lesueur, Bailly, Freycinet, Boullanger et quelques autres, la moisson des découvertes pour l'histoire naturelle et la géographie seroit infiniment plus abondante et plus intéressante que les circonstances ne le faisoient espérer, et même qu'elle surpasseroit de beaucoup celles qu'avoient produites les plus fameux voyages anglais. Bientôt, du milieu de ses camps et

les neiges de la Germanie, l'Empereur ordonna la publication d'un ouvrage qui conserveroit à la postérité les fruits de cette grande entreprise. Dans ce décret impérial, le nom du chef qui avoit si mal conduit l'expédition ne fut pas prononcé; il ne l'est pas non plus dans tout le cours de la relation.

Les fonds nécessaires pour l'impression et la gravure ont été fournis dans une telle abondance et avec tant d'exactitude; les ministres de l'intérieur et de la marine ont surveillé les travaux avec tant de zèle et de bienveillance; les individus employés dans la rédaction ont mis, chacun dans sa partie, tant de patience et de talent, que nous osons prédire, sans craindre d'être démentis, que cet ouvrage figurera parmi les monumens les plus glorieux d'un règne si fécond en prodiges.

L'ensemble de ce travail comprendra : 1° la relation historique du voyage, par M. Péron, en 2 vol. in-4° : nous en avons devant nous le premier volume, et nous savons que l'impression du second est très-avancée ; 2° l'histoire des peuples des terres Australes, par le même rédacteur : cette partie fera une suite presque inséparable de la relation historique; 3° un atlas historique, dont la majeure partie a paru, et qui est dessiné par MM. Lesueur et Petit, gravé par MM. Née, Roger, Fortier et d'autres artistes du premier rang ; 4° un atlas hydrographique et géographique, accompagné de mémoires explicatifs, par M. Freycinet : nous en avons vu quelques cartes levées et dressées avec un soin admirable, et qui, pour la richesse des détails et l'exactitude des méthodes employées, laissent loin derrière elles les meilleurs ouvrages des Anglais; 5° un recueil d'observations météorologiques, et d'autres relatives à la température de la mer; 6° la description scientifique de tous les objets d'his-

toire naturelle qui ont été rapportés de ce voyage. Cette dernière partie comprendra la zoologie par M. Péron, la botanique par M. Leschenault, et la minéralogie par M. Bailly. On espère, avec raison, que le gouvernement se chargera des frais de cette sixième partie, comme il a fait pour les autres; car, encore que le nombre des amateurs soit assez grand pour que ces descriptions puissent facilement être publiées par souscription, il est cependant certain qu'on ne pourroit pas, dans un ouvrage dont le succès dépendroit du caprice des lecteurs et des libraires, mettre autant de détails scientifiques que dans un ouvrage dirigé uniquement par les lumières de nos savans, et élevé au-dessus de la sphère des spéculations mercantiles.

Il nous est impossible d'exposer, dans un seul article, tous les résultats importans de ce grand ouvrage; cependant nous croyons qu'en attendant les articles où nous suivrons nos voyageurs pas à pas, le public apprendra avec plaisir quels sont les principaux fruits de tant de travaux.

Les côtes orientale et méridionale de la Terre-Diemen ont été reconnues et levées dans le plus grand détail; les découvertes partielles et souvent mal connues des navigateurs anciens ont été liées ensemble, corrigées et achevées. On a découvert dans cette île qui domine l'entrée du grand Océan Pacifique, plusieurs ports et canaux propres à devenir le siége de colonies florissantes. L'étendue de la Terre-Diemen a été augmentée de toute la prétendue *grande île Tasman* des navigateurs modernes; on a trouvé que c'étoit une presqu'île. De même les îles de *Schouten* ont été réduites à une seule; les deux autres sont des presqu'îles séparées par des isthmes bas et étroits. Nous donnerons une analyse détaillée de ces recherches importantes.

La question de savoir si la Nouvelle-Hollande étoit une seule masse de terres ou une réunion de grandes îles, a été décidée. La partie de la côte méridionale qui lie la terre de Nuyts à la Nouvelle-Galles méridionale a été découverte et a reçu le nom de *Terre-Napoléon*. Cette vaste contrée présente deux grands golfes, celui dit de *Bonaparte* et celui qui a été honoré du nom de *Joséphine*; mais aucun de ces golfes n'ouvre l'entrée de cette mer Méditerranée qu'on s'étoit plu à supposer dans le centre de la Nouvelle-Hollande. Ces deux golfes sont séparés par la *presqu'île Cambacérès*. Devant l'embouchure du golfe Joséphine se trouve la grande île *Decrès*, la même qui, dans les premiers rapports sur ce voyage, porte le nom d'*île aux Kangourous*. Nos voyageurs ont prolongé toutes les côtes de la Terre-Napoléon; ils ont constaté que cette terre se joint à celle de *Pierre-Nuyts*, et qu'il n'y a point de canal d'ouverture derrière les archipels de Saint-François et de Saint-Pierre.

La côte d'ouest et de nord-ouest, si redoutée des navigateurs, a également été examinée en détail; la baie des Chiens-Marins a été trouvée beaucoup plus étendue qu'elle ne paroît dans les anciennes cartes.

La rivière *Swan* a été remontée à vingt lieues par M. Bailly; mais ni cette rivière, ni aucune autre, ne conserve le caractère des grands fleuves dès qu'on y pénètre seulement de quelques lieues. On nous assure aussi que la rivière Guillaume, dans la *terre de Witt*, a été assez bien examinée pour qu'on puisse affirmer qu'elle n'est point l'embouchure d'un canal qui ouvriroit une route vers l'intérieur.

L'archipel *Bonaparte*, les îles *Lacépède* et *Forestier*, et une foule de récifs et de rochers, bordent ces rivages inhospitaliers, où de petites rivières salées s'écoulent à

et on croit qu'il s'y trouvera quelques milliers d'espèces nouvelles. Ce sont principalement de petits quadrupèdes, des amphibies, des zoophites et des mollusques. C'es surtout à ces deux dernières classes que se rapportent les plus belles découvertes de M. Péron, et les plus admirables dessins de son ami M. Lesueur.

Les gens de lettres qui déclament d'une manière si absurde contre ce qu'ils appellent l'*esprit de minuties*, c'est-à-dire contre l'esprit essentiel de toute science solide, feront bien de jeter un coup d'œil sur les planches qui représentent les plus rares de ces animaux : peut-être ils sentiront combien la nature est grande et belle dans les petites choses; peut-être ils permettront à la partie saine du public de croire qu'il n'y a pas d'études plus intéressantes, plus nobles, plus dignes de l'homme, que celles qui ont pour objet les merveilles qu'une main toute-puissante a semées sur toute la surface du globe, depuis les sommets des Alpes et des Andes jusque dans l'abîme des mers et dans les entrailles de la terre.

Sur quelques nouveaux Voyages en Grèce.

Il est bien difficile, pour un voyageur, de donner une idée générale des pays et des peuples qu'il a visités. Comment observer, comment juger cette foule d'objets qui passent rapidement sous les yeux? Pour observer, il faut du temps, il faut des recherches; pour juger, il faut du calme et des études. Or, le voyageur, quels que soient ses moyens, sa fortune, son zèle, est toujours trop pressé pour pouvoir examiner à fond toutes les matières qui doivent être traitées dans le tableau général d'un pays. Je voudrois que les voyageurs modernes, persuadés de cette vérité, se missent au niveau de leur siècle, en ne donnant, dans leurs relations, d'autres *observations* que celles

qu'ils auront *réellement* faites, ni d'autres *réflexions* que celles qui découlent nécessairement de leurs observations.

C'est en suivant ces principes que l'Anglais *Chandler* nous a donné un excellent ouvrage sur la Grèce et l'Asie mineure (1), ouvrage qui, *vingt ans après qu'il fut connu* dans toute l'Europe savante, a enfin été traduit en français. Heureusement ce retard, dû à la prédilection des libraires français pour tout ce qui est frivole et futile, nous a valu les savantes notes dont MM. *Servois* et *Barbié du Bocage* ont enrichi la traduction française. Les nombreuses découvertes de M. *Chandler* sont sans doute déjà connues de la plupart de ceux que ces matières intéressent; nous croyons cependant devoir rappeler au souvenir de nos lecteurs un ouvrage dont la plupart des journalistes français n'ont pas assez indiqué le mérite.

Le docteur *Pouqueville* a trouvé plus de grâce devant ces risibles tribunaux qui, à Paris, exercent une critique aussi bruyante qu'inutile. C'est que ce voyageur avoit semé sa relation de détails piquans, quoique souvent très-superficiels, sur les mœurs et les usages des Grecs, des Albanais et des Turcs. La meilleure partie de son ouvrage est celle où il retrace le climat, les productions et la culture de la Morée.

Pour compléter ce tableau vraiment intéressant et instructif, il faut consulter le Voyage de M. Xavier *Scrofani*, sicilien, envoyé par l'ancien gouvernement vénitien pour examiner l'état du commerce dans les îles Ioniennes et dans la Grèce méridionale. Ce voyageur spirituel, instruit, un peu enthousiaste, s'exprime sur les Grecs modernes avec moins de ménagement que Bartholdy : « Ils n'ont » conservé de leurs pères que la vanité, la souplesse et » la mauvaise foi (Tom. 1, pag. 108). Ils haïssent toute » application qui n'a point de rapport au commerce et au » gain. Ils sont aussi jaloux que leurs femmes sont co- » quettes (Tom. 2, pag. 61). En général ce peuple est » courbé sous la superstition (*Ibid.*, pag. 48).

Selon Scrofani, le sol et le climat de la Morée en feroient de nouveau le séjour de l'abondance, du commerce et des arts, si un gouvernement réparateur y rétablissoit l'ordre social, successivement troublé et anéanti par les irruptions des Turcs, des Russes et des Albanais. Les cul-

(1) Ce voyage se trouve chez *Arthus-Bertrand*, et au bureau de ces *Annales*, chez *F. Buisson, Libraire, rue Gilles Cœur*, n° 10.

tivateurs grecs ne sont point paresseux, mais ils sont attachés à une mauvaise routine. Les impositions levées par les Turcs ne sont pas onéreuses par leur quotité, mais seulement par la manière arbitraire dont elles sont perçues. Enfin, les riches productions de la péninsule, ses blés, ses fromages, ses bœufs, ses huiles, ses raisins de Corinthe, ses vins, ses soies et cotons sont, ou de la meilleure qualité, ou susceptibles de le devenir.

M. Pouqueville confirme en général tout ce que Scrofani dit sur la fertilité naturelle de cette péninsule, sur la beauté de son climat, et sur les facilités qu'un établissement européen y trouveroit. La partie centrale de la Morée, l'ancienne Arcadie, est encore une contrée tout à fait pastorale : c'est là qu'une colonie européenne trouveroit une température analogue à celle de la Toscane ou de la Lombardie.

Les badauds de Paris, et l'on peut ajouter ceux de l'Europe, ont été attrapés d'une manière singulière par l'obscur éditeur du prétendu *Voyage chez les Magnotes*, publié au nom de MM. Dimo et Nicolo Stéphanopoli : ces deux Grecs ne sont que des prête-noms, et toute la relation est un tissu de contes compilés d'après quelques récits vagues qu'on les avoit engagés à faire verbalement sur leur séjour à Magne, qui, selon des témoignages authentiques et respectables, n'a duré que très-peu de jours.

Il vient de paroître deux nouveaux ouvrages sur la Grèce, savoir :

Voyage en Grèce, etc., par *Bartholdy*, traduit de l'allemand par M. *A. d. C.*, 2 vol. in-8°, chez Dentu, avec une jolie carte par M. *Lapie ;*

Lettres sur la Morée et les îles Hydra, Cérigo et Zante, par M. *Castellan*, 1 vol. in-8°, chez Agasse, avec deux plans et beaucoup de vues, dessinés et gravés par l'auteur.

Le premier de ces ouvrages est remarquable par les efforts que fait l'auteur pour représenter les Grecs comme une nation absolument dégénérée, et qui manque de ressort pour se relever. Les Turcs, au contraire, sont justifiés par ce voyageur sur plusieurs points. Ces jugemens de M. Bartholdy, malheureusement conformes à ceux de tant d'autres voyageurs, ont excité une grande rumeur parmi les Grecs instruits et patriotes qui se trouvent à Paris. Un Athénien, M. *Kodrika*, vient d'insérer, dans le Magasin encyclopédique (1), des *observations* dirigées

(1) Journal très-savant, rédigé par M. Millin.

contre M. Bartholdy. Il commence par s'étonner qu'un homme arrive *du fond de l'Allemagne* pour nous faire connoître la Grèce, visitée par tant de voyageurs. Cette impertinence, singulièrement déplacée dans un journal fait en grande partie par des Allemands, ou d'après des matériaux allemands, me fit concevoir une idée peu favorable de M. Kodrika. Je trouvai plus loin une autre observation vraiment puérile. M. Kodrika assure que Bartholdy ne sait pas un mot de grec moderne, parce qu'il écrit *Agojati* au lieu de *Agogiati!!!*

Pourtant la justice exige que nous déclarions que, parmi les observations de M. Kodrika, il y en a qui renferment d'excellentes réponses aux accusations dirigées contre les Grecs modernes, non seulement par Bartholdy, mais par Tournefort, Wheler, Villoison, Scrofani et tant d'autres voyageurs. Nous en donnerons l'extrait dans un cahier suivant.

La partie positive et scientifique de la relation mérite beaucoup d'attention. Nous reviendrons une autre fois sur quelques-unes des observations les plus importantes qu'a faites M. *Bartholdy*.

Les *Lettres* de M. *Castellan* donnent, dès les premières pages, une idée favorable de la justesse d'esprit qui distingue ce voyageur. Il ne prononce aucun jugement général, il ne parle que de ce qu'il a vu. Quoique les circonstances n'aient pas permis à M. Castellan de pénétrer dans tous les recoins mal connus de la péninsule, cet habile voyageur n'en a pas moins fait une riche moisson d'observations nouvelles; il nous trace un portrait intéressant de cette peuplade courageuse qui a su se soustraire presque entièrement au joug des Turcs, et qui fait fleurir le commerce et les arts au milieu des arides rochers de l'île d'Hydra; il décrit les constructions antiques par polygones irréguliers qui se trouvent près de Napoli de Malvoisie, et dont plusieurs érudits font honneur aux Cyclopes. Notre voyageur, qui se sert de ses deux yeux, au risque de déplaire à nos Cyclopes académiques, remarque avec raison que ce genre de construction paroît indiqué par la nature même des roches granitiques (et il auroit pu ajouter basaltiques), lesquelles se fendent ordinairement en prismes irréguliers semblables à ceux qui entrent dans les constructions dites cyclopéennes. Les positions géographiques de Minoa et d'Epidaurus-Limera, ainsi que celles du port Scanée et du temple de la Vénus-Uranie, dans l'île de

Cérigo, ont été en partie confirmées, en partie corrigées par notre voyageur, et M. Barbié du Bocage a joint à son texte des notes et des plans topographiques dignes de sa réputation.

Le port de Navarin a également attiré l'attention de M. Castellan; il croit que Navarin est l'ancienne Pylos, et cette opinion, appuyée par un passage de Thucydide, mérite au moins d'être sérieusement discutée. Les vues de Coron, plus exactes que celles qu'on avoit gravées jusqu'à présent, les dessins du costume des habitans de Zante et de Cérigo, d'un chantre grec ambulant, image des anciens Rhapsodes, des Moraïtes nomades, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer, donnent à l'ouvrage de M. Castellan une agréable variété. Embarrassés du choix à faire parmi les nombreux morceaux descriptifs qui auroient mérité d'être analysés, nous nous bornons à dérober ici à M. Castellan quelques traits du charmant tableau qu'il a tracé des Moraïtes nomades, ces représentans modernes des anciens pasteurs d'Arcadie.

« Nous avons visité plusieurs grottes qui se trouvent » dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée; » elles servent d'habitation à des bergers et à leurs trou- » peaux, qui y passent la nuit, et qu'ils mènent dès le » matin aux pâturages des montagnes supérieures. Ces » bergers sont tels qu'ils sont dépeints dans les Idylles de » Théocrite, ou comme on les voit représentés sur les » bas-reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique » dans sa première simplicité. La douceur du climat leur » permet d'aller presque nus; une simple chemisette de » coton (l'ancien *chiton*), qui leur tombe seulement jus- » qu'au-dessus du genou, assujettie autour du corps par » une ceinture grossière, forme tout leur habillement. » Les habitans des montagnes plus élevées portent des » peaux de leurs agneaux, taillées de la même manière. » Dans l'été, ils mettent le poil en-dehors, et dans l'hiver » ils le tournent vers la peau. Une toile blanche, roulée » autour de leur tête, les met à l'abri de l'ardeur du » soleil. Leur chaussure consiste en un morceau de cuir » qui garantit leurs pieds; elle est attachée par des bande- » lettes, comme l'ancien brodequin. »

Entrons maintenant avec M. Castellan dans la caverne de ces modernes Polyphèmes, et nous y trouverons encore un des tableaux de Théocrite.

« Les grottes où les Moraïtes se retirent ne sont fermée

» que par des amas de pierres, ou simplement de haies,
» de ronces sèches, qui suffisent pour empêcher les trou-
» peaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de ces grottes
» se trouve au fond de la rade : l'ouverture, à mi-côte des
» rochers, est peu apparente; elle est habitée par plu-
» sieurs familles de pasteurs. Ils en étoient sortis avec
» leurs troupeaux lorsque nous y avons pénétré; il étoit
» cependant resté à l'entrée une foule de jeunes agneaux
» gardés par des chiens; des chevreaux grimpoient sur
» les rochers les plus escarpés, où ils broutoient des berbes
» aromatiques et de jeunes branches de lentisque. »

Je m'arrête pour faire observer au lecteur que ces lentisques, ainsi que les *cistus ladanifera*, les uns et les autres très-communs en Grèce, sont les *gras buissons*, les *pinguia dumeta* dont parle Virgile au commencement des Géorgiques :

Cui pingua *Cœæ*
Tercentum nivei tondent dumeta *juvenci.*

Une résine embaumée découle de ces arbrisseaux : souvent elle s'attache au poil des animaux qui en broutent le feuillage gras et succulent. Les *pinguia dumeta* ne doivent donc pas être rendus par de *verts buissons*, ce qui est commun et insignifiant; ni par l'*aubépine en fleur*, ce qui est une image étrangère au pays dont parle le poète (1). Mais revenons à nos Moraïtes nomades :

« Nous n'avons pas pénétré, dit M. Castellan, dans
» plusieurs ouvertures étroites ou profondes, où leurs
» femmes s'étoient peut-être retirées à notre approche, et
» nous nous sommes contentés de visiter leur mobilier,
» qui consistoit en nattes de feuilles de palmier, et en
» couvertures de poil de chèvre, qu'ils tissent eux-mêmes,
» et qui leur servent de lit. Des vases de terre pour pré-
» parer leurs alimens étoient auprès du foyer, ainsi que
» des vases de bois propres à recueillir le lait de leurs trou-
» peaux, et des paniers pour leurs fromages. Nous n'avons
» rien dérangé, et nous nous sommes retirés après avoir
» contenté notre curiosité, leur laissant quelques petites
» monnaies turques pour les engager à la confiance; ce qui
» nous a réussi : car depuis ils sont venus régulièrement,
» tous les matins, à notre bord, nous apporter du lait,
» des fromages, etc. »

Dans une autre partie de la Morée, notre voyageur a vu

(1) Comparez les traductions de MM. *Delille* et *Cournand*.

un campement de pasteurs, dont la description rappelle ce passage de la neuvième idylle de Théocrite,

Enti de moi par ydor psychron stibas, etc.

« Près des eaux fraîches, j'ai une couche où sont étendues les peaux de ces moutons qu'un violent coup de » vent précipita dans la mer du haut d'un promontoire » qui me servoit de guérite. C'est là que je brave les chaleurs de l'été, etc. »

Le texte grec peint ce promontoire par un seul mot, *skopia;* et, en jetant les yeux sur la neuvième planche de l'ouvrage de M. Castellan, on conçoit facilement toute la scène décrite par le poète. On y voit aussi une cabane ouverte aux vents, mais garantie des ardeurs du soleil, et dont le milieu est occupé par un second plancher en branches d'arbres recouvertes de feuillage et de peaux de mouton. C'est là le lit du berger.

Dans une excursion malheureusement trop courte que M. Castellan fit dans l'ancienne Arcadie, il y trouva ces paysages romantiques, éternel objet de la poésie pastorale; il y vit encore les formes athlétiques, et (ce qui nous étonne) les cheveux blonds des anciens Grecs.

M. Castellan a eu la bonté de nous apprendre qu'il avoit encore trouvé des hommes de grande taille à chevelure blonde dans quelques autres endroits de la Grèce; et M. Stamati Bulgari, de Corfou, nous assure que dans son île natale on voit plusieurs individus blonds.

Ainsi l'ancienne race blonde de Thessalie et de Béotie, dont parlent plusieurs écrivains anciens, cette race dans laquelle Homère place son Achille et son Ménélas, ne seroit donc pas éteinte? Comme cette différence de teint et de cheveux peut jeter du jour sur cette fameuse question de l'origine des Grecs ou Hellènes et des Pelasges, il est à désirer que désormais les voyageurs y fixent leur attention.

Il semble résulter des observations de notre voyageur, que tous les reproches de bassesse, d'avarice, de perfidie et de vanité, adressés aux Grecs modernes par Tournefort, Villoison, Bartholdy, Scrofani et autres, ne doivent leur origine qu'à la conduite de quelques individus, habitans des villes, et corrompus tant par l'oppression dans laquelle les Musulmans les retiennent, que par leurs fréquentes communications avec les marins européens. Du moins M. Castellan paroît croire que les habitans de l'in-

térieur de la Grèce, sous des vêtemens de sauvages, conservent encore le germe des grandes qualités qui font admirer leurs ancêtres. Dans les villes, au contraire, M. Castellan paroît avoir rencontré quelques-uns de ceux qui ont servi de modèles aux détracteurs de la Grèce moderne. Il a même tracé une scène fort plaisante qu'il eut à Navarin avec un Grec décoré d'un titre : cet individu reçut d'abord M. Castellan et les autres Français de sa société avec une morgue et une insolence plus que turque; mais ayant su qui étoient ces étrangers, il passa subitement à des démonstrations d'une crainte servile et d'une humilité excessive.

Je pense que, dans un pays aussi varié que la Grèce l'est sous les rapports du sol et du climat, il a dû régner de tout temps une grande variété entre les caractères de chaque petite nation. Les spirituels Athéniens étoient voisins du stupide habitant de la Béotie; l'austère Sparte et la voluptueuse Corinthe étoient renfermées dans la même péninsule. De cette variété de caractères résultent aussi les préjugés d'une peuplade contre l'autre, les plaisanteries, les anecdotes, les calomnies pour ainsi dire *provinciales*. Les insulaires de l'Archipel grec ont, de tout temps, eu soin de dire du mal les uns des autres. Les anciens auteurs en fourniront des exemples sans nombre. Il est possible que les voyageurs en Grèce se soient souvent rendus les échos de ces opinions populaires, comme il est quelquefois arrivé à des Anglais de prendre à la lettre les reproches que les Normands, les Champenois et les Gascons s'adressent mutuellement.

C'est par de semblables distinctions et explications qu'il convient de rectifier les relations trop désavantageuses que les voyageurs ont données de la Grèce; car si l'on se bornoit à citer ceux qui ont parlé plus favorablement, leur nombre ne se trouveroit guère considérable. Quant aux Turcs, M. Castellan nous donne une idée effrayante de la tyrannie qu'ils exercent. D'un autre côté, il nous dépeint quelques scènes où brillent l'hospitalité, la générosité, et même la sensibilité de ce peuple singulier. La discussion qu'exigeroit cette question dépasseroit les bornes de cet article.

Nous terminerons cet aperçu par l'annonce provisoire d'un ouvrage allemand sur la Grèce, qui nous semble écrit avec toute la chaleur et toute l'imagination de Savary, et qui n'est pas dépourvu d'intérêt scientifique. En voici le titre :

Gemæhlde des griechischen Archipelagus, c'est-à-dire tableau de l'Archipel grec, par M. *Murhard*, ci-devant rédacteur du journal : *Constantinople et Pétersbourg*, aujourd'hui du *Moniteur Westphalien*.

Certes, M. Kodrika sera bien content de voir arriver cet ouvrage *du fond de l'Allemagne*, car M. Murhard est l'apologiste zélé des Grecs; c'est dommage que la prétention de donner un tableau complet l'ait engagé à entremêler ses propres observations d'une foule de morceaux compilés dans d'autres relations.

M. Stamati Bulgari, que nous avons déjà cité, nous a fourni quelques notes intéressantes relatives aux mœurs et usages de la Grèce. Nous en ferons usage incessamment.

Ouvrages et Cartes Géographiques relatifs au Royaume de Bavière, publiés en 1807.

M. *Hæck*, très-connu en France par ses médiocres *tableaux statistiques de l'Allemagne*, traduits par M. Duquesnoy, a publié à Nuremberg une *Statistique du royaume de Bavière*. Cet ouvrage ne consiste qu'en tableaux hérissés de chiffres; il forme un cahier *in*-4° de 26 pages; mais il faut être juste, il faut avouer que l'auteur a rempli son but, qui étoit de donner un simple aperçu autant que les matériaux existans le lui rendoient possible. Les tableaux relatifs à la Bavière proprement dite, au Haut-Palatinat, au Tyrol et au Vorarlberg, sont intéressans; l'auteur y a mis à profit les recherches de M. *Hazzi* et de M. *Seyffert*. Les articles Bamberg, Anspach, Souabe, sont extrêmement incomplets. Voici ce que dit l'auteur sur l'étendue et la population de toute la monarchie :

Duché de *Bavière*. .	520 milles carr.	878,237 hab.
Haut-Palatinat. . .	141.	244,110
Duché de *Neubourg*.	78 $\frac{1}{2}$.	158,717
Provinces de *Souabe*.	163.	389,350
Tyrol.	443 $\frac{1}{2}$.	618,893
Vorarlberg.	49 $\frac{1}{2}$.	90,229
Bamberg.	68 $\frac{3}{4}$.	195,000
Anspach, avec *Rothenbourg*, *Eichstædt*, etc. . . .	69 $\frac{3}{4}$.	305,000
Nuremberg et territ.	20.	80,000
	1,534	2,959,536

Ci-contre.	1,534 milles carr.	2,959,536 hab.
Pays soumis à la souveraineté du roi de Bavière.	41.	182,100
TOTAL.	1,595 milles carr.	3,141,636 hab.

Notre auteur porte les revenus à 17 millions de florins, au lieu de 20 que donnent d'autres écrivains. Dans le tableau des dépenses, on remarque avec étonnement 1,650,000 florins pour la cour et les apanages, tandis que l'armée, évaluée seulement à 21,000 hommes, n'y est portée que pour 3,400,000 florins; mais il est probable que l'armée est au moins deux fois plus forte.

— M. *Hazzi* a publié la deuxième partie du quatrième volume de ses *éclaircissemens statistiques* sur la Bavière.

—M. *Westenrieder* a donné le huitième volume de ses *matériaux pour l'histoire, la géographie et la statistique de la patrie.*

— Il a paru un *aperçu historique et topographique du Tyrol*, par M. *Wolf*. Tous ces livres ont paru à Munich.

—Le baron *de Peida* et M. *Dingles* publient à Augsbourg un recueil intitulé : *Connoissance de la patrie bavaroise.*

— M. *Adrien de Riedl* continue son excellent *Atlas hydrographique* de la Bavière. Il en avoit déjà donné l'*Atlas routier*. Le gouvernement bavarois protége et encourage cet habile géographe. Parmi les feuilles qui composent la deuxième livraison de l'Atlas hydrographique, on remarque le plan du *lac de Chiem* et de celui d'*Ammer*. Le premier a 27,248 arpens bavarois d'étendue, 40,430 pieds de long, et 480 pieds pour sa plus grande profondeur. L'autre occupe un espace de 13,292 arpens; sa longueur est de 54,500 pieds, et sa plus grande profondeur de 269 pieds.

M. le major *Hammer* a publié deux cartes nouvelles, l'une de la principauté de Bamberg, l'autre de celle d'Eichstædt; elles sont levées sur les lieux avec beaucoup de soins, et en général bien exécutées. Toutes les rivières d'Eichstædt sont encaissées entre des rivages élevés qui semblent former des collines, et qui ne sont que les escarpemens des ravins du plateau où coulent les eaux.

Nous donnerons bientôt un nouveau tableau du Tyrol, pour lequel nous profiterons entre autres du voyage de M. le chevalier *de Bray*, annoncé avec de justes éloges dans un de nos cahiers précédens.

La Prise de Possession de la Pologne a été la ruine de la Prusse. (*Extrait du Journal allemand :* les Nouveaux Tisons.)

« Frédéric II, roi de Prusse, non seulement consolida cet Etat, fondé par le grand-électeur et organisé par Frédéric I, mais encore, en y réunissant la Silésie, le tira de la classe des puissances secondaires pour l'élever au premier rang. Il acquit ensuite la Prusse occidentale, en accédant au premier partage de la Pologne pour contenter la Russie, prévenir une guerre entre cette puissance et l'Autriche, et empêcher enfin la ruine de l'Empire Ottoman, comme il l'a dit lui-même dans les écrits qu'il a laissés. On lui a fortement reproché cette mesure dans les derniers temps : on a représenté ce partage comme la première cause qui ait rompu l'équilibre de l'Europe, ce qui cependant n'est rien moins que prouvé. »

« Frédéric connoissoit trop bien le dessein qu'avoit la Russie de s'étendre vers le Midi; dessein déjà formé par Pierre I, ensuite adopté par tous ses successeurs, et enfin réalisé en partie par l'impératrice Catherine II. »

« Il y a long-temps que les Turcs seroient chassés de l'Europe, et que le passage des Dardanelles seroit libre, si l'Angleterre n'avoit pas retenu le bras du géant russe qui désiroit ouvrir cette porte de communication entre la mer Noire et la Méditerranée, et établi des relations commerciales actives entre les principaux ports de ces deux mers. La Prusse ne pouvoit voir avec tranquillité cet agrandissement de la Russie. Elle pensa donc qu'une bonne portion de la Pologne étoit plus propre que la Grèce à satisfaire, pour le moment, le besoin d'agrandissement que ressentoit l'impératrice Catherine (1). L'exécution de cette idée politique étoit d'autant plus facile, qu'il en devoit résulter de grands avantages pour la Prusse, en donnant à ses provinces un arrondissement qu'elles n'avoient pas auparavant, et en lui acquérant la navigation de la Vistule, qui mit en son pouvoir *le commerce de toutes les productions de la Pologne.* »

(1) Il restera cependant toujours douteux si l'agrandissement de la Russie dans ces contrées eût été aussi nuisible à la Prusse que celui que cette puissance obtint en Pologne ; et il n'est pas encore décidé si les plans austro-russes auroient pu être exécutés en entier dans la Turquie, car la France, l'Angleterre et toutes les puissances avoient intérêt de l'empêcher. (*N. d. R.*)

« La Pologne devint une *colonie* pour les provinces frontières de la Prusse ; et de même que la Martinique fournit le café à la mère-patrie, de même la Prusse reçut de la Pologne du blé, des laines, des bestiaux, des peaux, du suif, etc. : le tout pour le prix le plus modique, puisque, en fermant la navigation de la Vistule, elle pouvoit à son gré vivifier ou anéantir ce commerce. »

« Frédéric ne fondoit point son administration sur les principes physiocratiques, mais sur les véritables principes de Colbert ; il avoit établi des magasins de blé, tant militaires que provinciaux, au moyen desquels il dirigeoit les prix et entretenoit ses armées à peu de frais. Il reçut de la Pologne assez de grains et de matières brutes pour ses manufactures. S'il n'eût été arrêté par ces avantages, il eût peut-être déjà, en 1772, voté pour l'entière dissolution du royaume de Pologne ; et, à cette époque, qui auroit pu arrêter ces trois puissances dans l'exécution de ce projet qui s'est réalisé vingt ans plus tard ?—Mais Frédéric avoit très-bien calculé que la richesse nationale de la Pologne, et la portion qu'il pourroit y avoir à prétendre comme prince, égaleroit tout au plus les dépenses que nécessiteroit l'administration d'un pays aussi inculte ; tandis qu'il auroit en même temps perdu les bénéfices positifs d'une *colonie* qui étoit à la proximité de ses Etats, et où le défaut d'une bonne législation multiplioit les occasions d'en tirer des profits considérables. »

« Voilà la raison pour laquelle Frédéric n'auroit jamais consenti à un partage entier de ce royaume, partage auquel son successeur s'est laissé entraîner avec tant d'irréflexion : qu'a-t-il gagné ? Un pays divisé en mille petits Etats feudataires, où le peuple ne fait que végéter comme un instrument vivant d'agriculture, nourri comme le bœuf à la crêche, et conduit au travail à coups de fouet ; enfin, un pays où l'on a étouffé tout amour des arts et toute disposition au développement des esprits. »

« Il a acquis des soldats qui, dans chaque guerre avec la Russie ou la France, abandonneront leurs drapeaux, et des sujets qui rompront le serment de fidélité qu'on leur a arraché, pour se lever en masse. »

« La Prusse a rapproché ses frontières de celles de la Russie et de l'Autriche, sans pouvoir les fortifier ; elle a perdu tous les avantages qu'elle trouvoit à fermer la navigation de la Vistule. Depuis ce moment toutes ses manufactures sont tombées en décadence, avec elles les

villes et la classe industrieuse de sa population; toutes ses productions *de première nécessité* sont plus rares, et par conséquent l'entretien des armées devient plus dispendieux. La Prusse n'a gagné qu'un espace vide qu'elle n'avoit pas assez de force pour vivifier et rendre productif.

Ainsi *la Pologne est le tombeau de la Prusse.* Pour rendre plus sensible cette vérité, je vais ajouter ici le détail des revenus de ces provinces nouvellement acquises.

	Ecus de Prusse.
Recette de la Prusse méridionale en 1800.	2,582,541
Dépenses, y compris la dépense militaire.	2,903,553
DÉFICIT DE LA RECETTE.	321,012
Recette de la Prusse orientale en 1796. . .	2,059,483
Dépenses, y compris les dépenses militaires.	2,005,851
EXCÉDANT DE LA RECETTE.	53,622

Depuis cette époque il est possible que les revenus aient assez augmenté pour couvrir les dépenses.

Positions Géographiques des principaux lieux de l'Égypte.

Le magnifique travail sur l'Egypte, que doit publier la commission des savans qui ont suivi dans ce pays le *Héros du dix-neuvième siècle*, excite un si vif intérêt parmi tous ceux qui s'occupent des sciences géographiques, que nous n'avons pas pu résister à la tentation d'imprimer ici une liste de longitudes et de latitudes, prises sur la carte d'*Egypte* que doit accompagner cet ouvrage.

La partie de cette carte qui comprend l'Egypte et les côtes d'une partie de la Syrie, est une réduction de celle dressée au dépôt général de la guerre, par M. *Jacotin*, chef de bureau topographique de l'armée d'Orient, membre de l'Institut d'Egypte, d'après les observations astronomiques de M. Nouet, membre de l'Institut d'Egypte, et les levées et les reconnoissances faites par messieurs les ingénieurs des corps impériaux du génie et des ponts et chaussées, et par messieurs les ingénieurs géographes attachés à l'armée d'Orient. On s'est servi, pour les autres parties, des meilleures cartes et des auteurs tant anciens que modernes qui ont écrit sur l'Egypte et qui l'ont parcourue.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE

Des lieux déterminés astronomiquement et rapportés à la Méridienne de la grande Pyramide de Giseh et à sa Perpendiculaire, d'après le rapport des Axes de la Terre de 333 à 334.

NOMS DES POINTS.	LONGITUDE DU MÉRIDIEN DE PARIS, en Temps.			Degrés.			LATITUDE NORD.		
Aboû-el-Chéick (*Santon*)..	1	58	8,1	29°	32′	1′	30°	31′	10″
Alexandrie (*Phare*).....	1	50	22,0	27	35	30	31	13	5
Antinoé (*Ruines*).....	1	54	20,9	28	35	14	27	48	15
Belbeis (*au Camp*).....	1	56	51,5	29	12	53	30	24	49
Benisoûif.....	1	55	31,0	28	52	45	29	8	28
Caire (le) (*Maison de l'Institut*.....	1	55	54,0	28	58	30	30	2	21
Damiette.....	1	57	59 0	29	29	45	31	25	0
Denderah (*Temple*).....	2	1	22,8	30	20	42	26	8	36
Dibeh (*Bouches du lac de Menzelé*).....	1	59	11,0	29	47	45	31	21	24
Edfou (*Ville et Temple*)....	2	2	14,3	30	33	34	24	58	43
Esneh (*Ville et Temple*)....	2	0	57,7	30	14	41	25	17	8
Girgéh (*Ville*).....	1	58	21,8	29	35	27	26	20	3
Hoû.....	2	0	3,8	30	0	57	26	11	20
Ile de Philæ.....	2	2	17,1	30	34	16	24	1	34
Karnac (*Ruines de Thèbes*).	2	1	22,3	30	19	34	25	42	57
Koum Ombos (*Temple*).....	2	2	36,6	30	39	9	24	27	17
Luxor ((*Ruines de Thèbes*)..	2	1	18,5	30	19	38	25	41	57
Mencît.....	1	53	57,5	28	29	22	28	5	28
Pyramide de Giséh (*Grande*)	1	55	28,1	28	52	2	29	59	6
Gâoû et Kebir (*Temple*)....	1	56	47,6	29	11	54	26	53	33
Queneh (*Ville*).....	2	1	40,0	30	25	0	26	9	36
Rosette (*Minaret du Nord*).	1	52	34,3	28	8	35	31	24	34
Salhîéh (*Fort*).....	1	58	40,0	29	40	0	30	47	30
Suez (*Port*).....	2	1	2,3	30	15	45	29	58	37
Syene (*Ville*).....	2	2	19,2	30	34	49	24	55	23
Siout (*Ville*).....	1	55	36,1	28	54	1	27	10	14
Tour d'Aboukir.....	1	51	8,1	27	47	1	31	19	44
Tour des Janissaires(*au Caire*)	1	55	58,9	28	59	45	30	2	8
Gaza (*Ville de Syrie*).....	2	9	39,8	32	24	58	31	27	34
Jérusalem (*Idem*).....	2	12	45,9	33	11	29	31	56	34
Jaffa.....	2	10	59,0	32	44	46	32	3	22
Carmel (*Couvent de Syrie*)..	2	11	52,7	32	58	10	32	50	»
Acre (*Ville de Syrie*).....	2	12	15,7	33	3	55	32	55	10
Cosseïr(*Port sur la mer Rouge*)	2	6	57,0	31	44	15	26	7	51

Bibliothèque universelle des Voyages, ou *Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde, publiés, tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays et dans leur série chronologique; avec des Extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des Jugemens motivés sur les Relations anciennes qui ont le plus de célébrité : par M. G. Boucher de la Richarderie, ex-juge en la cour de cassation, membre de la société française de l'Afrique intérieure*; 6 *vol. grand in-8°. Chez Treuttel et Wurtz, et chez* Buisson, *libraire, rue Gilles-Cœur, n°* 10.

Depuis long-temps la partie éclairée du public se plaignoit de l'ignorence des traducteurs et des compilateurs français, surtout en fait d'histoire et de géographie; on étoit justement étonné de voir qu'à Paris, dans la capitale du monde civilisé, les meilleures relations historiques étrangères étoient souvent absolument inconnues, tandis qu'on prodiguoit les honneurs de la traduction aux productions les plus frivoles, comme par exemple aux Lettres d'Adam sur la Silésie; les savans dans toute l'Europe se demandoient comment il étoit possible que les compatriotes d'un Danville et d'un Desbrosses se contentassent de rapsodies telles que l'abrégé des Voyages par La Harpe, ou la géographie de Guthrie.

L'ignorance historique et géographique qui a régné en France, et qui en partie y règne encore, tire son origine de l'orgueil littéraire de la nation française qui considère avec dédain les autres langues modernes, moins riches en chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie, mais qui n'en sont pas moins les dépôts d'une foule de connoissances aussi nécessaires que variées, depuis que toutes les nations civilisées ont préféré dans leurs écrits l'usage de leur propre langue à celui du latin.

C'est donc une entreprise bien louable en elle-même, mais surtout bien nécessaire aux écrivains français, que cette *Biblothèque universelle des Voyages* que nous annonçons. Grâce aux laborieuses recherches de M. *Boucher de la Richarderie*, on aura enfin en France une idée, quoique incomplète, des Voyages Anglais, Allemands, Danois, Suédois, Hollandais, Italiens, Espagnols, Portugais et autres, qui restent encore à traduire ou du moins à consulter.

L'auteur ne se borne pas à une simple bibliographie, il donne des extraits intéressans de plusieurs relations écrites ou traduites en français. Il y joint quelquefois des remarques très-judicieuses; au total, ce n'est pas seulement un livre instructif et utile que nous annonçons, c'est encore une lecture très-variée et très-attachante. Nous pensons qu'aucun amateur des voyages, de l'histoire et de la géographie, ne pourra se dispenser d'en placer un exemplaire dans sa bibliothèque.

M. Boucher invite tous les savans à lui communiquer le titre des voyages qu'il aura pu omettre dans cette bibliothèque universelle; il en insérera la notice dans un volume supplémentaire qu'il se propose de publier.

NOUVELLES DIVERSES.

La publication du voyage de M. Humboldt se continue toujours; il vient de paroître une livraison de la description du royaume du Mexique, une de l'atlas physique, et une des observations astronomiques. Nous donnerons, dans un *bulletin* suivant, un aperçu détaillé de ces ouvrages non moins intéressans que savans.

Nous venons de recevoir un exemplaire de l'ouvrage allemand intitulé *Mithridate* ou *Histoire générale des langues avec l'Oraison dominicale en* 500 *langues*, par feu M. Adelung, premier volume, contenant les langues de l'Asie. Le deuxième volume sera publié par M. *Vater*, à qui les éditeurs ont confié le manuscrit laissé par l'auteur. M. *Vater* est, après la mort de M. Adelung, le premier connoisseur des langues de l'Europe.

Cet ouvrage est un trésor d'érudition. Nous en donnerons bientôt un aperçu plus détaillé, et nous en traduirons successivement les chapitres les plus neufs pour le public français.

Le gouvernement Westphalien ayant appris qu'on avoit offert à M. Brédow, professeur à Helmstedt, une place très-avantageuse dans une université étrangère, a donné à ce savant une augmentation d'appointemens pour l'engager à rester au poste qu'il occupe. M. Brédow travaille à une nouvelle édition des auteurs connus sous le nom

de *Geographi minores*, et dont il n'existe qu'une édition anglaise très-rare et très-chère, par *Hudson*.

Cette édition comprendra tous les ouvrages publiés par Hudson, revus d'après les meilleurs manuscrits. Ainsi le commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégit, paroîtra avec des corrections extrêmement nombreuses. Le *Périphraste* de Denys se trouvera pour la première fois publié d'une manière correcte, d'après le *manuscrit* de la bibliothèque impériale. M. Brédow promet d'y joindre une foule de *scolies* importans et jusqu'ici inédits. Il publiera plusieurs géographes qui ne font point partie de la collection de Hudson, tels que *Dicuilus, Nicéphorus Blemmydas, Gemistius Pletho, Palladius, etc.* Enfin, cette édition sera accompagnée de *cartes géographiques* qui représenteront les idées qu'on s'est successivement formées du monde, depuis les siècles d'Homère et de Moïse jusqu'à la découverte de l'Amérique.

M. Brédow invite les savans, et surtout les bibliothécaires, à vouloir bien lui donner avis de tous les *manuscrits* inédits des petits géographes grecs et romains, qui pourroient être à leur connoissance.

Il a paru à Gênes, chez *Giossi*, un ouvrage très-intéressant et écrit en bon français. En voici le titre :

Voyage dans les Apennins de la ci-devant Ligurie pour servir d'introduction à l'Histoire naturelle de ce pays, par M. Viviani, *professeur à l'université de Gênes.*

L'auteur, déjà très-avantageusement connu par ses *Florœ italicæ fragmenta*, par sa dissertation *de Phosphorescentia maris*, etc., et par ses *Annales de botanique*, nous donne, dans 28 pages in-8°, une relation très-instructive d'un pays que les voyageurs ont souvent parcouru et rarement examiné. Les minéraux, les végétaux, le climat, les maladies dominantes, les mœurs des habitans et l'agriculture, sont successivement passés en revue dans ce tableau provisoire qui fait vivement désirer le grand ouvrage dont il est le *prodromus*.

ESSAI

SUR L'ORIGINE, LES MŒURS ET L'ÉTAT ACTUEL DE LA NATION ALBANAISE;

Par M. ANGE MASCI;

Traduit de l'Italien ; communiqué par M. SONNINI.

UN peuple aussi fameux qu'il est peu connu ; une nation qui, depuis des siècles, n'a point altéré ses mœurs ni ses usages; qui, quoique placée au milieu des peuples policés, a conservé et conserve encore des coutumes barbares, mérite certainement de fixer l'attention de l'homme de lettres. L'on n'a rien écrit jusqu'ici de bien précis sur cette nation ; et ce que l'on en a dit, en passant, ressemble à un épais nuage d'erreurs qui cache plus que jamais la vérité.

C'est de la nation albanaise que je veux parler; elle occupe non seulement un vaste territoire dont elle est indigène, à partir de Scutari jusqu'à l'Arta, mais elle possède aussi un grand nombre de colonies éparses en Morée, en Sicile et en Italie. Les mœurs de ce peuple intéresseront sans doute tous ceux qui veulent connoître l'histoire des nations, et suivre le développement des facultés humaines.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Albanais.

La contrée que l'on nomme aujourd'hui l'*Albanie* s'étend depuis le fleuve Drin ou Drino jusqu'aux monts Acrocéraunes et embrasse toute l'ancienne Illyrie grecque. L'Epire, qui conserve encore son nom primitif, commence aux monts Acrocéraunes, et se termine aux rives de l'Arta qui fut d'abord appelé *Ambracia*. Toute cette étendue de terrain, longue de 700 milles d'Italie environ sur 270 milles de largeur moyenne, est occupée par les Albanais, qui diffèrent autant des Grecs et des Esclavons que des Turcs, par le langage et par les mœurs.

Cette différence a fait naître à quelques historiens l'idée que les Albanais n'étoient point indigènes de la Grèce, mais qu'ils étoient originaires de l'antique Albanie asiatique, située entre la mer Noire et la mer Caspienne. Enée Silvius (1), Magini (2), Antoine Bonfi-

(1) Descript. Europ. cap. 15. — « Credimus hoc genus hominum ex Albaniâ quondam venisse, quæ vicina Colchidi in Asiaticâ Scytiâ memoratur, ut sæpè Barbarorum inundatio nationum Græciæ atque Italiæ provincias occupavit. »

(2) Moderne tavole di Geogr. aggiunte a Tolomeo, cap. dell' Epiro. — « Vogliono che questo Epiro colla già nominata parte della Macedonia ora sia detta Albania dagli

nio (1) et Filelfo (2) sont tous ensemble de ce sentiment.

Si ces auteurs prétendent parler des temps les plus reculés, ils s'appuient sans doute de quelques autorités (3); cependant il existe aussi d'autres autorités qui prouveroient que les Albanais asiatiques descendent des Thessaliens que Jason conduisit dans cette contrée (4). Mais

l'Albani popoli de l'Asia, di cui scacciati da Tartari quivi sedettero. »

(1) Rer. Ungar. decad. 1, lib. 1. — « Ab his (Albanis Asiæ) Albani quoque orti sunt, quorum pars hoc tempore in Peloponeso, pars in Macedoniâ juxtà Dyrrachium planè consedit. »

(2) Epist. ad Ludov. Foscarin. et ad Christophor. Maurum. — « Albani, qui à nostris Albanenses vulgò, à Græcis Albanitæ nominantur, populi origine Asiatici, vergentes tamen ad septentrionem, qui Caucaso monte à Colchis divisi, ad Indos propè usque prætenderent. Unde jam quidem magnis viribus surgentes, intra sinum Adriaticum consederunt. »

(3) Plin., lib. 4, cap. 22, hist., en parlant de Dolcigno, dit : Olchinium, quod anteà Colchinium dictum, à Colchis conditum.

(4) Plin., hist., lib., cap. 13. — Dein per oram Albani, ut ferunt à Jasone orti.

Tacit, Annal., lib. 6, cap. 34. — « Nam Hiberi Albanique saltuosos locos incolentes, duritiæ, patientiæque magis insuevere. Feruntque se Thessalis ortos, quâ tempestate Jason post avectam Medeam, genitosque ex eâ liberos, inanem mox regiam Aeetæ, vacuosque Colchos repetivit.

à quoi bon se perdre dans les ténèbres de l'antiquité, dans ces âges si loin de la mémoire des hommes ? Depuis les beaux temps de la Grèce jusqu'à la chute de l'empire de Constantinople, aucune colonie d'Albanais asiatiques n'a peuplé l'Epire et la Macédoine. L'histoire même des temps les plus barbares n'auroit point manqué de nous conserver un fait aussi remarquable.

Les Albanais asiatiques habitoient aux environs de la Colchide et vers le mont Caucase (1), dans ce même pays qu'aujourd'hui l'on nomme *la Géorgie*. La langue des peuples de la Colchide, selon le témoignage d'Hérodote (2), étoit semblable à celle des Egyptiens ; les mots qui nous en sont restés n'ont rien qui puisse la rapprocher de la langue albanaise. Mais qu'importe l'ancien langage de Colchos, quand aujourd'hui même celui de la Géorgie n'offre aucune similitude avec celui des Albanais ? Le langage de ces deux peuples diffère totalement pour les mots et pour la manière de les exprimer (3).

(1) Strabon, lib. XI.

(2) Lib. II.

(3) Leibnitz epist. ad Andræam Acoluthum, 10 octob. 1695, collect., tom. 6, p. 2 et 138.

(On trouvera les principaux mots de la langue albanaise, donnés par Leibnitz, réunis à la fin de ce premier chapitre.

Nous supprimons l'inutile digression de M. Masci sur

Au surplus, si les Albanais sont venus de la Scythie, il faut supposer que les anciens Macédoniens et les Epirotes ont totalement été détruits. L'histoire n'en fait aucune mention. Les historiens de Byzance parlent souvent des excursions des Scythes dans les provinces de l'Empire; mais aucun d'eux ne dit qu'ils soient jamais venus se fixer en Macédoine ou en Epire.

Il semble en effet absurde de transplanter ainsi une nation entière de plusieurs millions d'hommes, et plus encore quand on réfléchit que ces contrées sont maintenant très-peuplées et toutes habitées par des Albanais. Un foible noyau d'étrangers, dont on ignore l'arrivée, auroit-il pu produire une population aussi considérable?

Les Vandales, les Goths, les Lombards, etc.,

les Scythes, les Huns, les Turcs, les Goths, les Massagètes, les Slavons, les Sarmates, etc. M. Masci confond ensemble ces peuples de races diverses.

Notre auteur, d'ailleurs très-érudit, n'est pas au fait des recherches historiques modernes; *Leibnitz* est encore son unique guide; les travaux d'un *Suhm*, d'un *Flore*, d'un *Thunmann*, d'un *Pallas*, etc., paroissent lui être inconnus.

Comme nous donnerons successivement dans les *Annales* les résultats de ces travaux, il nous est impossible d'y admettre des hypothèses surannées. (*Note du Rédacteur.*)

qui formoient des corps entiers de nations, et dont les historiens parlent si souvent, n'ont pu, malgré leurs efforts, détruire tous les indigènes de l'Italie, faire adopter leur langage et leurs coutumes, ni même peupler une contrée entière, après en avoir détruit les anciens habitans : et cependant, en admettant l'hypothèse que les Albanais sont originaires de la Scythie, on voudroit que ce qui n'arriva point à la célèbre Péninsule eût eu lieu pour l'Albanie !....

Mais il est nécessaire de rapporter ici certains passages de l'histoire de Byzance, que l'on pourroit opposer à ce que je viens de dire.

Jean Comeniata, qui écrivoit vers l'an 900 de l'ère vulgaire, dit que « les plaines de » Thessalonique contiennent, dans leurs en» ceintes, plusieurs terres, dont quelques-unes » sont de la dépendance de la ville, et lui » payent les droits qu'elles nomment *druguditi* » et *lagudati* ; d'autres sont tributaires des » Scythes limitrophes (1). » L'on doit certainement entendre par ces Scythes ceux que l'on appelle aujourd'hui *Slaves* (2), et qui, après

(1) De excid. Thessalonic., p. 223, edit. Paris.

(2) C'est une explication tout à fait arbitraire. Le terme de *Scythes* est employé dans les historiens byzantins d'une manière si vague, qu'il est impossible de dire quel peuple il faut entendre sous ce sobriquet banal. Ici nous croyons qu'il faut l'appliquer aux *Bulgares* qui, vers l'an 900,

leurs irruptions, se sont établis vers la Bosnie, la Servie et le fleuve Strimone, contrées voisines de la Macédoine.

Constantin Porphyrogenète parle en ces termes des Scythes placés sur les montagnes du Strimone (1) : « Le Thema du Strimone est uni » à celui de la Macédoine; mais il ne se trouve » jamais nommé *Thema*, ayant été toujours » considéré comme faisant partie du mont » Clautro. Les Scythes occupent ce lieu de la » Macédoine, depuis que Justinien Rinotmetus » fixe leur demeure sur les hauteurs du Stri» mone et sur des ponts de bois. »

De là naît la certitude que, quoique les Scythes ou Slaves se soient beaucoup avancés dans la Macédoine, ils n'ont jamais pu habiter dans l'intérieur; autrement Comeniata ne les auroit pas désignés comme limitrophes, mais bien comme formant la même nation; et Porphyrogenète, qui eut grand soin de noter tous les étrangers qui furent admis dans les provinces impériales, n'auroit pas manqué de parler d'un peuple immense de barbares qui se seroit emparé de l'une des plus belles parties de la Grèce, je veux dire la Macédoine et l'Epire.

étoient la nation dominante. Les Slaves mêmes leur étoient soumis à cette époque. Voy. *Stritter.* Memor. popul., etc. (*Note du Rédacteur.*)

(1) Lib. 2, them. 3.

Mais pourquoi donc aller chercher chez les Asiatiques et chez les Scythes l'origine des Albanais-Macédoniens, quand on la trouve dans la Grèce même? Ce ne sont point des argumens controuvés, mais bien des faits positifs qui le prouvent. Les historiens grecs, regardant les Albanais pour ce qu'ils sont véritablement, c'est-à-dire, pour indigènes de la Macédoine et de l'Epire, n'ont jamais mis leur origine en question. La contrée qu'aujourd'hui nous appelons l'*Albanie*, portoit anciennement le nom d'*Illyrie grecque*; les Grecs considéroient les Albanais comme de la race illyrienne; cette opinion prévalut jusqu'au temps de Calcondile, qui écrivit après la chute de l'empire d'Orient. Cet historien, en combattant ce sentiment reçu généralement chez les Grecs, fut le seul qui ignorât que les habitans actuels des bords de l'Adriatique, appelés vulgairement *Illyriens*, ne sont point les descendans des anciens habitans de l'Illyrie, mais bien des Esclavons arrivés dans des temps modernes. Il se contredit aussi lui-même à cet égard; mais, quels que soient les doutes qu'il élève, il convient que l'on ne doit point croire les Albanais originaires de l'Asie ni de la Scythie (1).

(1) Il s'exprime ainsi : « L'opinion de ceux qui regar-» doient comme des *Illyriens* les peuples que nous nom-» mons *Albanais*, paroît donc dénuée de fondement. En

Que les modernes Illyriens ne soient point les mêmes que les premiers habitans de cette vaste contrée, ce fait ne peut être contesté (1). L'an-

» effet, je ne puis le croire. Mais que les Albanais, sortis » d'Epidamne, se soient répandus sur les côtes maritimes » de l'Europe situées à l'orient, et qu'ils aient soumis la » Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie, et une grande partie de » la Macédoine, c'est un fait tiré de plusieurs conjectures » et des rapports qui m'ont été faits. D'où pense que de la » Japigié ils sont passés à Epidamne, et de là dans la con- » trée qu'ils ont enfin habitée; ou plutôt que, se trouvant » limitrophes des Illyriens d'Epidamne, ils se sont suc- » cessivement approchés de la contrée orientale d'Epi- » damne; mais je ne saurois sur quelle base appuyer ce » sentiment. » Chalcond. de Reb. Turc., lib. 1.

(1) Leibnitz, dans sa dissertation précitée: *Brevis designatio*, etc., s'exprime en ces termes:

« Illyrii veteres, et Pœones, credo, olim Celtæ, id est Germani, vel semi-Germani erant. Slavonica verò lingua nullo jure *Illyrica* appellatur, etsi hodiè Slavi et Illyricum, et omnia loca vicina teneant, nam seriùs immigrarunt. »

Dans une lettre adressée à Jean Chamberlayn, il ajoute: «Malè hoc posteriùs (scilicet alphabetum glagolicum) nonnulli, autore Sancto Hieronymo, genti Illyricæ tribuunt, falsâ persuasione linguam veterem Illyricam ex Slavonicarum genere fuisse: sed Slavi serò Illyricum venere, nec ante Justiniani M. tempora. Veteres Illyrii erant celtici generis, linguaque, ut arbitror, Germanicæ Gallicæque nonnihil cognata utebantur. Et credibile est ejus reliquias in peculari quadâm linguâ Epirotarum hodiernâ superesse, cujus specimina edita vidi. Slavonicam linguam hodiè Illyricam vulgò vocant, quòd Slavi in Illyrio consedere. » Collect., tom. 6. p. 2 et 197.

cienne Illyrie se divisoit en barbare et en grecque. La partie barbare se terminoit à Lissus, sur les rives du Drin; la grecque s'étendoit depuis Lissus jusqu'aux monts Acroceraunes (1).

(1) Strab., lib. 9. — « Chemin faisant, nous arrivâmes, en suivant les plages de l'Illyrie, aux monts Céraunes qui sont hors de la limite de ce pays. » — Plus loin il ajoute : « Les Amphiloques, et tous ceux qui sont un peu plus au-dessus, ainsi que les peuples qui habitent vers les monts illyriens, au milieu des rochers et des lieux arides, appartiennent encore à l'Epire. Les Molosses, les Athamanes, les Éthires, les Rinphes, les Orestes, les Parores, les Atitanes, sont aussi dépendans de l'Illyrie, quoique l'on place quelques-uns de ces peuples en Macédoine, et d'autres en Ionie..... Parmi eux sont mêlées des colonies illyriennes, situées vers le sud et sur le golfe d'Ionie. Ainsi les Bulliotes, les Taulantes, les Parthiæns, les Briges occupent les terres situées entre Durazzo et Apollonia, jusques aux monts Céraunes. Près d'eux sont les habitans de Lincestis, de la Deuriope, de Tripolis, de Pélagonie, de Lamia et d'Ératyre, lieux autrefois très-puissans. »

Seylax in peripl. : Après les Liburniens, viennent les Illyriens, qui habitent près de la mer jusques à la Caonie, presque vis-à-vis de Corfou. — Plus bas il ajoute : « L'on retrouve encore les Illyriens à Epidamne. Les Orices habitent le pays d'Amantie, et les Amantins sont Illyriens. Depuis les Amantins jusques aux Bulliotes, l'on trouve des Illyriens. Tout près de ceux-ci sont les Chaoniens. »

Dio Cass., lib. 41. — Durazzo fut pendant quelque temps située chez les Parthiæns d'Illyrie.

Thucydide, lib. 1. — Les Taulantes barbares, peuple d'Illyrie, sont voisins d'Epidamne.

La contrée, appelée l'*Illyrie grecque*, à cause des peuples qui l'habitoient, appartenoit à la Macédoine dont elle faisoit partie (1).

L'Epire, comme on l'a déjà dit, occupoit l'espace entre les monts Acroceraunes et au-delà de l'Ambracia, aujourd'hui l'Arta. Mais comme les Epirotes avoient le même idiome et

Etienne de Byzance indique: Bullis, ville maritime de l'Illyrie. Les Dassarètes, peuple d'Illyrie. Parthos, ville illyrienne.

Denis le Periegète, en parlant de la mer Adriatique, v. 388. » Illyricam circa terram volvitur usque ad jugum, mon- » tesque excelsos, quos *Ceraunios* vocant ». Eustathe fait cette remarque : « Quod Illyricæ regionis terminus » præcelsa juga Ceraunii montes sunt, ita vocati, eò quòd » frequenter ibi cadunt fulmina, circa quos sita est novæ » Epiri metropolis Epidamnus sive Dyrrachium. »

Cluverii introd. Geog. ant., lib. 4, c. 7 : Epirus nova quondam Illyris Græciæ dicta, neque trans flumen Acheloum procurrens.

Léon Allazio, dans ses notes sur Acropolis, chapitre 24, à l'endroit où aux anciens noms des contrées il substitue les nouveaux, dit : *Illyrii*, Albanitæ. Illyricum quod nunc *Canicum* et *Servia*.

(1) Dio. Cass., lib. 41. Durazzo fut placée autrefois chez les Parthiæns d'Illyrie, et aujourd'hui encore elle est comprise dans la Macédoine. — Cicer. pro Ligario, cap. 9 : In Macedoniâ ad Cn. Pompeii castra venit. Ce camp étoit près de Durazzo. — Strab., lib. 7 : Certains appellent *Macédoine* toute la contrée qui s'étend jusques à Corfou. — Plin., lib. 3, cap. 23 : A Lisso Macedoniâ provinciâ gentes Parthini, et à tergo eorum Dassaretæ,

les mêmes usages que les nations illyriennes, il est vraisemblable qu'ils furent confondus avec elles. En effet, beaucoup de peuples épirotes se trouvoient au-delà des monts Acrocéraunes, et Strabon assure que ces deux nations étoient mêlées l'une avec l'autre.

Quel étoit le langage de ces peuples? Quelles étoient leurs mœurs? Parloient-ils grec ou macédonien? Voilà ce qui me reste à examiner.

L'on ne peut douter que les Macédoniens ne parlassent une langue différente de celle des Grecs. Quinte-Curce, dans la Vie d'Alexandre, dit : « Cependant le roi, regardant Philotas, » lui parla en ces termes : Les Macédoniens » doivent te juger; je demande donc si tu veux » user avec eux de leur langage. Alors Philotas » répondit : Dans l'armée, il se trouve d'autres » gens que les Macédoniens, qui me compren- » dront plus aisément si je me sers de la même » langue que tu viens d'employer (c'est-à-dire » la grecque) (1). » Plus loin, le même auteur

(1) Lib. 6, cap. 9. « Jamque rex intuens eum, Macedones, inquit, de te judicaturi sunt: quæro an patrio sermone sis apud eos usurus. Tum Philotas, præter Macedones, inquit, plerique adsunt, quos faciliùs quæ dicam percepturos arbitror, si eâdem linguâ fuero usus, quâ tu egisti, non ob aliud, credo, quam ut oratio tua intelligi posset à pluribus. Tum rex, ecquid videtis, odio etiam sermonis patrii Philotam teneri? Solus quippè fastidit eo dicere: sed dicat sanè utcumque cordi est; dum meminerit, æquè illum à nostro more, atque sermone abhorrere. »

joute que Bélon reprochoit à Philotas que, *quoique né Macédonien, il n'entendoit les hommes de sa nation que par l'intermédiaire d'un interprète* (1). Plutarque, au commencement de la Vie d'Alexandre, dit: *Alexandre est né le sixième jour du mois* écatombeon, *que les Macédoniens appellent* Loon. Il ajoute plus bas, en parlant de Cliton, qu'*Alexandre irrité s'écria, et appela les soldats en langue macédonienne (c'était le signal d'un grand tumulte)*.

Les Epirotes avoient aussi une langue particulière. Plutarque, au commencement de la Vie de Pyrrhus, s'exprime ainsi : « Achille eut en » Epire les honneurs divins, et dans le langage » du pays il fut appelé *Aspète*. » La langue de l'Epire étoit la même que celle de la Macédoine. Strabon le prouve quand il dit : « Il est des au- » teurs qui nomment *Macédoine* tout le pays » qui s'étend jusqu'à Corfou, alléguant, pour » raison, que tous les peuples de ces contrées » se coupent les cheveux, emploient le même » langage, portent la chlamide, et autres choses » semblables. La plupart parlent même deux » langues. »

De ce passage de Strabon l'on peut conclure que les Illyriens faisoient aussi usage de la langue macédonienne et de l'épirote. Se trouvant placés

(1) Ibid. cap. 11.

entre la Macédoine et l'Epire, où l'on pa
généralement un seul et même langage, es
permis de croire qu'ils en eussent un différ
Il est inutile de dire que quelques-uns parloi
deux langues, puisque l'on entend bien par
que beaucoup d'entre eux parloient et le gr
et l'idiome de leur pays, comme cela arri
encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits
l'Epire.

Ainsi donc, si les Macédoniens, les Illyrien
les Epirotes parloient une même langue, ma
différente de celle des Grecs; si, semblables entr
eux, ils différoient des Grecs, est-il douteu
que les Albanais modernes soient indigènes de
contrées qu'ils habitent, et qu'ils soient les véri
tables descendans de ces anciennes et valeureuses
nations?

Cette vérité devient encore plus sensible, quand on voit aujourd'hui certains usages de l'antiquité, dont l'histoire fait mention, être encore en vigueur chez ces peuples. Contre la coutume des Grecs, ils se coupoient les cheveux, et portoient la chlamide (1); ils se rendoient armés aux assemblées publiques, et ils agitoient leurs lances en signe d'approbation ou de refus (2) : dans les festins, ils choisissoient, selon leurs vues,

(1) Strabon, *loco citato*.

(2) Alex. Genial. Dier., lib. 4, cap. 2. — Macedonum quoque fuit mos, ut in publicâ consultatione si quid im-

beaux-pères (1) ; et lorsqu'ils vouloient con-
er mariage, ils coupoient un pain en deux
leur épée, et les époux le mangeoient (2).
coutumes sont encore en vigueur chez ces
ples.

Quant à la langue moderne des Albanais, il
permis de croire que c'est celle que parloient
refois les Macédoniens, les Illyriens et les Epi-
tes. Il est aussi hors de doute qu'elle aura,
mme la langue grecque, éprouvé quelque al-
ration. Depuis les rives de l'Arta jusqu'à Scu-
ri, l'on parle albanais. L'uniformité d'idiome,
ans des lieux aussi éloignés les uns des autres,
xclut toute présomption d'un changement to-
al de la langue. A l'époque de la décadence de
l'empire grec, les villes de ces contrées ont subi
plusieurs jougs différens, et cependant elles ont
conservé jusqu'à ce jour le même langage. Dans
les plus anciennes villes encore existantes, l'on
parle toujours l'albanais. Scutari (3), Dulci-

probarent, hastis scuta quatientes obstreperent et aversarentur.

(1) Curt., lib. 8.

(2) Coel Rhod., lib. 4, cap. 12. Ces deux dernières autorités sont rapportées par Davity, description générale de l'Europe, art. *Macédoine.*

(3) Cette ville se nommoit anciennement *Scodra*, et étoit la capitale de l'Illyrie barbare. *Tit. Liv., dec. V, lib. 2 et lib.* 5. Florus, *de gestis rom., lib. 2, cap.* 5. Quoiqu'elle ait

gno (1), Dibria (2), Corona, Durrazzo, Chimer et Drémas, Pélagonie (3) et d'autres villes, con nuent à parler l'albanais. Les Bulliotes (4), l Parthins (5), les Parores (6), les habitans de Caonie, aujourd'hui nommée *Canina*, et d'a tres peuples encore existans, parlent aussi l'a banais.

Mais si nous voulons examiner de plus près les rapports des Albanais modernes avec les anciens

changé son nom en celui de *Scutari*, les Albanais continuent à l'appeler *Scodra*.

(1) Tite-Live, *decad. V, lib.* 5, parle de Dulcigno, que les Latins nommoient *Olchinium;* et Pline, *lib.* 4, *cap.* 22, dit : *Olchinium quod ante Colchinium dictum est, à Colchis conditum.*

(2) Plin., lib. 5, cap. 10, *Dyberienses.*

(Nous supprimons ici quelques citations oiseuses de M. *Masci*, et nous aurions peut-être dû en supprimer davantage.)

(3) Strabon, *lib.* 7, fait mention de Chimera et de Drémas. Ces deux villes font encore aujourd'hui usage du grec et de l'albanais.

(4) Dans la langue primitive ils sont appelés *Bullienes*, d'où dérive la distinction de famille *Bugliqar*, qui signifie *gentilhomme.*

(5) En général, les noms de familles albanaises qui se trouvent dans le royaume de Naples, sont pris des peuples dont elles proviennent. En effet, en Sicile et dans la Calabre, on trouve beaucoup d'Albanais portant les noms de *Parrini*, *Partheni*, etc.

En langue albanaise, on les nomme *Pillori.*

Macédoniens et les Epirotes, nous trouverons, autant que les ténèbres de l'histoire des siècles écoulés le permettent, des traits assez nombreux pour établir la vérité. Selon Plutarque, Achille étoit appelé *Aspète* dans la langue des Epirotes. Ce mot, qu'aujourd'hui l'on prononce *I-speiti*, signifie *prompt*, *léger*; il correspond parfaitement avec l'épithète d'*okypous* qu'Homère donne à Achille. Le mois *hekatombéon* des Grecs répond à peu près au mois de juillet des Latins (1). Nous avons déjà vu dans Plutarque, que les Macédoniens appeloient ce mois *Loon*. Les modernes Albanais continuent à le nommer *Loonaar* (2). Dans la Macédoine il y avoit beaucoup de noms propres avec les dénominations albanaises. Tite-Live fait mention du mont *Bora*, situé entre l'Illyrie et l'Epire (3): *Bora*, dans la langue albanaise, signifie *neige*; et cette montagne étoit ainsi nommée, parce qu'elle étoit sans cesse couverte de neige (4).

(1) Salmas. *Exerc. Plin.*, p. 315. Scaliger. *de emend. temp.* 1, pag. 28.

(2) *Aar*, en langue albanaise, est un prolongement très-usité.

(3) Dec. V, lib. 5. *Quarta regio Macedoniæ trans* Boram *montem, unâ parte confinis Illyrico, altera Epiro.*

(4) Strabon, lib. 7. « Dès la plage d'Illyrie l'on voit une » contrée élevée, montueuse, froide et couverte de » neige. »

Nous pouvons donc conclure de tout ce qui vient d'être rapporté, que l'Albanie moderne et l'Epire conservent encore l'ancien idiome macédonien, que l'on peut appeler aussi *illyrien* et *épirote*, puisque, comme on l'a déjà remarqué, les peuples de l'Epire et de l'Illyrie grecque le parloient. On ne peut trop assurer si l'Illyrie barbare se servoit de la même langue; il y a cependant quelque probabilité, puisqu'à *Scodra*, ville située de l'autre côté du Drin, et qui étoit le chef-lieu de cette province considérable, l'on parle encore aujourd'hui la langue albanaise. Il en est de même à Dulcigno et à Ducagini.

Il est bon de répéter ici ce que l'on a déjà dit plus haut, que sans doute, par la lente révolution des temps, la langue albanaise a éprouvé quelque changement. L'on y remarque maintenant beaucoup de mots latins, grecs, slavons, allemands, anglais, et français; mais l'on ne doit point s'étonner de ce mélange. Le voisinage et le commerce de l'Epire et de la Macédoine avec les Latins et les Grecs (fait bien connu par l'histoire) ne pouvoient qu'amener le mélange des langages. Les mots latins qui se sont introduits dans cette langue confirment d'autant plus mon opinion, que cette nation est indigène ou du moins des plus anciennes de la Grèce, et non pas une colonie d'émigrés dans les temps postérieurs.

Les mêmes raisons de commerce et de voisinage expliquent pourquoi la langue albanaise a adopté des expressions scythes. Jean Comeniata, dans le passage précité, dit positivement que « le voisinage des terres des Scythes est la cause » de la richesse des Thessaloniens, qui recherchent avidement leur commerce sur lequel » ils font un gain très-considérable. C'est surtout depuis qu'il règne entre les deux nations » une bonne intelligence, qu'elles ont cessé de » se déchirer, comme autrefois, par des guerres » continuelles; que le commerce d'échange leur » offre des bénéfices avantageux, et les maintient » dans une paix solide et inaltérable (1). »

Quand aux mots allemands, français et anglais (2), je ne prétends point examiner dans tous ses points le sentiment de Leibnitz, qui croit que les Illyriens étoient d'origine celtique, et qu'ils parloient une langue qui avoit des rapports avec l'allemand et le gaulois. Sans nous enfoncer dans les ténèbres de l'antiquité, nous rapporterons l'origine de cette confusion à des époques plus rapprochées. Tite-Live assure que

(1) De excid. Thessalonic., p. 323, édit. Paris. (M. *Masci* voit les Slavons dans ces *Scythes;* mais chez les Byzantins, le terme *Scythes* est vague et obscur. *N. d. R.*)

(2) On reconnoît un grand nombre de ces derniers dans la langue albanaise. J'en citerai quelques-uns. (*Voyez* la *note* à la fin du chapitre.)

l'on voyoit dans la Macédoine un grand nombre de Gaulois, tous infatigables cultivateurs (1), et Justin parle de l'invasion de la Macédoine par les Gaulois dès le temps d'Antigone (2). Ceux-ci purent donc bien prêter quelques-unes de leurs expressions aux indigènes. Ce fait n'est pas sans exemple. A des époques moins reculées, et beaucoup plus voisines de nous, selon le témoignage de Ducange (3), nous voyons une

(1) Dec. V, lib. 5. Tertia Regio.... habet incolas quoque permultos Gallos et Illyricos, impigros cultores.

(2) Lib. 25, in princip.

(3) Familiæ dalmaticæ, slavonicæ, turcicæ, etc., cap, 13. Serviæ verò regibus paruit (Zenta), donec pessum euntibus regni rebus, Urosco, postremo rege imperante, sed et post ejus interitum, quidam ex Albaniæ proceribus, cognomento *Balsa*, ut vir erat audaciâ ac fortitudine animi præditus, hancce provinciam invasit, suisque in posterum hæredibus asseruit. Hunc Orbinus ex indigenis nobilibus Albaniæ natum dixit: verum *Balsæ* cognomen, et quæ ipsi familiæ adscribuntur insignia, stella nempè aurea in campo rubeo, satis declarant, ex Italiâ, ubi sud Andegavensibus regni Neapolitani regibus summa apud principes auctoritate, ac dignitatibus fulsit, in hasce oras pervenisse, cum reges iidem in Dalmatiam escenderunt, ac Dyrrachium, vicinaque alia oppida expugnarunt, traductis eo familiis francicis, seu Franco-Neapolitanis: unde Albani proceres à francicis ortum se ducere palam profitebantur; ideoque accidit, ut inter Albanos et Gallos mutuus intercessit semper animorum consensus; iique non semel in regum nostrorum copias militares relati legantur.

communication journalière établie entre les Français et les Albanais.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur les dénominations d'Albanie et d'Albanais. Ptolomée (1) est le premier qui fasse mention d'Albanopolis et des Albanais ; il les place en Macédoine. Cellarius (2) et Possino (3), en commentant ce passage de Ptolomée, se bornent à observer que les noms d'*Albanais* et d'*Albanie*, dans la suite, et surtout dans les derniers siècles de l'empire, se sont étendus à une plus grande contrée que celle des Albanais primitifs. Reiske (4) remonte à une époque beaucoup plus éloignée : « Après l'Epire, dit-il, vient l'*Albanie*, nommée ainsi de ses montagnes élevées, d'après un mot de la langue des Gaulois » ; et il cite pour autorité *Démétrius*, Græc. antiq. lib. II, cap. 14.

[*NOTES DU RÉDACTEUR DES ANNALES SUR LE CHAPITRE PRÉCÉDENT.*

Nous pensons que M. *Masci* a parfaitement raison, en considérant les Albanais d'Europe

(1) Lib. 3, cap. 13.

(2) Geograph., lib. 2, cap. 13.

(3) Ad Pachimer, lib. 5, cap. 7, Glossarium verb. *Albanitæ*.

(4) Ad Cluverii Introd. Geog. antiq., lib. 4, cap. 7.

comme absolument différens des Albaniens d'Asie. Mais il ne nous semble pas que l'auteur ait développé et prouvé cette opinion de manière à porter la conviction dans l'ame des lecteurs. Nous n'avons ni les subsides littéraires ni le loisir qu'il faudroit avoir pour discuter à fond cette question; cependant nous avons cru devoir faire à la hâte les remarques suivantes.

Remarque. 1° Quant au *langage*, M. Masci raisonne mal, ce nous semble, en concluant que les Albanais ne descendent point des Albaniens, *parce que leur idiome diffère de celui des Géorgiens* ou *Ibériens*. Ce n'est pas des Ibériens, mais des *Albani* qu'on les fait descendre. Pouvons-nous assurer que les *Albani* du Caucase parloient l'*ibérien?* De tout temps, et encore aujourd'hui, les nations du Caucase parlent un grand nombre de langues différentes.

Il ne falloit pas non plus conclure d'un certain nombre d'idiotismes macédoniens qui se retrouvent dans l'idiome albanais, que les Macédoniens étoient précisément de la même race que les Illyriens, et que leur idiome n'étoit point un dialecte grec.

Enfin, il n'est pas probable que des mots *anglais*, *français* et *allemands*, comme l'auteur s'exprime, aient été introduits dans l'albanais pendant le moyen âge. Ces mots semblent tenir à l'essence même de la langue albanaise; ils viennent

des *racines* que cette langue (et probablement aussi la langue des anciens Illyriens) possédoit en commun avec les langues *celtiques* et *gothiques*.

Il faut se borner à dire : l'albanais ressemble beaucoup aux langues les plus anciennes de l'Europe, au grec, au celte, au gothique. C'est ce qui résulte du tableau synoptique qu'on va lire, et qui renferme les mots albanais donnés par Leibnitz, et cités par M. Masci. Nous y avons ajouté tous les mots parallèles qu'il nous a été possible de rappeler à notre mémoire. Nous n'avons rien changé à l'orthographe qui paroît se rapporter à la prononciation italienne.

VOCABULAIRE ALBANAIS,

Tiré des Œuvres de LEIBNITZ, *et comparé avec quelques autres Langues Européennes* (1).

ALBANAIS.	TRADUCT. FRANÇAISE.	PARALLÉLISME.
Gnerii	Homme	*Aner*, grec.
Ait	Père	*Atavus*, lat. *bisaïeul*. *Ætte*, idiot. souabe, *père*. *Aet*, dan. *race, famille*. *Ata*, lat. turc, *père*. *N. B.* Il est aussi grec.
Amm	Mère	*Amme*, dan: *nourrice*. *Ama*, lat. mantchou, *père*.
Ungl	Oncle	*Avunculus*, lat.
Iliglia	Fille	*Filia*, lat.

(1) Lorsque le mot qui sert de parallèle ne se trouve pas (traduit), il signifie *la même chose* que le mot albanais ; l'abréviation *idi*, signifie que le terme cité appartient à un dialecte provincial grec moderne.

ALBANAIS.	TRADUCT. FRANÇAISE.	PARALLÉLISME.
Crie	Chef	*Kreein*, gr. *régner*. *Krios*, gr. *bélier*.
Gliuftar	Guerrier, homme altier	*Lofty*, angl. *élevé*.
Caagliuar	Chevalier	*Cavaliero*, ital.
Cetta	Tribu	*Syssitia*, gr. *confrérie*.
Perndii	Dieu	*Peroun*, slav. *le Dieu du Tonnerre*.
Chiel	Ciel	.....
Diel	Soleil	*Dies*, lat. *jour*, *Délos* gr. *apparent*.
Drit	Lumière	*Dritto*, ital. *droit*.
Nat	Nuit	*Nat*, dan. suéd.
Mbrauma	Soir	.....
Jil	Etoile	*Ild*, dan. *feu*.
Ziarm	Feu	*Zeein*, gr. prononcez *ziin*, *bouillir*, *être chaud*.
Ughi	Eau	*Hygron*, gr. *humidité*, *eau*.
Deet	Mer	*Deein*, gr. *lier*, *réunir*, *environner*.
Dec	Terre	*Dera*, gr. *le dos de la montagne*.
Rakk	Montagne	*Rogé*, gr. *précipice*, *roc*, fr.
Mut	Fange, fiente	*Mudder*, dan. *fange*.
Spiirt	Ame de l'homme	*Spiritus*, lat.
Grich	Bouche	*Gryzein*, gr. *ouvrir la bouche*. — *Grine*, dan. *faire des grimaces*, *ricaner*.
Deemb	Dents	*Dens*, lat. etc., etc.
Gund	Nez, chien de chasse	*Hund*, all. angl. scandin. *chien*.
Sii	Yeux	*See*, angl. dan. suéd. *voir*.
Bald	Front	.....
Bres	Poitrine	*Breast*, ang. *bryst*, dan.
Gliech	Jambe	*Leg*, angl. *jambe*, *legg*, dan. *mollet*.
Ghnet	Rotule	*Knee*, ang. *knœ*, dan. *genou*.
Miechr	Barbe	*Mystax*, gr. *la moustache*.
Diers	Sueur	*Diygros*, gr. *humide*, *mouillé*.
Ghiach	Sang	*Gœscht*, idi. all. *écume des fluides fermentés*.
Mot	Temps	*Motus*, lat. *mouvement*.
Gheer	Heure	*Hora*, lat.
Matt	Mesure	*Mœta*, suéd. *mesurer*. *Maade*. dan. *mesure*.
Ju	Vous	*Yu*, angl. *I*, dan. suéd.
Na	Nous	*Nos*, lat.
Inu	Notre	.....
E	Et	*E*, ital.
Ude	Dans	*Udi*, dan.
Te	Le	*The*, angl. scandin., etc.

ALBANAIS.	TRADUCT. FRANÇAISE	PARALLÉLISME.
Kau.....	Bœuf.....	*Kuh*, all. *ko*, dan. *kau*, idi. island. et jutland. *vache*.
Gomar....	Ane.....	*Gomos*, gr. *charge*.—*Gomœin*, *charger*.
Chien.....	Chien.....	*Kyon*, gr.
Macce.....	Chatte.....	*Mautzen*, all. idi. *miauler*.
Pungl.....	Poule.....	*Pullus*, lat.
Dii.....	Chèvre.....	*Diein*, gr. *craindre, courir*.
Crrab.....	Ecrevisse.....	*Crab*, ang. *crabe*.
Bretkos...	Grenouille.....	*Brekekex*, gr. *cri des grenouilles*.
Ghiarns...	Serpent.....	*Gyrios*, gr. *se roulant en cercle*.
Crimb.....	Ver.....	*Kryb*, dan. *insectes*.
Lese.....	Laine.....	.....
Fluttur...	Plume.....	*Flittich*, idiot. all. pour *fittich*, aîlé.
Ghiiz.....	Fromage blanc.....	*Cheese*, angl. *caseus*, lat.
Pemne.....	Pomme.....	*Pomum*, lat.
Bath.....	Fève.....	.....
Ghiamb...	Epine.....	.....
Crip.....	Sel.....	.....
Gruur.....	Grain.....	*Gruau*, franç. *grutze*, all. *bouillie de farine*.
Miel.....	Farine.....	*Mehl*, all. *Meel*, dan.
Buc.....	Pain.....	*Bachen*, all. *cuire le pain*, Ich buk, *je cuisois le pain*.
Chiumset..	Lait.....	*Cheuma*. gr. *fluide ; vase qui en contient*.
Drun.....	Bois.....	*Drys*, gr. *chêne*.
Máâne.....	Forêt.....	*Monè* de *monos*, gr. *seul*.
Ghii.....	Cendre.....	*Gé*, gr. *terre* Les Grecs modernes prononcent *ghi*.
Gheur.....	Fer.....	*Guhr*, suéd. all. *eau cimentatoire ferrugineuse*.
Aset.....	Or.....	*Aseptos*, gr. *incorruptible*.
Uthul.....	Vinaigre.....	
Vapp.....	Chaud.....	*Vapor*, *chaleur*.
Bora.....	Neige.....	*Boréas*, gr. *vent du nord*.
Spii.....	Maison.....	*Spti*, dat. sing. de *spios*, gr. jon. *antre*.
Bostani...	Jardin.....	*Mot turc*.
Deer.....	Porte.....	*Dar*, pers. *dœr*, dan. suéd. etc. *thyra*, gr.
Setrat.....	Lit.....	*Tetrastylos*, gr. ayant quatre colonnes. Le *t* est souvent changé en *s*.
Ghium.....	Sommeil.....	*Koimômai*, gr. *je repose, je m'endors*.
Slib.....	Sommeil profond....	*Sleep*, ang. *dormir*.
Thron.....	Chaise.....	*Thronos*, gr. *siége*.
Rous.....	Bain.....	*Roos*, gr. par contraction *rous* ; il correspond au *fluxus* lat.

ALBANAIS.	TRADUCT. FRANÇAISE.	PARALLÉLISME.
Brech	Caleçons	*Breeches*, angl. *brok*, celt.-island.
Tallur	Assiette	*Teller*, all. *tallerken*, dan. suéd.
Cord	Epée	*Kaarde*, pron. *korde*, dan. suéd.
Gliuft	Guerre	.....
Kech	Mal	*Kagon*, gr.
Sciaan	Honte	*Scham*, all. *skam*, dan. d'où le verbe *skiœmme*, dan.
Cuol	Toux	*Cold*, angl. *fièvre*.
Un	Faim	*Hunger*, all. dan. suéd.
Amär	Nom	*Ad*, tatar. *Anun*, armén.
Ruagn	Voir	*Rœna* suéd. *découvrir, essayer*.
Setiir	Mouvoir, jeter	*Seein*, gr. *remuer*.
Rodd	Courir	*Rode*, parfait du verbe *ride*, angl. *aller à cheval*. *Road*, angl. *chemin*.
Gapp	Bâiller	*Gapa*, suéd. *gabe*, dan., etc.
Appn	Ouvrir	*Open*, angl., etc., etc.
Miegl	Traire	*Miœlka*, suéd.
Rip	Ecorcher	.....
Bienn	Acheter	*Buy*, angl.
Tiolisse	Solliciter	.....
Gliosn	Jouer ou perdre	*Losa*, isl. *tirer au sort*. *Loss*, angl. *perte*.
Dagll	Temporiser, aller doucement	*Dangle*, dan. *marcher en vacillant*.
Malcüar	Blasphémer	*Maledicere*, lat.

De ce parallèle de cent deux mots, infiniment plus exact et plus complet que celui de Leibnitz, quoiqu'encore très-peu satisfaisant, il résulte que les racines *grecques* et *gothico-germaniques* semblent prédominer dans l'albanais. Il s'y trouve, parmi les mots les plus essentiels, quelques-uns qui ne se laissent point dériver du grec, comme *buc*, pain; *iil*, étoile; *un*, faim; *sii*, yeux; *slibb*, sommeil, etc. Il s'y rencontre aussi des racines *celtiques*; mais il est difficile de reconnoître les restes d'une langue qui n'est au-

jourd'hui parlée nulle part dans sa pureté primitive, le bas-breton même étant mêlé du *cumraigh* ou *kymrique*. Quant à l'esclavon, qui forme la quatrième grande division des langues européennes, je suis étonné d'en trouver si peu de traces dans l'albanais; peut-être, mes recherches n'ont-elles pas été poussées assez loin.

On ne sauroit supposer que les *Albanais*, connus de Ptolémée au IIe siècle, aient attendu jusqu'au XIe siècle pour apprendre des Français (plus exactement des Franco-Normands) à donnar au *pain*, au *sommeil*, à la *faim* des noms évidemment gothiques ou germaniques.

Les mots grecs et celtiques paroissent également tenir à l'essence de la langue albanaise ou ancienne illyrienne.

Selon tous ces indices, nous devons penser que la langue des anciens Illyriens et des Albanais modernes est un idiome à part, et dont l'origine remonte aux siècles les plus reculés de l'histoire d'Europe, à ces temps inconnus où les langues grecque, ibérienne, celtique, sclavonne, teutonique et gothique se formoient chacune dans sa sphère.

Toutes les langues européennes ont quelques traits de ressemblance entr'elles; si on en trouve dans l'illyrien, cette circonstance prouve que les peuples illyriens sont en parenté d'origine avec les autres races européennes.

Deuxième remarque. M. Masci auroit peut-être dû remarquer en passant que les *Illyriens* anciens sont représentés, par les historiens grecs, comme une race différente des Grecs et des Celtes, mais très-rapprochée des *Thraces*, si même ils n'en étoient pas une branche.

Hérodote donne à la Thrace une si grande étendue, qu'il semble y comprendre toutes les contrées entre le Pont-Euxin, l'Ister, la mer Adriatique et la Grèce (1). Strabon et Thucydide conviennent que les Thraces ont peuplé une grande partie de la Macédoine et même de la Grèce (2).

Strabon observe que les *Thraces* et les *Illyriens* étoient les seuls peuples de l'Europe, qui se peignoient le corps au moyen *des piqûres*, ou (comme les voyageurs modernes de la mer du Sud disent) qui se *tatouoient ;* mode absolument différente de l'usage des Celtes qui s'enduisoient simplement le corps d'une couche de couleur (3). Partout Strabon distingue des Illyriens les *tribus celtiques* établies dans le

(1) *Hérod.*, l. IV, c. 80; l. V, c. 3, 8, c. 9, 10; l. VII, c. 110, 113; l. IX, c. 118.

(2) *Strab.* Almel.; l. VII, p. 495; l. IX, p. 629, 648; lib. X, p. 682, 722. *Thucyd.*, l. II, c. 29, p. 115, *ed. Duck.*

(3) *Strab.*, l. VII, p. 482, *et seq.;* l. IV, p. 317.

voisinage de l'Illyrie, telles que les Scordisques, etc., etc.

Il est vrai que, dans plusieurs autres passages, Strabon distingue les Dardaniens et les Triballes comme étant, les premiers de la race illyrienne, les autres de celle des Thraces; il les représente comme deux peuples ennemis (1).

Aristophane fait prononcer deux ou trois mots par un Triballe (2); mais c'est trop peu pour en tirer des conséquences.

Appien, qui nous a laissé une histoire des guerres des Romains en Illyrie, raconte « comme » quoi les trois fils de Polyphème, nommés » *Celtus*, *Galates* et *Illyrius*, devinrent souve- » rains des trois peuples qui prirent d'après » eux les noms de *Celtes*, *Galates* et *Illyriens*. » Les fils d'Illyrius furent *Autarius*, *Encheleus*, » *Dardanus*, *Mœdus*, *Taulantius*, *Perrhe-* » *bus*; il eut encore pour filles *Partha*, » *Daorta*, *Dassera* et autres. Autarius eut deux » fils, *Pœonius* ou *Pannonius* et *Scordiscus*; le » premier de ceux-ci eut un fils, *Triballus* (3) ». En laissant de côté la partie fabuleuse de ce récit, il paroît qu'une ancienne tradition re-

(1) *Strab.*, l. VII, p. 462, 485, 489.

(2) *Aristoph.*, Aves, v. 1627, *et seq.*

(3) *Appiam.* Illyr., p. 1194 et 1195, edit. *Toll.*

présente les Illyriens comme une race distincte, quoique très-rapprochée de celle de Celtes.

Il est également remarquable que les Triballes, les Mædes et les Pæones, qui, selon Hérodote et Strabon, étoient Thraces, sont compris par Appien au rang des peuples illyriens. Ce qui semble encore prouver que la race illyrienne étoit en parenté avec les Thraces aussi bien qu'avec les Celtes.

Troisième remarque. Après ce que nous venons de dire sur la langue et l'origine des Illyriens, il nous reste à compléter ce que M. Masci observe sur le nom des *Albanais*.

Il est rigoureusement vrai que le nom des *Albani* et d'*Albanopolis* ne se trouve point chez les écrivains antérieurs à Ptolémée. Cependant les *monts Albiens* de Strabon (1) occupent évidemment la même place que les *monts Albanes* de Ptolémée (2). C'est la chaîne qui sépare la Dalmatie de la Croatie actuelle et d'une partie de la Bosnie. A la vérité, le peuple des *Albani* de Ptolémée est placé sur le Drino d'Albanie à 60 lieues plus au sud; mais la ressemblance des noms n'en est pas moins remarquable. Le mot *Alb*, *Alpe*, *Albain*, *Albion* signifie en celtique, en teutonique, et probablement aussi en ancien

(1) *Strab.*, lib. VII.
(2) *Ptolém.*, *loc. cit.*

Illyrien, *montagnes propres au pâturage*. Le nom des Albanais ne seroit-il donc pas synonyme à celui de *pasteurs montagnards*? Ce nom n'auroit-il pas été commun à toutes les tribus illyriennes disséminées dans les montagnes? Les *Albonenses* de Pline (1), situés à l'est de l'Istrie, ne seroient-ils pas en parenté avec les *Albani* de Ptolémée et avec nos Albanais modernes?

Une question plus embarrassante, et que M. Masci a *évitée* (car il est impossible qu'elle lui soit inconnue), c'est celle qui regarde le changement du nom des Albanais en celui d'*Arvanites* qu'ils portent aujourd'hui en grec moderne.

Les historiens byzantins, jusqu'au IIe siècle, ne parlent que des *Albani* et quelquefois des *Albanites*. *Anne Comnène*, la première appelle le pays albanais « *to Arbanon* » (prononcez *Arvanon*), et elle donne au peuple le nom d'*Arbanites* (2). Dufresne, dans sa note sur le premier de ces passages, dit que *Scylitza* donne également aux Albanais le nom d'*Arbanites*, et il cite un poème manuscrit sur la prise de Constantinople où le pays se trouve nommé *Arbanitia*. C'est le nom qu'il porte aujourd'hui dans toute la Grèce. Les Turcs en ont fait *Arnaout*.

S'il falloit hasarder une conjecture sur ce

(1) *Plin.* Hist. nat. l. III, cap. 21.
(2) *Ann. Com.* Alex. p. 98, 132, 309.

changement de nom, je dirais : Entre la contrée des *Albani* anciens et les monts *Albiens* ou *Albaniens* de la Liburnie, se trouvoient le mont *Ardyœus* et la nation des *Ardyœi*. Ces deux noms répondent au mot celtique *Ardven*, pays élevé. Il se pourroit donc que les tribus montagnardes des Illyriens eussent porté à la fois les deux noms appellatifs d'*Albani* ou Albanites et *Arduani* ou Arvanites, qui, tous les deux, signifieroient *habitans des montagnes.*

L'application des étymologies celtiques, insignifiante et absurde en tant d'autres cas, n'est pas tout à fait à dédaigner, lorsqu'il s'agit d'un pays où les Celtes ont positivement passé et même laissé quelques colonies.]

CHAPITRE II.

Coup d'œil sur l'Histoire de l'Albanie (1).

Pour remplir le but que nous nous sommes proposé, et ne nous pas perdre en des recherches inutiles sur les âges les plus reculés de l'histoire, nous examinerons rapidement ce que les écrivains les plus estimés nous ont laissé d'avéré sur l'histoire de l'Albanie.

(1) Il y avoit dans l'original de M. Masci quelques omissions graves relativement à l'histoire de l'Albanie. Nous les avons remplies par les passages compris entre deux signes de parenthèse [ ] et signés d'un *R.* (*N. d. R.*)

[Scylax qui vivoit probablement du temps de la guerre de Péloponnèse, donne le premier une description de l'Illyrie. Il dit que les nations illyriennes s'étendent de la Liburnie jusqu'à la Chaonie, c'est-à-dire, depuis Spalatro en Dalmatie jusqu'à la Valona en Albanie (1). Il exclut ainsi du nombre des Illyriens les Chaoniens et les autres nations de l'Epire, qu'il distingue pourtant des Grecs, proprement dits (2). Les nations illyriennes sont, chez lui, les *Bulini* au nord de la Narenta; les *Manis*, dans le Ragusain et l'Hertzegovina; les *Autariates* autour du lac Zenta; les *Enchelce* auprès de Budua; les *Illyriens*, proprement dits, près d'Epidamnus; les *Amantins* vers Oricum; et derrière ces deux nations, dans l'intérieur, les *Atintanes*, dont le pays s'appelle *Kastis* (3). Parmi ces tribus, il en place d'autres qu'il nomme *barbares*; on ne sait pas s'il les reconnoit pour illyriennes. Il nomme les colonies grecques d'*Epidamnus*, d'*Apollonia* et autres. Quoique partagés en petites tribus, les Illyriens étoient puissans et belliqueux; ils tenoient souvent la Macédoine dans leur dépen-

(1) *Scyl.* Peripl. ed., Voss., p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 12.

(3) *Vossius* prétend corriger le texte et lire *Estiotis*. Je vois dans *Kastis* l'origine du nom *Kastagnaz*, donné aux montagnes de la Macédoine, dans les géographies du XIVe siècle.

dance ; ils détrônèrent quelquefois les rois de ce pays encore inculte ; d'autres fois ils les forcèrent à payer un tribut. La supériorité des Illyriens ne cessa qu'avec le règne de Philippe (1). Un de leurs rois combattit à cheval à la tête de son armée, quoiqu'âgé de 90 ans (2). Les progrès de l'art de la guerre rendirent moins redoutable le courage impétueux ; ils ne savaient point garder leurs rangs, ni combattre en ligne (3) ; d'ailleurs le défaut de bonnes armures les exposoit aux coups des Grecs qui étoient parfaitement armés (4). *R.*]

Strabon (5) rapporte que Théopompe comptoit, sous le nom général d'*Epirotes*, quatorze peuples qu'il nomme ensuite, savoir : les Chaons, les Molosses, les Thesprotes, les Amphiloques, les Atamans (parmi lesquels on plaçoit les Oriciens), les Ethiques, les Tymphées, les Orestes, les Parorées, les Atitans (6), les Talares, les Pélagons, les Elimiotes, les Perrèbes (7).

(1) *Diod. Sic.* l. XIV, cap. 22; l. XVI, cap. 2. *Arrian*, lib. I, cap. 4. *Just.*

(2) *Lucian.*

(3) *Thucyd.*, lib. IV, discours de *Brasidas*.

(4) *Diod. Sic*, lib. XV, cap. 6.

(5) Lib. VII, vers la fin (p. 224, édit. *Casaub.*)

(6) *Ibid.* Un peu après (p. 225).

(7) Lib. IX, vers la fin (p. 299). Mais le passage de Strabon n'est formel qu'à l'égard des Talares. (*N. d. R.*)

« Quelques-uns de ces peuples, ajoute Strabon (1), sont placés avec raison dans la Macédoine ; d'autres sont plus voisins du golfe ionique. Parmi eux se trouvent aussi des nations illyriennes, qui occupent les montagnes vers le sud et sur le golfe. En effet, au-dessus d'Epidamne, ou, pour mieux dire, Durazzo, et au-dessus d'Apollonie, on trouve épars, jusques aux monts Cérannes, les peuples appelés Bulliones, Taulantiens, Parthins, et Brygiens. Après ceux-ci viennent les Lyncestes, les Deuriopes, la Pelagonia de Tripolitis, les Eordes, Limia et Eratira.

» Chacun de ces peuples étoit autrefois très-puissant. Les descendans de Cadmus et d'Harmonie en furent maîtres ; ce fut aussi le théâtre des fables que l'on raconte d'eux. Ces mêmes lieux n'eurent pas tous pour maîtres des naturels du pays ; les Lyncestes, entr'autres, furent gouvernés par Arrabée du sang des Bacchiades. La mère de Philippe d'Aminta, fils d'Euridice, fut sa nièce, et Irra sa fille. Parmi les Epirotes, les Molosses furent gouvernés par Pyrrhus Néoptolème, petit-fils d'Achille, et par ses descendans qui étoient de Thessalie. Mais les autres eurent des indigènes pour chefs. Les vainqueurs usurpant chaque jour quelque nouvelle portion de terre, s'étendirent de

(1) Lib. VII, vers la fin (p. 225).

» plus en plus, et bientôt tout fut soumis aux » Macédoniens, à l'exception cependant des » villes et pays qui bordoient le golfe ioni- » que »; (en effet, le royaume de la race de Pyrrhus, qui renfermoit les Molosses, les Thesprotes, etc., se maintint indépendant.)

Autant ces divers pays étoient puissans avant de passer sous le joug des Macédoniens, autant ils jouissoient des bienfaits de la civilisation et des lumières. Plutarque en donne une preuve irréfragable (1), lorsqu'il parle des anciens rois de l'Epire, parmi lesquels il cite plus particulièrement *Tarritas*, qui s'étoit rendu célèbre par la sagesse de ses lois, par son humanité, et par les soins qu'il se donnoit pour introduire, dans toutes les villes, l'amour des lettres et les coutumes de la Grèce. Ce prince vécut quatre générations avant Pyrrhus (ce célèbre roi d'Epire qui fleurit peu de temps après Alexandre-le-Grand, et qui vint en Italie attaquer les Romains); il faut donc croire que, sous le règne de Pyrrhus, la civilisation étoit arrivée dans ces contrées à un très-haut degré de perfection.

[Cependant on ne sauroit douter que, dans les montagnes et les forêts de l'intérieur, il ne restât des tribus presque barbares. « Un *Dardanien*, » disent quelques écrivains anciens, n'est lavé » que trois fois dans sa vie, à sa naissance, à

(1) Au commencement de la vie de Pyrrhus.

» son mariage et à son enterrement (1). Chez les » *Athamanes*, les femmes seules s'occupoient » de l'agriculture ; les hommes étoient tous pas- » teurs (2). Les *Ardiæni* tiroient eux-mêmes de » leurs lacs ou marais le sel dont ils avoient be- » soin pour leurs troupeaux, car ils n'avoient que » peu de commerce avec les étrangers (3). » *R.*]

Les dévastations des Macédoniens ne s'étendirent d'abord, ainsi qu'on l'a déjà dit, que sur les terres de l'Illyrie et de l'Epire ; elles gagnèrent bientôt après les contrées comprises sous la domination des princes de la famille de Pyrrhus : un événement fâcheux en fut cause. Voici comme Pausanias (4) le raconte : « Les Thes- » protes de l'Epire virent leur Etat tomber en un » instant dans un désordre extrême : ils se trou- » voient sans chef. Deidamie, fille de Pyrrhus » (petite nièce du célèbre roi de ce nom), » n'ayant point d'enfans, remit au peuple, à » l'article de la mort, les rênes du Gouverne- » ment..... Dès que les Epirotes furent maîtres, » le peuple se montra plein d'orgueil et d'au- » dace. Il méprisoit les magistrats, et rioit de

(1) *Nicol. Damasc.* dans le *Prodromos Hellénikès Bibliothèkès*, par *Coray*, p. 271, *Ælian.* Hist. Var. IV, *ibid.*, p. 64.

(2) *Heracl.* peri Politeion, *ibid.*, p. 214.

(3) *Arist.* Mirab. Auscult.

(4) *Messenioa*, vers la fin.

» leur autorité. Mais les Illyriens, ceux particulièrement qui habitoient au-dessus de l'Epire le long de la mer ionienne, profitant de » ce désordre, tombèrent en force sur les Thesprotes, et les réduisirent à l'esclavage. Nous ne » connoissons guère que les Athéniens qui » soient devenus florissans sous les lois populaires; et leur empire sur la Grèce ne s'est » assuré, ne s'est consolidé que parce qu'Athènes étoit plus instruite, qu'elle possédoit » la science de l'économie politique, et que ses » citoyens étoient sincèrement dévoués aux » lois. »

[La grande invasion des Gaulois dans la Macédoine et la Grèce fut l'époque d'une révolution totale pour plusieurs peuples d'Illyrie; les *Autariates* surtout se distinguèrent par le zèle avec lequel ils prirent le parti des Gaulois; mais lors de la retraite de ces conquérans, les Autariates, rentrés dans leur pays abandonné, n'y trouvèrent plus de quoi subsister. Les Grecs racontent divers traits fabuleux sur les désastres que la colère d'Apollon fit éprouver aux Celtes et à leurs alliés, les Illyriens. Il est probable que les guerres civiles, nées de l'affluence subite des richesses, furent plus funestes aux Illyriens que les flèches d'Apollon (1). *R.*]

(1) *Voyez*, pour de plus grands détails, *Appian. Illyr. in princ.* ou *Du Buat*, Histoire des Peuples, tome II.

Le terme des malheurs que devoit essuyer l'Albanie n'étoit pas encore atteint. Les Romains devoient encore porter dans ce pays la guerre, le désespoir, et tous les fléaux qui en sont les tristes résultats. Il est bon de rapporter ici un passage de Strabon (1), relatif à cette circonstance : « Dans les siècles passés, » dit-il, quoique plusieurs de ces peuples fus» sent peu nombreux et même sans renom, et » se gouvernassent par eux-mêmes, il n'étoit » point difficile d'établir leurs limites récipro» ques. Maintenant, au contraire, le pays est » presque généralement désert, les villes et vil» lages n'offrent plus que des ruines; il seroit » impossible à l'homme le plus habile d'en par» ler avec certitude, tant est grand l'état d'avi» lissement et de destruction. Les révoltes qui » ont eu lieu, celles qui éclatent encore en ce » moment, la présence des troupes romaines » qui dévorent chaque maison particulière et » s'emparent de tout, mettent le comble à ce » désordre extrême. Polybe assure que Paul » Emile, après avoir vaincu les Macédoniens » et Persée, démolit soixante-dix villes des Epi» rotes (la plupart appartenoient aux Molosses), » et emmena 150 mille prisonniers. Cependant, » quoique couvertes de hautes montagnes (le » Tomaro, le Poliano et beaucoup d'autres) et

(1) Lib. VII, vers la fin.

» assez stériles, l'Epire et l'Illyrie comptoient » encore une immense population. Aujourd'hui » ce n'est plus qu'une vaste solitude où l'on » rencontre un très-petit nombre de villages » pauvres et situés au milieu des ruines et des » décombres. »

La Macédoine n'est point tombée ainsi tout-à-coup dans la barbarie : la civilisation avoit fait dans ce pays des progrès rapides et pris de fortes racines sous un règne de longue durée ; l'invasion des Romains ne fut point pour elle aussi désastreuse : c'est pourquoi, sous les empereurs, nous y voyions plusieurs villes très-florissantes, ainsi que nous l'apprend Strabon (1).

[Cette différence entre le sort de la Macédoine et celui de l'Illyrie, s'explique facilement par les dispositions administratives qui suivirent la conquête romaine. Le consul Paul Emile agit plutôt en père qu'en vainqueur, soit en établissant dans la Macédoine une administration paternelle et sagement républicaine, soit en conduisant en Italie tous les courtisans et les gens qui avoient tyrannisé le peuple sous les derniers rois ; tandis que le préteur Anicius fit subir aux Illyriens des conditions infiniment moins avantageuses (2). Livrés aux caprices des gouverneurs romains, les Illyriens se soulevèrent plus

(1) Lib. VII.

(2) *Tite-Live*, lib. XLV.

l'une fois; et, toujours vaincus, ils virent chaque fois leur joug s'aggraver. La fertilité naturelle du pays dut aussi servir de prétexte aux exactions des fonctionnaires romains. Aristote le jeune dit qu'en Illyrie une poule pondoit trois œufs par jour, etc., etc. (1). Il paroît que cette province étoit considérée à Rome, comme très-propre à enrichir promptement ceux qui l'administroient. Du moins Properce dit à sa maîtresse : « Quel chagrin pour moi et quelle riche » proie pour vous que ce préteur, fraîchement » arrivé d'Illyrie (2) ! » puis il lui conseille de bien piller ce parvenu; et quand il n'aura plus rien, de lui dire : Allez encore une fois gouverner l'Illyrie. *R.*]

Dès que ces provinces firent partie de l'empire d'Orient, elles éprouvèrent les mêmes vicissitudes que la Grèce : il est donc inutile d'entrer à cet égard dans des détails qui n'offriroient en effet rien de saillant, puisque, pendant plusieurs siècles, les esprits ne furent occupés que de disputes religieuses. L'Illyrie et la Macédoine furent plus particulièrement déchirées par les guerres de religion, parce qu'elles demeurè-

(1) *Arist.* de Mirab. Ausc. L'Illyrie ancienne ou l'Albanie est encore très-fertile, surtout aux environs de Scutari.

(2) « *Prætor ab* Illyricis *venit modo, Cinthia, ripis,*
» *Maxima* præda *tibi, maxima cura mihi.* »

rent constamment attachées au Patriarchat de Rome (1).

Pendant les grandes révolutions de l'empire de Constantinople et après sa décadence, quelques unes des contrées dont nous nous occupons furent soumises par les souverains des Deux Siciles ; d'autres passèrent sous la domination de princes particuliers ; d'autres enfin se rendirent indépendantes.

L'on se rappelle, au sujet des premières, les conquêtes de Robert Guiscard, sur l'Arta, Durazzo, Castoria, etc. (2). Roger Ier, après la mort de son frère Bohémonde, continua non seulement à commander dans ces pays, mais étendit encore davantage son empire (3). Guillaume Ier suivit ses traces (4). Charles Ier d'Anjou réunit aux anciens droits un plus grand nombre d'avantages, par le mariage de Philippe son fils avec la fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, qui fut privé du trône et déposé par Michel Paléologue (5). Enfin, Charles III, de Durazzo, monté sur le trône de Na-

(1) *Rodotà* del rito Greco in Italia, lib. III, cap. 1, § 3 et seq., rapporte toutes les autorités sur ce fait.

(2) *Oderic. Vital.* Hist. Eccl., lib. III et VII. *Colen.* compend. ist. di Napoli.

(3) Colen. *Loco citato.* Sigon de regno Ital., lib. II.

(4) Costanz. lib. IV.

(5) Colen., *ibid.* Baron. *ad an.* 1197.

s, joignit à ce royaume les principautés hé-litaires qu'il possédoit en Albanie et dans la orée (1).

Parmi les princes particuliers, l'on en cite elques-uns dont les noms appartiennent à istoire des nations. Les *Comnènes*, du sang im-rial, qui gouvernèrent Durazzo, Vallona, etc.; s *Tocques*, despotes de l'Epire; les *Castriots*, maîtres d'Emazia et de Castorie; enfin, les ducs de Jannina et seigneurs de l'Etolie méritent tous de fixer l'attention. Plusieurs écrivains napoli-tains (2) ont laissé des mémoires sur les deux premiers. Du Cange (3) parle des ducs de Jan-nina et des seigneurs d'Etolie. Je pense que c'est d'eux dont parle aussi Pachimère (4), quand il dit : « Il avoit (Michel Paléologue) encore un » fils naturel, nommé *Jean*, qui tenoit sous ses » ordres un nombre considérable de troupes. Il » épousa la fille de Tarona, et devint par-là » dynaste d'un peuple nombreux. Ses soldats » étoient aguerris, lui-même étoit très-habile » dans l'art militaire; ce qui le rendoit très-ca-» pable de tout tenter par la voie des armes et » d'entreprendre des conquêtes. Son armée étoit

(1) Costanz., lib. IV. Giannon., *ist. civ. lib. XXIII*, au commencement et au dern. chap.

(2) *Rodotà*, del rito Greco in Ital., lib. III, cap. 2, n. 3.

(3) Famil. Dalmat. Sclav. Turcic., etc., cap. 15.

(4) Hist. lib. I, cap. 30.

» composée d'hommes qui lui étoient dévoués
» et qui, dans le temps, comme Grecs d'origine
» et de nom, avoient combattu sous Achille. On
» les nomme maintenant *Megalo-Blachites* (1).

Il n'est aucun historien qui ne fasse mention (2) des Castriots, et surtout des actions mémorables de Georges Castriotta, autrement appelé *Scanderbegh*. Son nom est immortel par les vingt-trois victoires qu'il remporta sur Amurat II et Mahomet II (3). Nous aurons occasion de revenir sur ce grand homme, lorsque nous parlerons de l'arrivée des Albanais dans le royaume de Naples.

Quant aux pays libres, il est à propos de citer ce qu'en rapportent et Pachimère et Cantacuzène. Le premier, dans la vie de Michel Paléologue (4), dit que « certains peuples de l'Illyrie, après avoir secoué le joug de l'empereur, se gouvernèrent par leurs propres lois, et qu'ils habitoient les environs de Durazzo qui fut détruite par les tremblemens de terre (5). Ils la relevè-

(1) *Niceta*, in Balduino Flandro, p. 313; l'*Acropolita*, hist. sect 15, p. 23, et sect. 38, p. 33; *Anne Comnene*, etc., font mention des Megalo-Blachites, qu'ils placent dans les montagnes de la Thessalie. Ces montagnards sont les mêmes que ceux que Cantacuzène nomme *Albanais*.

(2) *Ducange*, loco citato, *cap.* 18.

(3) Barlezio, Enée Silvius, Filelfo et beaucoup d'autres.

(4) Lib. VI, cap. 32.

(5) Il faut observer que, dans le liv. V, chap. 7, le

rent de ses ruines, et y envoyèrent une colonie qui fut bientôt considérablement augmentée par l'affluence des peuples voisins. Ils se confédérèrent avec Charles d'Anjou, alors maître de la forteresse de Canina, peu distante d'eux. » — Cantacuzène s'exprime ainsi : « *Sirgianni* (au temps d'Andronic II) traversa la pays des Locriens et des Acarnans, et vint chercher un asile chez les *Albanais* qui vivent non loin de la Thessalie ; ce sont des hommes rustiques, adonnés aux soins des troupeaux, et qui se gouvernent par leurs propres lois (1) ». — Plus loin, ce même auteur ajoute (2) : « Pendant que l'empereur étoit en Thessalie, les Albanais qui peuplent les montagnes de cette contrée et vivent indépendans, appelés des noms de leurs chefs, *Malacasis*, *Boviens* et *Massarets*, vinrent, au nombre de 12,000, lui payer les tributs, parce qu'ils craignoient d'être détruits par les Romains pendant l'hiver ; comme ils n'ont point de villes fermées, et qu'ils sont dispersés dans les lieux montueux et escarpés, ils pensoient que leurs ennemis pouvoient profiter

même Pachimère avoit appelé *Albanais* ces mêmes peuples qu'il nomme *Illyriens*, et qui habitoient aux environs de Durazzo.

(1) Lib. II, cap. 24.

(2) *Ibid.*, cap. 28.

» de la saison rigoureuse, où le froid et les nei
» ges entourent leurs demeures, pour les ré
» duire sous le joug. »

[Léon Chalcocondylas et Phranza parlent de *Albanites* établis en Péloponnèse. Déjà, comme de nos jours, ils offroient leurs bras à celui qui les payoit le mieux; ils exigeoient, pour garantie de leur solde, les revenus des villes et bourgs où ils étoient en garnison. *R.*]

Lors de la prise de Constantinople, la puissance ottomane soumit tous ces peuples. Cependant, malgré la désolation générale qui régnoit parmi eux, les cantons libres se maintinrent et se maintiennent encore aujourd'hui dans l'indépendance. Nous parlerons encore de ces peuples intéressans.

CHAPITRE III.

Mœurs de la nation Albanaise en général (1).

L'Albanais est naturellement gai; il aime les grands repas et les plaisirs; il recherche surtout la danse. Il a coutume de marcher l'é-

(1) L'auteur italien a surchargé ce chapitre de citations latines de *Tacite*, comme s'il eût voulu prouver l'identité des Albanais et des anciens Germains. Ces citations oiseuses nous ont paru inadmissibles dans les *Annales;* nous avons conservé toutes celles où il y avoit quelque rapprochement instructif. Quelquefois nous avons fait entrer les notes dans le texte. (*N. du R.*)

ge à la main, en chantant des vers qui rappellent les actions courageuses des grands hommes de la nation. Il module sa voix et ses gestes selon le sujet qu'il chante. Autant il recherche les festins, autant il pratique religieusement les lois de l'hospitalité (de cette règle générale il faut excepter les cantons pauvres qui bordent la plage, et dont les habitans ne vivent que de piraterie). Généreux par caractère, il néglige d'amasser des richesses; il donne avec empressement ce qu'il possède à celui qui le lui demande; mais il se livre aussi facilement à la vie de mendiant.

C'est au sein de la joie bruyante des grands festins que les Albanais s'occupent de leurs affaires les plus intéressantes. On doit leur reprocher qu'à peine ils ont fait connoître leurs sentimens, ils sont prêts à se rétracter. Quoique naturellement causeurs, ils sont pourtant très-fidèles et circonspects envers un ami, envers un maître. Ennemis de toute feinte et incapables de trahison, ils remplissent avec scrupule et délicatesse les emplois qui leur sont confiés. Mais aussi quand il s'agit de leur ennemi commun, semblables aux autres peuples barbares, ils usent de ruse et de perfidie.

Homère a déjà remarqué le caractère rusé des Céfaloniotes et des autres habitans de l'Epire. Il ne faut donc point s'étonner des ruses des Al-

banais envers leurs ennemis, et encore moins de ce que fit Georges Castriotta selon l'usage de son pays, quand, au rapport de Constanzo (lib. 20), étant resté, par ordre du roi Ferrante, gouverneur de la terre de Bari, il voulut donner une preuve éclatante de son attachement à ce prince. La ville de Trani, fidèle alliée de Ferrante, se trouvoit opprimée par Antoine Josciano, maître de la forteresse ; comme il ne pouvoit l'assiéger à cause du voisinage de Piccinino, il le pria, sous prétexte de lui parler, de venir dans la campagne : tandis qu'ils étoient à se promener ensemble, il le saisit, l'arracha de dessus son cheval, et le conduisit dans son camp où, pour obtenir sa liberté, Josciano dut lui remettre la forteresse.

Robert Guiscardo fit la même action envers Pierre de Bisignano (1).

Les Albanais n'ont point le caractère servile ; ils conservent même parmi eux un esprit de liberté, malgré l'état d'oppression sous lequel ils gémissent, et l'orgueil des Barons qui

(1) Déjà du temps des guerres romaines contre la Macédoine, *Tite-Live* nous montre les soldats épirotes et illyriens comme excellens pour les embuscades, les marches dans les montagnes et la petite guerre. *Appien* voulant louer le courage des Bretons qui servoient dans les légions romaines, dit qu'ils étoient aussi braves que les *Illyriens*. (*N. d. R.*)

les gouvernent. Il leur est presque impossible de s'appliquer aux arts; ils se persuadent avec peine que travailler à la terre et en récolter les fruits soit une occupation aussi honorable que le métier des armes et les combats. Pour eux, l'agriculture semble un état de paresseux; ils préfèrent ce qui s'acquiert par le sang, à ce qu'on obtient par la sueur. Avides de nouveautés, ils redoutent le repos; mais quand ils n'ont pas occasion de prendre les armes, ils s'abandonnent à l'oisiveté la plus profonde.

Les femmes sont constamment chargées des soins du ménage, tant pour l'administration intérieure de la maison que pour ce qui regarde la culture des champs. Elles sont élevées et tenues sous les lois d'une éducation très-sévère; il ne leur est point permis de prendre le moindre divertissement, de peur que leur vertu n'en soit altérée. On est tellement jaloux de la pudeur des femmes; que la plus légère atteinte que l'on y porte est un motif suffisant pour courir aux armes. L'adultère est très-rare chez les Albanais : on n'y rit point du vice. Ce n'est pas une mode chez eux de séduire et d'être corrompu.

Nés guerriers et ne se plaisant qu'à manier les armes, les Albanais sont naturellement portés au vol et à la rapine; mais ils regardent

comme une lâcheté tout larcin qui est accompagné de meurtre, ou exécuté par des abus de confiance. Ces préjugés barbares s'affoiblissent beaucoup, surtout depuis que les Albanais ont fait quelques pas vers la civilisation. Cependant ils conservent encore certaines coutumes qui caractérisent bien les anciennes mœurs et les vieilles habitudes de la nation.

Quand l'époux va prendre sa femme, on l'accompagne en chantant; on lui recommande surtout de la gaîté, parce qu'il ne court pas à la guerre, mais bien à la rapine. Toute la cérémonie ressemble à un enlèvement: les parens de la jeune personne refusent d'ouvrir les portes, et l'épouse doit être arrachée du sein de sa famille avec beaucoup d'efforts (1). Si cette cérémonie rappelle un ancien désordre, ce que l'on chante à l'épousée respire la vertu la plus pure et la prudence. On lui parle d'économie, des soins du ménage, de la constance nécessaire pour supporter les fatigues et les dangers.

(1) Les Romains, après avoir été civilisés, conservoient aussi la coutume des anciens enlèvemens, dans les cérémonies des mariages décrites par Catulle :

Collis ô Heliconei
Cultor, Uraniæ genus,
Qui rapis *teneram ad virum*
Virginem, ô hymenæe, hymen.

Nous ne parlerons pas ici de ces Albanais qui, subjugués par les Turcs, ne sont plus que les vils esclaves du despotisme ottoman, puisqu'à l'exception de coutumes indifférentes au gouvernement, presque tout le reste a été détruit par la puissance conquérante. Je ne m'occuperai que des Albanais qui vivent indépendans de la Porte, ou qui jouissent de leur liberté aux conditions d'un faible tribut qu'ils payent au grand-seigneur.

L'espace de terrain qu'ils occupent est assez considérable ; et, soit qu'ils n'aient jamais été soumis, ou (ce qui est plus probable) que les souverains n'aient exercé sur eux d'autre autorité que celle de se considérer comme chefs de la nation, ils ont constamment conservé leur liberté avec leurs mœurs barbares. Cantacuzène, qui écrivit son histoire sous le règne d'Andronic le jeune, les appelle *Nomades autonomes* (1); c'est-à-dire hommes habitués aux soins des troupeaux et qui vivent par leurs propres lois; et plus loin il les nomme *abasileuta*, c'est-à-dire sans rois (2).

Chaque ville, terre ou village, vit pour soi; et même, lorsqu'il s'agit de la cause commune, il ne leur est pas permis de se mêler des affaires

(1) Lib. II, cap. 24.
(2) Lib. III, cap. 28.

de leurs voisins. La cause commune est celle de la liberté ; et quand il arrive aux bachas turcs, soit par ambition, soit par avarice, de chercher à les réduire sous le joug, alors ils se lèvent en masse, s'unissent, et fondent sur l'ennemi commun.

La limite d'un village ou d'un champ occasionne chaque jour des guerres intestines. Il n'est point rare de voir s'élever des contestations pour des bornes, pour lésion de droits, pour homicides, pour vols, etc. : c'est le sort des armes qui en décide. De-là proviennent la dévastation des terres et la misère des habitans. L'absence d'un point de ralliement rend impossible toute civilisation : la barbarie produit la barbarie.

Si les intérêts de ville à ville, de terre à terre, sont totalement séparés, ceux des familles ne le sont pas moins. Aucun canton ne fait corps ; il est composé d'un certain nombre de familles, que, dans la langue du pays, l'on appelle *Cette;* chaque *Cetta* est indépendante des autres. Les différends qui s'élèvent au sein d'une *Cetta* se soumettent aux plus âgés, comme ceux des enfans à leurs pères; mais jamais on ne verra personne d'une autre *Cetta* chercher à s'en mêler, quand même la cause en seroit grave, à moins qu'elle n'y ait un intérêt sensible, ou qu'elle y soit interpellée.

Plus la *Cetta* est nombreuse, plus elle est respectée. Partout où l'on vit dans un état de guerre continuelle, le plus fort est toujours le plus honoré, parce qu'il est le plus redouté. Les familles les plus nombreuses sont les premières de l'État. Aussi, chez les Albanais, le célibat est-il regardé d'un œil de mépris, et les frères s'encouragent les uns les autres à se marier (1); et ce n'est pas sans raison, puisque le plus léger affront fait à un de ses membres soulève toute la *Cetta* pour en tirer vengeance. Aussi les guerres entre deux ou plusieurs *Cette* sont-elles presque continuelles.

Dans chaque canton il existe une assemblée de vieillards, nommés ainsi, non pas tant par leur âge que par leur réputation méritée de sagesse et de prudence. De même que toutes les assemblées des peuples barbares, celle-ci ne jouit d'aucune autorité ou juridiction : rarement elle a lieu, et elle n'a point de chef pour la présider. Dans une affaire d'un intérêt public, ou lorsqu'il s'agit de juger des différends entre deux ou plusieurs *Cette*, alors cette espèce de sénat se réunit; mais il arrive souvent qu'il se sépare sans avoir rien prononcé, sans

(1) Quantò plus propinquorum, quo major affinium numerus, tantò gratiosior senectus, nec ulla orbitatis prætia.

Tacit. Lib. II, cap. 20.

avoir porté la moindre décision (1). Les membres y sont tout armés, et c'est par leurs armes qu'ils expriment leur approbation ou leur opposition dans les délibérations.

Les objets d'intérêt public pour lesquels le sénat doit être consulté, c'est la guerre et la paix; ou bien lorsqu'il s'agit d'établir une loi nouvelle, ou quand la cause commune exige l'envoi d'un ambassadeur, ou enfin lorsqu'il faut punir un coupable de trahison ou de nouvelles opinions religieuses. Hors ces cas, l'on ne connoît aucune magistrature; et ce qui étonne le plus, c'est que le même délit, dès qu'il ne porte aucune atteinte aux intérêts d'un tiers, cesse d'être considéré comme délit public; et le sénat lui-même n'a pas le droit de sévir contre les coupables. Ainsi le blasphême, la simonie, le parjure, l'avortement d'une femme non mariée, le parricide, ne sont point frappés par la loi; mais ceux qui s'en sont rendus coupables mènent une vie misérable: partout ils excitent l'horreur, partout ils sont poursuivis par le mépris et par l'exécration publique; ils sont réduits au désespoir, et il ne leur reste d'autre ressource que de périr par leurs propres mains.

La guerre est l'objet principal de leurs pensées; presque toujours ennemis entre eux ou

(1) Homer., Odys., lib. II, v. 24 à 33, v. 198 à 203, v. 246 à 250.

vec les pays limitrophes, et sans cesse prêts à repousser les tentatives des bachas, toutes leurs occupations ont pour but l'exercice du corps et le maniement des armes. Ils sont tous soldats; il n'y a que l'âge ou l'état de maladie qui puisse les exempter de l'être. Sans espoir de récompense, sans recevoir la moindre rétribution, chacun d'eux se fait un devoir de se signaler dans les combats par son courage, sa hardiesse et sa gaîté : l'amour de la gloire et la crainte de l'infamie les entraînent dans les entreprises les plus dangereuses. La vie est un fardeau pénible pour celui qui, dans la mêlée, s'est vu contraint de lâcher pied, ou qui, dans le moment du combat, s'est tenu caché. Au contraire, les pères dont les fils sont morts pour la patrie en reçoivent un surcroît d'honneurs.

Comme ils n'ont point de roi, ils se choisissent, dans l'occasion, un chef parmi les plus vaillans, et ce sont eux qui les guident. Ce n'est point un pouvoir éphémère, ce n'est point le sot orgueil de commander qui les fait respecter : pour s'attacher leurs compagnons, ils doivent se montrer actifs, généreux, et surtout payer de leur personne.

Dans les combats, leurs troupes ne sont point rangées en ordre de bataille, et ne prennent jamais une position fixe. Elles errent ça et là; partout où elles jugent à propos de se porter, elles

peuvent s'y rendre : il leur suffit de harceler l'ennemi. Les colonnes sont ordinairement formées d'hommes d'une seule et même *Cetta* (1).

Les femmes aussi prennent part à la guerre ; souvent elles se placent en tête des bataillons, afin de leur servir de rempart contre l'ennemi. C'est une remarque curieuse de voir le respect religieux que les barbares portent au sexe. Souvent encore on voit les femmes porter à leurs parens des secours en vivres, en munitions, etc. Souvent enfin par leurs pleurs et leurs prières, même par leurs reproches, on les voit réveiller l'ardeur des combattans et décider ainsi du sort des batailles.

Où l'autorité du sénat cesse, commencent les droits de la vengeance particulière. Un homicide, un adultère, un vol, une violence, etc., mettent le trouble dans la peuplade entière, et mettent en état de guerre deux ou plusieurs *Cette*.

Si un homicide a été commis, les membres de la *Cetta* à laquelle appartenoit le défunt, sans chercher à s'assurer d'abord si c'est par suite d'un malheur imprévu, par imprudence ou erreur que cet événement fâcheux a eu lieu, se croient autorisés à dévaster toutes les propriétés de la *Cetta* de l'accusé, et à se venger

(1) *Tacite.* Quodque præcipuum fortitudinis incitamentum est, nec casus, nec fortuita conglobatio turmam, aut cuneum facit, sed familiæ, et propinquitates.

dans le sang d'un de ses habitans. La soif de la vengeance ne s'étanche que lorsque la mort du coupable, ou de quelqu'un de sa *Cetta*, a mis un terme à la rage; ou bien quand, par les conseils de l'amitié ou par l'autorité du sénat, on souscrit à la réconciliation : mais alors la *Cetta* du coupable doit payer une amende, tant en effets qu'en argent, dont le montant est déterminé par les médiateurs.

La rigueur de la peine réservée aux adultères, rend ce crime très-rare. Lorsqu'il a lieu, l'époux a le droit de tuer impunément sa femme et son séducteur : mais ce dernier étant considéré comme l'auteur principal du délit, l'on n'a aucun droit d'inquiéter sa *Cetta;* seulement elle devient responsable d'un second homicide envers la *Cetta* à laquelle appartenoit la femme tuée.

Les violences exercées envers les personnes produisent aussi la guerre entre deux *Cette*. Il n'en est pas de même des atteintes portées aux propriétés et du vol. Ces délits n'entraînent après eux que la loi du talion. Le vol cependant, comme nous l'avons dit plus haut, excite plus particulièrement l'indulgence de toute la nation.

Assez souvent les autres contestations privées (par pure volonté des parties) sont remises à la décision des vieillards. Après le repas que

leur donnent les parties, ils prononcent le jugement. L'usage veut aussi que l'on remette à chacun d'eux une paire de souliers à titre d'épices et de droit de vacations.

Les pères et mères contractent le mariage de leurs enfans encore au berceau. Ces obligations sont sacrées, et pour les annuller il faut avoir une cause juste et évidente à donner.

Chez les Albanais ce n'est point, comme parmi nous, la femme qui apporte une dot à son mari; c'est l'époux qui doit la payer au père de l'épousée. Quelque étendue, quelque infinie que soit l'autorité d'un mari sur sa femme, celle-ci n'est point déliée de l'autorité paternelle : aussi la condition des femmes est-elle très-malheureuse. Le divorce et les répudiations sont permis chez les Albanais, pourvu que les motifs en soient reconnus justes, et qu'ils aient été soumis à l'examen des vieillards des deux familles. La cérémonie du divorce consiste à couper par le milieu une petite ficelle, dont un bout est tenu par le mari, l'autre par la femme.

L'autorité paternelle a des bornes très-étroites quant aux garçons : à l'exception du droit de remontrances et de légères punitions, le père n'a point d'autre pouvoir sur eux. Cette loi barbare est d'autant plus injuste, que le fils qui se rend coupable d'un parricide n'a point à redouter d'autorité qui soit chargée de le punir, et que, par

contraste assez singulier, le père qui tue ou se son fils, voit bientôt se soulever contre lui *Cetta* de son épouse, et celle-ci réclamer vengance. Si un fils veut se séparer d'avec son père, ne peut ni ne doit s'y opposer. Le père est gé de lui remettre la portion des biens qui lui ient. Tous les enfans indistinctement, même filles, ont un droit égal aux propriétés de la ille.

Les testamens ne sont point en usage chez les anais; quelquefois seulement de foibles legs t recommandés à l'héritier. Les enfans, ou, défaut, les parens paternels sont les héritiers commutables.

Ils n'ont point de cérémonies funèbres. Les mmes placées autour du mort, pleurent, chanent ses louanges et exaltent ses actions mémorables. Lorsqu'il est enseveli, les parens gardent deuil, et se retirent pendant plusieurs jours ans la maison de l'héritier, qui doit leur donner somptueusement à dîner. Bientôt cessent les armes; mais les compagnons, les amis et les parens du défunt conservent long-temps les signes de la douleur et du chagrin : pendant le cours d'une année, ils doivent, chaque matin, venir autour de la maison qu'il habitoit, pousser des cris affreux pour marquer leur affliction.

CHAPITRE IV.

Colonies Albanaises dans le Royaume de Naples. Histoire de leur Établissement, leur Nombre et leur État. Causes du peu de progrès qu'elles ont fait dans les Sciences.

Il ne faut pas confondre les Albanais qui existent maintenant dans le royaume de Naples, et qui y vinrent à diverses reprises vers la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, avec les Grecs qui, depuis une époque très-reculée, y sont établis, et qui sont très-nombreux dans la Calabre ultérieure et dans la terre d'Otranto. Je me suis imposé la tâche de parler seulement des colonies albanaises; cependant je n'ai pu m'empêcher de citer ici la grande antiquité des colonies grecques que l'on doit, sous ce rapport, appeler indigènes des provinces méridionales du royaume des Deux-Siciles.

Après la mort du grand Scanderbegh, unique soutien des Chrétiens contre l'irrésistible puissance des Turcs, le seul héros digne successeur de Pyrrhus et du nom d'Alexandre (1), pour

(1) Tandis que Georges Castriotta étoit retenu en ôtage par Amurat II, il fut surnommé *Scanderbegh*, c'est-à-dire *seigneur Alexandre*.

ne servir de l'expression du Volterran (1), les Albanais s'abandonnèrent à l'affliction. Vaincus par les forces de Mahomet Ier, et se voyant, après tant de victoires glorieuses remportées sur lui, exposés à la fureur des Turcs, ils prirent le parti de fuir et de venir chercher un asile dans le royaume de Naples. Il est vraiment pénible de remarquer l'état cruel de cette nation dans une conjoncture aussi fâcheuse : le Pape Paul II, dans sa lettre à Philippe, duc de Bourgogne, en donne une idée (2), et nous ne pouvons rappeler le souvenir de semblables malheurs, qu'en éprouvant la douleur la plus vive.

Ferdinand Ier, guidé par la justice autant que par une saine politique, et reconnoissant les services que Scanderbegh lui avoit rendus, voulut bien donner aux émigrés albanais un

(1) Ap. Raynald., an 1458, n° 14.

(2) Albanenses partim cæsi gladio sunt, partim in miseseram servitutem abducti, oppida quæ antea pro nobis Turcorum substinuerunt impetus, in ditionem eorum venerunt. Vicinæ partes, quæ Adriaticum mare attingunt, propinquo motu exterritæ, tremunt. Ubique pavor, ubique luctus, ubique mors, et captivitas ante oculos sunt. Audire miserum est, quanta omnium rerum sit conturbatio. Lacrymabile inspicere, navigia fugientium, ad Italos portus appellere, familias quoque egentes pulsas sedibus suis passim sedere per littora, manusque in cœlum tendentes lamentationibus suis cuncta implere.

asile. « Mais l'époque de leur arrivée dans le » royaume ne peut généralement se fixer d'une » manière bien positive. Tantôt il en arrivoit » un grand nombre, tantôt il n'en venoit que » très-peu; d'autres fois des troupes entières se » montroient, ayant à leur tête un chef, et plus » souvent ils se jetoient sur nos côtes en petit » nombre et sans guide. Les premiers parurent » l'an 1461, à l'époque même où Scanderbegh » fut investi par Ferdinand de la propriété de la » terre de Saint-Pierre *in Galatinâ*. Parmi les » familles qu'il y laissa, celle des Basta est de- » venue riche et supérieure aux autres en nom » et en gloire. Une seconde colonie albanaise » est venue en l'an 1467, à l'époque même où » Scanderbegh cessa de vivre; d'autres sous le » pontificat de Paul II, qui régna depuis 1464 » jusques en 1471; d'autres enfin, vers l'an 1478, » temps où le grand-seigneur devint maître ab- » solu de l'Epire, de la Macédoine et de l'Al- » banie (1). »

A ces émigrations il faut joindre celles qui eurent lieu sous le règne de Charles V. L'horreur des Albanais pour la puissance ottomane, et leur estime pour les souverains de Naples, en grande partie leurs anciens maîtres, les décidèrent, en 1532, à donner la ville de Coron à cet

(1) *Rodotà*, lib. III, cap. 3, du rite grec en Italie.

mpereur. Quelque temps après, ses habitans rent opprimés par les Turcs; ils résolurent de ir. Charles V les reçut avec empressement dans s terres du royaume de Naples, et, comme je e dirai plus bas, récompensa largement leur délité et leur dévouement. Il arriva d'autres co-onies sous le règne de Philippe II; mais il ne 'en forma plus, du moment que les vice-rois rirent les rênes de l'État; ils s'intéressoient si eu au bien public, que leur politique négligeoit ous les moyens de rendre la nation napolitaine plus florissante.

Les Albanais, actuellement existans dans ce royaume, occupent 59 villages qui, réunis, offrent une population de 63,920 individus. Voici les noms des cantons, leur population particulière, le rite que l'on y suit, le diocèse et la province auxquels ils appartiennent.

CALABRE ULTÉRIEURE.

NOMS DES ENDROITS.	DIOCÈSE.	RITE.	POPULAT.
Amato	Nicastro	*Latin*	1399
Andali	Belcastro	*Idem*	702
Arietta	S. Severina	*Id.*	210
Casalnuovo	Gerace	*Id.*	689
Tena	Nicastro	*Id.*	707
Zangarona	Idem	*Id.*	724
			4,331

CALABRE CITÉRIEURE.

NOMS DES ENDROITS.	DIOCÈSE.	RITE.	POPULAT.
Acqua Formosa. . . .	Cassano. . . .	*Grec.* . .	1,200
Castoreggio	Anglona. . . .	*Idem.* . .	350
Cavallarizzo.	S. Marco.. . .	*Latin.* . .	550
Cecarvito.	Idem..	*Id.* . . .	1,050
Cerzeto.	Idem..	*Id.* . . .	512
Civita.	Cassano. . . .	*Grec.* . .	1,456
Falconara.	Tropea.. . . .	*Latin.* . .	1,556
Farneta.	Anglona. . . .	*Grec.* . .	254
Firmo.	Cassano. . . .	*Id.* . . .	947
Frascineto.	Id.	*Id.* . . .	1,588
Lungro.	Id.	*Id.* . . .	2,553
Macchia.	Rossano. . . .	*Id.* . . .	463
Marri.	Bisignano. . .	*Id.* . . .	300
Monte-Grassano. . . .	S. Marco.. . .	*Latin.* . .	1,200
Plataci.	Cassano. . . .	*Grec.* . .	1,400
Porcile.	Id.	*Id.* . . .	540
Rota.	Bisignano. . .	*Latin.* . .	804
S. Basilio.	Cassano. . . .	*Grec.* . .	1,481
S. Benedetto Ullano. .	Bisignano. . .	*Id.* . . .	1,312
S. Catarina.	S. Marco.. . .	*Latin.* . .	838
S. Cosmo.	Rossano. . . .	*Grec.* . .	506
S. Demetrio.	Id.	*Id.* . . .	1,488
S. Giacomo.	Bisignano. . .	*Latin.* . .	738
S. Giorgio.	Rossano. . . .	*Grec.* . .	1,178
S. Lozenzo.	Id.	*Latin.* . .	905
S. Martino.	Bisignano. . .	*Id.* . . .	1,090
S. Sofia.	Id.	*Grec.* . .	1,180
Serra di Leo.	S. Marco.. . .	*Latin.* . .	271
Spezzano.	Rossano. . . .	*Id.* . . .	1,674
Vaccarizzo.	Id.	*Grec.* . .	971
			30,357

BASILICATE.

NOMS DES ENDROITS.	DIOCÈSE.	RITE.	POPULAT.
Barile.	Matera. . . .	*Latin.* . .	3,218
Brindisi.	Id.	*Id.* . . .	2,042
Casalnuovo di Noja. .	Anglona. . . .	*Grec.* . .	868
Maschite.	Matera. . . .	*Latin.* . .	2,741
S. Costantino.	Anglona. . . .	*Grec.* . .	1,096
			9,965

CAPITANATE.

Campomarino.	Larino.	*Latin.* . .	912
Chiuti.	Id.	*Id.* . . .	1,200
Casalnuovo.	Volturara. . .	*Id.* . . .	1,800
Casalvecchio.	Id.	*Id.* . . .	1,600
Porto Cannone.	Larino. . . .	*Id.* . . .	500
S. Croce di Migliano. .	Id.	*Id.* . . .	3,180
S. Paolo.	S. Severo. . .	*Id.* . . .	2,800
Ururi.	Larino. . . .	*Id.* . . .	1,228
			13,210

TERRE D'OTRANTE.

Faggiana.	Taranto. . . .	*Latin.* . .	1,080
Martignano.	Otranto. . . .	*Id.* . . .	584
Monte Parano.	Taranto. . . .	*Id.* . . .	700
Roccaforzata.	Idem.	*Id.* . . .	300
S. Giorgio.	Id.	*Id.* . . .	1,215
S. Martino.	Id.	*Id.* . . .	320
S. Marzano.	Id.	*Id.* . . .	730
Sternazia	Otranto. . . .	*Id.* . . .	1,236
Zollino.	Id.	*Id.* . . .	574
			6,659

ABRUZZE ULTÉRIEURE ou PROVINCE DE TERAMO.

NOMS DES ENDROITS.	DIOCÈSE.	RITE.	POPULAT.
Badessa.	Penna.	*Grec*. . .	214

Il y avoit un beaucoup plus grand nombre de cantons albanais; mais comme ils ont perdu la langue nationale et le rite grec, ils ne se distinguent plus des autres cantons italiens.

SICILE.

NOMS DES ENDROITS.	DIOCÈSE.	RITE.
Bronte.	Monreale. . .	*Latin*. . .
Contessa.	Girgenti. . . .	*Grec*. . .
Mezzojuso.	Palerme. . . .	*Id*. . . .
Palazzo Adriano. . .	Girgenti. . . .	*Id*. . . .
Piana.	Monreale. . .	*Id*. . . .
S. Angelo.	Girgenti. . . .	*Id*. . . .
S. Michele.	Siracuse. . . .	*Latin*. . .

D'après cet exposé, l'on reconnoît aisément combien ces diverses colonies doivent intéresser les monarques des Deux-Siciles; aussi de tout temps ont-elles attiré l'attention de ces souverains, non seulement par rapport à la grande population des cantons qu'elles habitent, mais encore à cause des avantages qui doivent en résulter, pour rendre florissantes plusieurs provinces de ce royaume, généralement désertes.

Cependant il ne faut pas se dissimuler que,

malgré tous les soins donnés, par les souverains, aux Albanais des cantons désignés ci-dessus, ils n'ont pu encore les arracher à l'état grossier et misérable dans lequel ils gémissent. Il est vraiment étonnant que trois siècles et plus de demeure dans un pays civilisé n'aient pas encore pu policer des hommes qui ne sont pas absolument dénués de talens et d'activité. Comme la solution de cette question d'économie politique peut intéresser vivement le bien-être des colonies actuelles, et éviter de semblables inconvéniens à celles qui peuvent venir s'y établir par la suite, j'examinerai succinctement les causes du mal, qui, étant bien connues, pourront plutôt être détruites.

On a déjà dit que les colonies albanaises du royaume de Naples ne datent point toutes de la même époque. Les différentes révolutions de l'Albanie les ont décidées à s'y rendre successivement. Alphonse fut le premier roi des Deux-Siciles, qui les admit dans ses États. Sous le règne de ses successeurs, il vint une immense multitude d'Albanais, non pas ensemble, mais seulement en petites troupes. De là vient que les Albanais ne possèdent pas de villes entières, qu'ils sont dispersés dans de petits villages, et qu'ils ne forment pas un corps de nation. A cet état de dégradation, la fausse politique des vice-rois ajouta le refus d'une étendue de terrain pro-

portionnée à une population aussi nombreuse. La position des Albanais est donc maintenant malheureuse, puisque nous apprenons, par l'histoire de toutes les nations, que la dispersion dans des hameaux entretient chez les hommes la barbarie et perpétue la misère.

La différence des mœurs, l'absence de toute culture et la vie militaire des Albanais, les ont fait considérer, lors de leur arrivée dans le royaume de Naples, comme un peuple farouche et insociable. Ces impressions défavorables ont produit successivement une aversion et des querelles continuelles entre ces étrangers et les nationaux; et il en est résulté une haine réciproque et l'éloignement pour tout commerce. Ces obstacles ont non seulement nui à la civilisation des Albanais, mais ils ont singulièrement contribué à les retenir dans une vie déréglée, barrière éternelle qui s'oppose à toute culture de l'esprit.

Fugitifs de la terre natale, les Albanais se virent obligés de s'armer continuellement dans leurs nouvelles demeures. Sans argent, sans appui, sans encouragement, comment auroient-ils pu cultiver la terre, embrasser les arts et appeler autour d'eux toutes les commodités de la vie?

Les mêmes terrains que les colonies albanaises reçurent des barons et des églises, loin

de constituer pour elles un objet de richesse, sont maintenant appauvris, épuisés et presque partout en friche. Outre que ces terrains étoient déjà naturellement stériles, la non propriété, et la défense de planter aucun arbre et de recueillir l'herbe pour la nourriture des animaux, amènent nécessairement l'anéantissement de toute industrie.

Au lieu de protéger les Albanais qui formoient leur principale richesse, l'on a vu les barons et les églises les opprimer tellement, que l'ame la moins sensible en éprouve de l'horreur. La multiplicité des impôts et des charges a, de plus en plus, avili le courage des colons, et plongé la nation dans les angoisses de la misère et du désespoir.

Partout où la puissance des barons a été absolue, le despotisme et l'avilissement ont rendu le pays d'une tristesse effrayante. Partout où l'autorité s'est trouvée partagée entre les églises (pour le civil), et les barons séculiers (pour le criminel), le déréglement des mœurs, l'impunité des délits et l'avidité des juges et des autres agens, ont été portés au comble, et ont jeté dans toutes les familles le plus grand désordre.

Le Gouvernement lui-même, plutôt entraîné par des idées d'intérêt que guidé par les vues d'une saine politique, a travaillé à la ruine des

malheureux Albanais. Sans ressources et sans propriété, devoit-on taxer ces nouvelles colonies comme les plus riches cités italiennes? N'étoit-ce pas une maladresse, ou, pour mieux dire, une injustice criante, que de régler les impôts sur le nombre des feux, puisque, dans le royaume de Naples, on trouve plusieurs cantons dont le territoire est très-étendu, et dont les habitans possèdent des richesses immenses, tandis que d'autres sont extrêmement limités et fort pauvres?

Privés des ressources que procurent les arts industriels, les Albanais sont donc obligés de tout tirer des foibles produits de leurs terres ensemencées, et par conséquent de s'appauvrir, sans espoir d'un mieux-être. La nécessité de vendre force le colon de baisser le prix de ses denrées; et, comme l'expérience l'a appris, le bon marché n'est avantageux qu'à l'époque d'une abondance extrême et d'un commerce très-actif.

Le manque de colléges et de tout autre établissement d'instruction, en plongeant les Albanais, pendant plus de 200 ans, dans l'ignorance, mit le comble à leur barbarie. Cependant, depuis 1443, époque à laquelle remonte la fondation du collége Italico-Grec de S. Benedetto Ullano, l'instruction s'est un peu répandue parmi eux; mais il faut convenir que ces moyens

n'étoient point proportionnés aux besoins d'une nation grossière et misérable. Ces considérations n'échappèrent point à l'esprit observateur et pénétrant de D. Joseph Zurlo, quand il proposa de donner plus d'extension à ce collége. Si les événemens désastreux de 1799 et de 1806 ne fussent venus apporter des entraves à ce projet, l'on pourroit déjà en voir les salutaires effets.

Les évêques latins, dans les diocèses desquels les Albanais se trouvoient, au lieu de répandre parmi eux les lumières de l'instruction, au lieu de protéger les sciences et les arts, n'ont employé que les moyens les plus vexatoires pour détruire le rite grec. Ce système a fait naître des contestations interminables, des hostilités réciproques, qui, en propageant l'avilissement de la nation, ont augmenté son horreur pour la vie civile, les sciences et les arts.

Il y a quelques années que l'ancien Gouvernement Napolitain appela dans la ville de Brindisi une colonie de Grecs et d'Albanais. L'on fit tout pour ne pas commettre les mêmes fautes à son égard; mais on tomba dans d'autres erreurs. La nouvelle colonie n'étoit composée que d'individus voués à l'oisiveté, querelleurs, inaptes aux arts, et habitués à vivre de piraterie et de contrebande; on ne put pas les habituer en un

instant aux travaux de l'agriculture. Lorsque l'on établit une colonie, l'on devroit choisir plutôt les pères de famille que les vagabonds, et surtout donner la préférence aux cultivateurs; mais, puisque l'on n'a pas suivi ce système, la colonie de Brindisi prouvera qu'il faut moins secourir les colons en leur distribuant journellement quelqu'argent, qu'en leur fournissant des terres, des habitations et des bestiaux, selon les besoins de chaque famille, et en les exemptant, pendant quelque temps, de toute contribution.

Telles sont les causes qui ont retardé jusqu'ici les progrès de la civilisation parmi les colonies albanaises établies dans le royaume de Naples. Il suffiroit de lever ces obstacles pour voir, en peu de temps, prospérer une nation capable des plus grandes choses, et pour augmenter, dans le royaume de Naples, le nombre des sujets braves et fidèles.

CHAPITRE V.

Importance de la protection à accorder aux Colonies Albanaises. Moyens que l'ancien Gouvernement méditoit pour améliorer leur sort.

Unis par la naissance, unis par l'infortune,
Nos maux seront communs, notre gloire commune.
Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
Ne seront qu'un seul peuple et qu'un seul Ilion;
Et des fils d'Ausonie et des enfans d'Epire,
Même sang, même amour réuniront l'empire.
Puisse un esprit semblable animer nos neveux (1)!

Tels étoient les vœux que formoit le chantre d'Énée; et quoique, depuis l'instant de son origine, la monarchie napolitaine ait eu intérêt de

(1) Nous employons la traduction de Delille pour rendre ces beaux vers de Virgile. (*Énéide*, liv. III, v. 502 et suiv.)

Cognatasque urbes olim, populosque propinquos
Epiro Hesperia, quibus idem Dardanus auctor,
Atque idem casus, unam faciemus utramque
Trojam animis; maneat nostros ea cura nepotes.

Virgile appelle ici l'Italie *Hespérie*, et plus particulièrement le royaume de Naples, dont les villes les plus anciennes sont originaires de l'Épire et de l'Illyrie. Pline, lib. III, chap. 11 de son Histoire, rapporte que *neuf jeunes gens et autant de jeunes filles passèrent de l'Illyrie dans la Pouille, où ils donnèrent naissance à douze peuples.*

les réaliser, il n'est réservé qu'à un Gouvernement sage et grand de pouvoir les mettre à exécution.

La couronne des Deux-Siciles a des droits très-anciens sur l'Épire, l'Albanie et la Macédoine, comme nous l'avons démontré plus haut (1). Aussi le roi catholique, Charles III, en déclarant national le régiment *Royal Macédonien*, composé d'Albanais, s'exprime-t-il avec raison en ces termes : « Le roi ayant considéré le droit » de propriété qu'il a sur le pays des Grecs qui » composent le régiment d'infanterie *Royal Ma-* » *cédonien*, ainsi que ses droits à ranger ces » peuples au nombre de ses vassaux légitimes, a » résolu et déclaré que ledit régiment sera re- » gardé comme corps italien, et comme tel jouira » de toutes les préférences et prérogatives qui » lui appartiennent (2). »

Si ces droits venoient enfin à être généralement reconnus, le changement qui en seroit la conséquence produiroit sans doute un bien-être commun aux deux pays. Il arracheroit, d'une part, une nation entière aux horreurs de la barbarie, lui donneroit le goût des arts utiles, et particulièrement de l'agriculture ; de l'autre, il

(1) Chap. III, page 190.

(2) Cet édit est rapporté dans la Dissertation Historico-Chronologique sur le régiment Royal Macédonien, imprimée à Bologne en 1767, p. 45.

ffriroit au royaume des Deux-Siciles des trou-es aguerries et fidèles, augmenteroit sa popula-ion et son territoire, et doubleroit son commerce ar une communication facile et réciproque.

Quand même ces hautes espérances ne se réa-liseroient pas, il est digne d'un prince puissant de ne rien négliger de ce qui peut contribuer aux avantages de son peuple, et de procurer le bonheur à ses sujets, surtout quand ses prédé-cesseurs n'ont pas manqué de tracer, en tout ou en partie, la route pour arriver à ce but désiré. Un royaume qui, par l'extension et la fertilité de son territoire, peut nourrir douze millions d'individus, quoiqu'il n'en contînt effectivement que cinq, a droit de réclamer de son Gouverne-ment tous les soins nécessaires pour amener, par l'augmentation de la population, une plus grande aisance chez les particuliers. L'expérience a prouvé que ce n'est qu'après un très-long espace de temps que l'on obtient une augmentation dans le nombre des indigènes; c'est pourquoi le poli-tique profond a recours aux colonies étrangères pour obtenir plus promptement et plus sûrement ce bienfaisant résultat (1).

Cette vérité fut sentie par les rois d'Aragon. Aussi la sagesse avoit-elle inspiré à ces princes

(1) Nous voyons que M. *Masci* énonce ici une opinion très-fausse. (*N. d. R.*)

toute les dispositions nécessaires pour appeler dans l'État de Naples les étrangers, et réparer par là les pertes que venoit d'essuyer la population. C'étoient principalement les Albanais qu'ils avoient en vue dans ce moment : le peu de distance qui les séparoit du royaume, les persécutions que les Turcs leur faisoient éprouver, rendoient leur émigration plus facile.

Déjà Alphonse Ier avoit placé trois colonies avant l'an 1448, et leur avoit donné des terres et des priviléges ; déjà il avoit admis les Albanais dans ses milices, comme appartenant à une nation brave et guerrière, et fait remettre à Demetrius Reres, chef de ces colonies, un diplome conçu en ces termes : « *Alphonsus, Dei gratiâ, rex* » *Aragonum, etc..... considerantes nos enim,* » *quod tuis militaribus servitiis et laboribus,* » *uti trium coloniarum Epirotarum dux, sub* » *nostro militari servitio cum sanguinis effu-* » *sione in adeptione totius provinciæ Calabriæ* » *inferioris magnoperè adhibuisti, aliisque occa-* » *sionibus et servitiis paratus et promptus semper* » *fuisti insimul cum Georgio et Basilio filiis* » *tuis, qui Georgius ad præsens manet in nostro* » *regno Siciliæ ultrà Pharum in servitio nostro* » *tanquàm dux Epirotarum nostrorum subdito-* » *rum pro defensione prædicti regni ex gallicis* » *invasionibus ; pro quorum remuneratione, ac* » *tuâ antiquâ nobilitate, quæ ex clarissimâ fa-*

miliâ Castriotâ Epirotarum principe originem traxit, visum est pro modo te militem Demetrium Reres eligere, et nominare in nostrum regium gubernatorem prædictæ nostræ provinciæ inferioris Calabriæ; prout virtute præsentis nostræ regiæ cedulæ eligimus, creamus, et nominamus te in prædictum nostrum regium gubernatorem prænotate provinciæ inferioris Calabriæ (1). »

Ferdinand Ier marchant sur les traces de son père, ne négligea aucune occasion pour s'attirer l'amitié des Albanais, d'autant plus qu'il leur devoit, ainsi qu'à leur prince, Georges Castriota Scanderbegh, d'avoir sauvé son royaume, lors de la rebellion des barons qui l'inquiétoient (2). Aussi lui donna-t-il le duché de Ferrandina et le marquisat de la Tripalda (3); à la mort de Scanderbegh, il accueillit son fils, donna à tous les fugitifs un asile sûr, et les combla de priviléges. Tous les écrivains napolitains parlent de ces priviléges, en vertu desquels les Albanais ont été de tous les temps exempts de charges, d'impôts ou dons gratuits (4). Seulement l'on imposa chaque feu à

(1) L'extrait de ce diplome a été tiré le 24 septembre 1665, des actes du notaire public Diego Barretta.

(2) Pontan, de bell. napolitan, lib. II. Costanz, lib. XX.

(3) Barletio, lib. X.

(4) *Voyez* Scipion Mazzel., in Descript. Regn. Neapol.,

douze carlins par année (1), à l'exception [illegible] anciens habitans de Corone pour qui la dispe[illegible] étoit absolue et générale (2).

Charles V protégea particulièrement les Al[illegible] nais de Corona et les combla de bienfaits. Par[illegible] les décrets qu'il fit en leur faveur, je dois ci[illegible] celui qui porte la date de Gênes, le 8 avril 153[illegible] par lequel il les recommande au vice-roi [illegible] royaume de Naples, les nomme chevaliers [illegible]

lib. II, Reg. Salunit, dec. 40, ed. ivi Thor. in addit[illegible] Novar. in pragm. I, de appret. n. 23, collect. 2, Camill. [illegible] Cuet., in divers. feudal., n. 33.

(1) Le carlin vaut 8 s. environ de France.

(2) Reg. Moles, § 1, de collect., n. 103, pour la taxe desdits 12 carlins, nomme tous les feux des familles albanaises situées dans les autres provinces napolitaines; mais il ne fait aucune mention de celles qui étoient établies dans la Calabre Citérieure, parce que tous les Albanais qui l'habitoient, étoient de Corona. Voici comme il s'exprime: Sunt autem villæ ipsæ in regno numero....., et sunt focularia plicitè in statu præsentis anni 1569, num. 3944; videlicet in provinciâ comitatûs Molisii focularia 102, in Principatu ultrà focularia 56, in Basilicatâ focularia 787, in Calabriâ ultrà focularia 153, in terrâ Hidrunti focularia 303, provinciâ terræ Bari focularia 1186, in Capitanatâ focularia 1169, in Aprutio ultrà focularia 138, in Aprutio citra focularia 403. In cæteris provinciis non reperiuntur descripta; et sunt in totum num. 3944, pro quibus exigit Curia annis singulis, ad rationem Carolenorum undecim pro, focolario, ducatos 4338. (Ces nombres ne paroissent pas entièrement exacts. *N. d. R.*)

exempte de toute espèce de tributs (1). Le juillet 1534, ce même décret fut suivi d'un

(1) Ce décret est ainsi conçu : El Rey.—Ill. marques mo nuestro Virrey y lugarteniente y capitan general, mo vereis por una nuestra carta nos hemos accordado, e embiar à esse reyno ciertos cavalleros, que an venido e Coron y Patras, y de aquellas comarcas, para que, non se entretengan, hasta pue se ofresca, an que puodan ervir, ordenandos, che les sennaleis algunas caserias, y Tierras in Pulla, ò Calabria, ò en otra parte de esse reyno londe, os pareciere, que mejor, podran vivir, y sosenerse, y proveair, que seàn por aora asta, que ordenemos, otra cosa, libres de pagamientos fiscales, y de otras qualesquieres derechos porque mejor, se puodan entretener, como mas largamente se contiene en la dicha nuestra carta. Uno de los suso dichos, es Demetrio Fachimsio Griego del Castillo de Tornes, y porque, nuestra voluntad, es, que con el se compla lo que por la Dicha nuestra carta os tenemos escripto, seguto dicho es, os encargnamus, y mandamos, que luego, como esta veais, les senaleis, conforme à ello, caserias, y Tierras, an que pundan vivir, con sus hijos, y gente, y familia, que era sigo ha trajdo, proveyendo que asta que, ordenemos otra cosa sean libres de pagamientos fiscales, y otros qualesquieres derechos, y que de nuestra thesoreria de esse reyno, se le den, y paguen en cadan ano, desde el dia de là data de essa, en adelante, durante nuestro bene plàcito settentà ducados de moneda de esse Reyno de que nos le hemos hecho, y hasemos, mereed por la presiente, que tal es nuestra voluntad, y para ello, os damos nuestro entero, y bastante poder y saremos servido, que lo tengais por encomiendado en esto, y en todo lo que mas le toccare le presiente restituid al presentate. Dat. en Genua à 8 de april 1533. — Yo el re. — Locos

privilége formel qui n'eut sa pleine exécution que le 3 mars 1538 (1). Ainsi, tandis que les Albanais des autres provinces se trouvoient grevés de onze carlins par feu, ceux de la Calabre Citérieure ne supportoient aucune charge. — Scipion Costanzo parle de cette exemption générale accordée aux anciens habitans de Corona, dans un mémoire sur la ville d'Isernie, rapporté par Ageta (2).

com. major. sec.—Mai vic.—Sar suer corta gr. per ta.....

Al ill. marques de Villefranca nuestro primo Virrey Lugarteniente y capitan general en nuestro reyno de Napoles.

(1) Il est enregistré dans les archives de la chambre royale, et les copies authentiques s'en trouvent dans plusieurs procès sur lesquels ce tribunal a prononcé, spécialement dans les actes *pour les nobles Coronéens de Barlit*, cités par Antoine Orsini; dans ceux *pour les Coronéens de San-Costantino*, recueillis par Innocent-Marie Peleso; dans ceux *pour les Coronéens de Brindisi*, cités par le même, etc.

(2) Ad moles de Adohâ § 4, q. 4, n. 34. Postremò advertendum censeo in causâ baronis Roccæ Sforzatæ pro Casalibus Albanensium, novissimè fuisse judicatum per regiam cameram pro immunitate respectu donativorum, licèt in privilegio non adesset talis clausula, et non esset ita amplum, quemadmodum privilegium hujus civitatis (Iserniæ); et quatenus diceret decretum in illâ causâ continere clausulam, dummodò prædicti Albanenses non essent alibi numerati, hoc fuit quia in privilegio consimilis clausula adérat, ad quam decretum voluit se referre.

Tandis que cet empereur célèbre augmentoit de la sorte la population de ses Etats, en accueillant généreusement et traitant avec bonté les étrangers qui venoient y chercher un asile, il ne perdoit point de vue les grands avantages que devoit leur procurer une nation guerrière. La profession qui convenoit le mieux aux Albanais, étant l'état militaire, il en eut toujours plusieurs compagnies, et il les employa avec succès. Paule Jove (1) nomme *Demetrius Capuzzimadio, Chiucchiaro, Théodore Biscari*, capitaines de cavalerie albanaise, qui combattoient à la solde de l'empereur. Je remarque aussi que, lors de leur arrivée en Italie, un grand nombre d'Albanais se firent chefs d'aventuriers, selon l'usage de ce temps-là. Jove cite encore (2) *Masacchio, ancien et preux capitaine*, et ces *éclaireurs*, cavalerie légère albanaise, au nombre de 500, *à la tête desquels étoit Nicolas Masi, capitaine plein de courage, et dont le nom, en langue albanaise*, étoit *Polledro*, c'est-à-dire poulain (3).

(1) Hist., lib. XXIV et lib. XXIX.

(2) Lib. XXIX.

(3) Galeatorum verò equitum numerus, et pileatorum epirotici generis levioris armaturæ, qui erant peltati, quingentum summam implebat. His præerat Nicolaus Masius è Nauplio Peloponnesiaco vir egregiè fortis cui Polledro epiroticâ linguâ cognomen fuit. Jovius, lib. XIX hist.

Sous les vice-rois, le sort des Albanais fut bien différent. Tant que les idées qui dirigèrent les sages souverains dont nous venons de parler se maintinrent, les Albanais jouirent de toute protection et furent exempts de tout impôt : les écrivains napolitains citent l'empressement avec lequel le Gouvernement se servoit d'eux pour repeupler les cantons déserts de ce royaume (1). Mais, dès qu'on négligea de suivre cette sage politique, on ne vit plus venir de nouvelles colonies albanaises, et celles qui existoient tombèrent dans l'abjection et la misère. La Pragmatique 24e de *Baronius*, émanée sous la vice-royauté du comte Di Onnate et Villamediana, à la suite d'une représentation faite par la chambre royale, toute juste, toute sage qu'elle peut être pour ce qui regarde la nouvelle construction des villages, des maisons, etc., ne fait pas beaucoup d'honneur au ministère de cette époque (2).

Le roi Charles III, restaurateur de toutes les

(1) *Vide* Thor. ad Salernitan., dec. 40, n. 2. Il cite les témoignages de Ponte, de Rendella, etc.

(2) Il dit entre autres choses : « L'expérience a démontré » qu'il n'étoit résulté, jusqu'ici, aucun avantage sensible » de la permission donnée aux nations étrangères de » venir y habiter, et qu'il étoit nécessaire d'y mettre » ordre et de les éloigner par des pragmatiques particu- » lières. » Il eût été plus raisonnable de dire avec le marquis *Palmieri*, dans son *Traité de la Richesse Nationale*,

nobles institutions de ses prédécesseurs, s'occupa aussi des Albanais. Il permit non seulement, en Calabre, l'établissement d'un collége pour l'éducation des jeunes gens de cette nation, et d'un évêché selon le rite grec, mais encore il autorisa la dotation de ces établissemens avec les biens de l'abbaye royale de S. Benedetto Ullano; et, pour rendre ses bienfaits plus sensibles à ce peuple intéressant, il voulut que ces biens fussent exempts de toute imposition (1). Il ré-

chap. IX : « L'Albanie, beaucoup plus tard que la Grèce, » et dans leurs temps communs d'infortune, nous a fait » passer des colonies, et nous en promet encore de nou- » velles. Sans doute l'exemple de Chieuti et d'autres vil- » lages, infâmes repaires de voleurs et de contrebandiers, » ne devroit pas les rendre très-agréables; mais heureu- » sement que le plus grand nombre des cantons albanais » donnoit des citoyens utiles et industrieux, d'où l'on » pouvoit conclure que l'inconduite de quelques indi- » vidus ne constituoit point le caractère général de la » nation. »

(1) « Entre las demas gracias, que ha supplicado el rey D. Felix Samuel Rodatà Arzobispo, y presidente del collegio de los statos Albaneses, que nuebamente se ha fundabo por su santidad en la provincia de Cozenza, para buena education de los jovenes ecclesiasticos, y para la mas exacta observancia de la disciplina ecclesiastica, una de dichas gracias ha sido la exempcion de las colectas, è imposiciones, que en dicurso de tiempo, con authoridad apostolica, y real si podrian imponer sobre los bienes

tablit en même temps la communication, depuis quelque temps interrompue, avec l'Epire, l'Albanie et la Macédoine; il fonda le régiment *Royal Macédonien* en le déclarant national, accueillit avec générosité une nouvelle colonie albanaise, lui donna retraite dans l'Abruzze, et l'enrichit de vastes domaines.

Ferdinand IV répandit aussi ses bienfaits sur les Albanais. Il institua l'évêché grec de la Sicile, qu'il dota des rentes nécessaires. Il reçut dans Brindisi une colonie nouvelle qu'il protégea, encouragea, et à qui il donna tous les secours dont elle pouvoit avoir besoin; mais elle ne répondit point aux vues qu'il s'étoit formées. Il

ecclesiasticos, y por consequencia tanto sobre los bienes del mismo collegio, come sobre lo que han side senalados al nueba obisbo, y haviendo venido la real clemenza de su majestad en concederle la excempcion de las colettas, e imposiciones reales por los bienes, que presentemente estan asignados al collegio, y a su presidente, y si en ello hubiere perjuicio a alguna universidad, o particular, vaya a adano de su magestad, y esto no deba en lo venidero tener mayor excencion. Lo prevengo a U. S. de su real orden, paraque la Camara de la Sumaria entendida de su sobrana resolucion pueda disponer su debido complimiento. Dios guarde a V. S. muccios anos, come deseo. Palacio y mayo 18 de 1736.

D. Joseph Joachim de Montealegre. Senor don Luis Paternò.

augmenta aussi considérablement les rentes du collége italico-grec de Calabre.

Puisque nous parlons ici de la dotation faite à ce collége, il ne sera peut-être pas hors de propos d'entrer dans quelques détails, et de rappeler un événement heureux pour les Albanais de Calabre, et de gloire éternelle pour celui qui leur en fit éprouver les effets.

Monseigneur don Francesco Bugliari, évêque du rite grec, homme connu par ses talens, ses bonnes mœurs et par l'intégrité de ses principes, sans cesse entraîné par le vif amour du bien public, lorsqu'il fut appelé à la tête de cet établissement, mit tous ses soins à le rendre recommandable, et de plus en plus profitable à l'instruction des Albanais, et en général de tous les Calabrois. En 1792, il supplia le roi d'augmenter les revenus du collége, et de le placer ailleurs qu'à S. Benedetto Ullano, où l'air est malsain. Don Joseph Zurlo, alors juge de la vicairie, et depuis appelé au ministère des finances, fut chargé de cette affaire. Ses lumières, ses vues pour le bien public, son zèle à saisir toutes les circonstances favorables à la prospérité de l'État, lui firent découvrir l'importance et la nécessité de protéger les Albanais, et de leur ouvrir toutes les sources de l'instruction. Il le fit sentir au roi, qui prit le projet en considération et rendit, le premier mars 1794, le décret suivant, qui fut adressé

au chef de la Rote Peccheneda : « S. M., tou-
» jours empressée à saisir et mettre en œuvre
» les moyens de propager l'instruction publique,
» non seulement pour l'avantage des sciences,
» mais encore pour celui des bonnes mœurs,
» a remarqué combien il étoit important de
» s'occuper du collége italico-grec. Elle a
» observé avec peine l'état d'abandon dans le-
» quel il est tombé, quoique institué pour l'édu-
» cation de la partie la plus considérable de la
» Calabre Citérieure ; et plus particulièrement
» pour celle du clergé, selon les vues du Saint-
» Siége. Les devoirs d'un souverain, la loi de
» nécessité elle-même, l'ont forcée à ne point en
» cacher la situation présente, aussitôt qu'elle
» lui fut connue, et à ne pas négliger plus long-
» temps un établissement aussi utile, qui inté-
» resse l'État, et en particulier l'Église, de qui
» tout prince est le protecteur né. Comme il
» n'est pas d'autre moyen pour réparer le mal
» existant que de placer ailleurs ce collége, que
» le mauvais air contribueroit à détruire entiè-
» rement, et dont les revenus deviennent insuf-
» sans ; usant de ses droits en changeant à cet
» égard les dispositions des fondateurs, S. M.
» a ordonné que, de S. Benedetto Ullano, ce
» collége sera transféré dans le couvent de Saint-
» Adrien, et que les religieux qui l'occupent
» seront répartis dans les quatre autres couvens

» du même ordre qui existent dans le royaume,
» en proportion des moyens de ceux-ci. De plus,
» S. M., qui confie l'exécution du présent à votre
» excellence, la prie de mettre d'accord les su-
» périeurs respectifs. Et pour qu'aucune diffi-
» culté ne s'élève, et que les moines ne se
» plaignent point d'une semblable disposition,
» S. M. ordonne qu'il soit accordé à chacun
» d'eux une pension de 50 ducats leur vie du-
» rant, pour ensuite, à la mort desdits moines,
» le montant en appartenir au collége qui, en
» recueillant les biens du couvent, devra sup-
» porter le poids de cette pension viagère. In-
» ventaire et état desdits biens seront remis au
» président du collége, et copie légale en sera
» déposée en la secrétairerie royale chargée de
» la partie ecclésiastique. S. M. se réserve en
» outre le droit de revenir sur les droits féo-
» daux annexés à ces biens et à l'exercice de
» juridiction que possédoit le couvent. Comme
» il seroit possible qu'il convînt de régler au-
» trement les revenus du couvent, pour l'ap-
» pliquer aux usages et besoins du collége, des
» professeurs, du président ou de tout autre in-
» dividu attaché à cet établissement, le roi m'a
» chargé de m'entendre avec le président lui-
» même. S. M., dont les intentions sont pures,
» se flatte que les moines de Saint-Adrien et ceux
» du même ordre, naturellement portés par leur

» institution à une vie plus parfaite et plus évan-
» gélique, feront tout de leur côté pour con-
» courir à l'entière et indispensable détermination
» qu'elle a prise.

» Je communique cet ordre royal à V. E., pour
» sa mise à exécution.

» Donné au palais, le premier février 1794.

» *Signé* FERDINAND CORRADINI. »

Depuis cette époque, le collége se distingue dans la république littéraire par les bons élèves qui en sortent. Le choix des professeurs contribue surtout à consolider sa réputation. Je croirois manquer à ma propre obligation, si je ne nommois ici celui qui fit le plus bel ornement de cet établissement, si je ne rappelois le souvenir de don Michel Belluscio, philosophe illustre autant qu'excellent orateur, dont la perte coûtera long-temps des larmes sincères à la nation albanaise.

Déjà les Albanais et les Italiens se faisoient un devoir d'envoyer leurs enfans dans ce collége, lorsque des brigands vinrent, en 1799, le mettre au pillage. Monseigneur Bugliari ne se laissa point abattre par le chagrin que lui causa cet événement désastreux; il n'épargna rien, il se priva de ses propres fonds pour rendre le collége à son premier état de splendeur.

La destinée cruelle réservée aux Albanais

vint de nouveau porter la hache de la destruction dans cet établissement : les brigands de la Calabre le saccagèrent de nouveau en 1806. L'évêque Bugliari, accablé de douleur, aima mieux périr de la main homicide des révoltés, que de fuir, que d'abandonner le lieu de ses plus tendres affections. Sa mort a laissé des regrets dans tous les cœurs. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de ses vertus.

CONCLUSION.

Si, dans un temps moins heureux, la nation albanaise reçut des bienfaits de la part du Gouvernement napolitain, combien ne doit-elle pas en espérer aujourd'hui ? Les lumières de notre siècle ont dessillé les yeux sur la fausse politique qui a causé tant de maux à ce peuple. Plus que jamais on sent la nécessité d'étendre la population dans les États, et plus particulièrement dans celui de Naples. Aujourd'hui qu'il est constant que la gloire des Alexandre, des Pyrrhus, des Scanderbegh, est due à la nation albanaise; aujourd'hui qu'un Gouvernement puissant cherche à soulager les malheureux, à récompenser ceux qui le méritent, à relever les esprits abattus; aujourd'hui enfin que ce même Gouvernement met tout en œuvre pour répandre partout les lumières de l'instruction, les Albanais doivent sourire de joie

et d'espérance. Il suffit que le collége italico
soit protégé pour produire de grandes ch
surtout en ce moment qu'il est placé sous
rection de M. D. Domenico Belluscio. Ch
doit donc se flatter d'en retirer les plus gr
avantages; la gloire en appartiendra toute au
verain, et les effets qui doivent en résulter
ront sentir dans tout le royaume.

GÉOGRAPHIE VIRGILIENNE,

Commentaire sur les Passages Géographiques les plus intéressans des Œuvres de VIRGILE.

(PAR LE RÉDACTEUR.)

La vérité poétique et la vérité physique, sans être partout et nécessairement opposées, sont pourtant d'une nature différente. L'une consiste dans l'exacte ressemblance qu'il y a entre la description et la chose décrite; l'autre n'exige qu'une parfaite harmonie entre les détails du même tableau : la première doit satisfaire la raison; la seconde ne s'adresse qu'à l'imagination, au goût et au sentiment.

Mais il y a des faits physiques généralement connus; il y a des images qui se sont en quelque sorte identifiées avec la langue elle-même : il est évident que, même dans son plus libre essor, l'imagination poétique ne sauroit méconnoître impunément ces vérités universelles. Quel poète oseroit refuser des charmes à la rose, de l'éclat au soleil, ou de la verdure au printemps? Il en est de même des *localités* consacrées par quelque événement mémorable, par quelque

tradition intéressante ou par quelque souvenir religieux.

Comment supposer que le chantre de l'Iliade ait négligé la vérité matérielle dans sa peinture de la plaine de Troye, lui dont la fidèle topographie de la Grèce peut encore de nos jours guider les pas du voyageur antiquaire? Les Grecs qui se rendoient en foule et pendant tant de siècles auprès du tombeau d'Achille, n'auroient pas manqué de remarquer les licences que le poète auroit pu prendre.

Combien d'autres endroits de la Grèce et même de l'Italie n'étoient pas continuellement visités par de nombreuses caravanes qu'y attiroit ou la religion ou la politique? Un écrivain grec auroit-il pu se permettre de rien changer aux localités de Marathon, de Salamine, des Thermopyles? Quelle magie de style et de versification auroit jamais pu faire voir une Hippocrène et un Parnasse dans la plus limpide des fontaines, et dans la plus pittoresque des montagnes de l'Illyrie ou de la Thrace? Le bûcher d'Hercule peut-il s'allumer ailleurs que sur les rochers de l'OEta? Les jeux d'Olympie peuvent-ils être célébrés à Delphes ou à Thèbes? Le Pénée peut-il arroser d'autres rivages que ceux de la Thessalie? Non; la poésie ne sauroit donner une figure de fantaisie à des objets qui sont gravés dans l'imagination et dans la mémoire de tout un peuple.

Gardons-nous donc bien de considérer les lescriptions locales des poètes grecs et romains :omme des fictions. Outre la raison générale que ious venons d'indiquer, les anciens avoient, lans leur brûlant patriotisme et dans leur goût)our la vie champêtre, deux motifs particuliers)our être fidèles à la vérité matérielle dans leurs lescriptions.

Mais gardons-nous, d'un autre côté, d'attribuer ıux poètes anciens ce même amour de l'exacti- ıde dans leurs peintures des régions éloignées ju'ils ne connoissoient que par des récits confus,)ar des bruits obscurs, ou par d'anciennes tra- ditions à moitié oubliées !

La géographie des anciens en général, et à plus forte raison celle de leurs poètes, ressemblent à un flambeau placé au milieu d'une forêt vaste et obscure : il jette de près une vive clarté; mais il ne répand sur les objets éloignés qu'une lumière trompeuse.

Homère qui, dans l'Iliade, est un topographe exact et même minutieux, n'est plus qu'un romancier ingénieux lorsqu'il conduit Ulysse au milieu des contrées fabuleuses, parmi des îles flottantes et des rochers enchantés. Faute de distinguer, dans la géographie des poètes, ce qui est une copie fidèle de la nature de ce que l'imagination seule a créé, les érudits ont singulièrement embrouillé les questions les plus curieuses

de la géographie ancienne; mais, d'un autre côté, les savans ont trop dédaigné de rechercher ce qu'il y a de vrai, d'exact, d'instructif dans ces mêmes descriptions poétiques. Tandis que la chimérique science de la géologie s'est emparé de tous les rêves des poètes qui pouvoient appuyer de vains systêmes sur la formation de la terre, on n'a pas encore recueilli tous les renseignemens que la géographie physique peut tirer des descriptions véridiques de ces mêmes poètes.

La philologie et la littérature réclament d'un autre côté une interprétation complète de plusieurs passages très-intéressans des poètes qui, en général, ont été plus négligés sous ce point que les prosateurs.

Comme nous ne prenons ici pour objet de nos recherches que les ouvrages du sage, du timide Virgile, nous aurons surtout occasion d'admirer l'exactitude que ce grand poète a su allier avec le coloris le plus brillant et le plus varié.

Nous verrons que Pline le naturaliste a eu raison de citer Virgile comme autorité pour des faits physiques. Rarement nous rencontrerons chez ce favori de Mécène le *vague* et le *vide* qui règnent dans la poésie descriptive moderne.

Nous ne trouverons pas moins digne de notre admiration le goût sûr et délicat avec lequel il a su choisir, grouper et encadrer les traits que

a muse dérobe si fréquemment à la géographie physique. Nous aurons bien à regretter que des traducteurs, d'ailleurs remplis de talent, n'aient pas toujours senti ce genre de beautés et n'aient pas mis assez de soins à les transmettre dans leurs imitations.

Un littérateur distingué, en parlant des passages géographiques de Virgile, dit avec autant de goût que de raison : « Ces détails devoient » avoir pour les Romains un charme particulier, » et nous devons les considérer comme ces col» lections de médailles antiques, si précieuses par » le fini du burin, la vérité des figures et la ri» chesse des draperies..... (1). »

Un commentaire géographico-physique sur Virgile seroit donc un ouvrage aussi utile à la littérature qu'à la géographie ancienne. Sans nous imposer une tâche aussi considérable, nous chercherons à donner une idée générale de l'art et du savoir avec lesquels Virgile emploie les détails géographiques.

§ Ier. *Observations générales. Rapidité et concision des descriptions locales de Virgile. Notes sur le Buis de Cytore.*

Observons d'abord que la rapidité avec laquelle Virgile fait passer sous nos yeux ses descriptions

(1) M. *Gaston*, préface de sa traduction de l'Énéide.

locales, rapidité dictée par le goût délicat de ce poète, ne prouve nullement qu'il y mettoit peu de soins, ou qu'il y attachoit peu d'importance. Disons plutôt, en nous servant des expressions d'un ancien critique : « Virgile évite de faire pa-» roître l'exactitude et l'étendue de ses connois-» sances; il glisse, pour ainsi dire, à la dérobée » les traits d'érudition dont il veut orner ses ou-» vrages (1). L'heureux Virgile, dit un autre » ancien, n'a eu besoin que de cueillir les fleurs » de la science (2). » C'est précisément par cette rapidité, jointe à une grande précision, que les passages géographiques de Virgile se distinguent avantageusement de ceux d'Ovide, de Stace, de Lucain, de Claudien et de tous les *poètes descriptifs modernes.*

Citons quelques exemples.

Dans les Géorgiques, livre II, v. 434—452, notre poète se propose de peindre l'utilité qu'offrent les arbres sauvages. Parmi d'autres traits géographiques dont il orne son tableau, remarquons le suivant :

« Et juvat undantem buxo spectare Cytorum
» Naryciæque picis lucos...

(1) *Macrob.* Sat. V, 18. *Fuit Virgilius ut scrupulosè et anxiè ita dissimulanter et clanculò doctus.* Comp. *Saturn.*, I, 6, etc., etc.

(2) *Plin.*, Hist. nat., l. XIV, *proœm.*

« J'aime à voir le Cytore couvert de ses buis » ondoyans, et ces forêts du Brutium si riches » en poix. »

Ce n'est pas au hasard que Virgile a choisi ces exemples, et l'élégante concision de son *lucos picis* et de son *undantem buxo* n'autorise point un traducteur à négliger ces traits essentiels, quoique rapides.

D'abord, quant à la poix qu'on tiroit de la fameuse forêt de Sila, dans le Brutium, ou la Calabre actuelle, et que Virgile désigne en indiquant un peuple voisin, les *Locriens* qui tiroient d'une ville de leur ancienne patrie en Grèce le surnom de *Naryciens*, il est inutile d'entrer dans d'autres détails que ceux qui se trouvent dans un cahier précédent de ces Annales (1), où l'on voit que Pline, Strabon, Dioscoride, et parmi les voyageurs modernes, Swinburne et Bartels, confirment l'importance donnée par Virgile à cette forêt, riche en arbres résineux, et qui forme encore un des domaines les plus lucratifs de la couronne de Naples.

Quant au mont *Cytorus*, M. Delille semble vouloir insinuer dans sa note que c'est un endroit peu connu. Nous ne pensons pas de même. Le mont *Cytorus*, selon Pline, est situé dans la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, entre Amastris (*Amassero*) et Tium (*Enéboli*) à 64,000

(1) *Voyez* notre vol. I, p. 338, 344.

pas de la dernière ville; c'est une des montagnes les plus fertiles en buis. Cet arbre, recherché pour son bois incorruptible et d'une couleur jaune-pâle, devient très-grand sur les montagnes (1). Strabon dit qu'il y avoit aussi une ville du nom de *Cytore*, qui servoit de port marchand aux habitans d'Amastris. Ephore, cité par Strabon, assure que c'étoit aux environs de Cytore que naissoit le meilleur buis et dans la plus grande quantité (2). Les chantres des Argonautes n'ont pas ignoré cette circonstance. Apollonius de Rhodes nomme *le Cytore ombragé de forêts* (3); et Valerius-Flaccus, par une allusion un peu forcée à la couleur pâle qu'on recherchoit dans le buis, désigne cette montagne par ces mots :

..... Jugo *pallente* Cytorum (4).

La célébrité poétique du buis de Cytore et du nord de l'Asie mineure en général est démontrée par tous les passages où il est question des *flûtes* dont on se servoit dans les fêtes de Cybèle et de Bacchus, divinités auxquelles le buis étoit consacré. C'est toujours « le buis sonore, le buis » mugissant, et toujours le buis des monts phry-

(1) *Plin.* Hist. nat. VI, c. 2, XVI, c. 16, c. 18, c. 40.

(2) *Strab.* Géog. l. XII, p. 376, Casaub. Cette ville existe encore sous le nom de *Kudros* ou *Ghydros*.

(3) *Apollon.* Argon., II, 944.

(4) *Val. Flac.* Argon., II, 105.

» giens, Bérécynthiens et autres de l'Asie mi-» neure (1) ». Ovide donne à Narcisse un peigne en buis de Cytore (2). Il paroît même que l'usage du buis ne se bornoit pas à de petits ouvrages de luxe ou de commodité : l'incorruptibilité de ce bois le faisoit encore rechercher pour divers usages dans la construction des vaisseaux. Par une rencontre assez plaisante, le galant Catulle et le prophète Ézéchiel peuvent être cités ensemble comme témoins de ce fait. Le premier, en décrivant son *Phaselus* ou *Barque de plaisir*, dit qu'elle n'est pas d'un bois vulgaire, mais du *buis de Cytore.*

« Amastri pontica et Cytore buxifer (3) ».

Le prophète hébreu nous assure que les Phéniciens faisoient les gouvernails de leurs vaisseaux en buis orné d'ivoire (4).

Voilà combien d'idées accessoires, combien de souvenirs le seul nom de *Cytorus* excitoit chez un lecteur romain. Et Virgile auroit placé là ce mot sans intention ! Virgile auroit réuni, par pur hasard, deux exemples si bien choisis

(1) *Virg.* Cir., v. 166. *Stat.* Thébaid. II, 663; V, 94; VIII, 221; IX, 480. *Val. Flac.* Argon. lib. II. *Sidon. Appoll.* carm. 9, v. 202. *Julius Pollux*, onom. IV, c. 9, n. 6; c. 10, n. 1.

(2) *Ovid.* Métam. IV, 311.

(3) *Cat.* IV, v. 13.

(4) *Ezéchiel*, XXVI, v. 6. (D'après *Bochart.*)

de la thèse générale qu'il expose, savoir, *l'utilité* des arbres sauvages ! Et un traducteur auroit le droit de substituer à la *pensée virgilienne*, aussi juste qu'heureusement exprimée, une vague tirade descriptive, comme par exemple celle-ci !

« J'aime et des sombres buis le *lugubre* coup d'œil,
» Et de ces *noirs sapins le vénérable deuil* (1). »

Dans une autre traduction, en général froide et dure, je trouve ce passage rendu de cette manière :

« On aime à voir Naryce et ses pins verdoyans ;
» Le Cytore paré de ses buis ondoyans (2). »

Le dernier vers est heureux ; le traducteur ajoute en note ces mots : « Le mouvement du » buis agité par le vent, sur une montagne, » ressemble en effet aux ondes de la mer ». Il semble qu'il n'a entrevu dans le vers de Virgile que la partie pittoresque et non pas la partie géographico-historique. Le *Naryciæque picis lucos* est rendu avec peu de précision. Toutefois on voit que ce traducteur est un homme instruit qui cherche de son mieux à comprendre le texte.

(1) *Delille*, trad. des Géorgiques.
(2) *Gournand*, trad. des Géorg.

§. II. *Précision et élégance que Virgile met dans ses passages géographiques. Parallèle entre lui et Ovide.*

Une des qualités qui distinguent les descriptions de Virgile, c'est l'extrême précision qui règne dans le choix des épithètes dont il accompagne les noms des lieux. Il ne dit rien de trop ; il ne s'appesantit point sur des circonstances sans intérêt, et il relève cette exactitude géographique par un choix de termes et de tournures, dicté par le goût le plus exquis.

Virgile est sûr de triompher, si on compare ses passages géographiques avec ceux d'Ovide. Prenons pour exemple la navigation d'Énée parmi les îles ioniennes. Virgile nous dit :

« Jam medio apparet fluctu *nemorosa* Zacynthos
» Dulichiumque Sameque et Neritos ardua saxis ;
» Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna
» Et terram altricem sævi execramur Ulyxi ;
» Mox et Leucatæ *nimbos aeacumina* montis
» Et formidatus nautis *aperitur* Apollo.
. . . . . .
» Protinus *aerias* Phæacum *abscondimus* arces ;
» Littoraque Epiri legimus portuque subimus
» Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem. »

Æneid. III, 269 *et seq.*

Voyons maintenant comment Ovide décrit les mêmes scènes :

« Et jam Dulichios portus, Ithacamque Samumque,
» Neritiasque domos, regnum fallacis Ulyssis
» Prætereunt vecti; certatam lite deorum
» Ambraciam versique vident sub imagine saxum
» Judicis, Actiacoquæ nunc ab Apolline nota est.
» Vocalemquœ sua *terram Dodonida* quercu,
» Chaoniosque sinus. . . . . .
» Proxima Phœacum felicibus obsita pomis,
» *Rura* petunt; Epiros ab his regnataque vati
» Buthrotos Phrygio simulataque Troja tenetur ».

METAM. XIII, 712 *et seq.*

Combien de traits pittoresques, empruntés à la géographie physique, varient et animent la description virgilienne! Ce sont les *bosquets* de Zacynthe, les *rochers* d'Ithaque, le promontoire *orageux* de Leucate. Je ne parle point de la perfection du style poétique, objet étranger à ces recherches; mais je ne peux m'empêcher d'observer en passant l'extrême beauté de cette expression :

» Aerias Phœacum abscondimus arces. »

M. Delille, que je serai quelquefois obligé de critiquer, l'a rendue d'une manière très-heureuse:

« Les rocs phéaciens ont fui dans les nuages ».

Lorsque, dans ce même endroit, Ovide veut quitter le ton d'une sèche énumération, il nous peint les *heureux vergers* d'Alcinoüs, cachés

dans l'intérieur de l'île de Corcyre; tandis que Virgile, avec bien plus de goût, se borne à nous montrer en passant la ville de Corcyre sur le haut de ses rochers. De même, Ovide fait mal à propos naviguer Énée le long de la contrée de *Dodone*, située dans l'intérieur de l'Épire, et place la *Chaonie* avant Corcyre, fautes qui ne se trouvent point chez Virgile.

Ce parallèle et vingt autres semblables qu'on pourroit établir, mettent hors de doute que Virgile a mis des soins tout particuliers dans la composition des passages géographiques dont ses ouvrages sont parsemés. Plus sobre de détails, plus élégant, plus poète qu'Ovide, Lucain et Stace, il est en même temps plus exact, plus précis, plus fidèle à la vérité physique.

§ III. *Passage des Géorgiques sur la variété des climats et des productions. Fer des Chalybes. Castors du Pont. Safran de Tmolus.*

Dans le premier livre des Géorgiques, *v.* 53, 58, le poète développe d'une manière aussi précise que brillante cette vérité géographique et physique : *Les productions varient selon le sol et le climat.*

« Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
» Arborei fetus alibi atque injussa virescunt

» Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
» India mittit ebur, MOLLES sua thura Sabæi,
» At Chalybes NUDI ferrum, virosaque Pontus
» Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum ?

En voici le sens littéral :

« Ici le blé prospère, et plus loin la vigne; » ailleurs les arbres se multiplient, et l'herbe » s'élève sans culture. Ne voyez-vous point le » Tmolus nous envoyer ses odeurs de safran, » l'Inde son ivoire, et les Sabéens *efféminés* » leurs encens; *tandis que* les Chalybes *sauvages* » nous fournissent du fer, le Pont du castoréum » très-fort, et l'Epire des coursiers dignes des » palmes d'Olympie ? »

Il est évident, tant par la particule *at*, que par l'opposition de *molles* et *nudi*, que Virgile établit ici un parallèle rapide, mais très-précis entre les productions de luxe, fournies par *le Midi*, telles que l'ivoire, les aromates et l'encens; et de l'autre côté les objets plus utiles que produit *le Nord*, tels que le fer, les chevaux, les drogues médicinales. Cette pensée de Virgile, si clairement exprimée, a été entièrement méconnue par M. Delille; ce traducteur, d'ailleurs si habile, néglige la partition qui résulte de la particule *at*, dédaigne les épithètes de *nudi* et *molles*, bouleverse l'ordre dans lequel les noms géographiques se suivent dans le texte; et, grâce à

toutes ces licences, parvient à faire d'une pensée *très-positive* dans l'original une *amplification de collége* qui ne présente, quoiqu'en vers harmonieux, qu'un sens vague et louche, si on considère l'ensemble, et qui, dans les détails, renferme plusieurs contre-sens.

Voici ce passage de la traduction de M. Delille :

« Dans ces riches vallons la moisson jaunira;
» Sur ces coteaux rians la grappe noircira.
» Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
» Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.
» Le Tmole est parfumé d'un safran précieux;
» Dans les champs de Saba, l'encens croît pour les Dieux,
» L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes;
» Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes;
» L'Inde produit l'ivoire, et, dans ses champs guerriers,
» L'Epire, pour l'Elide, exerce ses coursiers. »

La transposition de l'Inde au milieu des pays septentrionaux indique assez que, le traducteur ayant méconnu le grand contraste marqué par la particule *at*, ne voit plus dans les six faits géographiques qu'autant d'exemples de la variété des productions, et, par une conséquence immédiate, il croit indifférent dans quel ordre les ranger. Cependant son goût, son sentiment poétique lui font apercevoir que ces six propositions, *conçues de cette manière*, ne sont plus que des amplifications, et par conséquent il se met en

devoir de les relever, de les orner : il multiplie les antithèses; il prodigue les épithètes et les figures, le Tmole *parfumé*, le safran *précieux*, le castor qui *se joue*, le Pont qui *s'enorgueillit*, etc., etc.

Tous ces détails sur lesquels le traducteur s'appesantit, ne nous dédommagent pas de la pensée juste, de l'expression rapide, du bel ensemble de l'original.

D'ailleurs, ces détails, considérés en eux-mêmes, renferment beaucoup d'erreurs, beaucoup d'expressions vagues et insignifiantes, mal à propos substituées aux termes précis, exacts et pourtant très-poétiques, employés avec un choix admirable par le poète latin. Examinons le passage vers pour vers.

TEXTE.

..... Virosaque Pontus
Castorea (*subint.* mittit).....

TRADUCTION LITTÉRALE.

Le Pont fournit du castoréum très-âcre.

TRADUCTION DE M. DELILLE.

» L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes. »

D'abord, le castor ne se joue point dans les flots d'une grande mer profonde et orageuse, comme le Pont-Euxin. Un peu de réflexion eût

suffi pour éviter cette faute contre l'histoire naturelle. Virgile ne l'a point commise : sans doute, il nomme le *Pontus*, mais ce n'est pas la *mer* de ce nom qu'il veut désigner; c'est le royaume ou la région de *Pont*, et plus particulièrement la province appelée *Pontus Galatiæ*. En voici la preuve décisive. Pline, en parlant du *castoréum*, dit expressément *que le plus fort, le plus efficace* vient *du Pont de la Galatie* (1). Cette force, cette vertu médicale, est exprimée dans Virgile par l'épithète *virosa* : dans un autre endroit, Pline cite encore les *castors pontiques*, pour tracer d'après eux une peinture générale de cette espèce d'animaux (2). Il parle de l'art avec lequel ils construisent leurs habitations sur les bords des rivières; et cette particularité étoit si généralement connue, que les grammairiens romains crurent trouver l'étymologie du mot *fiber*, synonyme de castor, dans *fimbria*, qui signifie *bord, lizière* (3). Aristote avoit déjà observé que le castor n'entroit point dans la mer (4); enfin, le géographe Strabon confirme l'opinion de Virgile et de Pline sur la qualité supérieure du *castoréum* du Pont. « Des castors, dit-il, se rencontrent dans » les fleuves de l'Espagne; mais le *castoréum*

(1) *Plin.* Hist. nat. l. XXXII, cap. 3.
(2) *Id.* l. II, c. 30
(3) *Gesner,* Quadrup. p. 317.
(4) *Arist.* Hist. anim. l. VIII, c. 5.

» qu'on en tire, n'a pas la force ni la vertu médicale qui distinguent le castoréum pontique. »

Ainsi Virgile, dans son style rapide et concis, est d'accord avec la vérité physique. Le traducteur s'égare en voulant embellir ce qu'il n'a pas daigné rendre (1).

Si un traducteur moderne veut absolument embellir Virgile, la province du *Pont de Galatis*, diversement décrite selon les divers temps par Ptolémée et par Strabon, lui offre deux grandes et célèbres rivières, le *Halys* et l'*Iris*, dans les ondes desquelles il peut à son gré faire jouer les castors. Passons à un autre vers.

TEXTE.

At Chalybes nudi ferrum (sub. *mittunt*).

TRADUCTION LITTÉRALE.

Mais les Chalybes nus fournissent du fer.

(1) *Strabon*, lib. III, p. 113, édit. de Casaub., trad. française, vol. I, p. 479. Dans une note, le traducteur observe qu'Hérodote fait venir le *castoréum* du pays des *Budini*, mal à propos placés près Woronetz par Rennel. Le *grand lac marécageux*, auprès duquel les *Budini* demeuroient, paroît être le grand marais de Polésie, qui a dû être autrefois un lac et qui le redevient encore souvent au printemps et en automne. *Rzaczinsky*, Hist. nat., p. 161. *Tableau de la Pologne*, p. 28. Les castors abondent dans ce pays. Mais cette interprétation est encore plus contraire à M. Delille que la nôtre.

TRADUCTION DE M. DELILLE.

« Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes. »

Expliquons le vers. Les *Chalybes* étoient un peuple peu nombreux, mais dont l'ancienne renommée touche au berceau de la poésie. Homère (1), du moins à ce que pense Strabon (2), les indique sous le nom d'*Alybes*, et leur attribue des mines d'argent. Eschyle les appelle un peuple sauvage, inhospitalier, qui forge du fer (3). Euripide fait dire au chœur que la nécessité domte et détruit tout, même le fer des Chalybes (4). Apollonius de Rhodes parle d'eux en ces termes : « Derrière les trois villes des Amazonides, » habitent les Chalybes, les plus laborieux des » hommes; leur contrée est stérile et remplie de » rochers : ce peuple industrieux travaille des » ouvrages en fer (5) »; et dans un autre endroit il dit : « Les Chalybes ne labourent point » la terre avec des bœufs; aucun doux fruit » n'est cultivé chez eux, aucun troupeau n'erre » dans des prairies humectées par la rosée. Leur » occupation est de fouiller leur triste sol, riche

(1) *Hom.* Iliad. II, v. 856, 857.

(2) *Strab.* lib. XII, 645 *et seq.*, édit. Almel. *Eustath.*, in Dion. Periég., p. 101, v. 768.

(3) *Aesch.* Prometh., v. 689, sept. c. Theb. v. 685.

(4) *Eurip.* Alcest. v. 980.

(5) *Apoll.* Argon. l. II, v. 375 *et seq.*

» en fer ; ils en tirent de quoi se procurer des » vivres. Pour eux, jamais l'aurore ne se lève » que pour les appeler au travail. Ils passent leur » vie laborieuse au milieu de la fumée et de la » suie (1). » Valerius Flaccus en trace un tableau semblable :

« Nocte sub extremâ, clausis telluris ab antris
» Pervigil auditur *Chalybum* labor ; arma fatigant
» Ruricolæ, Gradive, tui » (2).

Ce poète attribue aux Chalybes l'invention des armes de fer, et par conséquent les accuse d'avoir rendu les guerres plus cruelles, etc. Reproche que leur font également Callimaque, Catulle et autres.

La célébrité des *Chalybes* chez les historiens, n'est ni moins ancienne ni moins générale ; Hérodote les nomme parmi les peuples subjugués par Crésus (3). Xénophon parle de leurs mines de fer ; il dit que ceux des bords de la mer étoient vassaux des Mossynèces : mais il place une autre tribu de Chalybes dans l'intérieur des montagnes, sur les confins de l'Arménie ; ceux-ci étoient libres et belliqueux (4). Aristote donne

(1) *Ibid.* v. 1003 *et seq.*
(2) *Val. Flac.* Argon. l. V, v. 140.
(3) *Herod.* l. III, c. 28.
(4) *Xenoph.* de Cyr. exp. l. IV, c. 3, p. 262 ; c. 5, p. 227 ; c. 6, p. 229 ; c. 7, p. 235, etc., l. VII, c. 8, p. 462, éd. Ox. 1703.

beaucoup de détails sur la nature de leur cuivre qui, selon lui, étoit presque aussi blanc que l'argent avant d'être fondu; ce qui explique parfaitement la difficulté que présente l'assertion d'Homère sur les mines d'argent que renfermoit le pays d'*Alybi*. Quand on voit Aristote ajouter que ce cuivre n'avoit pas besoin de l'alliage d'étain (au moyen duquel les anciens rendoient le cuivre propre à remplacer le fer), il devient presque évident que c'étoit une mine de *cuivre gris* mêlé avec du plomb, de l'argent ou de l'antimoine (1). Strabon les représente comme demeurant sur les bords du Pont-Euxin, et vivant les uns du travail des mines, les autres de la pêche; mais comme il dit que les *Chaldéens* et les *Chalybes* sont le même peuple, et qu'il étend les premiers fort en avant dans l'intérieur (2), il est permis de croire que les diverses tribus de ce nom occupoient les montagnes voisines de l'Arménie où l'on exploite encore de nos jours de riches mines de cuivre et de fer (3). Au surplus, Strabon s'accorde avec Plutarque (4) pour

(1) *Arist.* de *mirab. auscult.* Je n'ai point l'édition de Beckmann sous la main. — Comp. *Haüy*, Minéral. III, 575 *et seq.*

(2) *Strab.* lib. XII, p. 825, 826, 832, 833; lib. XIV, p. 996, 997, édit. Almelov.

(3) *Sprengel*, Biblioth. des Voy. en all. T. VIII, p. 2, 93.

(4) *Plut. in Lucullo.*

représenter les Chalybes comme un peuple assez sauvage, tandis que Mela, sans doute par erreur, les peint comme livrés au plaisir et à l'oisiveté (1). On pourroit cependant conclure du silence de Pline sur les métaux de ce pays, que les Chalybes avoient perdu leur ancienne industrie. Quelques auteurs moins connus, tels que Daimachus, Eudoxus et autres (2), parlent de l'excellence du fer, ou plutôt de l'acier chalybitique. Justin, ou Trogue Pompée, s'est amusé à créer un peuple des Chalybes en Espagne (3). Virgile lui-même, pour vanter les mines de l'île d'Elbe, ne trouve de comparaison plus flatteuse que celle avec les mines de Chalybes.

« Insula in exhaustis *Chalybium* generosa metallis ».

Après cette déduction des faits, le lecteur

(1) *Mela*, l. I, c. 20.

(2) Cités par *Bochart* dans son *Phaleg*, p. 208.

(3) Quelques auteurs ont pensé que le vrai nom des *Chalybes* étoit *Chaldéens*, comme le dit Strabon (*loco citato*), et comme Plutarque semble également l'indiquer *in Lucullo*. Nous voyons le huitième *Thema*, ou Gouvernement de l'empire byzantin, porter le nom de *Chaldia*, et les habitans, de *Chaldæi*. La capitale de ce gouvernement étoit *Trapezus* en Trébisonde. *Voyez* Constantin Porphyrogénète, Them. l. I, p. 9, in Corp. Byz. t. XXII, et *Banduri*, imp. Orient., tom. I. Le nom de *Chalybes* ne seroit dans cette hypothèse qu'un nom appellatif qui signifieroit *ouvriers en acier*, et l'on pourroit justifier Trogue Pompée d'avoir placé des *Chalybes* en Espagne.

jugera lui-même entre Virgile et M. Delille. L'un indique avec précision un peuple fameux dans les annales politiques du monde primitif; l'autre y substitue le nom vague du *Pont*, qui embrasse trente ou quarante nations : l'un nous peint un peuple qui travaille dans ses forges, presque dépouillé de tout vêtement, *nudi*, mot qui rappelle à la fois l'idée de *sauvage* et de *laborieux* en opposition avec *molles Sabæi*, les peuples efféminés du Midi; l'autre nous donne en place de ce tableau virgilien une simple figure de rhétorique « *le Pont s'enorgueillit* » : enfin, l'un nous indique, comme une des productions caractéristiques du nord, le fameux acier des Chalybes, le premier acier qu'on eût vu transformé en glaives meurtriers et teint du sang humain; l'autre nous parle vaguement de *mines fécondes*, expression qui pouvoit tout aussi bien s'appliquer aux mines d'or de l'Inde.

Il nous reste à examiner un vers, qui, bien compris, eût dû fournir à la plume brillante de M. Delille une image très-gracieuse.

TEXTE LATIN.

« Nonne vides croceos ut Tmolus odores
» Mittit..... »

TRADUCTION LITTÉRALE.

« *Ne voyez-vous pas le Tmolus* (nous) *envoyer*
« *des parfums de safran?* »

TRADUCTION DE M. DELILLE.

« Le Tmole est parfumé d'un safran précieux. »

Commençons par une explication géographique et historique du texte :

Le *Tmolus* est une des branches de la chaîne du Mont Taurus, qui s'avancent dans les plaines de l'Asie mineure, et particulièrement dans l'ancienne *Lydie*. Homère applique à ces monts une épithète qui peut signifier *couvert de neige*, ou seulement *éclatant comme la neige* (1). Denys le Périegète lui donne l'épithète : *battu des vents* (2). Pline nous apprend que l'ancien nom de cette montagne étoit *Timolus* (3), et que le sommet s'appeloit *Tempsis* (4) : on y trouvoit des pierres de touche (*lapis lydius, heraclius, coticula*); ces pierres étoient entraînées par la rivière Tmolus (5) : les habitans des parties supérieures de Tmolus atteignoient l'âge à 150 ans; enfin, le vin Tmolite, ainsi appelé de cette montagne, étoit au nombre des plus fameux, à cause de sa douceur et de la promptitude avec laquelle il prenoit les caractères de la

(1) « *Nephoeis* ». Iliad., l. II, v. 86, l. XIII, v. 385.
(2) *Dion. Per.*, v. 830.
(3) *Plin.* Hist. nat., l. V, c. 29.
(4) *Id.* l. VII, c. 48.
(5) *Id.* l. XXXIII, c. 8. *Theophr.* de Lapid.

étusté (1). Galien fait du Tmolus une montagne de la *Cilicie*; ce que le savant Ortelius explique très-bien par un passage de Strabon, où ce géographe dit que les Ciliciens s'étendoient autrefois jusque dans les plaines de la Lydie (2).

Dans tout ce détail, on ne voit pas encore pourquoi Virgile fait venir de Tmolus les parfums de safran dont se servoient les Romains. A la vérité, le Tmolus nourrit des arbrisseaux odoriférans, des cistes d'où l'on tire du *laudanum* (3); mais il n'est pas sûr qu'on y trouve du safran. Or, nous savons pourtant que Virgile aime à n'employer que des images strictement vraies. Essayons donc de mieux approfondir le sens du texte.

Le Tmolus s'étend vers la Cilicie; il étoit même autrefois compris dans les possessions des Ciliciens. Or, la Cilicie produisoit le meilleur safran que les anciens connussent; celui de *l'antre corycien* jouissoit surtout d'une grande célébrité (4). Le mont Olympe, en Lycie, en produisoit égale-

(1) *Plin.*, l. V, c. 29; l. XIV., c. 7. Comparez *Virgil.*, Georg., lib. II, v. 97. *Ovid.*, Métam., l. VI, v. 15.

(2) *Ortel.*, Thes. in voce *Tmolus.*

(3) *Chandler*, Voyage en Grèce et en Asie mineure, tom., II, p. 153 de la trad. franç.

(4) *Plin.* Hist. nat. l. XXI, cap. 6; *Strab.*, l. XIV, p. 461, édit. Casaub. Cet antre étoit probablement un cratère éteint.

ment de très-bon. Ainsi, du temps de Virgile, cette plante embaumoit de son parfum les montagnes de l'Asie mineure, et principalement de la partie méridionale. Virgile pouvoit donc nommer le Tmolus pour l'Asie mineure en général.

Mais quelle importance le poète romain attachoit-il donc au *safran* pour le placer à côté de l'*encens* et de l'*ivoire?* Pourquoi une plante assez commune figure-t-elle parmi les marchandises les plus précieuses? Il est facile de répondre à cette question. Les Romains, à l'exemple des Grecs et surtout des Siciliens, couvroient leurs théâtres de safran, afin d'y répandre une odeur agréable; plus tard ils poussèrent la recherche jusqu'à faire triturer le safran dans de l'eau, et même dans du vin, dont ils inondoient toute la salle du spectacle, soit en faisant monter peu à peu cette liqueur parfumée par le bas de l'*arène*, soit en la soulevant par des tuyaux cachés d'où elle retomboit en rosée sur les spectateurs (1). Le safran qu'on employoit dans ces jeux d'un luxe raffiné devoit être de Cilicie, comme entr'autres Martial nous l'apprend.

« Et *Cilices* nimbis hîc maduêre suis. »

Lib. Spect. ep. 3.

« Lubrica *Corycio* quamvis sint pulpita nimbo. »

Lib. IX, ep. 39.

(1) *Plin.*, l. XXI, c. 6. *Sen.* Nat. Quæst., l. II, c. 9, Epist. 90. *Apul.* Asin. aur. l. X. *Ovid. Prop. Mart.*, etc.

Il ne faut pas s'imaginer que ce genre de luxe ait été postérieur au siècle de Virgile. Un passage de Lucrèce prouve que déjà, du temps de la république, cet usage étoit connu.

« Et cum scena *croco* cilici *perfusa* recente est. »

Par *croceos odores*, Virgile ne veut donc pas indiquer le *safran* purement et simplement; il fait allusion au *vin safrané* dont on parfumoit les théâtres. On y employoit toujours un *vin doux*, comme Pline nous l'apprend (1) : or, selon ce même naturaliste, le *vin de Tmolus* étoit renommé par sa douceur; donc il est probable qu'en y triturant du safran, on en composoit une liqueur d'un parfum exquis, et que c'est là le motif qui a engagé Virgile à nommer précisément le *Tmolus*.

Résumons maintenant l'ensemble des passages que nous venons de commenter, et opposons à la brillante poésie de M. Delille une *imitation* en prose.

« Ne voyons-nous pas, dit Virgile, le Midi » et le Nord envoyer à l'Empire Romain des » tributs différens ? L'un entretient notre luxe; » l'autre pourvoit à nos besoins. Ici, le vin sa- » frané de Tmolus parfume nos théâtres; l'Inde » envoie son ivoire; la voluptueuse Sabée offre

(1) *Loco citato.*

» son encens; là, le Chalybe sauvage forge son
» acier pour nos légions; dans les rivières du
» Pont, le castor est mis à tribut par nos mé-
» decins, et l'Epire élève les coursiers qui doi-
» vent briller dans nos jeux publics. »

§. IV. *Exemple de l'exactitude de Virgile. Sa description de la vallée d'Amsanctus.*

Peut-être quelques littérateurs diront que nous insistons trop sur l'exactitude géographique, en commentant l'ouvrage d'un poète. Nous croyons qu'un lecteur assidu de Virgile nous justifiera facilement d'un semblable reproche. Ce poète, nous le pensons, a très-souvent cherché l'exactitude. Souvent ses descriptions égalent ou surpassent même en précision celles que nous ont laissées les historiens et les géographes. Je ne citerai qu'un seul exemple, celui de *la vallée d'Amsanctus*. Virgile nous le peint de la manière suivante (1) :

« Est locus Italiæ medio, sub montibus altis,
» Nobilis et famâ multis memoratus in oris,
» Amsancti valles. Densis hunc frondibus atrum
» Urget utrinque latus nemoris, medioque fragosus
» Dat sonitum saxis et torto vortice torrens.
» Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis,
» Monstratur, ruptoque ingens Acheronte vorago
» Pestiferas aperit fauces quîs condita Erynnis
» Invisum numen, terras cœlumque levabat. »

(1) *Virg.* Eneid. VII, p. 563, 571.

Nous citerons ici la traduction de M. Delille, qui, bien qu'un peu verbeuse, rend avec fidélité le sens du texte.

« Au sein de l'Italie et sous des monts affreux
» S'étend un noir vallon où des feuillages sombres
» Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres;
» Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
» Roule et, battant les rocs de ses eaux vagabondes,
» Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
» Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
» S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
» Du séjour ténébreux épouvantable entrée :
» Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée
» Plonge et dérobe au jour un visage odieux
» Et soulage en partant et la terre et les cieux. »

Sans doute, en supprimant le nom *d'Amsanctus*, le traducteur étoit de l'avis de ceux qui ne voient dans ce passage de Virgile qu'une fiction poétique. Pourtant Pline nomme le *lac Amsanctus;* il le place dans le pays des Hirpins, auprès du temple de la déesse *Méphitis;* il ajoute que ce lac exhaloit une vapeur mortelle, et que ceux qui avoient osé y plonger, avoient payé de leur vie cette curiosité téméraire (1). Cicéron parle du *terrain d'Amsanctus;* il le place également chez les Hirpins, et le caractérise par

(1) *Plin.* lib. II, cap. 93.

l'épithète *mortifera* (1). Claudien en fait mention dans ces vers :

> Tunc et pestiferi pacatum limen Averni
> Innocuæ transistis aves, *flatumque* repressit
> *Amsanctus ;* tacuit fixo torrente *vorago*.

Quoiqu'un vieux commentateur de Virgile, le laborieux Servius, ait remarqué l'accord qui règne entre tous les anciens à l'égard de la position du lac Amsanctus ; quoique *Parrhasius*, dans son commentaire sur Claudien, ait expressément observé que le lac Amsanctus portoit le nom moderne de *Mufiti* (2), il a plu à quelques modernes, entr'autres à Leander Albertus et à Paul Merula, de confondre ce lac méphitique et pestilentiel avec le charmant lac Velino ou Piedeluco. Le seul argument plausible est l'existence d'une vallée, nommée *Nesancto*, près de Velino (3). Mais le nom *Nesancto*, c'est-à-dire *Nonsanctus*, signifie évidemment le contraire d'*Amsanctus* ou *Ampsanctus*, c'est-à-dire *Ambi-sanctus*, tout saint, consacré dans toute son étendue.

Ortélius, qu'il faut toujours consulter, cite un auteur italien, *San-Felici*, qui, dans un ouvrage sur la Campanie, indique la vraie situation de la

(1) *Cic.* de Divin. I.

(2) *Ortel.* Thesaur, in voce *Ansancti Valles.*

(3) *Leand. Alb.* Ital. Descr. p. 150 *et seq. Merula*, Cosmogr., P. II, lib. IV, p. 697.

vallée d'Amsanctus ; c'est, dit-il, *la vallée di Frecente.*

Le premier écrivain moderne, généralement connu, qui ait éclairci ce point de géographie, c'est *Cluverius ;* il a retrouvé l'endroit décrit par les anciens, entre les villes de Trigente et d'Ariano. Au milieu des Apennins, l'endroit où est le lac s'appelle *Mufiti*, c'est le nom de *Mephitis corrompu* (1). L'odeur pestilentielle se fait sentir à un mille d'Italie, et Cluverius ne s'en approcha qu'avec une extrême précaution.

Un voyageur moderne, le comte de Frédéric de Stolberg, nous en donne une peinture plus animée et plus détaillée. « Parmi des hauteurs, couronnées de chênes, nous vîmes tout-à-coup un » ravin assez profond. Dans ce vallon coule une » source sulfureuse. Elle n'avoit que peu d'eau » lorsque nous la visitâmes; mais son lit large » et pierreux nous prouvoit qu'elle formoit, en » automne et en hiver, un torrent considérable..... » En bas du ravin est un étang qui peut avoir » soixante pas de circonférence. Ses eaux grisâtres et troubles bouillonnent en plusieurs » endroits. Près des bords un jet d'eau s'élance » à hauteur d'homme ; il ne tarit dans aucune » saison ; le bruit et l'écume nous l'annonçoient » comme une source chaude et même bouillante ;

(1) *Cluver*, Ital. ant., p. 1201.

» en l'approchant, nous en trouvâmes les eaux
» très-froides.... Tout cet enfoncement ressemble
» à un cratère de volcan. Le sol semble caver-
» neux; du moins on y voit plusieurs ouvertures.
» La terre nous parut couverte d'une croûte de
» soufre. Enfin tout nous rappela la fameuse
» *Solfatare* près Pouzzoli (1). »

Voilà un phénomène de géographie naturelle, dont nous devons en quelque sorte la connoissance à la muse de Virgile. Peut-être ce poète en parle-t-il en témoin oculaire. Car ce n'étoit point au milieu du tumulte et des dissipations d'une grande capitale, que Virgile méditoit ses chants immortels; il avoit trouvé dans une campagne voisine de Naples (2) ce tranquille loisir qui est le premier besoin des vrais amis des lettres. Souvent, sans doute, il erroit dans les forêts de l'Apennin, seul avec les Muses; c'est dans une de ces excursions qu'il vit le lac *Amsanctus*, et, toujours ardent à consacrer dans ses vers les scènes d'Italie, il peignit cette *Solfatare* comme une nouvelle entrée des enfers.

(1) *Stolberg*, Reise, etc., tom. III, p. 154.
(2) *Aul. Gell.* VII, 20.

(La suite à un prochain Cahier.)

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° VIII.

Réclamation de M. DE VESVROTTE contre le Voyage au Cap-Nord, publié sous le nom de M. ACERBI.

Dijon, 31 mai 1808.

En lisant vos *Annales*, Monsieur, j'ai appris, non pas sans quelque surprise, que le voyage publié sous le nom de *Joseph Acerbi* est d'un M. de *Saint-Mauris*. Seriez-vous assez bon pour satisfaire, au sujet de cet individu, ma curiosité que vous avez fait naître? Quel est ce M. de Saint-Mauris? Est-il connu sous quelque autre rapport? quel motif a-t-il eu de se déguiser comme il l'a fait? Pourquoi son traducteur cherche-t-il à induire le public en erreur, en le disant né à Castelgofredo en Lombardie? Telles sont, Monsieur, les questions auxquelles vous m'obligerez de me répondre (1).

(1) C'est le *Journal de Physique*, rédigé par M. de Laméthrie, qui nous a appris le nom de l'auteur du *Voyage au Cap-Nord*. Nous n'avons aucun autre renseignement à cet égard. (*N. d. R.*)

Je l'aimois beaucoup mieux Italien que Français; ce nom d'*Acerbi* me plaisoit, j'y trouvois du piquant et en même temps une sorte d'analogie avec le caractère de l'auteur. Celui de *Saint-Mauris*, au contraire, est insignifiant pour moi.

Permettez donc, Monsieur, que je conserve à l'auteur le nom d'*Acerbi*, qui me paroît expressif et m'explique en quelque sorte la mauvaise humeur qu'il me témoigne, sans que je sache trop pourquoi. La mienne à son égard seroit mieux fondée; car, après avoir mutilé des inscriptions que j'avois écrites sans prétention au fond de la Laponie, à la sollicitation des pasteurs qui ne manquent jamais d'exiger cette marque d'intérêt de la part des voyageurs auxquels ils ont donné l'hospitalité, il s'est plu à les rendre de la manière la plus barbare, altérant mon *propre* nom qu'il a la courtoisie d'italianiser, me faisant méconnoître jusqu'au nom de ma patrie que César dans ses commentaires m'apprit dès ma plus tendre enfance; écrivant en toutes lettres ce qui l'étoit en chiffre, et établissant par ce moyen la date de mon voyage en 1902. Une troisième inscription, laissée au pasteur d'Iokimoki, n'est pas, pour mon bonheur, parvenue à la connoissance de notre voyageur qui ne l'eût pas traitée avec plus de ménagement.

Le fait est que M. Acerbi, avec lequel il semble que je différois d'opinion politique, en a pris de l'humeur que je lui pardonne bien volontiers. Il pouvoit me plaisanter avec infiniment de succès sur une mauvaise prédiction que je faisois en 1792; et les rieurs eussent tous été de son côté, aujourd'hui que seize années qui équivalent à seize siècles, par la variété et l'importance des *événemens*, donnent tant de facilité à les juger plus sainement : mais il a eu la maladresse de négliger cet avantage, et s'est

contenté de supprimer ce qui, après avoir caractérisé mon opinion, donnoit un sens à ce qui en est la suite, et que les curés lapons qui écorchoient le français, appeloient une MARCHE-ROUTE.

Comme je tiens, Monsieur, à ce que vous ne partagiez point l'erreur de M. Acerbi, je vais vous transcrire littéralement ce qui se trouve écrit sur mon Journal à l'article *Juckas-Jerfvi*, où ce voyageur n'est jamais allé : il prétend qu'il y a un livre dépositaire des inscriptions, ce qui est complétement inexact; celle de Regnard existe sur un morceau de planche de chêne cintré, et la mienne, transcrite, par le frère du maître d'école, sur un grand tableau, était, à mon retour à Juckas-Jerfvi, suspendue dans l'église au-dessus de la porte de la sacristie.

Carolus Richard de Vesvrotte vir nobilis ex Divione (Dijon) *in Burgundiâ præses in supremâ rationum curiâ has visitavit regiones die quartâ februarii* 1792. *Gallia me genuit, Gallia ! heri gloriosa, hodiè contempta, cras forsitan nihil. Regi fidelis, patriâ sub rege quondam felice, nunc plebeiand tyrannide oppressâ emigravi. Magnam Britanniam, Hispaniamque jam cognoscebam; primùm in Italiam, posteà in Helvetiam reversus, per totam Germaniam, Poloniam, Moscoviam peregrinatus, per Finlandiam Holmiam accessi, unde in Laponiam incurri in societate Francisci Ontiveri ex Hellin in regno Murciæ : hospicium dedit venerandus admodùm Juckas-Jerfviensis pastor Daniel Engelmarck, cui testimonium gratitudinis meæ hìc offero.*

M. Acerbi dit *Vesvrotti..... Dijone... nationum... revisens Stockholmiam... Outaveri... affero.*

« A l'article *Enontichis*, M. Acerbi dit : M. Vesvrotte, » venu ici pour faire savoir aux Lapons comme il l'avoit » annoncé aux Finlandois, en latin français, qu'il avoit été

» ci-devant président au parlement de Dijon ». Si M. Acerbi place Juckas-Jerfvi en Finlande, je lui demanderai où il prétend que commence la Laponie. Du reste il paroît qu'il traduit aussi infidèlement qu'il transcrit; car d'après lui il eût dû me qualifier de *président des nations*, et d'après moi de *président à la Chambre des Comptes*. Il semble avoir adopté un *mezzotermine*.

En ce même endroit, j'écrivis sur le registre des dépenses de l'Église, qui me fut présenté au moment où, déjà entré dans mon traîneau, j'avois pris congé de mon hôte :

Libertatem quærens, seditionisque theatrum fugiens hìc fuit die quindecimo martis anno 1792, *Carolus Richard de Vesvrotte, Divionensis, præses in supremâ rationum curiâ Burgundiæ.* M. Acerbi dit : *Libertatem..... quærensæ..... millesimo nonagentesimo secundo..... Vesvrotti Dijonensis.*

De tout cela je conclus que M. Acerbi s'est fait copier ces différentes inscriptions par une personne qui, n'entendant pas le latin, a écrit comme il a cru lire; d'où s'ensuivent quelques absurdités que M. Acerbi, avec moins de partialité et plus de justice, eût pu attribuer à son copiste plutôt qu'à moi. Avec un peu de jugement, il eût réformé son *Libertatem quærensæ* qui démontre trop ce que j'avance.

Après avoir été obligé de transcrire pour ma justification une partie de mon Journal, qu'il me soit permis d'en transcrire une de celui de M. Acerbi. Je choisirai celle qui renferme le plus de sublime, celle où son traducteur dit dans l'avant-propos avoir *employé la pompe du style* pour rendre *la grandeur des images* (1). C'est la description

(1) La France et l'*univers* connoissent depuis long-temps le *style pompeux* de M. *Joseph Lavallée*, traducteur de M. Joseph Acerbi.

du Cap-Nord, ce but de son voyage qu'il paroît si glorieux d'avoir atteint, ce fameux rocher dont l'aspect semble avoir été, de son aveu même, l'unique motif de son entreprise.

Quant à moi, je croyois m'être mis à l'abri de toute critique, en confiant de modestes phrases aux habitans du 69e degré; M. Acerbi m'a appris que je m'étois trompé, et, en dépit de ma répugnance, a voulu me donner quelque célébrité. Je me crois donc autorisé à faire aussi des observations sur ce qu'il a jugé digne d'être présenté au public. C'est M. Acerbi qui parle : « Le Cap-Nord, *formidable* objet d'une curiosité victorieuse de tant d'obstacles, *de périls* et de fatigues, but vraiment *colossal* d'un voyage aussi long entrepris pour *le seul bonheur de le toucher*, et pour qu'il fût dit une fois *sans imposture* que des hommes ne s'étoient arrêtés que là où la terre leur avoit manqué..... Notre orgueil *devint grand* de notre succès; nous nous trouvâmes *spectateurs* de notre propre audace; et, foulant cette terre que *nul avant nous n'avoit foulée*, il nous sembloit y marcher non en hommes, mais en *créateurs*... Nul oiseau terrestre dont le vol *brise* la monotonie des airs, nulle *voix* que le mugissement des mers, le sifflement des tempêtes, un océan *incommensurable*, un ciel *sans horizon*, un soleil *sans repos*, des nuits *sans réveil*, *l'infécondité*, le silence, la désolation : voilà les traits de ce tableau sublime, voilà le Cap-Nord!!!! »

Voilà, il faut l'avouer, une nombreuse réunion d'absurdités; je souhaiterois qu'il fût possible de les attribuer au copiste, afin de pouvoir en décharger M. Acerbi et son traducteur. Rien ne me paroît plus comparable à ce morceau de prose poétique (pardonnez-moi, Monsieur, le trivial de la comparaison), que le chant d'une poule qui,

avec grand fracas, nous annonce qu'elle vient de pondre.

Je n'ai pas eu, comme M. Acerbi, l'avantage inappréciable à ses yeux de m'asseoir sur le rocher le plus septentrional de l'Europe; mais, à ce seul point près, j'ai couru des dangers tout aussi imaginaires que les siens, et mon amour-propre n'avoit pas songé à s'en enorgueillir avant qu'il m'eût fait partager son enthousiasme.

Le fameux vers de Regnard (1), qui présente une idée si ingénieuse, semble avoir été peu goûté de M. Acerbi; il en éprouve un sentiment de jalousie qu'il ne cherche pas même à dissimuler. Il accuse cette expression *d'imposture* à l'égard de Regnard, et se l'approprie modestement; mais on ne sauroit l'en laisser jouir si paisiblement. Au figuré, Regnard étoit bien en droit de se dire au bout du monde: et si M. Acerbi tient au sens littéral, un bourgeois de Paris, qui va voir la mer à Dieppe, y trouve les limites de la terre bien plus que M. Acerbi au Cap-Nord où des îlots sans nombre détruisent cette illusion, ou du moins la modifient.

Je devrois terminer cette lettre, Monsieur, déjà trop longue; mais deux passages qui se présentent à ma mémoire, justifient trop le nom *italien* de l'auteur pour que je me refuse de vous en entretenir.

Après un séjour de deux mois à Uleaborg où les voyageurs sont comblés de prévenances et d'amitié par les habitans de toutes les classes, qui s'empressent à l'envi de leur rendre le séjour de la ville agréable, M. Acerbi fait, en quittant ces aimables hôtes, les remarques suivantes : « Il est dans les villes de province une foule de » circonstances qui dédommagent le voyageur de la priva» tion des amusemens si ordinaires dans les capitales. » L'hospitalité y règne à un plus haut point; un étranger

(1) Stetimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

» y est traité comme une personne de la première dis-
» tinction, *une partie par vanité*, sans doute, et aussi
» pour remplir leur temps (le temps de qui?) par les
» agrémens de la variété ». En vérité, voilà les habitans d'Uleaborg bien payés de leurs prévenances, et cette manière d'exprimer sa reconnoissance appartient plus à M. Acerbi qu'à M. de Saint-Mauris.

Il est un autre passage qui, à la première lecture, m'avoit presque déterminé à une réfutation que j'ai ensuite abandonnée par paresse. C'est celui où, sur la simple autorité d'un paysan de Vergaba, l'une des îles d'Aland, qui lui servoit de guide, c'est-à-dire sur celle d'un postillon (dont il dépeint le caractère comme très-enjoué et aimant beaucoup à s'égayer), il déclare tout le clergé suédois vain, orgueilleux, fainéant, intéressé et avide. Ayant été à même de fréquenter, dans mes voyages à travers ce pays, depuis l'archevêque d'Upsal jusqu'au curé d'Enonteckis, qui est la paroisse de Laponie suédoise la plus septentrionale, je n'ai rien remarqué, ni dans le haut ni dans le bas clergé, qui puisse donner lieu à une inculpation aussi outrageante.

D'où je conclus, Monsieur, que si M. Acerbi a cru pouvoir, sans aucun titre, se permettre d'italianiser mon nom, ce qui n'a du reste aucun inconvénient, tout le monde est en droit de franciser le sien pour le mettre en analogie avec ses écrits; et que si, dans M. Mauris, ce nom est une affaire de choix, il ne pouvoit pas en faire un plus heureux.

J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

RICHARD DE VESVROTTE.

Notice des Cartes du Royaume de Suède, publiées dans le Pays même.

Olaus Magnus, dans son *Historia septentrionalis*, imprimée à Rome en 1539, fournit le premier une carte de la Suède, projetée entièrement de mémoire, portant toutes les marques de l'enfance de la géographie, et donnant une idée très-erronée de la situation et de la forme du pays. Néanmoins elle servit long-temps de base aux cartes qu'on a faites des régions du Nord. L'an 1603, Charles IX chargea l'architecte et géomètre royal, *Andreas Buré*, né en 1571, mort en 1646, de mesurer toutes les provinces, et de dresser une carte générale du royaume. Cet homme actif et habile fit non-seulement lui-même des observations et mesures astronomiques, aussi exactes que les instrumens défectueux de ce temps le permettoient de les rendre, mais il envoya encore à cet effet, dans le même dessein, deux collaborateurs en Laponie.

Son *Orbis arctoi, imprimisque regni Sueciæ tabula*, gravée en six feuilles *royal-in-folio* par V. S. *Trauthman*, parut à Stockholm en 1626. La Suède et les pays voisins eurent une figure plus conforme à la vérité; et ces feuilles furent copiées et répandues dans plusieurs formats par tous les fabricans de cartes géographiques de ce temps. *Buré* devoit dresser encore, par ordre de Gustave-Adolphe, une suite de cartes spéciales et de dessins des provinces particulières, des ports, villes, mines, etc.; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu exécuter cette commission dans toute son étendue. Neuf cartes spéciales, achevées par lui, furent communiquées, avec le consentement du

cées soudoise, aux *frères Blaeuw*, à Amsterdam, qui les publièrent, en 1661, dans leur grand atlas universel.

Il existoit déjà, pour la continuation de ces travaux géographiques, et dans des vues d'économie politique, un bureau d'arpentage du pays; mais ce n'est que sous le baron *Charles de Gripenhielm*, nommé, en 1685, directeur en chef de l'arpentage, que cette institution fut véritablement organisée; et les arpenteurs reçurent, en 1686, une instruction complète. Plusieurs cartes particulières des provinces, ainsi qu'une nouvelle carte générale (mais dont le gouvernement ne voulut point permettre la publication), furent dressées sous la direction de Gripenhielm. Il ne fut permis qu'au comte *Dahlberg* de prendre inspection des travaux de M. Gripenhielm pour la rédaction de la *Suecia antiqua et hodierna*, grand ouvrage orné de belles gravures, qui toutefois ne fut livré que plus tard au public. Cependant M. le comte d'*Avaux*, ministre français à la cour de Suède, sut se procurer secrètement une copie de la carte de Gripenhielm, laquelle fut publiée par *Delisle*, en 1705, sur deux grandes feuilles, et recopiée postérieurement par tous les autres géographes. En 1735, on abandonna enfin les préjugés politiques qui, jusqu'alors, s'étoient opposés à la publication de cartes plus exactes; les États accordèrent une somme d'argent considérable pour mettre le bureau d'arpentage à même de dresser et publier de bonnes cartes, en défendant l'importation de toutes les copies quelconques. Le bureau ne tarda pas à se pourvoir d'excellens instrumens astronomiques, afin de perfectionner ses observations.

Presque à la même époque, en 1736, quelques mathématiciens français furent envoyés en Westerbotn (Westrobotnie) pour mesurer un degré du méridien; et ils déterminèrent, à cette occasion, bien exactement la si-

tuation géographique de plusieurs villes. L'académie des sciences, nouvellement fondée, fit faire de même des observations en différens endroits du royaume, et les publia dans ses mémoires.

Dans ces circonstances, et après les progrès qu'avoient faits les sciences mathématiques en général, il étoit naturel que les nouvelles cartes fussent beaucoup supérieures aux anciennes. Depuis 1739 jusqu'à 1789, le bureau d'arpentage a publié une suite de cartes, tant de provinces entières que de districts, par différens auteurs, principalement par *Biurmann* et *Marelius*, mais d'un mérité très-inégal. Une carte générale du pays parut, en 1747, assez imparfaite, quoique meilleure que celle de M. Delisle. Toutes ces cartes sont mal exécutées, et gravées avec beaucoup de négligence : ce n'est que depuis 1789 qu'on a commencé à y mettre plus de soin. Les travaux du bureau d'arpentage n'avancèrent cependant que fort lentement; la méthode avoit vieilli : les ingénieurs du bureau n'étoient point d'accord entre eux.

Un particulier plein de mérite, le baron *Samuel Hermelin*, conseiller des mines, conçut donc l'idée patriotique de remédier au besoin d'une collection complète de cartes sur les États suédois. Il procura les instrumens les plus parfaits, et fit faire des observations dans toutes les parties du royaume par des mathématiciens habiles. Le premier volume, composé de dix-huit feuilles, et contenant, outre une carte générale et quelques vues, la Finlande, les provinces septentrionales et moyennes de l'empire, ou la Suède proprement dite, d'après la division politique en gouvernemens (*Lœn*), a paru, depuis 1797 jusqu'en 1806, sous le titre de *Géografiske Chartorœfwer Swerige, jœmte bifogade Ritningar*, c'est-à-dire : Cartes géographiques de la Suède, accompagnées

de dessins. Le format de ces cartes est l'*in-folio* ordinaire, le papier est bon, la gravure et l'enluminure sont nettes et claires; la valeur intrinsèque répond aux qualités extérieures. La première partie complète coûte 10 rixd. 32 sk. banco (environ 45 francs). Pour les provinces méridionales, il faut s'accommoder encore des cartes antérieures du bureau d'arpentage, dont les principales sont : *Charta œfwer sodra Delen af Swerige* (Suède méridionale), par *Marelius*, 1778; *Ostgothland* (Ostrogothie), par le même, 1779; *Skaraborgslæn* (gouv. de Skaraborg), 1780; *Elfsborg og Wenersborgs hoefdingedœme* (gouv. d'Elfsborg et de Wennersborg), 1781; *Skåne* (Scanie), par G. *Biurmann*, 1782.

Plusieurs petites feuilles, en partie excellentes, sur des contrées entières et sur des districts séparés, se rencontrent dans des ouvrages topographiques, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, et même dans des dissertations académiques.

L'amiral Nordenanker a rédigé avec soin et publié des cartes maritimes des côtes de la Suède et de la mer Baltique. Douze feuilles en ont paru depuis 1782 jusqu'en 1798. Un catalogue de toutes les anciennes cartes de la Suède se trouve dans C. G. *Warmholz, bibliotheca historiæ sviogothicæ*, 1re partie, embrassant la littérature de la géographie suédoise en général; Stockholm, 1782, p. 1 à 38; et un recensement de toutes les cartes publiées en Suède, dans C. W. *Ludeke's Schwed. Gelehrsamkeits archiv* (archives des sciences en Suède, par *Ludeke*); vol. 4, p. 255—278.

Le bureau d'arpentage est établi à Stockholm. Il est composé d'un directeur, d'un inspecteur, de dix ingénieurs et de quelques autres employés. Il y a en outre, dans toutes les provinces, un nombre plus ou moins grand

d'arpenteurs au service du gouvernement ; leurs fonctions sont doubles : 1° ils arpentent et lèvent le pays, tant par rapport à la géographie que pour les intérêts du gouvernement et des propriétaires. Leurs opérations servent au cadastre du pays, à la révision de l'impôt et à l'abolition des communautés (*Storskiften*), objet infiniment important pour la nation suédoise. Il entre dans leurs fonctions de prononcer en même temps sur la qualité du sol ; et les arpenteurs suédois doivent, par conséquent, posséder en outre des connoissances économiques. 2° Le réglement de toutes les mesures et de tous les poids fait également partie de leurs fonctions.

L'esprit de corps diminue les avantages que la géographie pourroit espérer des connoissances étendues que possèdent plusieurs membres du bureau d'arpentage de Stockholm.

La Confrérie de la Corne, par M. A. de KOTZEBUE, traduit de l'Allemand.

La vérité est dans le vin, dit un ancien proverbe latin, auquel le poète Owen ajoute : « En ce cas, les Allemands seront sûrs de la trouver. »

« Si latet in vino verum, ut proverbia dicunt,
» Invenit verum Teuto, vel inveniet. »

Long-temps avant Owen, ainsi que bien du temps après lui, on s'est moqué en vers et en prose du penchant des Allemands pour la boisson. Tacite dit ; « Boire nuit et jour n'est point honteux chez les Germains ; ils font des alliances, des réconciliations tout en buvant ; c'est en buvant qu'ils élisent leurs chefs, et qu'ils font la guerre et

la paix. Dans les festins, disent-ils, il n'y a point de dissimulation : le vin anime aux entreprises hardies. »

Dans le 5e siècle, Salvien reprocha sévèrement aux Allemands de se livrer à la boisson avec excès; et dans le 10e siècle, l'empereur grec Nicéphore Phocas dit publiquement à l'évêque de Crémone, envoyé de l'empereur Othon I : « Les soldats de votre maître font un dieu de leur ventre, et ne sont braves que quand il s'agit de boire. » — Ce qui est frappant surtout, c'est que les empereurs mêmes, à leur couronnement, étoient obligés de promettre au pape, par serment, de ne point s'enivrer. « *Visne so-* » *brietatem cum Dei auxilio custodire?* Voulez-vous, à » l'aide de Dieu, conserver votre sobriété? » C'étoit la formule que le pape avoit coutume d'adresser à l'empereur.

La noblesse ne le céda point aux princes sous ce rapport : c'étoit en buvant qu'elle se montroit digne de son origine; c'est ce qui a fait dire à un vieux poète (Bruschius) :

Illic nobilitas alterno nomine digna
Exhaurire cados, siccareque pocula longa.

Ce penchant à la boisson s'accordoit dans le moyen âge non seulement avec l'honneur, mais encore avec la piété. Les habitans de Strasbourg, hommes et femmes, se rassembloient le 29 août dans la cathédrale pour y célébrer la fête de la dédicace de cette église, non par des prières, mais par des régals. Au lieu d'hymne on y entonnoit des chansons bachiques. Prêtres et laïques, tous passoient la nuit à manger et à boire; le maître-autel servoit de buffet; et à peine y restoit-il assez de place pour le prêtre qui disoit la messe, tandis que sur les marches on chantoit et l'on dansoit, pour n'en pas dire davantage. Les autres autels étoient également couverts

de bouteilles ; il falloit que chacun bût ; et celui qui, étourdi des vapeurs du vin, s'endormoit dans un coin, étoit réveillé à coups d'épingles. Les Dominicains qui desservoient l'église trouvoient leur compte à ces orgies, et gardoient le silence. Ce ne fut qu'en 1480 qu'un prédicateur intrépide, nommé Jean Geiler, s'y opposa en chaire : malgré ses efforts, cette fête populaire se conserva jusqu'en 1549, où elle fut enfin entièrement abolie par un synode tenu à Saverne.

Le réformateur Luther n'étoit pas tout à fait ennemi du bon vin. On connoît sa maxime : « Celui qui n'aime point le vin, les femmes et les chansons, sera sot toute sa vie. » Ses ennemis prétendent, entre autres choses, que ce fut au milieu d'un festin, dans une auberge, à Jéna, que Luther rejeta le dogme de la présence corporelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Luther lui-même le fait entendre dans une lettre adressée aux bourgeois de Strasbourg.

Souvent aussi, en Allemagne, on honoroit les tombeaux par des libations de vin. C'est ainsi qu'aux funérailles du poète Henri Frauenlob, qui avoit chanté sans cesse les charmes du beau sexe, les dames de Mayence répandirent sur sa tombe non seulement des larmes, mais encore du vin, et même avec tant de profusion, que le cloître où ce poète fut enterré en étoit tout inondé.

En 1168, l'évêque de Strasbourg fit bâtir, sur le sommet d'un rocher auprès de Saverne, un château appelé Haut-Barr, qui passa bientôt pour une des plus importantes forteresses de cette province, et où, dans le 13e siècle, allèrent s'établir beaucoup de nobles vassaux de l'église de Strasbourg. En 1583, l'évêque Jean de Manderscheidt-Blankenheim fit de nouveau fortifier ce château; et en 1586 il y fonda, sans doute pour attirer

encore plus d'habitans, la *Confrérie de la Corne.* Pour être admis dans cette société, il falloit vider d'un seul trait une corne énorme contenant deux pintes. Il n'y a pas plus de 30 ans qu'on la conservoit encore dans la cave du château de Saverne, ainsi qu'un registre où étoient inscrits les noms de tous les confrères de la Corne, avec leurs devises. Il n'est pas besoin de dire qu'autrefois presque tous les peuples, les Germains surtout, se servoient de cornes pour boire. La corne de Haut-Barr étoit artistement garnie de trois anneaux de cuivre, sur le premier desquels on lisoit cette inscription : *India remota cornu dedit, da Deus præsens præsidium huic arci, tuoquè favore cornu illius ovehe.* (Le pays lointain de l'Inde a donné cette corne. Daigne accorder, ô Dieu, ta protection à ce château, et rends célèbre par ta faveur la corne qu'elle possède.) Sur l'anneau du milieu on lisoit: *Reperi destitutum, reliqui munitum, maneat tibi tuta custodia;* et sur le troisième : *Non minor est virtus, quàm quærere, parta tueri.* Le registre renferme beaucoup de noms célèbres. Parmi les fondateurs de la confrérie se trouvoient, entre autres, Henri de Bobenhausen, le grand maître de l'ordre teutonique; Frédéric, duc de Saxe; les comtes de Salm, de Nellenburg, etc..... En 1591 se sont fait inscrire les deux comtes palatins Reinhardt et George Jean; en 1615, Léopold d'Autriche, l'évêque de Strasbourg, les comtes de Furstenberg, Ortenburg, Lichtenstein, Limburg. Le maréchal de Bassompierre eut un jour une aventure fameuse avec les révérends gardiens du château de Haut-Barr. Voici comme il la raconte :

« Je partis d'Amberg le lendemain, et m'en revins en » trois jours à Strasbourg à dîner, et à coucher à Saverne. » Je me mis à table pour souper avant d'aller voir les » chanoines au château; mais comme je commençois, ils

» arrivèrent pour me prendre et me mener loger au ch
» teau. C'étoient messieurs le Domdekan ou doyen d
» Créanges, et les comtes de Quesle et de Rifferscheidt. I
» avoient déjà soupé et étoient à demi-ivres. Je les pri
» que, puisqu'ils me trouvoient à table, ils s'y missent plu
» tôt que de m'emmener attendre le souper au château
» ce qu'ils firent : et en peu de temps, de notre soif, Gai
» tand et un mien compère, maître des monnoies de Lor
» raine, et moi, nous les achevâmes si bien d'enivrer, qu'il
» les falloit remporter au château ; et moi je demeurai en
» mon hôtellerie. Et le lendemain, à la pointe du jour, je
» montai à cheval, pensant partir ; mais ils avoient la nuit
» envoyé défendre que l'on ne me laissât pas sortir, car ils
» vouloient avoir leur revanche de ce que je les avois eni-
» vrés. Il me fallut donc demeurer ce matin-là au dîner,
» dont je me trouvois bien mal ; car, afin de m'enivrer, ils
» mirent de l'eau-de-vie dans mon vin, à mon avis, bien
» qu'ils m'aient depuis assuré que non, et que c'étoit seu-
» lement d'un vin de Lesperg, qui étoit si fort et fumeux
» que je n'en eus pas bu dix à douze verres, que je ne per-
» disse toute connoissance, et que je ne tombasse dans une
» telle léthargie, qu'il me fallut saigner plusieurs fois, me
» ventouser et me serrer avec des jarretières les bras et
» les jambes. Je demeurai à Saverne cinq jours en cet état,
» et perdis de telle sorte le goût du vin, que je demeurai
» plus de deux ans non seulement sans en pouvoir boire,
» mais encore sans en pouvoir sentir sans horreur » (1).

Cependant il paroît que ce goût lui revint; car il rapporte lui-même qu'ayant été une seconde fois à Saverne, les révérends pères le régalèrent, et qu'ils s'enivrèrent tous comme il faut.

La Confrérie de la Corne éprouva quelques revers, et

(1) Mémoire du maréchal de Bassompierre, tome I.

ressentit des événemens de la guerre. En 1634, les Fran
s'emparèrent de Haut-Barr, ce qui est indiqué dans
registre par ces mots : « Le dernier janvier, le comte de
Salm remit le château au roi de France, et l'on but dans
la grande corne le *widerkomme* (au revoir). Le duc de
Saint-Simon fut nommé gouverneur du château, et puis
confrère de la corne ; il la vida le 17 avril avec toutes les
cérémonies usitées. L'épouse et la fille du duc y burent
également ». Les derniers confrères se firent inscrire le
9 septembre 1635. Dans la même année, Haut-Barr fut
repris par les Impériaux ; mais les Français le reprirent
l'année d'après, sous le commandement du duc Bernard
de Weimar. Ils restèrent en possession de ce château
jusqu'à la paix de Westphalie. A cette époque, Haut-
Barr fut rendu à l'évêque, après que les fortifications
furent été rasées; mais la fameuse corne, ainsi que le
registre, furent transférés au château de Saverne.

En 1729, la maréchale de Noailles écrivit dans le livre
ce qui suit : « J'ai passé par hasard à Saverne ; j'ai vu la
corne, mais je n'y ai pas bu ». Au-dessous de ces mots,
en sont écrits d'autres que voici : « Nous, évêque, duc de
» Langres, pair de France, certifions que la susdite men-
» tion n'est que trop vraie; mais que néanmoins on a vidé
» la corne à plusieurs reprises, le tout à la santé de l'ai-
» mable madame la maréchale. »

Jardins Flottans de Mexico.

Dans l'*histoire d'Anahuac*, vulgairement nommé Mexique par don *Clavigero*, ouvrage extrêmement curieux, et dont M. *For*..... nous fait espérer une traduction

française (1), on trouve la notice suivante sur les jardins flottans qui ornent les approches de la superbe capitale de ce vaste royaume.

Lorsque, au commencement du quatorzième siècle, les Mexicains furent vaincus par les peuples de Colhuan et de Tepanecan, ils ne conservèrent de libre que leur ville, et le lac dans lequel elle est située. Ils eurent l'heureuse idée de se créer des terrains artificiels pour y faire naître un peu de plantes nourricières. Ils tressèrent des saules et des racines de plantes aquatiques, de manière à en faire des radeaux; ils les fortifièrent avec de la broussaille légère; enfin ils les couvrirent de terre noire. Plantés en maïs, en poivre, en légumes, ces champs *factices* flottoient sur le lac, et fournissoient à la ville quelques foibles provisions.

Les Mexicains étant devenus puissans et riches, les champs flottans inventés par le besoin se changèrent en des lieux de plaisance et de délices. Les uns sont des parterres ornés de fleurs éclatantes et odorifères; ils flottent avec grâce au gré des flots et des vents; les autres sont de véritables jardins, ayant au milieu un arbre ou un petit pavillon pour servir d'abri contre le mauvais temps. Ils sont traînés d'un endroit à l'autre par un ou plusieurs rameurs. Il y en a beaucoup qui servent de potagers; et leurs possesseurs, nommés *chinampa*, fournissent en partie la ville de légumes.

(1) Nous avons vu cette traduction manuscrite achevée en grande partie; il est fort à désirer que le savant traducteur en fasse bientôt jouir le public.

Aperçu d'un Nouveau Tableau de la Russie.

Au commencement du XVIIIe siècle, la Russie, qui étoit déjà le plus vaste empire de l'Europe et de l'Asie, en étoit cependant le plus inconnu. Il y parut à cette époque un de ces princes faits pour régénérer les peuples sur lesquels ils sont destinés à régner. Jeune encore, mais rempli de cette ardeur qui fait éclore les vrais talens, le czar Pierre jeta un coup d'œil sur les vastes et nombreuses provinces dont se composoit son empire. Honteux de ne régner que sur des peuples à demi-barbares, dignes en quelque sorte de la servitude sous laquelle ils gémissoient, il conçut le projet non seulement de les civiliser, mais de les faire entrer dans la balance avec les nations les plus puissantes. Ses premiers exploits contre les Turcs lui donnèrent la liberté de suivre ses projets. Il en profita pour s'enrichir lui-même de toutes les connoissances que lui offroient à acquérir les diverses nations dont il visita les académies, étudia les arts, les mœurs, la politique. Jamais voyage plus important dans son objet ne fut couronné par de plus grands succès. Le czar fit à peine usage de sa puissance et de ses connoissances, nouvelles encore dans son empire, que la Russie devint l'arbitre du Nord.

Tel fut l'effet des voyages de Pierre Ier. Cependant cet empire, déjà la septième partie du continent, renfermoit dans son immensité bien des nations, bien des tribus, dont le souverain même ne pouvoit encore connoître les mœurs, les besoins, et les ressources. Le prince savoit trop bien que ces connoissances ne pouvoient être acquises que par des voyageurs munis de toute la science, de toute la protection et de tous les moyens nécessaires pour les faire arriver jusqu'à lui. Il envoya divers savans dans les différentes parties de son empire; les uns furent

chargés d'en parcourir la circonférence ; les autres se rendirent à Kazan et à Astrakhan, pour observer tout ce qui méritoit d'être connu dans ces contrées ; d'autres enfin furent envoyés à la recherche des points de contact qui pouvoient exister entre l'Asie et l'Amérique. Pour réparer le défaut de succès de cette dernière expédition, d'autres navigateurs eurent ordre de se rendre au Kamtschatka, et de s'y embarquer pour explorer les côtes au nord de la Sibérie, lorsque Pierre termina sa carrière. Les princes qui lui succédèrent, animés du même esprit, employèrent les mêmes moyens, et fournirent à d'illustres savans les mêmes secours pour tirer de leurs voyages toutes les connoissances dont leur empire devoit être enrichi. Les noms seuls des savans sur lesquels ces souverains firent tomber leur choix, annoncent combien ils étoient dignes de cette confiance. Sous Pierre Ier, c'est Messerschmidt, Behring, Spangenberg et Tschirikof. Sous Anne, ce sont George Gmélin, le célèbre Muller, Fischer, Bayer, Ritschkoff père, Steller, Krachennimikof, De l'Ile de la Croyère. Sous Catherine II, ce sont Pallas, Samuel, Gmélin, Georgi, Falk, Ritschkof fils, Lépékhin, Guldenstædt, Hablitzl, Soujef, Laxmann, Reinegg, Tchitschagof et Sarytchef dans les mers orientales et en Amérique. Sous Paul Ier et Alexandre, ce sont Soumorokof, Ismaïlof, Severgin, Marchal de Biberstein, Bergmann, etc.

Les instructions données à ces illustres voyageurs furent rédigées par l'Académie des Sciences de Pétersbourg. Les principaux objets de leurs recherches furent : 1° La nature du sol et celle des eaux ; 2° les moyens de défricher les déserts ; 3° l'état de l'agriculture ; 4° les maladies les plus communes parmi les hommes et les animaux, avec les moyens de les guérir ou de les prévenir ; 5° l'éducation des animaux ; 6° la pêche et la chasse ; 7° les mines

et les eaux minérales; 8° les métiers et tout ce qui intéresse l'industrie; 9° la botanique; 10° les observations astronomiques, géographiques, météorologiques; et enfin tout ce qui concerne les divers peuples des vastes contrées qu'ils avoient à parcourir, leurs usages, mœurs, lois, commerce, langues, histoire, monumens, traditions, etc. Toutes ces découvertes devoient être soigneusement écrites et remises au souverain et à l'académie.

La manière dont ces illustres voyageurs ont rempli leur mission est digne de tous les suffrages qu'ils ont obtenus. Parmi les témoignages rendus à leur mérite, à leurs talens et à leur génie, nous nous contentons de citer ici celui de M. de Saussure. *Leur relation*, dit ce savant, si bien fait lui-même pour apprécier le mérite des voyageurs, *leurs relations renferment tout ce qui peut intéresser un naturaliste et un homme d'état. Elles sont peut-être le plus grand et le plus beau modèle qui existe en ce genre.*

Les *observations historiques sur les peuples de race Monghole*, par M. *Pallas*, sont principalement remarquables par une critique judicieuse, l'étendue et l'immensité des recherches. L'Europe savante attendoit avec la plus vive impatience le dernier volume de cet ouvrage, dont elle jouit enfin.

Cependant ces voyages et ces livres historiques sont, pour la plupart, inconnus ailleurs qu'en Russie et en Allemagne! Quel service important à rendre à la France, que de lui en offrir une traduction exacte et un recueil complet! « Ces ouvrages, dit M. *Langlès*, manquent réel-» lement à notre littérature, et mériteroient bien les » honneurs de la traduction; mais il est douteux qu'un » libraire se charge jamais de cette entreprise, toute utile » qu'elle seroit pour les sciences. Il y a même tout lieu de » craindre qu'on ne dénature et qu'on ne déshonore cet

» ouvrage pour en faire un objet de spéculation, en » se bornant à un simple extrait, et en supprimant les » observations savantes, les planches d'histoire natu- » relle, etc. »

C'est à ce travail que veulent se consacrer aujourd'hui trois hommes dont les talens promettent un grand succès. L'un est M. *Weiss*, rempli de toutes les connoissances en fait de langues qu'exige un semblable recueil. L'autre est M. *Le Clerc*, héritier de toutes celles de son père, son collaborateur et rédacteur des traductions des voyages de Pallas et du Tableau de l'Empire de Russie à la fin du XVIIIe siècle, par Tooke. Les notes de M. Le Clerc ajouteront encore au mérite et à la variété de ce recueil.

Ces deux écrivains ont résolu de publier successivement les auteurs et voyageurs dont nous venons de parler, et de réunir à leur collection des précis historiques sur les peuples de ces contrées, qu'ils puiseront dans les ouvrages des deux *Fischer*, de *Breitenbauch*, *Storch*, *Schloezer*, *Wahl*, etc., etc.

Le troisième est M. *Picault*, l'un des Français qui possède le mieux la langue anglaise et la littérature. Il se propose encore de publier les voyages d'Hanway, de Cooke en Perse et en Tartarie, de Frazer, d'Alexandre Russel; ceux de Pockoke et de William Jones, non traduits, etc., etc., et de se réunir à M. Le Clerc pour cet objet.

C'est une de ces entreprises qui ne peuvent que faire beaucoup d'honneur à leurs auteurs, et dont le Gouvernement et le public ne sauroient trop favoriser l'exécution.

NOTICE
SUR LA PLAINE DE LA CRAU,

PAR FEU M. ROBERT PAUL DE LAMANON.

Tirée de ses Papiers inédits déposés à la Bibliothèque Impériale. Communiquée par M. DEPPING.

ROBERT PAUL DE LAMANON, né à Lamanon en Provence, en 1752, fit ses études à Arles. La lecture de Malebranche et de Locke donnèrent le premier éveil à son génie. Son goût pour la philosophie le conduisit à l'étude de l'histoire naturelle. L'évêque d'Arles, dans un examen qu'il fit subir aux élèves du collége, fut tellement frappé des réponses hardies et profondes du jeune Lamanon, qu'il conçut, depuis lors, pour lui, la plus grande affection, et lui donna bientôt après un bénéfice avec un revenu considérable. Dès ce moment, M. Lamanon se mit à méditer avec la plus grande assiduité les ouvrages de nos plus fameux naturalistes. Le désir de voir par ses yeux plutôt que par ceux des autres, lui inspira l'amour le plus vif pour les voyages et pour une vie indépendante. Il se démit de son bénéfice, ne voulant pas le vendre, par un sentiment de délicatesse qui fait honneur à son caractère; et après avoir recueilli les biens qui lui revenoient de la succession de son père, il commença à voyager avec son frère, que les mêmes goûts, les mêmes sentimens lui attachoient par les liens les plus étroits. Ils passèrent d'abord en Angleterre; ils y séjournèrent quelque temps, revinrent

en France, et de là allèrent en Suisse, à pied, selon leur coutume, et s'établirent dans le Valais pour observer de plus près les révolutions physiques dans ces vallées solitaires, où les traces de l'homme ne défigurent pas les ouvrages de la nature. Loin d'être satisfait des systèmes des naturalistes sur la formation des montagnes et des vallées, M. Lamanon entreprit de réfuter toutes leurs opinions et de communiquer au public le résultat de ses propres recherches. Il en fit connoître une partie dans le *Journal de Physique*, et publia en même temps le prospectus d'un grand ouvrage en quatre volumes, dans lequel il se proposoit de traiter de *la Formation des Montagnes, des Vallées, et des Plaines, particulièrement de la plaine de la Crau en Provence.* Cet ouvrage ne fut point imprimé. L'auteur continua néanmoins d'étudier et d'observer la nature; il fut nommé successivement membre de la Société d'Agriculture de Provence, des Sociétés savantes de Turin, de Paris..... Enfin, il lui fut proposé de faire partie de la Société des Savans destinée à accompagner le célèbre La Peyrouse dans sa grande expédition. La malheureuse issue en est connue; M. Lamanon périt avec ses infortunés compagnons de voyage. Il avoit emporté avec lui le journal de ses nombreuses observations faites en Europe pour les comparer avec celles qu'il auroit occasion de faire dans les autres parties du monde. Un seul manuscrit, contenant quelques matériaux pour l'ouvrage qu'il alloit publier, et dont je viens de parler, a été conservé, parce que, heureusement, il l'avoit laissé en France. Ce manuscrit se trouve actuellement à la Bibliothèque impériale, et peut être consulté par tous ceux qui désirent avoir une connoissance exacte de son nouveau système sur la formation des montagnes, vallées et plaines de la terre; système qui renverse ceux de tous les naturalistes qui l'ont précédé, mais n'est

peut-être pas le dernier qu'on fera sur ces points importans et incertains de l'histoire naturelle. Voilà pourquoi je crois n'en devoir point parler ici. Je me suis contenté d'extraire de ce manuscrit les détails intéressans sur la Crau, qui s'y trouvent dispersés; et comme personne n'a été plus à portée d'examiner cette plaine que M. Lamanon, personne aussi plus que lui n'a pu donner à ce sujet des renseignemens positifs et satisfaisans. J'ose donc croire qu'on ne lira pas sans intérêt les détails sur cette matière, que j'ai rassemblés ici sous un même point de vue.

NOTICE SUR LA CRAU.

La Crau, plaine de Provence, a sept lieues de long sur quatre de large; entièrement recouverte de cailloux de diverses espèces, elle annonce assez qu'elle n'a point été formée à la même époque que les autres plaines. Il résulte d'un passage d'Eschyle qu'avant la formation de la Crau on ne trouvoit pas une seule pierre à l'endroit qui en est aujourd'hui rempli, et que la terre y étoit couverte de marais. Mais à quelle époque faut-il faire remonter, à quel événement faut-il attribuer sa formation? C'est ce qui a long-temps exercé la sagacité des naturalistes, et leur a suggéré diverses opinions, au milieu desquelles ils n'ont pu s'accorder. Aristote attribue l'origine de la Crau à un tremblement de terre; Possidonius croit qu'elle a été autrefois un lac, dans

lequel se sont formés les cailloux qui constituent aujourd'hui la plus grande partie de son sol; Bouche, auteur d'une histoire de la Provence, et après lui Maillet et Buffon, ont pensé que la Crau devoit sa formation à la mer; enfin Guettard, De Saussure, et autres, conjecturèrent qu'elle la devoit au Rhône. Avant de me décider pour une de ces opinions, j'ai commencé par examiner attentivement le sol de la Crau; j'ai employé plusieurs années à rassembler dans mon cabinet les différentes espèces de cailloux qui se trouvent répandues dans les plaines de Lamanon, Senas, Orgon, et sur le bord de la Durance. J'ai fait aussi une collection choisie de ceux des bords de la mer, depuis Marseille jusqu'au Languedoc, et de ceux du Rhône dont j'ai suivi le cours. Le temps le plus propre pour examiner les cailloux est le moment où il pleut: c'est celui que je choisissois ordinairement pour les observer dans la Crau et sur les bords de la Durance: c'est alors que les couleurs les plus variées de ces pierres frappent le plus vivement. Voici les espèces que je suis parvenu à distinguer:

1° *Cailloux rayés.* Ils sont ordinairement rouges.

2° *Cailloux zonés.* Ils le sont dans toute leur largeur, mais non pas dans toute leur longueur.

3° *Cailloux micacés.* Ceux de la Crau sont plus anciens que ceux des bords de la Durance; et

le mica qu'ils contiennent, au lieu d'être blanc et argenté, est noirâtre. Dans certaines grottes qu'on voit dans la Crau, les cailloux micacés se décomposent et se réduisent en petites parties détachées quand on les touche. Par l'état du mica dans ces cailloux, et par leur état de décomposition, on juge de leur ancienneté. Le mica ne contient aucune partie métallique.

4° *Cailloux quartzeux.* Ceux-ci sont très-communs dans la Crau. Il y en a de pâte plus ou moins grossière, plus ou moins transparente. Les plus gros ont six pouces sur trois. Les quartz de cette grosseur sont assez rares ailleurs; car on sait que cette matière ne se rencontre guère dans les montagnes que par filons et veines. Il y a dans les Alpes des sommités qui paroissent en être composées; mais peut-être n'est-ce pas du quartz pur. Au reste, les cailloux ordinaires sont tous légèrement quartzeux; c'est l'effet que produit l'eau, qui les change de calcaires en vitrifiables. (?)

5° *Cailloux communs.* La pâte en est uniforme, la surface jaunâtre et lisse; ils sont scintillans, ne fermentent point ou très-peu avec l'eau forte. Le plus gros que j'aie trouvé pèse 209 livres; il doit son origine à une pierre calcaire que le séjour dans l'eau a rendu vitrifiable.

Il résulte de la comparaison de ces cailloux,

qui sont les mêmes dans la Crau que sur les bords et dans le lit de la Durance, que la vraie origine de la plaine de Crau n'est due ni à un tremblement de terre, ni à un lac, ni à la mer, ni enfin au Rhône, mais à la Durance qui passoit autrefois par la gorge Lamanon, formée dans une montagne de grès, et qui n'a abandonné son lit qu'après s'être ouvert un passage dans une colline de pierre calcaire qui est du côté de Jenas. Cette opinion n'est pas nouvelle; c'étoit celle de Solery, géographe provençal, qui vivoit vers 1550, et celle de Peyresc et de Gassendi. Elle a été adoptée par Papon, qui a donné dans sa corographie de Provence une notice très-intéressante de l'histoire naturelle du pays.

On ne peut d'ailleurs nier ce fait, lorsqu'on sait que les cailloux de la Crau ont encore pour la plupart leurs matrices existantes dans les montagnes du Dauphiné et de la Provence, d'où la Durance descend. Il est probable que ce fleuve étoit autrefois plus considérable qu'il n'est aujourd'hui; c'est par-là qu'on peut expliquer la différence qu'il y a dans la grosseur des cailloux de la Crau et de ceux du lit actuel de la Durance. En-dessous de la masse de cailloux qui forme la Crau, on trouve une pierre coquillière; donc la mer occupoit cet endroit avant que la Durance y portât des cailloux : cette pierre coquillière se rencontre quelquefois à fleur de terre,

quelquefois à une grande profondeur ; donc le sol sur lequel est superposée la masse de cailloux, formoit une aggrégation de collines entrecoupées de vallons : ces collines sont d'une pierre fort tendre ; donc les vallons qui s'y trouvent ont pu être formés par les seules eaux pluviales. Ces pierres coquillières ont la même dureté, la même couleur, contiennent les mêmes coquilles que la chaîne de la montagne de Sainte-Croix, qui a 216 toises environ au-dessus du niveau actuel de la mer ; donc la mer couvroit dans le même temps la montagne de Sainte-Croix et le fond de la Crau. Cette montagne est la plus élevée du canton d'Arles ; donc tout le canton d'Arles étoit couvert d'eau, lorsque la mer couvroit le fond de la Crau. On trouve des coquilles fossiles à des hauteurs bien plus considérables que ne l'est la montagne de Sainte-Croix ; donc la mer couvroit une grande partie de la Provence avant la formation de la Crau. Les montagnes de granit qu'il y a dans la forêt de Lesterel, dans le Vivarais, sont inférieures à plusieurs montagnes calcaires du Dauphiné et de la Suisse ; donc ces montagnes de granit étoient recouvertes des eaux de la mer, lorsqu'elle déposoit des fossiles sur les montagnes du Dauphiné et de la Suisse.

Lorsque la Durance, passant par la gorge de Lamanon, se rendoit dans la Crau, cette rivière

ne recevoit point encore les eaux du Coulon ; ainsi les cailloux du Coulon ne doivent point se trouver dans la plaine de la Crau : la chaîne des montagnes du Leberon en séparoit les eaux de celles de la Durance, et l'ancien bassin de ce fleuve est par-là différent du nouveau. Le Coulon a aussi formé une petite Crau à son embouchure. Les cailloux de la Crau viennent évidemment de la Haute-Provence et du Dauphiné. « Le » Charet et la Guise, dit M. Faujas de Saint-» Fond (1), déposent dans la Durance des cail-» loux alpins, des granits, des roches de corne et » des pierres calcaires d'ancienne formation (2), » des quartz, des schorls de diverses couleurs. » La rivière de Servière y porte la variolité. » .

Les cailloux du Verdon sont presque tous calcaires; ils portent dans la Durance le caillou gris de fer avec des gerçures, qui est commun dans la Durance et dans la Crau.

Si la mer avoit creusé la plaine de la Crau, les pierres qui s'y trouvent actuellement devroient être du côté de Briançon ; elles devroient se rencontrer au-dessus et non au-dessous de leurs matrices.

(1) Histoire naturelle du Dauphiné, tome I, page 244.

(2) Je ne sais ce que M. Faujas entend ici par ces mots : *d'ancienne formation;* il lui seroit difficile d'établir les preuves de leurs différens âges. (*N. de M. de Lamanon.*)

Il y a des puits dans la Crau qui ont quinze à seize toises, et qui sont creusés dans une masse de poudings. La Durance passoit donc quinze à seize toises plus bas lorsqu'elle a commencé de former la Crau que lorsqu'elle s'en est retirée : sa pente étoit donc beaucoup plus forte. Le fond de la Crau est au-dessous du niveau de la mer dans plusieurs endroits ; donc la Durance se jetoit dans la mer, qu'elle a forcée de se retirer en aggravant de plus en plus les côtes où le niveau de la mer étoit autrefois beaucoup plus bas qu'aujourd'hui.

L'histoire des anciens temps, fabuleuse ou obscure, ne nous donne que des renseignemens peu satisfaisans sur l'état ancien de la plaine de la Crau. Pomponius Mela (1) est, parmi les auteurs anciens, celui qui en a parlé le plus au long. Samuel Bochard, dans son livre *de coloniis et sermone Phœnicum*, examinant au chapitre XLI si les Phéniciens ont fondé des colonies dans la Gaule, dit qu'on croit ordinairement que l'Hercule Grec, après avoir vaincu Géryon à Gades, étoit venu d'Espagne dans la Gaule, et des Gaules en Italie, en passant par les Pyrénées et les Alpes. Diodore de Sicile et Denis d'Halicarnasse lui font faire ce voyage et fonder en même temps la ville d'*Alesia*, depuis

(1) Liv. II, chap. 3.

métropole des Gaules. On dit encore qu'étant arrivé dans la Ligurie gauloise, et combattant contre les Liguriens qui avoient à leur tête les fils de Neptune, Albion et Bergion (1), ses traits s'épuisèrent, et qu'il tomba du ciel, en faveur d'Hercule, une si grande quantité de pierres, que les champs en furent formés. Cette fable, racontée par Eschyle, dans sa tragédie de Prométhée, a été répétée par Strabon, Denis, Appollodore, Méla, Pline, Solinus..... Le voyage d'Hercule est donc appuyé du témoignage des auteurs anciens. Tite-Live seul paroît en douter; l'Hercule Grec n'a jamais combattu les Gaulois ni passé les Alpes, continue Bochard. Géryon, dont il avoit emmené les bœufs, n'a jamais régné en Ibérie ni aux environs de Gades, mais à Ambracie dans l'Epire. Hérodote nous apprend qu'aucun Grec n'avoit passé à Tartessus avant *Colæus de Samos*, qui est venu 600 ans après Hercule. Les expéditions d'Hercule en Gaule et en Espagne appartiennent à un Hercule, surnommé *Gaulois*, qui venoit de Phénicie par la mer nommée *Eigastienne*, et qui débarqua près de l'embouchure du Rhône pour envahir la Gaule. Le premier combat fut donné dans la plaine de la Crau, combat dont parlent non seulement les poètes et les historiens, mais encore les astronomes (2). Cet

(1) Selon d'autres, Alabion et Beragaus.

(2) Voyez *Hygini Astronomicon*, lib. II.

Hercule Phénicien étoit plus ancien que l'Hercule Grec, et c'est de lui que sont venus tant de mots phéniciens dans la langue gauloise.

Les Phéniciens, chassés de chez eux par Josué et les Israélites, commencèrent leurs navigations, et vinrent par la Méditerranée fonder des colonies dans les trois parties du monde.

Le même Bochard dit (1) que l'Hercule Gaulois vivoit du temps de Josué, et qu'il commença ses voyages sur mer lorsque les Juifs s'emparèrent de la terre de Canaan et en chassèrent les anciens habitans.

D'après cette opinion, l'Hercule Gaulois auroit vécu 1450 ans avant Jésus-Christ, et l'existence de la plaine de la Crau seroit prouvée depuis plus de 3000 ans (3226).

Boucher, dans son histoire de Provence, recule encore cette époque : selon lui, le combat d'Hercule date à peu près de 1754 ans avant Jésus-Christ; il y auroit donc maintenant 3530; mais il ne donne aucune preuve de ce qu'il avance.

Quoi qu'il en soit, c'est ce trait d'histoire qui est le plus ancien relativement à la Gaule; et on peut dire que la Crau est le point le plus anciennement connu de toute la Gaule.

Il paroît qu'on a attribué à l'Hercule Grec bien des faits qui ne peuvent convenir qu'à l'Her-

(1) Lib. III, chap. 8.

cule Gaulois. Il seroit possible que l'Hercule qui auroit séparé les monts Calpe et Abila, aplani un chemin au milieu des Alpes, ait aussi détourné la Durance de son ancien lit; et ce seroit cette action que la fable nous auroit conservée sous l'emblême du combat contre les géans Albion et Bergion : comme le combat du taureau Acheloüs ne signifie autre chose que ce qu'a fait Hercule pour détourner le fleuve du territoire des Calydoniens. Peut-être aussi les travaux d'Hercule ne représentent-ils que des révolutions antiques de la nature. Il est assez singulier que la formation de la Crau soit de même date que la formation du détroit de Gibraltar, attribuée au même héros. Je conçois bien que, la mer recouvrant la Crau en partie lorsque la Méditerranée s'est précipitée dans l'Océan, cette plaine a dû rester à découvert; et cela n'empêcheroit pas de dire que c'est la Durance qui l'a formée: car c'est elle qui y a amené tous les cailloux qui y sont, et obligé en partie la mer de se retirer. La mer pouvoit bien en couvrir une partie, et cela devoit être, puisque la Durance avoit alors son embouchure dans la mer. On voit même du côté de Fréjus que la Crau continue en-dessus des eaux, et que celles-ci se sont retirées de la côte; car sur la masse de poudings il y a, pendant quelques centaines de pas, du sable marin mêlé avec des coquilles. Comme on ne trouve pas

la même chose dans le reste de la Crau, on peut assurer que, depuis sa formation, la mer ne l'a jamais recouverte en entier.

Voilà ce qui concerne la formation de cette plaine remarquable. Passons maintenant aux autres détails relatifs à son état actuel.

Il y a long-temps que cette plaine est connue par les excellens pâturages qu'elle produit. Strabon, en parlant du nombre infini de cailloux qui la couvrent, dit que c'est au-dessous de ces pierres que croissent les plantes qui engraissent les troupeaux (1). Saint-Césaire, dans le testament qu'il fit au milieu du VIe siècle, parle des pâturages qu'il possédoit *in campo lapideo.* Il est souvent fait mention de ces pâturages dans les chartres des Xe et XIe siècles, sous le nom de *Posena in Cravo;* c'est seulement dans la Crau inculte que les troupeaux séjournent; ils y parquent en plein air, et se nourrissent des plantes que la terre fournit spontanément. Il y a au milieu même de la plaine des endroits cultivés qui y paroissent comme des îles.

La Crau inculte, d'après les mesures que j'ai prises sur les lieux, contient environ 56,000 arpens (2) qui, réduits en toises carrées, en font à

(1) « Sub quibus gramen exoritur à quo pecoribus suppeditatur ubertas. »

(2) L'arpent a 100 perches, la perche 22 pieds. L'arpent a donc 48,400 pieds carrés, ou à peu près 6348 toises carrées.

peu près 75,392,000 : elle s'étend depuis l'e
mité des terres cultivées de Sallon jusqu'au
de-Farinon dans les environs de la paroiss
Saint-Martin.

Par le dénombrement des troupeaux d
Crau, que j'ai fait en 1778, j'ai trouvé :

Dans le territoire de Sallon. . . .	3,880	bêtes
Grans. . . .	900	
Eyguières. .	4,300	
Miramas. . .	1,750	
Istres. . . .	12,690	
Les Baux . .	1,400	
Arles. . . .	22,380	
TOTAL.	55,980	

Il faut savoir que j'ai fait ce dénombrem
au mois de novembre, et qu'ainsi les agneau
de l'année n'y sont point compris : ils ne doive
pas être mis en ligne de compte, attendu qu'il
partent pour les montagnes n'étant pas encor
sevrés, et que par conséquent ils consommen
dans la Crau peu de pâturage. D'ailleurs, en con
noissant le nombre des brebis de la plaine, o
peut facilement évaluer le nombre d'agneaux qu
naît année commune. Il résulte des calculs pré
cédens que la Crau inculte, sur 56,000, fournit
à la subsistance de 55,950, ou, pour faire le
nombre rond, 56,000 bêtes à laines, d'où il
suit qu'il faut près d'un arpent de terre pour

nir une bête à laine. Il est vrai que la Crau
ît aussi à la nourriture des ânes qui portent
gage, et des chèvres qu'on met à la tête
troupeaux quand ils voyagent. Il y a dans
aine des quartiers plus abondans les uns
es autres; il y en a aussi de plus mauvais,
en connois où sept arpens ne nourrissent
quatre moutons. Il faut observer que la
is consomme plus que le mouton ou l'agneau
an, et qu'ainsi le nombre des bêtes à laine
hivernent dans la Crau ne sauroit être fixé.
épend de la proportion que chaque pro-
iaire met entre les moutons, les brebis et
agneaux : il y en a qui, croyant être plus
hes quand ils ont plus d'individus, placent
s leur *coussou* plus de bêtes qu'il n'en peut
rrir. Ils sont obligés de suppléer aux pâtu-
es, et leurs troupeaux restent maigres et
harnés.

La Crau inculte est divisée par *coussou* (1).
n entend par ce mot une étendue de pâtu-
es appartenant au même propriétaire, et
ns laquelle il place son troupeau. Il y a dans
aque *coussou* un puits d'où les bergers tirent
au qu'ils répandent dans les abreuvoirs faits
bois, et dans lesquels ils donnent à boire aux

(1) *Coussou* vient du mot latin *cursus*, et exprime bien l'état des troupeaux qu'on voit toujours courant et errant dans ces vastes pâturages.

troupeaux, de deux jours l'un seulement. Chaque *coussou* a aussi sa cabane faite de cailloux placés les uns sur les autres, excepté la porte, qui est en pierre de taille.

On a plusieurs fois agité la question, s'il ne seroit pas avantageux de défricher la plaine de la Crau. Mais, avant d'y répondre, il faut la considérer sous toutes les faces, et sûrtout faire attention aux points que je vais indiquer.

1° Si l'on défrichoit la Crau, les pauvres ne pourroient plus y trouver le kermès, dont le débit fournit en partie à leur subsistance; ils ne pourroient plus y conduire leurs moûtons une partie de l'année, comme ils en ont le droit.

2° Par le défrichement de la Crau, tous les pâturages des montagnes de la Haute-Provence, du Dauphiné et d'une partie de la Savoie, deviendroient inutiles, et leurs propriétaires seroient ruinés.

3° On ne pourroit défricher la Crau qu'en y faisant passer un bras de la Durance ou en élargissant le canal de Craponne, ce qui coûteroit beaucoup et donneroit naissance à bien des procès : il est vrai que de bons réglemens remédieroient à cet inconvénient.

4° Il faudroit beaucoup d'engrais, et on n'auroit aucun moyen de s'en procurer : les terres actuellement défrichées y perdroient; car,

leurs propriétaires ne pourroient plus nourrir autant de bestiaux, n'ayant pas le moyen de les envoyer paître dans la Crau une partie de l'année.

5° Cette partie de la Provence seroit privée du commerce qu'elle fait en laine et en brebis, et les manufactures tomberoient.

6° Que planteroit-on dans la Crau? Des oliviers; mais il faut attendre dix ans pour avoir une récolte qui souvent est encore bien incertaine. Un grand froid peut détruire l'espérance d'un an et réduire les propriétaires à la misère. Le blé ne vient pas bien dans la Crau; la vigne y réussit, mais il y a plus de vin qu'il n'en faut, et dans les bonnes récoltes les vignerons retirent à peine leurs avances.

Je pense donc qu'il faut répondre négativement à la question proposée. On pourroit établir des nitrières dans la Crau; le peu de terre qui s'y trouve reçoit depuis si long-temps les engrais qu'y déposent les troupeaux, que le nitre s'y forme facilement. On en trouve une très-grande quantité du côté de Miramas. On sait que les Espagnols font du salpêtre avec de la terre commune qui se trouve en tas autour des villages (1).

Il est assez singulier que l'on trouve dans la Crau un oiseau qui y est attaché, et qui ne sé-

(1) Voyage de Talbot Dillon en Espagne. Londres, 1780.

journe point ailleurs (1); c'est la *grandoule* (2). On en voit quelques-unes dans les plaines voisines de Senas, de Calisan et de la Camargue; mais elles n'y nichent pas, et vont seulement y faire des incursions pour boire. Cet oiseau n'existoit donc pas avant la formation de la Crau. Comme il n'est connu que très-imparfaitement par un mémoire de M. Lieutaud, inséré dans la Corographie de M. Papon, je crois devoir en donner une notice plus exacte.

La grandoule, qu'on appelle *perdrix asclepica herculei campi*, est un oiseau très-délicat qui tient du pigeon et de la perdrix, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance, quoique la perdrix soit plus petite. M. Lieutaud en a fait à la fois une perdrix, un arragon, un francolin; mais elle diffère absolument de l'arragon, qui est un oiseau de montagnes, et qui pond huit ou neuf œufs pointillés d'un rouge brun. La grandoule se tient dans la plaine, et ne va jamais sur les montagnes. Pierre de Quiqueran dit, à la page 268 de la *Provence louée*, que le

(1) Une note ajoutée dans le manuscrit de M. de Lamanon, par une main étrangère, apparemment celle de M. Jonville, naturaliste, qui a eu le manuscrit pendant quelque temps, contient ces mots : La Grandoule se trouve aussi dans les sables de la Libye.

(2) Comme qui diroit en latin *granditer ululans*; grand-goule, grand-gosier.

francolin qu'on voit en Provence vient d'Espagne, et qu'il n'a pas ouï dire que personne en ait trouvé les nids ni les poussins. Il ne parle pas des grandoules dans son ouvrage, et je crois que ce sont celles-ci qu'il a eues en vue en parlant du francolin qu'il ne connoissoit pas bien. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a point de francolins en Espagne, et qu'on doutoit, du temps de Quiquerau encore, si la grandoule nichoit dans la Crau.

Beaucoup de gens, en Provence, croient que M. de Buffon a parlé de la grandoule sous le nom de *ganga* ou *gambra*. La figure les a trompés. A la vérité, la perdrix, dite *la gambra*, ressemble un peu à la grandoule par la tache de tabac d'Espagne qu'elle a sur la poitrine; elle se rapproche, comme celle-ci, de la perdrix rouge, et est aussi moins grosse qu'elle : cependant elle ne se plaît point, comme la gambra, dans les précipices et les rochers. La grandoule, comme je viens de le dire, demeure dans la plaine de la Crau, et n'en sort que pour aller boire. Elle ne lève pas non plus la queue en courant; et plus que tout cela, elle n'a rien de commun, quant aux mœurs, avec la perdrix. D'ailleurs, si M. de Buffon avoit parlé de la grandoule, il ne l'auroit pas désignée sous un nom étranger.

Pour la *ganga*, elle diffère visiblement de la grandoule, tant par la longueur que par le nombre

des plumes de la queue; la femelle de la ganga est plus petite que le mâle, tandis que le mâle de la grandoule est seulement plus gros que la femelle : ce qui distingue l'un de l'autre, dans la ganga, c'est une tache noire sous la gorge, tandis que dans la grandoule c'est une bande fort large de couleur fauve.

Je soupçonne que la grandoule pourroit bien être le fruit de la perdrix rouge et du pigeon ramier (1). La chair de la grandoule est un peu dure et moins bonne que celle de la perdrix; mais les grandoulons, au jugement des gourmets, sont bien plus délicats que les perdreaux. La femelle fait ses œufs ordinairement au nombre de deux, rarement trois ou quatre, à côté d'un caillou; sans aucune espèce de nid : les œufs ont le fond d'un blanc sale, tacheté d'un roux foncé. De deux œufs que j'ai examinés, l'un étoit moins pointu que l'autre et plus moucheté; il pesoit une demi-once un gros douze grains; l'autre pesoit dix-huit grains de moins. Le plus pesant contenoit apparemment un mâle; cependant l'opinion commune est que les œufs pointus donnent des coqs, et les autres des poules. Les petits naissent, au milieu de juin, plus vêtus que les pigeons et moins que les perdreaux : ils restent quelque temps sans

(1) Opinion hasardée que nous laissons pour le compte de l'auteur. (*N. d. R.*)

pouvoir manger seuls; aussi ils ne marchent pas tout de suite comme les perdreaux. Grandis, ils courent comme les perdrix, mais moins souvent. La grandoule s'élève en volant très-haut, même au-dessus de la portée du fusil, surtout en hiver; en été, elles vont par paires à l'abreuvage. La graine dont cet oiseau se nourrit est le fruit d'une plante qui, comme la grandoule même, est particulière à la plaine de la Crau; c'est une espèce d'asphodelle, de celle que Tournefort appelle *asphodellus cum foliis fistulosis.* On appelle cette plante en provençal la *pourrague.* Je remarque ici en passant, comme une chose singulière, que j'ai trouvé dans la Crau des poils à toutes les plantes, même à celles qui n'en ont pas dans d'autres contrées. Comme la graine d'asphodelle altère beaucoup la grandoule, elle va boire dans des bassins préparés par les chasseurs qui y ont des cabanes d'où ils tirent dessus. Cette chasse s'appelle *à l'abreuvage;* elle est heureuse dans le temps des plus fortes chaleurs.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES ANCIENS VOYAGES;

Par M. BECKMANN, Professeur à l'Université de Gottingue. IIe *Extrait.* (*Voyez Cahier VI, page 363*); *par M. E....*

Nous venons de recevoir le deuxième Cahier de l'*Histoire Littéraire des anciens Voyages*, par M. Beckmann; il offre encore plus d'intérêt que le premier. Nous commencerons nos extraits par l'article relatif à l'ouvrage plus fameux que connu de Giraud le Gallois, ou, comme on le nomme communément, *Giraldus Cambrensis*.

Itinerarium Cambriæ, seu *Laboriosæ Balduini, Cantuarensis Archiepiscopi, per Walliam legationis accurata descriptio; autore, Sil. Giraldo Cambrense: cum annotationibus Davidis Poveli, sacræ theologiæ professoris. Londini*, apud Emundum Bollifantum, impensis *Henrici Denhami et Radulphi Nuberii*, 1585.

Le véritable nom de l'auteur de cet ouvrage étoit Giraud Barry, si l'on veut admettre que, dès le douzième siècle, il existoit des noms de famille. Lui-même nous apprend que son père, qui

étoit un homme de distinction, s'appeloit Guillaume de Barry, et nous trouvons Giraud placé sous le nom de *Barry* dans la Biographie Britannique. Il naquit en 1146 (comme Wharton (1) l'a démontré le premier, d'après un passage de son livre *de principis instructione*), dans le comté de Pembroke, province de la partie méridionale de la principauté de Galles. Cette principauté portoit autrefois le nom de *Cambria*, qui vient de celui de Cumrey, que ses habitans lui donnent encore aujourd'hui; et ils se désignent eux-mêmes par ceux de Cumry et de Kymer, qui veut dire habitant des montagnes. C'est ce qui fait que notre Giraud est ordinairement nommé *Giraldus Cambrensis*, ou Giraud le Gallois. Quelquefois, par méprise et par mal-entendu, on l'a appelé Giraud de Cambridge.

Au reste, il paroît que Silvestre n'étoit pas son nom de baptême, mais un surnom que ses envieux ou ses ennemis lui avoient donné pour lui reprocher d'être né dans un pays presque sauvage, ou d'avoir trop de foi aux prophéties de Silvestre Merlin, sur lequel on peut trouver des renseignemens dans les dictionnaires littéraires.

Giraud, qui avoit fait plus d'un voyage à Paris pour y augmenter ses connoissances en théologie

(1) Anglia Sacra, t. II, page xx de la Préface. London, 1691.

et dans d'autres sciences, étoit certainement un des Anglais les plus savans et les plus habiles du douzième siècle : aussi non seulement il obtint et refusa même des charges ecclésiastiques, mais il fut employé dans les affaires publiques (1).

Il est auteur d'un grand nombre d'écrits qui ne sont pas tous imprimés, et qui prouvent combien les poètes latins lui étoient familiers, et combien il étoit versé dans l'histoire et les antiquités.

Mais il partageoit avec ses contemporains une croyance superstitieuse dans les miracles, les revenans, les songes et les présages. En élevant ou en racontant ses services, et surtout en peignant librement les Irlandais, il se fit de nombreux ennemis qui nuisirent à sa réputation (2).

(1) Il a composé un ouvrage de *Rebus à se gestis*, que Wharton a publié, t. II, page 466. On trouve encore des détails très-circonstanciés sur sa personne dans la Biographie Britannique; cependant l'article le dénigre un peu.

(2) Voyez sa *Topographia Hiberniæ, sive de mirabilibus Hiberniæ.* On la trouve dans *Anglica, Hibernica scripta, ex Bibliothecâ Cambdeni.—Francof.*—1602, *folio* —p. 692.

Tout ce qu'il a dit pour déprécier les Irlandais dans cet ouvrage et dans ses autres écrits, a été réfuté par John Lynch, dans son livre publié, en 1662, sous le titre de *Cambrensis Eversus.* Voyez *British Topography*, t. II, p. 753, 755.

On ne sait pas précisément en quelle année il mourut. Cependant Powel dit qu'il parvint à l'âge de soixante-dix ans; et l'on est certain qu'il vivoit encore après l'année 1220.

Lorsqu'en 1188, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, parcourut le pays de Galles pour exciter les habitans à entreprendre la conquête du Saint-Sépulcre, expédition que la guerre contre la France fit échouer, Giraud, qui connoissoit la langue et le pays, accompagna le prélat; et c'est de ce voyage qu'il a donné la relation.

On ne peut nier qu'elle ne contienne beaucoup de choses intéressantes pour l'histoire de cette contrée, et que Giraud n'ait eu le mérite de faire connoître aux Anglais le pays de Galles qu'ils avoient si long-temps dédaigné; ce qui, au reste, est toujours la conduite des voisins puissans envers les régions plus foibles : cependant on doit regretter que la plus grande partie de l'ouvrage ne contienne que des contes remplis de superstition, qu'il a recueillis dans le cours de son voyage.

Giraud dit dans sa préface (1) : « J'ai présenté

(1) Loca invia per quæ transivimus, et tam fontium quàm torrentum flumina nominatim expressa, verba fæta viæque labores et casus varios; notabiles quoque tam moderni temporis quàm antiqui partium illarum eventus, patriæ naturam, naturæque miraudos interdum excursus, patriæ quoque descriptionem, hoc opusculo, quasi speculo quodam dilucido, posteritati præsentavi.

» à la postérité dans cet opuscule, comme dans
» un miroir fidèle, les lieux sauvages que nous
» avons traversés; les noms particuliers des tor-
» rens et des rivières, les mots plaisans, les acci-
» dens divers et les fatigues de la route; les évé-
» nemens mémorables de cette contrée, tant ceux
» des époques récentes que ceux des temps an-
» ciens; l'état naturel de ma patrie, quelquefois
» les singularités de la nature et la description de
» mon pays ». Dans une lettre que Wharton a citée (1), il désigne son excursion dans sa patrie par ces expressions (2) : « Voyage pénible
» dans les lieux raboteux et agrestes du pays de
» Galles. »

Son ouvrage intitulé : *Cambriæ Descriptio*, que l'on peut regarder comme la continuation de son voyage, est plus riche en faits intéressans; c'est pourquoi j'y reviendrai ensuite.

C'est en 1585 que son *Itinerarium* fut imprimé, pour la première fois, dans un recueil compilé par David Powel.

Celui-ci, bon historien, et profondément versé dans la connoissance de la langue galloise, étoit né dans le comté de Denbigh, dans la partie septentrionale de la principauté de Galles; il étudia à Oxford, et mourut curé de Ruobon

(1) Tome II, p. 461.

(2) Itinerarium laboriosum per hispida et inæqualia Walliæ loca.

ou Rhiw'Abon dans le Denbighshire. Cet endroit est appelé *Ruobon* sur la carte de Kitchin, intitulé *South-Britain* et *Rhiwabon* sur la carte d'Angleterre d'Ad. Sticlars de 1804 (1).

Powel publia en 1585 : *Pontici Virunnii Britannicæ Historiæ libri sex, magna et fide et diligentiâ conscripti; ad Britannici codicis fidem correcti, et ab infinitis mendis liberati..... per Davidem Pouelum S. Theolog. professorem. Londini*, 8°. Les six livres de cette histoire remplissent les 45 premières pages; après quoi vient l'*Itinerarium* de Giraud, avec le titre particulier cité en tête de l'article, et qui tient jusqu'à la page 230; ensuite on trouve, page 231, encore avec un titre particulier : *Cambriæ Descriptio, autore Sil. Giraldo Cambrense, cum annotationibus Dav. Pouelli*, etc., qui comprend jusqu'à la page 278; et enfin, *Poueli Epist. de Britannicâ Historiâ recte intelligendâ* : le tout est terminé par une table des matières.

Le voyage de Giraud est divisé en deux livres : le premier comprend 13 chapitres, et le second 14. Bale, autrement dit Joh. Balæus, s'est trompé dans son *Catalogus scriptorum Angliæ*, lorsqu'il a fait de l'ouvrage de Giraud deux voyages différens : il donne à l'un le titre d'*Itinerarium*

(1) On verra de plus amples détails à son sujet dans la Biographie Britannique.

Cambriæ, et à l'autre celui d'*Itinerarium Balduini*. Probablement il n'a pas connu cet écrit par lui-même; car il ajoute qu'il contient trois ou quatre livres, tandis qu'il n'y en a que deux.

Stuck (1) a fait mention du voyage de Giraud au n° 573; mais il a confondu Silvestre avec Lib. Georg. Girald, dont l'ouvrage *de Navigiis* indiqué au n° 1945 n'appartient pas aux voyages, mais aux écrits sur les antiquités grecques et romaines : on le trouve page 601 du recueil de ses œuvres, imprimé en 1696, à Leyde, en un volume *in-folio*.

Powel a ajouté à la fin de chaque chapitre quelques remarques qui donnent des détails sur les personnes et sur les lieux dont il est parlé.

Il a conféré ensemble trois manuscrits, ce qui lui a donné le moyen de compléter l'ouvrage; car Giraud ayant souvent énoncé avec beaucoup de franchise son opinion sur les moines, ceux de chaque ordre, dans la copie qu'ils en ont fait tirer, ont eu soin de laisser de côté ce qui n'étoit pas honorable pour eux; mais ils copient soigneusement tout ce qu'il pouvoit y avoir d'offensant pour les autres ordres : ainsi leur malice respective

(1) Bibliothèque des Voyages, publiée en 1787, 2 vol. *in*-8°.

a contribué à conserver à la postérité les monumens de leur honte commune.

Ce voyage a été imprimé une autre fois avec toutes les remarques de Powel dans le recueil nommé plus haut, et qui est cité communément sous le nom de *Cambdeni scriptores Britanniæ*. Il se trouve de la page 816 à la page 879.

On voit, dans le livre second, chapitre 3, qu'au douzième siècle les castors habitoient le pays de Galles, et qu'ils y construisoient leurs demeures si ingénieuses; cependant ce n'étoit que sur une rivière, que notre auteur nomme Teivi (1). Il cite comme un fait très-singulier qu'en Allemagne et dans les pays du nord on mangeoit ces animaux comme un mets maigre; ce qui fait penser que ce n'étoit pas l'usage dans le pays de Galles. Au reste, les lois galloises (2) prouvent qu'une peau de castor étoit fort chère dans le pays; car elles l'estiment à un prix double de celui d'une peau de bœuf (3).

(1) *In fluvio Teivi juxta Cilgaram.* Dans la *Topographia Hiberniæ*, chap. 21, où la même chose est racontée, on lit: *in Teyvensi flumine apud Kairdigan.* Je trouve sur les cartes la rivière de Tyvy auprès de Cardigan; sur la carte de Kitchin, elle est appelée *Teive.*

(2) *Leges Wallicæ*, p. 261.

(3) *Voyez* ce que dit Sprengel dans son Histoire de la Grande-Bretagne, faisant partie de l'Histoire Universelle en allemand, tom. XLVII, p. 380. Mais il a mal-à-propos

Les sangliers, qui manquent aujourd'hui en Angleterre, ne doivent pas avoir été très-rares dans le pays de Galles à cette époque; car dans le premier chapitre de ce livre il est rapporté qu'une laie qu'on avoit par hasard fait allaiter par une chienne, en avoit acquis un odorat si fin, qu'on s'en servoit comme du meilleur chien de chasse pour aller à la piste du gibier. Mais l'on sait que cet animal a l'odorat très-bon, et que les chasseurs ont beaucoup de peine à le surprendre; ils cherchent à s'approcher des laies pendant la nuit et contre le vent. Ce qui est singulier dans le fait cité, c'est que cet animal si stupide, et dont les petits mêmes ne jouent pas, ait pu être dressé pour la chasse. La recherche des truffes est moins surprenante.

On lit dans le même endroit qu'on tua à coups de flèches une biche dont la tête portoit la ramure d'un cerf de douze ans. On envoya cette tête au roi Henri II, comme celle d'un monstre remarquable.

On sait qu'outre les nombreux témoignages que fournissent les poésies et les monnoies grecques et romaines, plusieurs auteurs modernes ont aussi parlé de biches avec des ramures (1).

traduit *Regiones Artoæ* (*Arctoæ*) par Pays-Bas. Il a aussi nommé la rivière *Triwy*.

(1) *Voyez* Miscell., act. nat. cur. dec. 1 à 9 et 10, 1678 et 1679, p. 225. — d° dec. 2 à 3. 1683, p. 247. Scaliger

Giraud raconta dans le chapitre XIe du livre second, qu'une comtesse présenta à l'archevêque un fromage fait avec le lait de biches apprivoisées. On n'ignore pas que les biches se laissent apprivoiser, et leur lait ne doit pas être plus mauvais que celui des rennes femelles. Philostrate rapporta (1) aussi que dans l'Inde on élève parmi les animaux domestiques des biches blanches, et qu'on regarde leur lait comme très-nourrissant.

Notre auteur trouva les meilleurs chevaux dans la partie du pays qui est aujourd'hui la région la plus méridionale du comté de Glamorgau; c'étoient, comme il le dit, des descendans des chevaux qu'un comte avoit jadis fait venir d'Espagne. Voici comme il s'exprime dans cette troisième partie du pays de Galles qu'on appelle Powis: « Les chevaux sont excellens; ceux pour la course » sont très-renommés; ils descendent originaire» ment de ces superbes chevaux espagnols que » Robert de Belesme, comte Shrewsbury, avoit » autrefois fait venir dans ces cantons : aussi » tous les chevaux qui en proviennent sont fa» meux par la noblesse des formes dont la nature

poetices, lib. III, cap. 4, p. 215. Comparez les remarques faites à la suite du Traité *Marbodi Liber Lapidum*, p. 156, et *Redi experimenta circa res naturales*. Amst. 1685, n°, p. 117.

(1) Vita Apollonii, lib. III, 9, p. 101.

» les a doués; ils sont aussi recherchés pour la » majesté de leur extérieur que pour leur vitesse » incomparable (1). »

L'Angleterre, comme Pennant l'a fait voir dans sa Zoologie Britannique, a amélioré de temps en temps sa race originaire de petits chevaux par des races espagnoles, barbes et autres, qu'elle a fait venir des pays étrangers. Les chevaux qu'on parvint à sauver sur les côtes d'E-

(1) « In hâc tertiâ Walliæ portione quæ Powisia dicitur, sunt equitia peroptima, et equi emissarii laudatissimi, de hispanensium equorum generositate, quos olim comes Slopesburiæ Robertus de Belesmo in fines istos adduci curaverat, originaliter propagati. Undè et qui hinc exeunt equi, cum nobili formæ picturâ, ipsâ protrahente naturâ, tam membrosâ suâ majestate, quàm incomparabili velocitate, valde commemorabiles reperiuntur. »

Sur la carte de P. Schenk et de G. Valk, intitulée *South-Wales*, Powis se trouva dans la partie la plus méridionale du comté de Clamorgan, près de Caerdiff, Landaf et Cowbridge, endroits que Busching a nommés. T. IV, p. 751. Sur les nouvelles cartes on ne lit plus le nom de *Powis*.

Sprengel, dans son Hist. Univ., t. XLVII, p. 380, a traduit *Comes Slopesburiæ* par comte de Shaftsbury. Il a peut-être voulu dire Shrewsbury, car Giraud et Powel disent, au commencement du *Descriptio Cambriæ*, que *Slopesburia* porta le nom de *Salopia* à une époque plus récente, et avoit jadis appartenu à *Powisia*. *Salopia* est le nom de Shrewsbury dans le Shrop-Shire ou Salop-Shire.

cosse avec les débris de la flotte invincible, ont servi à l'amélioration du haras écossais de Galloway, et sont les souches de la fameuse race actuelle des chevaux de chasse anglais.

Le traité intitulé : *Descriptio Cambriæ*, contient deux livres; le premier porte aussi le titre de *Laudabilibus Walliæ*, et a été publié par Powel à la suite de l'Itinéraire. Powel n'a pas fait imprimer l'autre livre, qui a pour titre : *de Illaudabilibus Walliæ*, parce que, suivant les apparences, il a éprouvé de la répugnance à rendre publics les défauts de ses compatriotes; mais, Wharton, après avoir conféré plusieurs manuscrits, l'a inséré dans son *Anglia Sacra*.

Les historiens trouveront dans cet écrit quelles étoient au douzième siècle l'étendue et la division du pays de Galles, et les princes qui y régnoient alors. Ils sont représentés, ainsi que la plupart des habitans des montagnes, comme des hommes très-hardis et aguerris aux dangers.

Le roi Henri II les peignit à Emmanuel, empereur de Constantinople (qui, par ses ambassades et dans ses dépêches, lui avoit demandé des détails sur les curiosités de l'Angleterre), comme des hommes presque sauvages, qui ne craignoient pas de combattre nus avec des hommes armés, et qui ne balançoient pas à sacrifier leur vie pour la patrie.

Ils aimoient la musique, étoient extrêmement

hospitaliers et affables envers les étrangers. Les hommes et les femmes s'efforçoient de conserver leurs dents très-blanches ; c'est pourquoi ils ne mangeoient jamais rien de chaud. Les hommes se rasoient la barbe, à l'exception de la lèvre supérieure (1).

Giraud nous donne quelques détails sur la langue galloise, et cite beaucoup de mots qui dérivent du grec et du latin. Powel en a inséré la liste.

Il y avoit parmi les Gaulois un grand nombre de devins qui, pour découvrir la vérité, s'agitoient comme des fous, ainsi que font les chamanes dans la Russie orientale : on les appeloit *Awenydhyon* (2).

Giraud dit de ses compatriotes : « Nation » heureuse et fortunée, et dont le sort seroit à » envier, s'ils avoient de bons prélats et de bons

(1) Lib. II, cap. 10, *Barbam viri præter gernoboda solum radere solent.* On trouve le mot *Gernoboda* dans Ducange, qui renvoie à l'article *Grani ;* il rend celui-ci par la lèvre supérieure, ou la moustache. Il auroit pu confirmer cette explication par le témoignage de Giraud qui dit à peu près : La nation Bretonne se rase tout le corps, à l'exception de la tête et de la lèvre supérieure : *Britannorum gens omni parte corporis abrasa, præter caput et labrum superius.*

(2) C'est à tort que Sprengel a écrit *Awenyschion.*

» pasteurs, et un seul prince qui fût bon (1) ». Powel ajoute : « La Providence nous a envoyé » un pareil prince, mais elle nous a refusé de tels » ecclésiastiques. »

On doit regretter que la carte que Giraud avoit dressée du pays de Galles soit perdue ; cependant Gough avoit entendu dire qu'une copie en crayon rouge se trouvoit annexée au manuscrit du *Topographia Cambriæ*, qui est à Westminster. Giraud nous apprend qu'il avoit indiqué sur cette carte les montagnes, les forêts, les rivières, les endroits fortifiés, principalement les églises et les monastères (2). Il seroit difficile de trouver

(1) « Felix gens et fortunata, utraque sorte beata, si prælatos haberent bonos et pastores, unoque gauderent principe et illo bono. »

(2) *Warton.*—Anglia Sacra, *t. II, p.* 441. « Expressam Kambriæ totius mappam, cum montanis arduis et silvis horridis, aquis et fluviis, et castellis electis, cathedralibus etiam ecclesiis et monasteriis multis, maximèque cisteriensis ordinis, copiosâ pariter et artificiosâ sumptuositate constructis, arcto folio, strictoque valdè locello et spatio brevissimo, distinctè tamen et apertè declaravi. *Puis il ajoute, page* 445 : « Circiter id ipsum temporis, quò Kambriæ descriptionem stilo perstrinximus, mappam ejusdem expressam, quatenus et natale solum non tantùm literis, verùm etiam protractionibus quibusdam et quas picturis variis, ne incompetentibus aut indecentibus nostræ foret ad unguem opera declaratum, breve in loculo arctoque folio loca quàm plurima complectentes, eadem tamen dilucidè satis et distinctè disponentes, non absque studioso labore propalavimus.

aujourd'hui une carte faite au douzième siècle, qui contînt tant de choses; du moins celles de la même époque, que Gough a publiées, paroissent bien pauvres et bien défectueuses.

British Topography (*by Rich. Gough*), 1780, *in*-4°, t. I, p. 74. *Voyez* aussi t. II, p. 481; Balæus, cent. 3, n. 59.

Note du Traducteur. Sprengel, dans son Histoire des principales Découvertes Géographiques (1), donne sur Giraud quelques détails que l'on sera bien aise de lire après l'article de M. Beckmann.

« La première description détaillée de la principauté » de Galles, dit Sprengel (2), fut écrite par Giraud » Barry le Gallois (*Giraldus Cambrensis*), grand doyen » de Saint-Asaph, sous Henri II. Il y joignit la descrip- » tion de l'Irlande, qui venoit d'être conquise. Il s'occupa » surtout de la recherche des merveilles et des prodiges. » Il y est question de canards qui, en Irlande, naissent » des arbres, de poissons à dents dorées, et de monstres » moitié hommes, moitié taureaux. »

Mais c'étoit le goût du temps; et ces contes absurdes, bien loin de déplaire aux contemporains de notre auteur, assurèrent à son ouvrage le succès le plus flatteur et le plus brillant. Ecoutons ce que dit Sprengel dans un autre passage (3) :

« Giraud le Gallois nous fournit un exemple de l'ac- » cueil distingué qu'on faisoit aux relations des pays » étrangers. Il fut obligé, à Oxford, de lire trois jours

(1) En allemand.—Deuxième édition. Halle, 1792.
(2) L. C., p. 244.
(3) Page 235.

» de suite, en public, sa Description de l'Irlande. Le premier jour, il la lut aux pauvres de la ville; le second, » aux docteurs des différentes facultés et aux étudians » d'un certain rang; et le troisième aux autres étudians, » à la bourgeoisie et à la garnison. »

On a annoncé à Londres, en 1807, une nouvelle édition de l'ouvrage de Giraud, et une traduction anglaise sous le titre suivant :

« The progress of Archbishop Baldwin through Wales » on the Service of the Holy Cross. A. D. 1188, and the » Description of Wales, written in latin by Giraldus de » Barri, translated into english and illustrated with maps, » views and annotations. » By sir *Richard Colt Hoare*, Bart. 2 vol. *in-4°*.

SUR
LA POPULATION DE LA SUÈDE.

On est mieux instruit en Suède sur l'état de la population et sur ses rapports que dans la plupart des autres pays. En 1746, il fut établi, sous le nom de *commission royale pour la formation du cadastre*, un département particulier dont les travaux commencèrent en 1749; c'est à cette commission que doivent être envoyés, de tous les gouvernemens et de tous les consistoires, des tableaux sur tout ce qui concerne la population, dressés d'après une règle fixe, pour être rédigés ensuite et réunis en un Rapport complet sur l'état du royaume. L'expérience prouve cependant qu'on ne sauroit obtenir, par cette institution même, toute la précision et toute la certitude désirables. Souvent les tableaux manquent entièrement, ou ils n'arrivent pas à temps, ou ils sont mal faits. Dans ces sortes de cas il ne reste à la commission aucun autre moyen que de suppléer au défaut d'instruction suffisante, par des calculs de probabilité. Actuellement elle est composée d'un président et de cinq membres. La relation la plus nouvelle sur cet objet a été donnée par M. *Nicander*,

secrétaire de la commission, en huit mémoires insérés dans les *nouveaux Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm*, années 1799, 1800 et 1801, ou vol. 20, 21 et 22. Les principaux résultats de cette relation comprenant un espace de vingt-trois ans, depuis 1772 jusqu'à 1795, nous serviront de bases pour notre article. Une relation moins détaillée pour les années de 1751 jusqu'à 1772, a été fournie par Wargentin dans l'ouvrage cité précédemment, vol. 3, pag. 236.

La population de la Suède, à la vérité, n'est pas en rapport avec l'étendue du pays qui pourroit nourrir un nombre peut-être double d'habitans; mais il faut aussi considérer qu'une grande partie de la superficie consiste en lacs, marais, sol pierreux, landes stériles et autres terrains qui ne sont susceptibles d'aucune culture.

La population des gouvernemens respectifs est très-variée; la table suivante en donne l'état pour l'an 1800. L'estimation de *Diurberg* (où le Wener et le Wetter ne sont pas compris) sert de base à l'indication de la superficie. Nicander la suit également, avec quelques variations, dans sa *Tabula M.* Nous l'avons tirée de l'ouvrage *Diurberg's beskrifning om Sverike* (description de la Suède, etc.). Stockholm, 1806, vol. I, p. 188.

NOMS des GOUVERNEMENS.	MILLES, LIEUES carrées.	NOMBRE des HABITANS.	AMES par MILLE carré.
Malmœ	40	142,056	3551
Gœteborg	42	116,674	2778
Carlscrona	25	62,402	2496
Christianstad	50	116,681	2336
Skara	76	135,697	1785
Stockholm	60	96,280	1605
Halland	45	71,599	1591
Linkœping	100	158,057	1580
Upsala	52	81,131	1560
Nykoping	66	96,547	1463
Westeros	64	86,583	1353
Calmar	96	129,548	1348
Wisby	24	31,291	1304
Wenersborg	118	152,957	1296
Jœnkœping	98	114,480	1168
Orebro	86	95,025	1105
Cronoberg	80	87,604	1095
Carlstad	149	135,438	928
*Abo	256	196,153	825
*Tawastehus	228	176,539	774
*Heinola	164	113,317	691
Falun	288	122,624	426
*Wasa	372	134,054	360
Gefleborg	376	83,260	302
*Knopio	256	151,599	288
Hernœsand	560	84,500	151
*Uleaborg	764	85,176	112
Umed	1980	71,372	36
TOTAL	6660	3,181,130	476

Les six gouvernemens ou préfectures marqués d'une étoile, sont situés en Finlande, et actuellement conquis par les Russes. Leur population totale, en 1808, s'élevoit à 837,152 individus. Si la Finlande est détachée de la monarchie suédoise,

Il restera à celle-ci une population de 2,343,978 ames, ou, en chiffres ronds, 2,350,000.

Les dénombremens suivans indiquent les progrès de la population de cinq en cinq ans.

En 1775 on compta 2,640,177 habitans.
1780. 2,769,628
1785. 2,821,669
1790. 2,864,512
1795. 3,045,617
1800. 3,181,130

La plus grande partie des habitans de la Suède occupe le pays plat. La population dans toutes les villes et grands bourgs ne fut calculée, en 1795, qu'à 139,107 hommes, et 146,057 femmes : total, 285,164 ames, réunies en 46,859 familles. Cependant les listes n'étoient rentrées que de la plus petite partie des villes, et la commission du cadastre détermina la population des autres suivant les lois de l'arithmétique politique, et par d'autres données.

Dans le tableau suivant, le nombre des habitans de chaque ville a été indiqué, ou d'après les tables du cadastre, ou suivant d'autres sources; pour les villes où l'on manquoit de renseignemens certains, la population a été fixée par estimation approximative. Les habitans des villes sont, par rapport à la population des campagnes, dans la proportion d'un à dix; cependant cette proportion varie selon les provinces.

NOMS (1) des PROVINCES.	NOMS DES VILLES.	POPULATION.	ANNÉE DE FONDAT. (2).
Wester-botn..... 56,000 hab.	Torneâ (*o*).....	530.....	1621.
	Luleâ.....	759.....	*Id.*
	Pitheâ.....	805.....	*Id.*
	Umeâ.....	921.....	*Id.*
Anger-manland.. 40,000	Hernœsand.....	2507.....	1587.
Iemte-land..... 26,000	Œstersund.....	222.....	1786.
Medelpad. 19,000 ...	Sundswall.....	1552.....	1624.
Heriedal.. 4000....	Point de ville.		
Helsing-land..... 52,000 ...	Hudwickswall.....	1369.....	1582.
	Sœderhamn.....	2012.....	1620.
Dalarne(3) 122,624 ...	Falun.....	5730.....	*Id.*
	Hedemora.....	4 à 4600.....	*Id.*
	Sæter.....	820.....	1642.
Gestrik-land..... 27,000 ...	Gefle.....	5 à 600.....	très-ancienne.
Wærme-land..... 140,000....	Carlstad.....	1800.....	1584.
	Philipstad.....	553.....	1611.
	Christinehanin.....	2013.....	1642.

(1) Les *provinces* sont d'anciennes divisions politiques, consacrées par l'histoire et conservées dans le langage journalier, ainsi que dans la plupart des ouvrages, et même sur la plupart des cartes.

Nous avons conservé à tous les noms des provinces et des villes l'orthographe suédoise, pour faire plaisir à ceux de nos lecteurs qui veulent s'instruire. Il est facile d'y reconnoître les noms corrompus, vulgairement usités dans les géographies. Qui ne voit pas qu'*Angermanland* est *Angermanie*, et ainsi de suite? Où il y avoit des difficultés, nous les avons expliquées dans des notes. L'*å* circonflexe représente l'*a* suédois surmonté d'un petit *o*, et prononcé comme *o* dans *mort*, *sort*, etc.

(2) Il est difficile d'indiquer exactement l'année de fondation des villes; souvent on ne connoît que l'année où elles ont reçu leurs *privilèges royaux*. Par le terme d'*ancienne*, nous désignons les villes connues dès le treizième siècle; par celui de *très-ancienne*, celles dont les origines remontent à une époque antérieure à l'an 1200.

(3) *Dalarne*, les vallées. *Dal*, vallée, fait *Dalar* au pluriel indéfini, *Dalarne* au pluriel défini. C'est la *Dalecarlie* des écrivains latins, français, allemands et autres. Ce nom vient du suédois, *Del-Karlar*, c'est-à-dire homme de la vallée.

NOMS des PROVINCES.	NOMS DES VILLES.	POPULATION.	ANNÉE DE FONDATION.
Westmanland..... 110,000....	Nora.....	800.....	1643.
	Linde.....	700.....	*Id.*
	Sala.....	2221.....	1524.
	Westerâs (Arosia).....	3229.....	très anc.
	Kæping.....	1550.....	1474.
	Arboga.....	1612.....	très-anc.
Nerike.... 54,000....	Askersund.....	824.....	1640.
	Œrebro.....	2878.....	très-anc.
Upland... 230,000...	Enkæping.....	1455.....	ancienn.
	Upsala.....	4403.....	très-ancien. (1).
	Œregrund.....	681.....	1491.
	Œsthammar.....	800.....	ancienn.
	Nortelge.....	779.....	1622.
	Sigtuna.....	523.....	la plus anc. du pays (2).
	STOCKHOLM.....	74,378 (80,000)..	1248 environ.
Sœderman-land..... 152,000...	Torshælla.....	532.....	ancienn.
	Eskilstuna.....	1586.....	1759.
	Strengnæs.....	1089.....	ancienn.
	Mariefred.....	500.....	1590.
	Sædertelge.....	1122.....	très-anc.
	Trosa.....	475.....	ancienn.
	Nykæping.....	2297.....	très-anc.
Ostgothland (3)... 158,000..,	Wadstena.....	1253.....	ancienn.
	Skeninge.....	779.....	très-anc.
	Norkœping.....	8629 (10,000)...	1384.
	Sædertkœping.....	562.....	ancienn.
	Linkœping.....	2416.....	*Id.*

(1) L'*Upsala* moderne s'appeloit dans l'origine *Œster-Arâs* (*Arosia orientalis*), par opposition avec *Westerâs* (*Arosia occidentalis*). Mais, déjà en 1273, la cathédrale du *Vieux-Upsala* situé à neuf milles suédois plus au nord, fût transférée ici, et bientôt le nom de *Œster-Aros* fit place à celui d'*Upsala*, qui pourtant est également resté au Vieux-Upsala.

(2) C'est la ville d'*Odin*. Tacite en a fait son peuple de *sitones*.

(3) Dans l'ancien gothique ou scandinave ; *Austur-Gothland*. C'est la patrie des *Ostro-Gothe*.

NOMS des PROVINCES.	NOMS DES VILLES.	POPULATION.	ANNÉE DE POPULATION.
Westgothland (1)... 270,000....	Mariestad.....	998.....	1583.
	Lidkœping.....	1554.....	1450 environ.
	Skara.....	764.....	très-anc.
	Skæfde.....	599.....	*Id.*
	Hio.....	431.....	*Id.*
	Falkaping.....	483.....	*Id.*
	Wenersborg.....	1430.....	1642.
	Alingsâs.....	1017.....	1619.
	Borâs.....	2107.....	1621.
	Ulrikeshamn.....	676.....	très-ancien. (2).
	Gœtheborg (Gothenbourg)	13,218 (15,000).	2607 (3).
Dal..... 44,000....	Amâl.....	785.....	1643.
Bohus..... 92,000 ...	Stræmstad.....	1457.....	1667.
	Uddewalla.....	4000.....	très-anc.
	Kongelf *ou* Konghella..	8 à 900.....	*Id.*
	Marstrand.....	1200.....	1262.
Holland... 372,000 ...	Kongsbacka.....	243.....	ancienn.
	Warberg.....	2076.....	*Id.*
	Falkemberg.....	(compris sous le précédent.)...	*Id.*
	Halmstad.....	1235.....	1307.
	Laholm.....	825.....	1652.
Smâland.. 10,000 ...	Grenna.....	708.....	ancienn.
	Iœnkœping.....	4087.....	*Id.*
	Ekesiœ.....	908.....	très-anc.
	Wegsiœ.....	1328.....	1433.
	Westerwick.....	2608.....	ancienn.
	Wimmerby.....	735.....	très-anc.
	Calmar.....	4125.....	1680.
Bleking... 62,000 ...	Carlscrona.....	13,800.....	ancienn.
	Carlshanin.....	3600.....	1664.
	Sœlwitsborg.....	400.....	1614.

(1) On prononce en suédois *Ves-Gothland*. De-là les *Ves* ou *Veze-Goths*, nommés communément *Visi-Goths*.

(2) *Ulrikeshamn* reçut son nom moderne en 1741, mais la ville existoit déjà au XIVe siècle, sous le nom de *Bogesund*.

(3) Le roi Charles IX fonda, en 1607, une ville sous le nom de *Gothenbourg*, dans l'île de Hisingen, mais elle fut détruite par les Danois; le roi Gustave-Adolphe la rétablit dans la position actuelle.

NOMS des provinces.	NOMS DES VILLES.	POPULATION.	ANNÉE DE FONDATION.
Suède (1)... 1,258,000....	Christianstad.....	2264.....	1614.
	Engelholm.....	680.....	ancienn.
	Helsingborg.....	1639.....	*Id.*
	Landskrona.....	1852.....	1413.
	Lund.....	2881.....	très-anc.
	Malmœ.....	5229.....	1536.
	Skanœr *avec* Falsterbo..	3 à 400.....	très-anc.
	Ystad.....	3021.....	ancienn.
	Cimbritshamn.....	717.....	*Id.*
Oeland (île) 24,000....	Point de ville.		
Gothland 31,000....	Wisby.....	3745.....	très-anc.

Nous ne croyons pas devoir étendre ce tableau à *la Finlande*, probablement séparée de la Suède pour long-temps, et qui, d'ailleurs, a été l'objet d'une description détaillée dans un de nos Cahiers précédens.

Mais nous ajouterons qu'à côté de ces quatre-vingt-deux *villes*, privilégiées *comme telles*, et représentées dans la diète, il y a quelques *bourgs* non admis aux mêmes droits, quoique par leur population ils surpassent plusieurs anciennes villes. Tels sont, dans le Helsingland, *Woxna*, avec des forges de fer, 632 habitans; dans la Dalecarlie, *Awestad*, avec des mines de cuivre, 6 à 700 habitans; dans le Westmanland, *Riddarhytta*, avec des forges et des mines, 600 habitans;

(1) C'est la *Scandia* de Ptolémée, *Skaney* des Islandais, *Schonen* des Allemands, *Scanie* des latinistes modernes, des Français.

dans le Nerike, *Garphytta*, avec des forges de fer-blanc, 700 habitans; dans l'Upland, *Sædersfors*, la seule forge d'ancres du royaume, 600 habitans; *Lœfsta*, la plus grande forge de fer de toute la Suède, 2000 habitans, très-jolie ville; *Drotningholm*, le Versailles de la Suède : il peut y avoir 3 à 4000 habitans lorsque la cour s'y trouve; *Waxholm*, sur un des passages qui conduisent de la mer à Stockholm, 1000 habitans; dans la Sudermanie, *Dalarœ*, peuplé de pilotes, 100 maisons; dans la Westrogothie, *Trolhetta*, sur le canal du même nom, 3 à 4000 habitans; dans la Scanie, *Bâsted*, avec un bon port, 554 habitans; *Hœganes*, avec des mines de charbon; *Trœlleborg*, etc., etc.

Nous entrons dans ces détails pour faire sentir la différence qu'il y a entre les villes suédoises et celles des autres pays. En Suède, les villes ne sont peuplées que de marchands et de fabricans; on n'y voit point cette bourgeoisie oisive, cette foule d'étrangers qui, dans d'autres pays, forment une si grande partie de la population des villes. Partout où il y a une mine lucrative ou un bon port, il se forme des établissemens qui bientôt prennent l'air d'une ville, tandis que plusieurs anciennes villes mal situées, ou qui, par l'ensablement des ports et des rivières, ont perdu leurs avantages, tombent dans l'état de nullité le plus absolu.

Il nous reste à considérer la population d'après ses classes diverses et ses rapports généraux.

En classant les habitans de la Suède d'après leur origine, on y trouve 20,000 Lapons, 600,000 Finnois, et deux millions 560,000 Suédois.

La noblesse, en 1795, comptoit 11,934 individus de tout âge. En 1800, il y avoit 1117 familles nobles existantes. *Gazette de la Diète*, 1800, pag. 11 et 12.

Le clergé, avec femmes et enfans, formoit un total de 16,252 individus; la classe des professeurs et instituteurs, 1578; la bourgeoisie, 285,164. Les deux millions 860,000 individus restans sont cultivateurs, mineurs, pêcheurs, etc.

Communément, sur vingt-sept individus, on peut en supposer dix de mariés; cependant les mariages ont beaucoup diminué en Suède. Il y naît 98,599 individus par an. Depuis 1775 jusqu'à 1795, les naissances hors mariage ont été en proportion d'un à vingt-sept six dixièmes; mais leur nombre a prodigieusement augmenté depuis 1788, et elles ont été dans la proportion d'un à vingt-un. Le nombre des enfans mâles, nés dans l'espace de vingt-un ans, l'emporte de 22,735 sur celui des enfans de l'autre sexe. Le terme moyen des morts aux naissances

est de trois à quatre : 76,297 individus meurent par an; l'excédant des naissances est donc de 22,262. La salubrité du climat fait parvenir les Suédois à une extrême vieillesse; néanmoins, dans les derniers temps, les exemples de longévité sont devenus plus rares. Depuis 1776 jusqu'à 1795, parmi 216 individus morts, il y en avoit un de 90 ans; parmi 812, un au-delà de 95; et parmi 3,818, un au-delà de 100. Par des accidens, il périt annuellement 15 à 1600 individus mâles, et 5 à 600 de l'autre sexe.

Les meilleures institutions existent pour la conservation de la santé du peuple. La surveillance de ces établissemens est confiée au *Collegium medicum* royal, subsistant depuis 1688, et auquel on a joint un amphithéâtre de dissection et une maison d'accouchement. Dans tous les gouvernemens il y a des médecins provinciaux salariés par l'État, et chargés en même temps du soin des hospices publics. Partout les remèdes sont distribués *gratis* aux indigens. Depuis l'an 1756, l'inoculation de la petite-vérole avoit été généralement introduite; et de notre temps, par les soins des hommes éclairés, l'usage de la vaccine s'est répandu jusque dans les provinces les plus éloignées. Autrefois, les publicistes de la Suède se plaignoient beaucoup du tort considérable que la population du pays éprouvoit par l'effet

de l'émigration; mais Wargentin, et postérieurement Nicander, ont suffisamment démontré que la plupart des émigrés retournent dans leur patrie, que les autres sont remplacés par des étrangers, et que la diminution réelle peut être estimée tout au plus à 900 individus par an.

PINKERTON

JUGÉ PAR LES ANGLAIS,

Ou *Remarques Critiques sur la seconde Edition anglaise de sa Géographie moderne, traduite de l'*Edinburgh Review, *d'après le* Monthly Repertory (1).

M. Pinkerton, dans l'édition précédente de sa géographie, avoit vanté « les changemens

(1) Il n'existe pas encore, en *anglais*, aucun *système de géographie* qui mérite qu'on en parle dans un recueil consacré aux progrès de la science.

Cependant ce critique de l'*Edinburg Review* s'élève un peu au-dessus des préjugés de sa nation; il sent l'incapacité et l'imbécillité des compilateurs géographiques anglais. Il nous a paru piquant que les *anglomanes français* apprissent ce qu'on pense en Angleterre des objets de leur admiration. D'un autre côté, le traducteur de cet article y a joint quelques notes remplies d'excellentes vues sur la *méthode géographique*. Ces deux considérations nous ont engagé à céder aux instances du traducteur qui, dans sa qualité d'élève, d'ami et de compatriote des célèbres géographes *Busching*, *Zimmermann*, *Bruns*, *Wahl*, etc., insultés par le sieur Pinkerton, n'a pas cru devoir à celui-ci de grands ménagemens. Nous avons toutefois abrégé quelques passages et supprimé les accusations politiques tirées d'une brochure de M. François de Neufchâteau, sénateur, etc. (*N. d. R.*)

» qu'il avoit faits dans la méthode de traiter son » sujet, ainsi que le *travail considérable* qu'il lui » avoit fallu pour rassembler ses matériaux ». Cette première édition avoit été donnée comme un *ouvrage achevé ;* rien ne faisoit entendre qu'il dût y avoir une continuation : elle étoit censée présenter le système complet de la géographie, tel que l'état actuel de cette science permettoit à l'auteur de le recueillir. On nous disoit aussi « *que cet ouvrage avoit été l'objet* » *particulier de ses soins depuis sa jeunesse*, et » que l'époque où il l'avoit achevé étoit la plus » convenable pour *faire au monde un tel pré-* » *sent !* »

« Aucun autre temps (dit M. Pinkerton dans » la préface de sa première édition) ne pouvoit » être plus favorable pour faire paroître un nou- » veau système de géographie, que le commen- » cement du siècle actuel, qui succède au dix- » huitième, à jamais célèbre par les progrès » gigantesques qu'il a vu faire à toutes les scien- » ces, et particulièrement aux connoissances » géographiques, et non moins remarquable par » les changemens surprenans qui ont eu lieu dans » la plupart des États de l'Europe; changemens » qui, seuls, rendroient indispensable une nou- » velle description. Des royaumes entiers ont » disparu, de grandes provinces ont changé de » maîtres; et enfin les divisions et les frontières

» de ces États ont subi tant de variations, qu'une » géographie publiée il y a cinq ans doit être » regardée déjà comme une géographie an- » cienne. »—« Après une guerre longue et gé- » nérale, continue-t-il, après les révolutions les » plus étonnantes, l'Europe enfin repose dans » une paix universelle. Il y a de nouvelles divi- » sions, de nouvelles frontières, non plus comme » auparavant, dépendant du sort incertain de » chaque campagne, mais établies par des traités » solennels qui en garantissent la stabilité. »

Nous apprenons aujourd'hui que toutes ces raisons pour publier un géographie en 1801, étoient susceptibles d'extension, et que la véritable époque pour développer le systême n'étoit pas « *le repos permanent assuré par la paix* » *universelle d'Amiens* », mais la profonde tranquillité du temps actuel, où plusieurs États viennent d'être détruits et d'autres créés pendant l'impression des volumes de notre auteur (1). En conséquence de cela, l'avertissement ou préface de cette nouvelle édition commence par des reproches impitoyables à la première. On fait voir qu'une grande portion de l'Asie, et

(1) Dans cette dispute sur le moment favorable pour la publication d'une géographie, le critique d'Edinburgh peut avoir raison contre M. Pinkerton individuellement; car, malgré quelques termes latins d'histoire naturelle,

toute l'Amérique et l'Afrique y ont été traitées si brièvement, qu'on n'a pas eu assez de place pour *plusieurs notions géographiques des plus essentielles et des plus intéressantes* (1). « On a » remarqué, dit-il, chez nous et chez l'étranger, » la *concision excessive* et l'insuffisance de la » moitié du second volume. »

Dans un système général de géographie, observe M. Pinkerton, il faut indispensablement une harmonie de toutes les parties; il faut que

étalés sans jugement et sans but, la géographie de Pinkerton n'est fondée que sur les divisions politiques.

Mais une véritable géographie savante et philosophique n'est pas subordonnée aux circonstances politiques. Est-ce que les montagnes, les fleuves, les villes, les peuples changent de place? Est-ce que les mœurs, les langues, les productions des différens climats ne restent pas essentiellement les mêmes? Prenez l'*Afrique* de *Bruns* pour exemple; supposez que toutes les divisions politiques aient changé, ce livre sera encore une lecture aussi attachante qu'instructive; ce sera encore le manuel des naturalistes et le guide du voyageur. Les nouvelles divisions politiques étoient indiquées par les géographes allemands *avant* Pinkerton, et *mieux* que jamais il ne prendra la peine de les donner. (*N. d. Trad.*)

(1) La vérité de cet aveu est prouvée par le seul aspect de la traduction française. Il a fallu 1000 à 1200 pages de notes pour remplir les lacunes de l'admirable original. (*N. d. Trad.*)

l'auteur soit un *Cosmopolite impartial*, sans prédilection pour aucun pays particulier (1). A force de réfléchir, et guidé par l'expérience, il a *découvert* qu'un système exact de géographie, de quelque étendue qu'il soit, doit être divisé en trois parties; qu'il en faut une pour l'Europe, une autre pour l'Asie, « parce qu'elle » renferme des Empires et des États civilisés, » sans parler de sa vaste étendue » : et (ce qu'il a *découvert* encore) que de la troisième partie qui reste, les deux tiers doivent être donnés à l'Amérique et un tiers seulement à l'Afrique; et tout cela, pour maintenir l'*harmonie des proportions* relatives à l'importance et à l'abondance des matières. Pour toutes ces excellentes raisons, et parce que M. Pinkerton s'est procuré quelques livres espagnols (2), et parce qu'on a publié quelques nouveaux volumes de traités, les deux premiers tomes de l'ancienne édition sont maintenant mis en trois; et les additions, qui suppléent aux omissions reconnues dans la première édition, sont tellement fondues dans celle-ci,

(1) Voilà pourquoi la Russie est expédiée sur une vingtaine de pages, la France sur une trentaine, tandis que les îles Britanniques occupent un volume. (*N. d. Trad.*)

(2) Le *Mercurio Peruviano* et le *Viagero Universal*. [Nous en avons donné ou nous en donnerons des traductions abrégées dans les *Annales*. (*N. d. Rédacteur.*)]

qu'on ne peut les avoir séparément. Les malheureux acquéreurs de la première édition de ce *Système complet* ont maintenant le chagrin d'entendre en proclamer les nombreuses imperfections par l'auteur lui-même, qui ne leur indique d'autre remède que d'*acheter le nouvel ouvrage:* il est vrai qu'il ajoute, pour calmer de trop fortes alarmes, que ce sera sa dernière demande. Mais la seule garantie qu'il en donne est un appel à sa découverte de l'*harmonie des proportions*, que nous venons d'indiquer plus haut : « Il se» roit impossible, dit-il, d'ajouter un autre » volume sans troubler cette *harmonie* ». Il se flatte d'avoir pu *à la fin* atteindre au but de tous ses désirs, et d'être en état de présenter au public un système de géographie moderne *parfaite*, etc. Nous ne voulons pas fatiguer le lecteur par l'énumération de tous les genres de mérite que M. Pinkerton s'attribue à lui-même dans le cours de son ouvrage, à l'exclusion de tous les autres géographes (1). Nous allons seulement tâcher de nous justifier de ce que notre opinion diffère totalement de la sienne sur tous ces points : nous allons travailler à montrer de quelle manière les additions ont été exécutées dans

(1) Dans plusieurs endroits il appelle *Danville* un *servile copiste*, et *Busching* un *docteur prolixe*. Il affecte de donner, par dérision, à tout géographe allemand, le titre de *docteur*. (*N. d. Trad.*)

cette nouvelle édition, et nous serons bien trompés si le lecteur, avant la fin de ce détail, ne convient avec nous que ces additions, quand elles ne se bornent pas à l'insertion pure et simple des écrits d'autres auteurs, décèlent une *négligence* et une *ignorance impardonnables*, et augmentent la grosseur et non la valeur des volumes.

Les additions faites à la géographie de l'Asie, des îles d'Asie, de l'Afrique, des Etats-Unis, des possessions espagnoles en Amérique, et des Indes Occidentales, sont, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les nouvelles matières qui ont enflé les volumes et les ont portés au point de grosseur où ils sont maintenant. Mais les changemens qui ont eu lieu en Europe depuis 1802 ont bien au moins autant d'importance, et nous allons examiner jusqu'où l'auteur les a suivis. Il seroit superflu de montrer au doigt toutes les erreurs dans lesquelles il est tombé dans le premier volume, consacré, conformément *aux lois de l'harmonie*, à la géographie de l'Europe. Nous allons donc prendre seulement l'Allemagne pour échantillon du reste. Il n'y a pas de pays qui ait produit une si grande quantité d'écrits sur la statistique; il n'y en a point qui ait été visité par un si grand nombre d'Anglais pendant les dernières guerres; la langue allemande est étudiée dans la plupart des autres

pays; l'importance de l'Allemagne pour l'Europe n'a jamais été mieux sentie que dans ces dernières années. Ainsi, un auteur a toutes les facilités possibles à cet égard, et en même temps tous les motifs qui peuvent l'engager à s'appliquer de tout son pouvoir à donner un tableau exact des États de l'Allemagne, telle qu'elle existe depuis le traité de Presbourg. Voyons un peu comment M. Pinkerton y a réussi.

Il n'a pas donné plus de vingt-trois pages à la géographie de la monarchie prussienne, qui étoit alors au zénith de sa splendeur. Ce ne seroit pas trop pour les possessions qui restent encore aujourd'hui à cette puissance infortunée. Toutefois, dans cette étroite esquisse d'un si vaste sujet, les inexactitudes et les omissions sont presque innombrables : pour peu qu'on mette de soin à les relever, on sera à portée de juger des droits de cet auteur au *premier rang*, qu'il réclame parmi les compilateurs habiles et laborieux (1).

L'étendue et les bornes sont indiquées avec une extrême négligence : on marque d'abord la longueur et la largeur du pays en masse, sans

(1) D'après un passage apocryphe d'un ouvrage posthume de Gibbon, M. Pinkerton est un *héros*, un *Hercule* littéraire, je crois même un *demi-dieu*, etc., etc.
(*N. d. Trad.*)

égard aux provinces détachées; les frontières sont ensuite décrites comme il suit :

« A l'est et au midi, la Prusse est bornée » maintenant par les États de la Russie et de » l'Autriche. Ses frontières à l'occident sont portées jusqu'à l'*évêché de Hildesheim*, si l'ambition ne les a pas encore étendues davantage. »

Ici, il n'est mention ni de Mecklembourg, ni de la Poméranie suédoise, ni de la Baltique, limites de la Prusse au nord; ni de la Saxe, qui borne une partie considérable des provinces du midi; et quant aux limites occidentales, qui s'étendent sur plus de *quatre degrés de latitude*, on nous donne une ligne d'environ *onze milles* anglais de longueur, *si l'ambition ne l'a pas déjà étendue davantage* (1). Que le traité des indemnités ait reculé plus loin cette frontière, c'est ce qu'on voit ensuite dans une *note supplémentaire* jointe, non pas à cet article, mais à la description des *États de l'Allemagne*. Encore

(1) Ce noble dédain pour les *élémens* mêmes de la géographie politique contraste singulièrement avec les grands discours sur les *intérêts politiques des États*, dont M. Pinkerton a enrichi son ouvrage. Comment connoît-il les *intérêts* des États dont il ne connoît pas les *frontières?*

L'indication de la *superficie en lieues carrées* est bien plus essentielle que celle de la longueur et de la largeur. Mais le premier point exige un peu de travail. Voilà pourquoi on le néglige. (*N. d. Trad.*)

dans ce supplément hors de place, les changemens que le traité a opérés pour les limites de la Prusse sont-ils très-imparfaitement exprimés. On ne nomme de toutes les acquisitions de la Prusse que Hildesheim, Paderborn et Munster : *Erfurt, Blankenhayn, Untergleichen, Eichsfeld, Mulhausen, Nordhausen, Quedlimbourg, Essen, Werden, Elten* et *Ihrford* (1) sont totalement passés sous silence. On ne fait pas plus mention de Clèves, de Gueldres, de Mœrs qu'elle a cédés, ni des cessions que se sont faites mutuellement cette puissance et la Bavière, en 1803.

Le passage que nous venons de citer est immédiatement suivi d'un état de population, dans lequel l'étendue de ce pays, qui est le sujet en question, se trouve comme par incident. « Avant » les nouvelles acquisitions en Pologne, le nombre » des sujets de la Prusse ne s'élevoit qu'à 5,621,500 » dans toute son étendue, qui est de 56,414 milles » carrés; c'est environ 99 par mille carré. Il est » probable qu'à présent il monte à environ *huit* » millions, en y comprenant le margraviat d'Ans» pach et de Bareuth, compté pour environ » 400,000, et les dernières acquisitions en Po» logne, estimées à 2,100,000 habitans. » Cependant une note y est jointe, portant que la Prusse vient de céder récemment ces provinces avec

(1) Le critique anglais veut sans doute parler de *Herforden*, abbaye. (*N. d. Tr.*)

Neufchâtel et *Vallengin.* A qui ces provinces ont-elles été cédées? *Aux arrangemens français en Allemagne* (1).

Ce que nous apprenons par tout ce qu'il nous dit sur l'état actuel de la Prusse, c'est que ce pays se compose de plusieurs provinces contiguës et de quelques parties détachées; mais les proportions de ces provinces et de ces parties ne sont point déterminées. Que la longueur et la largeur de la principale partie soient telles ou telles, cela ne nous donne aucun aperçu de l'étendue totale, et encore moins de celle des parties détachées, qui forment cependant plus d'un dixième du royaume (2). Nous apprenons en outre qu'il y a eu un temps où le territoire contenoit 56,414 milles carrés; que, depuis ce temps, il a acquis certaines provinces, dont quel-

(1) Des provinces cédées *à des arrangemens!* Voilà du style anglais Pinkertonien tout pur. Mais comme ce savant auteur l'observe, « *la langue française sert mal le sublime.* »

Le vague, le clair-obscur d'un style affecté et guindé n'est nulle part plus déplacé que dans la géographie.

(*N. d. Tr.*)

(2) *Krug* porte, dans son estimation, la superficie des provinces contiguës à 80,800 milles carrés anglais, et celle des parties détachées à 8,800 (*Abriss der neusten Statistic der Preuss Staats*, 1805). (Note du critique anglais—Nous laissons dans cette note, et dans celle qui suit, l'orthographe des titres allemands, telle qu'elle existe dans l'original.)

ques-unes ont été recédées ; mais on ne daigne pas nous donner sur leur étendue d'autre mesure que le nombre de leurs habitans ; et si nous voulons trouver l'étendue en divisant le nombre des habitans par 99 (donné comme proportion commune par mille carré pour tout le royaume), nous sommes jetés dans une erreur de près d'un tiers sur ces nouvelles acquisitions (1). Tels sont, dans toute leur étendue, les « *talens* de M. Pinker- » ton pour les *recherches statistiques.* »

Les époques historiques sont nécessairement accumulées, et les premières ne sont pas fort intéressantes. Mais un événement aussi important que le partage de la Pologne ne devoit pas être oublié dans le règne de Frédéric II. Encore une autre faute notable, c'est d'avoir nommé Frédéric Guillaume II le prince qui monta sur le trône en 1713. Il étoit le *premier* de ce nom ; car son père, quoique troisième électeur du nom de Frédéric, fut le premier monarque, et, en conséquence, est désigné partout sous le nom de *Frédéric I.* Dans un ouvrage donné avec moins de prétentions, de telles fautes pourroient être regardées comme légères (2).

(1) *Hassel* porte l'étendue des acquisitions de la Prusse en Pologne, en 1793 et en 1795, à 31,824 milles carrés. En comptant d'après les *données* de M. Pinkerton, on ne trouve que 21,212 (*Statisticher Unvriss*, 1805). Note du critique anglais.—Il faut lire *Umriss.*

(2) Il y a bien d'autres erreurs dans les maigres notes

Nous allons passer de suite au chapitre de la géographie *politique*, qui commence par *la religion*. « En Prusse, dit M. Pinkerton, la religion » dominante est la protestante, divisée en luthé- » rienne et calviniste. Mais depuis les nouvelles » acquisitions en Pologne, *il sembleroit* que le » grand nombre des habitans seroient catholiques » romains. » *Il sembleroit* est un des termes favoris de M. Pinkerton, et il est possible qu'il lui trouve quelque chose de commode. Il se fait pourtant illusion, s'il espère par ce faux-fuyant tromper la pénétration du lecteur sur la portée réelle de ses connoissances. La moindre recherche l'auroit mis à même de nous faire connoître la vraie proportion, ou du moins celle donnée par

historiques dont M. Pinkerton se vante à tort d'avoir le premier enrichi la géographie. Les rêves de l'auteur sur les *Goths*, dont il veut à tout prix faire des *Scythes*, y reviennent à chaque page. Un Goth aussi fieffé n'auroit pas dû donner à la célèbre Marguerite de Danemarck *Eric de Poméranie* pour *mari;* Eric étoit le fils d'une sœur puînée de Marguerite. *Pinkerton*, t. III, p. 238 de la trad. franç.

C'est une des parties les plus brillantes et les plus difficiles de l'*art* d'un écrivain géographe, que la manière d'intercaler dans son ouvrage des aperçus historiques. Il faut que ces aperçus viennent se placer comme d'eux-mêmes sous sa plume; il faut encore qu'ils aient un rapport immédiat aux recherches géographiques, et qu'ils soient exposés dans un style attrayant. Les *époques historiques* de M. Pinkerton ne sont que de maigres, d'inexactes *notes* qu'il auroit fallu rédiger. (*N. d. Réd.*)

les calculs des écrivains du pays. *Hassel* prétend que, sur une population de 9,856,000 ames, 5,187,000 sont protestans, 4,352,000 catholiques romains; et que les 316,000 qui restent, se composent de juifs, de grecs, etc. *Krug*, qui porte la population totale à 9,700,000, compte 4,800,000 luthériens *seuls;* de sorte que les protestans *semblent* considérablement plus nombreux non seulement que les catholiques, mais même que toutes les autres sectes ensemble.

Comme sous le titre *étendue* nous nous sommes trouvés renvoyés à l'article *Population*, de même, à propos de sa population, nous sommes de nouveau reportés à son étendue (1). « Avant ses

(1) Le désordre est le résultat inévitable d'une recherche pédantesque de l'ordre. Le bon sens réprouve les quatre divisions de M. Pinkerton; car, comment s'occuper de l'*importance politique* d'un pays, du *caractère* d'un peuple, de la *situation* des villes et des ports, avant de connoître les montagnes, les fleuves, les mers voisines, les climats, les productions? La géographie naturelle, la *véritable* géographie, doit précéder tout le reste. Le sublime M. Pinkerton la place au *dernier* chapitre. Un autre trait d'extravagance c'est d'avoir séparé les *édifices* des *villes*, de sorte que la description du même endroit se trouve disséminée en plusieurs articles.

Depuis long-temps les géographes allemands ont trouvé la seule bonne méthode de disposer les parties d'une description géographique. Le nom, la situation, l'étendue et la population (dans un seul tableau), les montagnes, les

» acquisitions en Pologne, ce royaume ét
» supposé ne contenir que cinq millions et de
» d'habitans, y compris un million et demi d
» Silésie ; mais ces vastes acquisitions en Polog
» ont considérablement augmenté le nombre d
» ses habitans, qu'on peut évaluer à 80 par mil
» carré. » Mais, comme on ne nous dit pas e
combien de milles carrés ces acquisitions con
sistent, cette donnée de 80 par mille carré n
sert pas beaucoup pour le calcul de la population

productions, ensuite la topographie des provinces et des villes ; enfin les habitans, sous le rapport physique, moral, religieux et politique : voilà les *élémens* d'un tableau géographique dans leur *ordre naturel*, ordre que l'art de l'écrivain devroit peut-être cacher sous des fleurs autant que possible.

Strabon, Pline, Tacite, avertissent, en deux mots, le lecteur de la marche générale qu'ils veulent suivre. Souvent ils varient, ils suspendent ou accélèrent cette marche sans étaler longuement leur *plan nouveau* et leur *méthode scientifique*.

Au contraire, M. Pinkerton, plein de la morgue la plus pédantesque, emploie dans chaque chapitre des pages entières à exposer le *squelette* de son prétendu *plan nouveau;* il nous prédit exactement *où* il placera chaque paragraphe et chaque alinéa ; puis il nous en dit le *pourquoi;* puis il adresse quelques injures aux *prolixes docteurs;* il se moque du *travail microscopique* des autres géographes ; enfin, il daigne entrer en matière et nous communiquer cavalièrement le peu de choses qu'il sait ou qu'il ne sait pas. *(N. d. Trad.)*

en masse, et c'est dans une *note*, qui nous renvoie à une autre *note*, que nous trouvons enfin l'estimation de ce qu'étoit la population en 1801. Cependant, les deux années suivantes donnèrent à la Prusse des acquisitions territoriales qui augmentèrent de 400,000 le nombre de ses sujets; et cette augmentation, jointe à d'autres causes, accrut tellement le nombre de ses habitans depuis 1801, que le même auteur, cité par M. Pinkerton, comme comptant pour cette année 8,021,149 habitans, reconnoît qu'en 1804 le nombre montoit à 9,700,000. Dans des points si susceptibles de variation, il doit, sans doute, arriver souvent qu'un auteur, pressé de fournir les plus nouvelles informations, se trouve dans le cas de corriger son texte par une note; mais une pareille raison ne peut être appliquée à la correction de renseignemens publiés *depuis cinq ans*.

On pourroit faire un semblable reproche à presque toutes les parties de cet ouvrage, où l'on tente de suivre les changemens que les événemens ont amenés. Dans toutes ces occasions, l'ancien état est conservé; quelquefois seulement on a inséré dans la même page une note qui a rapport au changement survenu, et d'autres fois nous avons à rectifier le passage sur une autre note dans un supplément, ou bien aussi dans d'autres

chapitres. Mais continuons l'examen de ce modèle de statistique.

L'article des revenus de la Prusse commence ainsi : « Avant les additions de territoire en Pologne, les revenus étoient estimés à 5,880,000 liv. sterling; et, après quelques pages d'énumération des marchandises, etc., M. Pinkerton finit par dire que le revenu entier de la Pologne n'étoit pas évalué à plus de 439,546 livres sterling, et que, quand on en supposeroit la moitié affectée aux revenus de la Prusse, ce ne seroit pas encore un objet important, etc. » Ce malheureux partage de la Pologne est, pour M. Pinkerton, une source de doutes et de perplexité; et quand il cherche dans Hœck des renseignemens plus nouveaux, il trouve « qu'il compte les revenus » quelquefois en dollars, quelquefois en florins, » et en subdivisions si petites, que *le calcul* » *total en seroit vraiment pénible* (1) ». C'est pourquoi il l'*abandonne* et a recours à l'*intelligent auteur de la Prusse et de sa neutralité*, qui fait monter les revenus à cinq millions sterling (2).

(1) L'insolente paresse de M. Pinkerton se cache ici sous un voile qu'il est facile de lui arracher. Hœc (qui, au surplus, n'est pas un excellent auteur) n'a jamais donné les revenus de la Prusse en *dollars*, monnoie américaine. C'est un pur mensonge de M. Pinkerton pour décréditer l'auteur qu'il copie sur chaque page. (*N. d. Tr.*)

(2) Hœc, dans un appendix, dont les calculs en dollars

Il est étonnant qu'une si considérable différence entre cette somme et le calcul donné ci-dessus, n'ait pas engagé M. Pinkerton à examiner si ce n'étoit pas quelque événement survenu depuis le partage de la Pologne qui avoit influé si considérablement sur les revenus de la Prusse; il auroit alors appris que d'autres territoires, acquis précisément dans le même temps, avoient donné de nouveaux revenus égaux à ceux des nouvelles provinces en Pologne. Il semble lui-même à la fin s'apercevoir que le revenu total de la Pologne, c'est-à-dire son revenu sous différentes formes de gouvernement depuis plus de trente ans, n'étoit qu'une règle imparfaite pour juger de son produit actuel.

Pour nous reposer de ce fastidieux détail de méprises en statistique, nous pourrions examiner un peu ce que valent les spéculations qui nous sont offertes sous le titre « *d'importance* » *et rapports politiques* ». Il y a cinq ans, les armes et l'influence de la Russie épouvantoient notre auteur; mais aujourd'hui, il est si alarmé

et en florins ont tant effrayé M. Pinkerton, porté le *total* des revenus à 36,000,000 rixdalers, ou environ 6,000,000 l. st.; et Hassel qui le cite, ainsi que beaucoup d'autres qui ont écrit sur cette matière, les fait monter de 38 à 40,000,000 rixdalers, ou environ 6,000,000 et demi (*Statischer Umrisse*, 1805). Note du critique anglais.—Il faut lire *Statistischer Umriss*.

d'un autre côté, qu'outre une étroite alliance avec le Danemarck et la Suède, il voudroit encore donner à la Prusse le Hanovre, tout le nord de l'Allemagne, et tout ce qui appartenoit autrefois à la Pologne et à la Hollande, jusqu'au Rhin, afin de la mettre en état de s'opposer à la prépondérance de la France. Mais comme ce sont des points que nous n'avons jamais cru M. Pinkerton particulièrement appelé à traiter (1), nous passerons là-dessus, et nous continuerons à examiner les articles qui dépendent de ces « laborieuses recherches », que nous attendons de lui.

Dans l'histoire littéraire de la Prusse, le nom de *Leibnitz*, sous les auspices duquel fut fondée l'académie des sciences à Berlin, auroit dû trouver place. Il en est de même de celui de *Wolff*, qui, indépendamment des persécutions qu'il eut à souffrir, et des distinctions qu'il obtint ensuite dans l'université de Halle, a un droit de plus, celui d'être né dans un pays qui fait maintenant partie des États de la Prusse. Ceux de *Humboldt*, de *Klaproth*, et autres, auroient dû aussi être ajoutés à la liste des savans et des hommes de génie (2). Dans le nombre des universités, les

(1) Il est ridicule de faire d'une géographie une *gazette politique*; la science géographique est assez vaste par elle-même. (*N. d. Tr.*)

(2) Les articles d'*histoire littéraire* d'Allemagne, de Prusse et d'Autriche, chez M. Pinkerton, ont un défaut

principales (1), celles de Halle et d'Erlangen sont oubliées; et Posen, qui y est marquée comme université, n'est qu'une école royale. La fondation de celle de Francfort sur l'Oder est attribuée, par l'auteur des Mémoires de la maison de Brandebourg, à Jean Cicéron, père du prince que M. Pinkerton donne pour fondateur de cet établissement.

L'accroissement rapide de la population dans les États de la Prusse doit avoir rendu très-inexact le recensement des habitans dans les principales villes fait il y a quelques années. Aussi trouvons-nous des différences considérables entre les estimations de M. Pinkerton et celles des derniers

radical; ils n'en auroient dû former qu'*un seul*, attendu que les liens d'un même langage font de toutes les nations germaniques un seul peuple, sous le rapport moral et littéraire.

La négligence, la malveillance et l'injustice avec lesquelles l'*Hercule écossais* traite les pygmées d'Allemagne, est au surplus entièrement dans l'ordre. Les *Humboldt*, les *Klaproth*, les *Wieland*, les *Gœthe*, les *Heyne*, les *Heeren*, les *Busching*, les *Zimmermann*, doivent nécessairement déplaire à des gens comme Pinkerton et ses dignes disciples.

(1) Le nombre des étudians dans les principales universités, en 1807, est donné par Hassel, comme il suit: A Halle (en 1802), 634; à Erlangen (en 1801), 300; à Kœnisberg (en 1802), 300; à Francfort (sans date), 180. (Note du critique anglais.)

auteurs allemands (1). Il avance qu'après Breslaw il n'y a que trois villes en Silésie qui contiennent plus de 6,000 habitans. Cette assertion est contredite par Hassel, qui en compte huit autres dont la population passe ce nombre. Il y a aussi, selon Hassel, dans la seule partie méridionale de la Prusse, cinq villes, outre Varsovie, qui comptent plus de 6,000 habitans, quoique M. Pinkerton assure qu'il n'y a que cette ville, parmi celles nouvellement acquises à la Prusse dans la Pologne, qui surpasse ce nombre.

La navigation intérieure est traitée avec beau-

(1) La table ci-dessous présente l'état comparatif de la population dans quelques villes.

	SUIVANT MM				
	PINKERTON.	HASSEL.		KRUG.	
Berlin.....	142,099	1803	153,128	1803	153,000
Breslaw.....	52,000	1803	60,950	1803	60,000
Warsaw.....	66,572	1801	63,358	1803	64,000
Dantzick.....	36,000	1801	46,213	1802	47,000
Magdeburg...	26,000	1798	30,611	1802	32,000

Les dénombremens donnés par M. Pinkerton sont tirés des tables de 1798, sur une base prise des deux années précédentes, temps où la population augmentoit de 3726 en une année.

coup plus de mépris qu'il ne convient. A la vérité, les canaux les plus importans ne sont pas remarquables par leur étendue; mais ils joignent ensemble l'Elbe, l'Oder et la Vistule; par-là, ils forment une ligne de six à sept cents milles de navigation non interrompue, et le commerce qu'elle procure, quoiqu'il soit gêné par la différence des impositions dans plusieurs provinces, par les droits et autres entraves, ne laisse pas d'être très-considérable.

Les objets traités dans le quatrième chapitre, sous le titre de *géographie naturelle*, n'étant pas variables de leur nature, il n'y a pas de grands changemens à attendre dans cette partie de l'ouvrage. Mais M. Pinkerton a passé sous silence une des principales productions minérales, le sel, qui, calcul fait, produit à l'État plus de 300,000 livres de revenu annuel. Les salines de Halle passent pour les plus productives du monde connu; et, sous ce rapport seul, elles méritoient une mention particulière (1).

(1) Le critique exagère peut-être l'importance de ces salines; toutefois elles auroient dû être nommées.

L'étude de la géographie physique exigeroit rigoureusement la connoissance des langues *espagnole*, *portugaise*, *italienne*, *française*, *anglaise*, *allemande*, *hollandaise*, *danoise*, *suédoise* et *polonaise*; car il existe dans toutes ces langues des mémoires à consulter. Mais les *géographes allemands* ont déjà extrait et analysé un grand nombre de

Il seroit aussi ennuyeux qu'inutile de nous arrêter sur les autres États de l'Allemagne aussi long-temps que nous l'avons fait sur la Prusse. Nulle autre partie n'auroit pu nous fournir un plus bel échantillon; et il n'y a point de contrée dans ce pays, si fécond en livres, qui pût fournir plus de renseignemens sur les objets que nous avons examinés. Aussi, sans être dans le cas de nous vanter, comme M. Pinkerton, « *d'avoir des communications avec beaucoup* » *d'hommes d'Etat et de savans de tous les pays* », il nous a suffi de consulter quelques *livres imprimés*, qui sont ouverts à quiconque voudra prendre la peine de les lire. Le peu d'observations auxquelles nous allons nous borner, en parcourant les pages qui traitent de l'Autriche et des autres parties de l'Allemagne, seront également fondées sur des renseignemens à la disposition de tout le monde.

Après avoir copié de Boetticher le nombre des habitans des pays soumis à l'Autriche par milles carrés, M. Pinkerton ajoute : « Mais depuis qu'il a écrit, les Pays-Bas, région si populeuse, *paroissent* avoir été enlevés à la Maison d'Autriche » (I, 360). M. Pinkerton qui, dans la même page, prétend donner les stipulations du

ces mémoires. Aussi le dernier *abrégé allemand* est de beaucoup supérieur à la *Scientific Géography* de l'Hercule-Pinkerton. (*N. d. Tr.*)

traité de Presbourg dans tout ce qui regarde la Maison d'Autriche, comment peut-il être incertain si cette maison a encore ou n'a plus la souveraineté des Pays-Bas?

Au surplus, comme Boetticher et l'ouvrage d'Hœck publié en 1801, sont ses plus récentes autorités, nous lui abandonnons ces pages, et nous n'en citerons qu'une singularité qui se trouve à la page 362. Il y est fait mention de la carte de Hongrie donnée par la société Artarienne (*Artarian society*) à Vienne. N'ayant jamais eu l'avantage d'entendre parler de cette corporation savante, nous nous sommes trouvés fort embarrassés, jusqu'à ce que nous ayions découvert que MM. Artaria et compagnie étoient des graveurs et marchands de cartes à Vienne. Nous en avons conclu que M. Pinkerton, qui, dans un autre endroit, se réjouit de ce que « sur le continent les marchands de cartes ne prennent point le titre de *géographes* », a pourtant, par une de ses inadvertances accoutumées, érigé en société savante une des maisons de commerce de ces vendeurs de cartes (1). Il n'y a rien de plus inexact que sa description

(1) Les bonnes cartes de l'Allemagne et de beaucoup d'autres pays sont aussi inconnues à M. Pinkerton, que les bons livres de statistique, de géographie et d'histoire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur sa pitoyable *Notice des livres et des cartes* (*N. d. Tr.*)

de ces parties de l'Empire d'Allemagne, dont les derniers traités ont changé l'existence. Ces changemens ne sont ni totalement compris dans le texte, ni entièrement renvoyés au supplément; de sorte que l'ensemble présente un mélange confus de l'état passé et de l'état actuel de ces pays, sans nous donner une véritable idée ni de l'un ni de l'autre. Ainsi, Manheim et Heidelberg sont marquées parmi les villes qui appartiennent à l'électorat de Bavière, quoique Bade, à qui elles ont été cédées quand cette principauté a été élevée à la dignité électorale, soit encore indiquée comme électorat par notre auteur dans la description du pays de Hanovre. L'évêché de Hildesheim est donné comme soumis encore à l'évêque, quoiqu'à la fin du même chapitre il soit placé parmi ceux qui ont été sécularisés. En parlant de la Saxe, il ne falloit point passer sur la singularité de la différence de religion entre le peuple et la cour. Sous le titre de Mecklembourg, nous trouvons une étrange bévue. Il est dit que ce pays « est divisé en deux parties connues sous les *distinctions* de Schwrin et Gustro » (Gustrow). S'il faut parler de cette dernière division, le Mecklembourg se partage en trois, Schwerin, Gustrow, et Strelitz. Mais la vérité est que Schwerin et Strelitz sont les seules conservées. Le duché de Mecklembourg-Gustrow étant échu à la maison de Schwerin,

lui est incorporé, et perd son nom distinctif. De la même manière, Wismar, qui avoit été achetée du roi de Suède, et qui maintenant appartient à cette branche de la maison de Mecklembourg, n'est pas mise à sa véritable place, étant comptée dans les possessions du roi de Suède en Allemagne.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, nous relevrons des inexactitudes de M. Pinkerton dans des matières où il faut encore moins d'attention pour éviter des fautes. On ne croiroit pas jusqu'où il pousse sa négligence en copiant de simples nombres; par exemple, dans son extrait des tables de population DE L'ANGLETERRE ET DU PAYS DE GALLES, (I, 23), la population de West-Riding (563,953) est mise pour celle de tout le comté d'Yorck, au lieu de 858,892; celle du comté de Herford est marquée 81,191, au lieu de 89,191; celle du comté de Brecknock, 33,633, au lieu de 31,633. A la page 53, le nombre des femmes est porté à 4,433,490, au lieu de 4,343,499; et le total des habitans à 9,343,178, au lieu de 9,343,578. Ces fautes ne sont pas en elles-mêmes d'une grande importance; mais elles annoncent une négligence peu convenable dans un auteur qui ne fait pas difficulté de proclamer *sa supériorité* sur tous ses confrères (1).

(1) D'après cette observation du critique anglais sur l'inexactitude de M. Pinkerton, même à l'égard de sa

Nous avons maintenant à examiner une autre branche des améliorations que cette réimpression présente. Il faut voir comment ce qui manquoit dans la première édition a été rempli. Il est évident que cela a été opéré de deux manières. Quand l'objet omis la première fois se trouvoit tout prêt dans quelque ouvrage *anglais*, on a purement et simplement réimprimé la partie convenable de ce livre dans les volumes de M. Pinkerton : quand le livre s'est trouvé n'être pas en anglais, on a pris, pour en *extraire la table des matières*, presque autant de peine qu'il auroit pu en coûter pour *traduire* la partie qu'on vouloit. Le succès que l'on a obtenu par l'un et l'autre de ces « *laborieux efforts* » ces grands « *efforts d'esprit* » (1), ne peut s'apprécier que par

patrie, nous ne devons pas nous étonner de ce que le plus grand des géographes, dans ses savans calculs, supprime de temps en temps des royaumes entiers. Par exemple, en calculant la force totale de l'Autriche, il omet toute la *Galicie occidentale*, avec plus d'*un million* d'habitans. Sans doute il abandonne cette bagatelle *au travail microscopique* des *prolixes docteurs* germaniques, français et autres, qui ne sont pas encore à la hauteur de la *géographie anglaise*. (*N. d. T.*)

(1) Ce qui rend Pinkerton à la fois ridicule et odieux, c'est sa prétention à être le *premier* et le *seul* parmi les géographes modernes qui ait su *penser*. Il parle toujours de ses ouvrages comme *des efforts d'esprit*, tandis que les autres géographies ne sont que des compilations.

Qu'est-ce que l'*esprit* dans la géographie? C'est le talent

un nombre d'exemples. Examinons d'abord la méthode des *réimpressions*, si heureusement employée par notre auteur, et à laquelle nous imaginons qu'il fait allusion par ces mots : « *Recherches longues, assidues et pénibles* ». (I, p. xx.)

La première édition étoit insuffisante, particulièrement dans la description de ces nouvelles parties du globe que M. Pinkerton, d'après le président Desbrosses, prétend appeler Austral-Asie et Polynésie. En conséquence, dans l'édition actuelle, « l'Austral-Asie » occupe quatre-vingts pages. Après une description générale et très-courte de la Nouvelle-Hollande, notre auteur pense que,

d'apercevoir dans les phénomènes particuliers les lois physiques générales, d'exposer ces lois d'une manière précise et claire, d'en faire d'heureuses, d'intéressantes applications. Voilà l'*esprit* du suédois *Bergmann*. Il faut encore de l'esprit pour comparer les témoignages souvent contradictoires des voyageurs, pour y démêler la vérité de l'erreur, pour deviner ce qu'ils ont voulu dire, pour indiquer à leurs successeurs la route des nouvelles recherches; voilà l'*esprit* des allemands *Busching*, *Mannert*, *Bruns*, etc. Enfin, il y a certainement beaucoup d'esprit à saisir dans les indications si obscures des anciens, ce qui forme *le principe même* de leurs calculs, d'y ramener toutes leurs relations partielles, et de ressusciter ainsi dans tout leur ensemble ces anciens systèmes dont il ne sembloit rester que les débris; voilà l'esprit du français *Gosselin*. Nous n'avons trouvé aucune trace de ces genres d'esprit chez le grand homme qui est venu exprès de Londres pour nous apprendre *à penser*. (*N. d. T.*)

ce sujet étant très-intéressant, et M. Collins l'ayant traité à fond, « on lira avec plaisir *les détails* de sa relation; ils frapperont surtout le *lecteur philosophe* ». D'après cela, notre géographe réimprime très-philosophiquement trente pages entières de l'ouvrage de cet habile écrivain; puis il s'excuse, non de l'étendue de ce qu'il a copié, mais de la longueur avec laquelle il a traité le sujet. La raison est que, « dans » l'année 1900 ou 2000, la Nouvelle-Hollande » (ou la *Notasie*, c'est ainsi qu'il veut à présent » que nous la nommions) (1), peut exiger un » gros volume *de géographie*; d'une plume sa- » vante et concise », alors il passe à la Nouvelle-Guinée; et après un extrait singulièrement court, il dit : « Voici la description que M. Valentyn a faite des oiseaux de paradis » ; et il nous la donne tout du long: elle occupe plus de huit pages. Là, il coupe l'extrait pour dire : « Le même voyageur donne les notions suivantes des naturels du pays ». Suit ce que le voyageur a dit sur les naturels du pays. « Mais les notes de » M. Walckenaer, dans la traduction française de » sa première édition, sont parfaitement bien » faites ». Par conséquent, M. Walckenaer doit fournir sa quote part comme les autres. Ensuite,

(1) *Notasie* et *Austral-Asie* sont des termes également absurdes. Par *Asie australe*, tout homme non prévenu entendra l'Inde en-deça et au-delà du Gange. (*N. d. T.*)

M. Collins a tant de talent, et ses ouvrages sont si nouveaux, qu'il ne faut pas le tenir quitte de *trente* pages sur la « Notasie ». Il faut encore copier dans son livre la narration suivante des découvertes au sud de la terre de Van Diemen; enfin, au moyen des contributions levées sur tous ces écrivains, M. Pinkerton a gagné cinquante-cinq pages sur les quatre-vingts que l'*harmonie* des proportions exigeoit pour « l'Austral-Asie. »

La « Polynésie » est traitée en cent cinq pages. En parlant des îles Pelew, M. Pinkerton nous donne d'abord quelques détails de sa propre composition (II, 668); mais comme ils n'occupent pas assez de place, il insère un long passage de Keate, qui contient, entre autres choses, précisément celles que M. Pinkerton avoit déjà dites dans les pages précédentes.

On a reproché à M. Pinkerton de n'être pas entré dans assez de détails sur les mœurs; pour se laver de ce reproche, il prend d'un coup *soixante-dix* pages du Voyage des Missionnaires dans la mer du Sud. De cette manière, il a réimprimé sans façon quatre-vingts pages de ces *excellens* auteurs, sur les cent cinq consacrées à la Polynésie.

Dans le chapitre des îles d'Asie, nous trouvons encore plus d'exemples de cette méthode d'*écrire*. Après nous avoir donné, de sa façon, une notice

extrêmement courte sur l'île de Sumatra, notre auteur remarque « qu'un ample et intéressant ouvrage de M. Marsden l'a mis en état de nous donner ces *détails*, mais que la description des autres îles doit être plus *resserrée* » ; au lieu de tenir parole, celle des deux îles suivantes, Java et Borneo, sont beaucoup plus étendues dans cette édition : c'est qu'il les a réimprimées des Voyages de Barrow, Valentyn et Thunberg, avec tout au plus un *alinéa* de lui-même.

C'est de la même manière que le nord de l'Amérique et les Indes-Occidentales sont traités. L'état de la religion dans les États-Unis peut intéresser beaucoup de lecteurs ; et ce que le docteur Morse en dit « est particulièrement instructif ; et d'ailleurs le sentiment d'un Américain, sur un sujet si délicat, réclame une attention particulière. » Par toutes ces bonnes raisons, M. Pinkerton prend de cet auteur vingt-six pages de suite, qui contiennent en grande partie ce que Morse a déjà pris de la même façon à d'autres écrivains. Presque tout l'article du Canada est copié de Boulton et de Weld. Enfin il passe à Halifax. Mais « un excellent auteur, M. Pennant, a donné » un ouvrage capital sur la géographie arctique » en général ; et cet ouvrage est devenu rare ; » l'extrait suivant ne peut qu'être favorablement » reçu ». (III, 312.) Ainsi Halifax est examinée en détail, et nous conduit naturellement à la Terre

Neuve ; mais on trouve encore que « M. Pennant, » dans son précieux ouvrage, intitulé *Zoologie* » *Arctique*, donne les détails suivans sur les pê- » cheries (317). » Après une page accordée aux Bermudes, conformément aux lois de « l'harmonie », nous abordons dans le Groënland. Encore une fois « un célèbre naturaliste (toujours M. Pennant) traite des animaux de la manière suivante (321). » A la fin, nous abordons à la baie d'Hudson ; mais nous ne faisons que pénétrer plus avant dans le livre de M. Pennant, en faveur de qui le même éloge déjà cité est réimprimé par notre auteur, dans les mêmes termes, et toujours en considération de la *rareté* de la Zoologie Arctique ; « *l'extrait suivant ne peut qu'être favora-* » *blement reçu.* » (p. 331) (1).

Les Indes Occidentales, qui ont été traitées avec trop d'économie dans la première édition, sont ici décrites amplement par MM. Bryan-Edwards, Mackinnen et le docteur Pinckard. Par exemple, après une maigre description de la Jamaïque, tirée de la première édition de la

(1) Il y a pourtant bien d'autres livres à citer, surtout pour le Groënland ; mais comparer plusieurs auteurs ; cela coûte plus de peine que d'en copier un seul. La *méthode de Pinkerton*, sur ce point du moins, est précisément l'*inverse de la bonne méthode*, et c'est ce qui en rend la critique intéressante. (*N. d. T.*)

géographie moderne, etc., notre auteur dit qu'on s'est plaint de sa brièveté, « et qu'il va donner quelques *amplifications* », d'après M. Edwards, et dans ses « *propres expressions* ». C'est pour une raison qu'on auroit peine à deviner, « *c'est pour plus d'authenticité* » : il extrait donc trente pages du livre si bien connu de M. Edwards, ensuite quatorze pages sur les Caribes, et vingt-trois sur les îles Caribes, sans compter différens extraits, plus ou moins étendus, des voyageurs déjà cités, et du docteur Anderson. Voilà de quelle manière M. Pinkerton supplée à ce qui manquoit à sa première édition. C'est ainsi qu'il l'a augmentée de moitié « *par ses recherches*, si *longues*, si *soigneuses* et si *pénibles*. »

Quand les livres que M. Pinkerton veut incorporer dans le sien sont en langue étrangère, il a un peu plus d'ouvrage, mais il ne s'en tire pas aussi bien. Ce qu'il a puisé dans les Espagnols pour enrichir sa description de l'Amérique, est ce qu'il vante le plus. Les bornes de cette analyse ne nous permettent pas de le suivre pas à pas dans cette partie de ses additions; mais nous allons donner quelques échantillons de sa façon de lire les livres espagnols, seulement pour montrer tout le soin qu'il a mis à cet objet, et quelle confiance on doit avoir dans sa nouvelle édition, pour l'exactitude de ses descriptions des colonies de l'Espagne.

Vol. III, pag. 160.—« Le *oidor*, ou principal

» juge, est un officier de grande importance ». Le *oidor* n'est point le principal juge, mais un des juges inférieurs ou *putnés*. Le principal juge s'appelle *regente* ou régent de l'audience. *Viager. Univ.* XXVI, 283.

Ibid. « Il y a aussi plusieurs tribunaux inférieurs, entre autres celui de l'*Accordada*, qui juge les petites causes sans frais et avec une grande célérité. » L'Accordada, au lieu de ressembler à la petite cour de justice pour les dettes à Edimbourg, comme M. Pinkerton le donne à entendre par ce passage, est la cour criminelle la plus formidable du royaume de Mexique. Le juge de l'Accordada, ou, comme on l'appelle autrement, le capitaine de la sacrée confrérie, a sous ses ordres 8 ou 10 mille hommes. Autrefois il jugeoit sans appel, même quand la sentence emportoit peine de mort. Maintenant ses arrêts sont sujets à la révision du vice-roi, assisté de deux ou trois oidores. La principale fonction de l'Accordada est de maintenir l'ordre et la tranquillité dans tout le royaume, et de réprimer le vol, l'assassinat, et tous les autres actes de violence. *Viag. Univ.* XXVI, 280.

Page 167.—« Assignations sur les îles du Vent», il falloit dire assignations (sur le trésor du Mexique) pour l'usage des îles du Vent. *Viag. Univ.* XXVII, 271.

Page 168. — Tout le passage qui commence

par « *the branch of tributes* », n'est qu'un long contresens, faute d'avoir entendu l'espagnol.

Page 190. — « Le collége de Sainte-Marie de » tous les Saints est le seul du premier rang dans » les possessions espagnoles en Amérique ». Le *Colegio Mayor* n'est pas un collége du premier rang, mais un collége pour la jeune noblesse.

Page 206. — « Il n'y a pas ici de monnoie de » *bullion* connue en Espagne », cela ne signifie absolument rien; et cela montre clairement que c'est la *main* de M. Pinkerton, et non sa *tête* qui agit quand il écrit la géographie. Toute monnoie est fabriquée de *bullion*, et tout *bullion* cesse de porter ce nom dès qu'il est frappé en monnoie. L'original dit *moneda vellon*, monnoie de cuivre (1).

Page 211. — Voici un autre exemple de la précipitation et de la négligence avec lesquelles M. Pinkerton écrit; il nous dit gravement « que » les femmes pieuses de la Vera-Crux s'occu- » pent à enseigner la *grammaire* aux perroquets » d'Alvarado ». L'original dit : « *Hay en esta cindal unas beatas que ganan su vida ensenando a hablar a los loros* », c'est-à-dire en instruisant des perroquets à parler. M. Pinkerton a probablement vu *hablar* en titre de quelque syllabaire (spelling book), et il s'est imaginé qu'il vouloit dire *grammaire*.

(1) Il paroît que M. Pinkerton prend le mot anglais *bullion* dans le sens du mot français *billon*.

Page 280.—Le passage commençant par ces mots « *the impost* » est absolument inintelligible par la fausse interprétation du texte. *Viag. Univ.* XXVII, 209.

Page 267. — « Ils s'imaginent (les habitans de » la Californie) qu'après leur mort ils seront » changés en hiboux, *ce qui n'est pas sans* » *probabilités !* »

Page 387. — « En 1792, les produits du coton » montèrent à six mille arrobas, tandis que les » *fruits* montèrent à la somme prodigieuse de » 25,600,000 *peecas*; mais cet article comprend » le café, le chocolat, etc. » Dans ce peu de mots il y a trois bévues; 1° *frutos*, en espagnol, ne veut pas dire les *fruits*, mais les produits en marchandises, distingués des produits en argent; 2° l'auteur espagnol ne dit pas que ce fussent les *frutos* de l'île qui montassent à cette somme, mais bien les *frutos* importés et exportés à la Havane; 3° il ne parle point de l'île de Cuba, mais seulement de la Havane (*Estala* 69). Si M. Pinkerton avoit seulement réfléchi que cet État fait exporter à l'île de Cuba sept fois plus en *frutos* que ne le fait tout le Mexique pour aucun article de marchandise, il auroit difficilement donné dans une telle méprise.

Page 539. — « *Estanco de tabaco* », c'est le monopole du tabac. M. Pinkerton le traduit par *dépôt* ou *magasin*.

Page 348. — « *Fiel executor* », c'est un officier de police dans un marché, dans l'original. (*Estala* XXVII, 286.) M. Pinkerton en fait un *provéditeur assermenté.*

Page 549. — *Caidas de caballos* signifie *excrément de cheval.* M. Pinkerton le traduit plaisamment par *talons de chevaux.*

Page 539. — *Para la contencioso de este ramo forma el xefé-tribunal con un asesor que le da S. M. fiscal y notario.* (*Estala* XXVII, 292.) M. Pinkerton traduit cela par : — « Dans les » *cas difficiles* il a un assesseur fiscal et un no- » taire ». La vraie traduction est : « Les procès » sur le contentieux du fisc sont jugés par une » cour composée de l'intendant et d'un assesseur » nommé par le roi, et assisté du fiscal et d'un » notaire. »

Page 554. — « Les habitans sont au nombre de 600 » ; l'original porte : — « *Ima séiscientos vecinos.* » (*Est.* XX, 124.) C'est-à-dire : il y a 600 chefs de famille.

La même méprise se retrouve encore dans le livre de M. Pinkerton, et dans la note de la page 631 il corrige une contradiction supposée dans Estala, qui est au fait une bévue de lui, car il prend à tort l'expression *vecinos* pour habitans.

Page 541. — L'assesseur a pour lui 1000 dollars pris sur les frais de procédure. Fausse traduction. — C'est sur les revenus municipaux. (*Est.* XXVII, 297.)

Page 556.— « Cuirs de bœufs » ; l'original est : *cueros al pelo*, qui veut dire *cuirs non corroyés*. (*Est.* XX, 109.)

Page 570. — « Pour rendre plus expéditif le travail des mineurs » ; l'original est : *para habilitar los trabajos de minas* (*Est.* XXVII, 302) ; c'est-à-dire *faire des avances* aux mineurs pour les mettre en état d'entreprendre et de pousser leurs travaux. *Habilitar* est l'expression technique usitée pour ces sortes d'avances, et répond à la phrase *to mount* usitée dans nos villes de manufactures ; mais M. Pinkerton se contente toujours d'un à peu près, fort éloigné du sens de l'original; et souvent il est encore moins heureux à deviner que dans ce passage-ci.

Ibid. « Il faut donc déduire onze et demi » pour cent pour les droits de la banque ». Il falloit dire : « les droits de onze et demi pour cent » (payables à *la couronne*) sont pris sur l'or » et l'argent délivrés à la banque ». (*Est.* XXVII.)

Page 596.— « L'addition de 22 pour cent est » à cause du prix de l'argent à Cadix » ; il n'est pas facile d'imaginer comment le prix de l'argent à Cadix autoriseroit le calculateur politique à ajouter 22 pour cent à la valeur des marchandises exportées de cette ville. Nous supposons naturellement que M. Pinkerton, *qui n'a pas l'habitude de penser* (1), s'en est tenu à ce

(1) « *With his accustomed want of thinking.* »

qu'il a deviné d'abord dans son original ; en retournant à cet original, nous y avons trouvé 22 pour cent ajoutés à l'évaluation *officielle* des marchandises exportées *para equalar los al* PRECIO DE PLAZA *en Cadix* (*Est.* XX, 222), c'est-à-dire, pour porter l'évaluation officielle au taux de la place de Cadix. Peut-être seroit-ce exiger de M. Pinkerton trop de connoissance de la langue espagnole, que de vouloir qu'il distingue *plaza*, marché, de *plata*, argent en lingot ; mais au moins nous pouvions espérer que l'auteur des « systêmes géographiques, si » *nobles*, si *scientifiques*, si *lumineux* » (I, XXII), ne donneroit pas des raisonnemens comme ceux ci-dessus, qui sont absolument ridicules, et auxquels il n'a pu attacher aucune idée quand il les a articulés (1).

Il est tout à fait inutile d'accumuler davantage les exemples ; cet ouvrage en fournit partout et abondamment, mais particulièrement les

(1) On trouve un exemple semblable de déraisonnement dans ce qu'il dit des finances de la Suède. « Il paroît, dit-» il, que la Suède *doit* dix millions à Hambourg, et par » conséquent elle regorge de *papier-monnaie de cette* » *ville* ». (*Note du critique anglais.*)

Il est probable que ces bévues sont nées de la recherche des locutions soi-disant élégantes ; car M. Pinkerton a en horreur les expressions propres et simples. (*N. d. Tr.*)

additions insérées dans cette seconde édition. Nous en avons dit assez pour montrer combien est fondée l'opinion que nous avons émise déjà, que, malgré toutes ses prétentions, la nouvelle partie de ce livre n'est qu'un ouvrage mal conçu, élevé à la hâte, et où l'artifice ordinaire de tous les faiseurs de livres est poussé à l'excès. Un ouvrage compilé avec si peu de soin et de connoissances (partout où il n'est pas copié mot pour mot), doit être considéré comme un guide aussi infidèle qu'il est lourd et embarrassant (1).

(1) Ici l'auteur anglais termine sa critique de la géographie de M. Pinkerton, quant au fond.

Il y auroit encore beaucoup de remarques essentielles à faire sur le plan de M. Pinkerton et sur la manière dont il l'a exécuté. Pour ne pas trop multiplier ces notes, bornons-nous à une seule remarque.

Pinkerton décrit les villes d'un royaume *par ordre de grandeur* et non pas *par ordre de topographie*. De sorte que de Paris, par exemple, il se rend à Lyon, Bordeaux, Marseille, Bruxelles, Rouen, Montpellier, Strasbourg, etc. Il court du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest avec la rapidité d'une girouette battue par la tempête. Le lecteur n'apprend jamais dans quelle province ni dans quel département il se trouve. C'est manquer un des buts les plus directs de la géographie. En effet, celui qui étudie la géographie ne veut-il pas connoître le caractère particulier des provinces qui composent un Empire ? Ne veut-il pas trouver dans une géographie de France une idée complète de la Bretagne, de la Normandie, de la Bourgogne, avec

Dans un ouvrage de description, tel que celui-ci, le style n'est sans doute qu'une considération secondaire. Cependant nous dirons un mot du style, parce que les prétentions de M. Pinkerton sont portées très-haut dans cette partie, comme dans toutes les autres : « Les étrangers, *dit notre* » *auteur*, entre autres les plus versés dans la » langue anglaise, jugent de la pureté gram- » maticale des expressions par le peu qu'ils » sont obligés de recourir à un dictionnaire ; » ils n'ont trouvé cet avantage à un plus haut » degré dans *aucune autre* production en lan- » gue anglaise. La voix des étrangers doit, à » cet égard, être regardée comme la règle » infaillible ». Ceux qui, après cela, lui contestent la perfection du style, doivent être comparés « au maître d'école écossais de Smollet, » qui venoit à Londres pour y enseigner la pro-

leurs villes, la qualité de leur sol et de leur climat, etc. ? On ne trouve rien de tout cela dans Pinkerton. Même dans l'article *Angleterre*, si détaillé d'ailleurs, il n'y a pas une ombre d'ordre topographique.

Grâce à l'ordre, à la vraie méthode, les géographes allemands ont su mettre tous ces détails dans des volumes infiniment plus minces que l'ouvrage de M. Pinkerton. Le *Manuel Géographique* de Fabri, par exemple, qui n'a qu'un fort vol. *in*-8°, donne toutes les provinces de tous les pays connus avec leurs villes principales, et même avec des indications sur la population et l'industrie, bien plus exactes que celles de M. Pinkerton. (*N. d. Tr.*)

» nonciation anglaise » : ce qui cependant nous semble moins ridicule que de donner le goût d'un critique français pour règle de la perfection du style en anglais. Quant à nous, puisqu'il faut que nous choisissions, nous prenons, sans hésiter, notre place à côté du maître d'école écossais, plutôt que parmi les critiques français, étant très-intimement persuadés que la découverte d'un style pire que celui de M. Pinkerton est réservée pour quelques siècles reculés. Les échantillons que nous avons déjà été obligés accidentellement de donner de sa manière d'écrire, si pure et si parfaite, suffiroient bien pour mettre le lecteur en état de juger de son mérite à cet égard; mais M. Pinkerton exige qu'on cite de nombreux exemples du style mauvais que nous avons l'audace de reprendre en lui (I, XXIV). Ainsi nous allons, pour lui complaire, indiquer brièvement quelques passages particulièrement remarquables.

« La première visitation (*visitation*) de » Groënland (III, 3). L'amour de la gloire, » comme la grande force mécanique de la fu- » mée, est une autre vapeur (*an other vapour*), » *ibid.* 86. Même leurs auteurs ne peuvent avan- » cer en ligne droite vers le temple de la renom- » mée, mais ils s'égarent parmi les *broussailles*, » *dans les routes tortueuses d'une expression* » *affectée*, où souvent *ils perdent leur santé* et

» leur réputation : quelquefois aussi ils *meu-* » *rent de galimathias* et d'obscurité ». (III, 181.) Nous avons sous les yeux un exemple qui nous fait douter de la vérité de cette dernière assertion. « Le lac de Titica, nouvellement *attribué* (*ascribed*) à la vice-royauté de la Plata. (*Ibid.*, 504) ». « Une civilisation barbare (*barbaric civilization*) (586) ». « Le sol déploie une grande » *variété de nudité* ». « *The soil displays a great* » *variety of barreness* (267) ». « Les brillantes » plumes de *l'oie royale* ne la sauvent pas de » la destruction (608) ». « Une conspiration tem- » pestivement découverte (*TIMEOUSLY disco-* » *vered*) (647) ». Nos poissons de mer *idibles* sont en grand nombre (*numerons are our edible sea-fish* (I, 133).

Comme un exemple du sublime de M. Pinkerton, nous citerons le passage suivant : Le Moskoestroem, ou Malstroem, est un remarquable tourbillon près le rivage de Nortland, qui *enveloppe* les barques et les vaisseaux mêmes; que dis-je? les *efforts mugissans* (*bellowing struggles*) de la baleine elle-même ne la mettent pas toujours à l'abri du danger (I, 549). La peinture suivante des occupations domestiques d'un vénérable patriarche, bien connu de tous les critiques, est rapide, mais tracée de main de maître.

« Les méprises se multiplient, et une vieille » *hallucination* (erreur) devient la mère d'une

» nombreuse postérité (I, XII) ». « Cette édi-
» tion a gagné en perfection ce qu'elle *a perdu*
» *en délai* (*what il lost in delay*) (XVI) ». Il y a beaucoup d'autres exemples d'une chose dite uniquement pour sonner à l'oreille, tandis que l'auteur vouloit dire une chose tout à fait différente.

Nous ne donnerons ici que très-peu d'exemples de ce que chaque page de ces volumes fournit, et qui nous obligent à différer beaucoup de sentimens avec « ces étrangers qui possèdent si » éminemment la langue anglaise, et qui élèvent » si haut la pureté de la grammaire et d'expres-» sion de notre auteur ». Il faudroit quelque chose de plus qu'un voyage à Paris, et une inébranlable confiance dans ses perfections, pour rendre M. Pinkerton digne de la moitié des louanges qu'il donne lui-même à son livre et à son style. Mais au fait, c'est une chose dès long-temps observée par un juge compétent, que le bon sens est la source des bons écrits. Or, le bon sens est une qualité dont notre auteur, pour nous servir d'une de ses phrases, ne paroît pas être « *considérablement imbu* (*considerably imbued*) (1). »

(1) Nous avons abrégé le texte du critique anglais pour ce qui regarde le style de M. Pinkerton, d'abord parce que les exemples cités n'ont souvent rien de piquant pour celui qui ne sait pas l'anglais; ensuite parce que l'opinion en

France est déjà fixée sur ce point : on convient généralement que Pinkerton est un des auteurs les plus dépourvus de goût qu'il y ait au monde. Nous croyons même que le critique anglais n'a pas très-bien choisi les exemples qu'il donne du galimathias de M. Pinkerton. En voici un qui surpasse de beaucoup tout ce que le critique a cité. « L'Au-» triche est la première puissance après la France, à cause » de *la base large et profondément enracinée* d'une *popu-» lation compacte* ». Pinkerton, Mod. Géog. abrigded, page 149. (*N. d. Tr.*)

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° IX.

Revue des Ouvrages nouveaux sur l'Indoustan.

L'ORIENT, toujours visité par une foule de voyageurs, offre toujours de nouveaux objets de recherches. Le grand nombre de langues qu'on y parle, la différence des mœurs, des lois et des Gouvernemens, le fanatisme des Mahométans et la barbarie des nations païennes; enfin la juste défiance qu'inspirent les Européens, tout concourt à rendre très-difficile, dans ces contrées, un genre de recherches qui, même au milieu de l'Europe, est quelquefois entouré de difficultés semblables. Cependant nos connoissances feroient des progrès plus rapides, si tous les voyageurs se préparoient à leurs nobles fonctions par les études nécessaires; si, dédaignant de copier les relations de leurs prédécesseurs, ils ne dirigeoient leur attention que sur des objets encore inconnus; enfin, s'ils exposoient leurs observations avec ordre et clarté. Faute de suivre ces règles, les voyageurs accumulent inutilement livre sur livre, sans profit réel pour la science, ou du moins avec moins de profit qu'il ne pourroit en résulter. C'est d'après ces principes que nous allons juger les livres suivans.

Catalogue des Manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale, avec des Notices du contenu de la plupart des Ouvrages, etc.; *par MM.* ALEXANDRE HAMILTON, *Membre de la Société de Calcutta*, et LANGLÈS, *Membre de l'Institut*, etc.

La Bibliothèque impériale possède un nombre très-considérable d'ouvrages écrits dans presque tous les idiomes de l'Inde, parmi lesquels ceux en *samskrit*, la langue sacrée des Brahmanes, sont incontestablement les plus précieux. Ces richesses, comme beaucoup d'autres parties de la Bibliothèque, ne sont pas aussi connues qu'elles mériteroient de l'être, faute de *catalogues* bien faits. Le nombre des employés à la Bibliothèque est trop circonscrit, les fonds sont trop foibles en proportion des besoins, pour que les chefs puissent faire exécuter tout ce que leur zèle et leur savoir leur dictent comme utile à la gloire de l'établissement.

Une de ces déplorables lacunes vient d'être remplie, grâce au zèle d'un *étranger*, d'un *Anglais*. Nous laisserons parler M. Langlès, conservateur des manuscrits orientaux.

« Toujours occupé d'accroître les précieuses et vastes connoissances qu'il a déjà acquises dans la langue sacrée et la littérature des Hindous, M. Alexandre Hamilton profita des trop courts instans de paix qui rapprochèrent nos patries respectives, pour connoître et compulser les manuscrits en langue samskrite que possède la Bibliothèque impériale : il m'étoit recommandé par des amis communs; je l'accueillis avec l'empressement que devoit m'inspirer sa réputation littéraire. Je ne tardai pas à reconnoître que les qualités de son cœur ne le cédoient pas à son mérite littéraire; nos fréquentes relations établirent bientôt entre

nous, une amitié qui sera, j'espère, à l'épreuve du temps et des distances. »

« La passion de l'étude et l'intérêt des matériaux qu'il avoit sous les yeux retinrent M. Hamilton bien au-delà du terme qu'il avoit fixé pour son voyage. Un événement politique le força en outre de différer son départ; il profita de la prorogation de son séjour à Paris, et des facilités que lui accorda, en faveur de son rare mérite, un Gouvernement protecteur déclaré des sciences et des savans, d'abord pour rectifier le catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque impériale. Les erreurs qu'il trouvoit à chaque article le déterminèrent bientôt à refaire ce catalogue. Il le composa en anglais. Je l'ai traduit en français, et j'ai ajouté des notices plus ou moins étendues, à un grand nombre d'articles. Quelques-unes de ces notices m'ont été fournies par M. Hamilton lui-même. J'ai tiré les autres des Recherches Asiatiques, de mes propres notes sur la traduction française des deux premiers volumes de ce savant recueil, des *Œuvres de M. Jones*, du Digeste des lois hindous, traduit en anglais par M. Colebrooke, des ouvrages du P. Paulin de Saint-Barthélemy, et de différens manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale. »

« On auroit sans doute désiré un peu plus d'ordre dans ce catalogue; mais je n'ai pas cru devoir intervertir la série des chiffres, établie par M. Hamilton, qui s'est borné à mettre en tête les ouvrages relatifs à la religion des Hindous, et a établi deux grandes divisions. La première renferme des ouvrages écrits en caractères Dêvanâgari; l'autre, les ouvrages écrits en caractères Bengali : car les Bramins se servent de ces deux caractères pour écrire le samskrit. Le premier est incontestablement plus ancien que l'autre, qui n'en est qu'une corruption. »

Nous n'ajouterons à ces paroles de M. Langlès qu'une seule remarque. La géographie de l'Orient pourroit gagner beaucoup par des extraits bien faits des divers traités géographiques contenus dans le *Râma Sahasra Nâma* (catalogue, p. 17); dans l'*Outkal Khanda*, ou histoire de la province d'Orissa (p. 30); dans le *Kâsi Khanda* (p. 33), dans le *Vâyou-Pourâna*, ou histoire du dieu des vents, où se trouve la description du monde connu des Indiens, divisé en sept *Douipa* ou presqu'îles (p. 41); dans l'*Agni-Pourâna*, où il est encore question des sept *Douipa* (p. 44); dans le *Markândeya Pourâna*, chap. 48-56 (p. 55), sans compter les morceaux épisotiques qui, sans doute, sont disséminés dans le *Maha-Bharata*. Nous engageons les personnes versées dans le samskrit à s'occuper de cette entreprise intéressante à laquelle nous ne pouvons contribuer que par nos vœux et par l'offre d'insérer dans les *Annales* ce qu'on voudra nous communiquer à cet égard.

Sur la Langue et la Sagesse des Indiens; par FRÉDÉRIC SCHLÉGEL (en allemand). *In*-8°.

Cet écrit intéressant et substantiel renferme les résultats d'une étude approfondie que l'auteur a faite de la langue *samskrite* et des dialectes indiens modernes qui en dérivent, ainsi que des manuscrits hindous de la Bibliothèque impériale de Paris.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à démontrer la fraternité des langues indienne, grecque, latine et germanique, non seulement quant aux mots et à leurs racines, mais aussi (ce qui est surtout frappant et curieux) quant aux conjugaisons et aux autres modifications grammaticales que les mots subissent. L'auteur indique également les principaux traits de la différence absolue qui se fait sentir entre les langues indiennes et l'arabe, l'hébreu, le celte et les divers idiomes d'Amérique et d'Afrique.

Nous nous proposons un jour de donner une traduction de cette partie de l'ouvrage de M. Schlégel.

Dans la seconde partie, M. Schlégel développe d'une manière neuve et vraiment instructive l'origine de divers systèmes de philosophie qui ont été les sources d'autant de genres divers d'idolâtrie et de superstition, tels que le système de deux principes, celui des émanations, etc., etc. Il part du principe de la nécessité d'une révélation divine pour expliquer comment tant d'idées sublimes se trouvent disséminées au milieu des systèmes les plus absurdes ou les plus immoraux. Partout il ramène d'une manière très-philosophique les traditions indiennes aux bases historiques données par la Genèse. La troisième partie, où l'auteur raisonne sur les colonies que l'Indoustan a dû envoyer dans le reste du monde, est un peu systématique et hypothétique. Le livre se termine par un choix de poésies indiennes tirées des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et traduites dans le *mètre* de l'original.

Géographie de l'Inde Orientale, pour faire suite à l'Asie de BUSCHING; *par M.* GUNTHER WAHL; *premier volume. Notice des sources de nos connoissances sur l'Inde et sur l'Asie en général, deuxième volume. Description de l'Indoustan et du Dekan.*

Quoique l'érudition de l'auteur soit aussi pesante qu'elle est vaste; quoique, dans la partie descriptive, une recherche excessive de ce que les Allemands appellent *méthode* amène souvent un désordre et une confusion extrêmes; enfin, quoique plusieurs notes de 20, de 40 et même de 50 lignes, rendent la lecture de cet ouvrage singulièrement pénible, nous n'en devons pas moins reconnoître que cette description de l'Inde renferme un véritable trésor de connoissances, et qu'il s'y trouve réuni à ce

qu'on cherchera long-temps, et peut-être en vain, dans des centaines de volumes.

Les discussions sur les frontières et les dénominations des provinces de l'Inde; les recherches minutieuses sur le cours des rivières, l'aperçu très-complet des productions végétales et animales, l'exposé lumineux de la division par castes et sectes; la note sur la *Gryphons* des anciens, celles sur la position de *Palibothra*; sur *Taprobane* et *Ophir*, méritent la plus grande attention de la part des savans. Nous donnerons quelques extraits de ces morceaux précieux.

*Voyage aux Indes Orientales, par le P. PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMY, traduit de l'Italien par M.***, avec les Observations de M. ANQUETIL DU PERRON, J. R. FORSTER et SILVESTRE DE SACY, et une Dissertation de M. ANQUETIL sur la Propriété individuelle et foncière dans l'Inde et en Egypte.*

Le célèbre missionnaire qui, parmi les Carmes Déchaussés, portoit le nom de *Paulinus à Sancto Bartolomeo*, s'appeloit par son nom de famille *Philippe Wesdin;* il est né à Hof, sur la Leitha, en Moravie. Le monde savant lui doit plusieurs ouvrages de la plus haute importance; nous en nommerons les suivans : *Sidharoubam* ou *Grammaire de la langue samskrite*, Rome, 1790; dissertation sur l'affinité des langues zend, samskrite et allemande, Padoue, 1798; dissertation sur la connexion de la langue latine avec les langues d'Orient, Rome, 1802; *Amarasinha*, dictionnaire indien, première section, qui traite du *Ciel*, Rome, 1798; plusieurs manuscrits d'Ava, de Pégou, de Malabar, etc., publiés sous le titre de *Musei Borgiani codices MS. avenses*, etc., etc., Rome, 1793; l'histoire du christianisme dans l'Inde, *India orientalis christiana*,

Rome, 1794; un ouvrage sur les momies, *Mumiographia Musei Obiciani*, Padoue, 1799; enfin, un tableau général de la doctrine des Bramins, *Systema brachmanicum*, etc., *ex monumentis Musei Borgiani*, Rome, 1791.

Dans tous ces ouvrages, les savans ont apprécié les vastes connoissances personnelles de l'auteur; ils ont reçu avec reconnoissance les intéressans renseignemens que le P. Paulin a tirés des immenses dépôts de la *Propaganda* à Rome; mais ils ont dû regretter la légèreté avec laquelle l'auteur adopte des opinions mal fondées, l'opiniâtreté qu'il met à défendre ses hypothèses, et l'insolence dont il accable tous les savans qui diffèrent d'opinion d'avec lui, surtout ceux qui n'ont pas voyagé dans l'Indoustan.

Cependant les *Voyages* du P. Paulin lui-même se bornent à une foible portion du Dekan; et ses observations, souvent légères, quelquefois piquantes et neuves, rarement profondes et sûres, ne l'autorisoient nullement à regarder avec dédain un Danville et un Anquetil du Perron. Le dernier a relevé avec assez de politesse les plus graves erreurs échappées au savant missionnaire; le traducteur (qui, par parenthèse, ne sait pas le français) a conservé les notes jointes à l'édition allemande, par le célèbre J. R. Forster; enfin, on trouve encore, dans ce recueil des notes, quelques observations très-judicieuses et très-instructives, par M. Silvestre de Sacy, homme aussi recommandable par sa douceur et sa bienveillance, que par son profond savoir et son zèle infatigable; enfin, M. Anquetil y a joint une dissertation qui jette beaucoup de jour sur les bases de la société civile dans l'Indoustan. Ainsi ce *Voyage*, malgré le style repoussant du traducteur et les bizarreries connues du respectable Anquetil, offrira aux hommes instruits une lecture très-intéressante. Une analyse plus particulière des choses vraies et neuves qu'on y trouve est réservée pour un autre cahier des Annales.

Tableau de l'Indoustan, etc., etc., par M. Legoux de Flaix, 2 volumes in-8°, *avec un Atlas.*

Les raisonnemens historiques de M. Legoux prouvent seulement qu'il n'a jamais fait des études sérieuses de l'histoire. Un coup d'œil sur sa carte de l'Indoustan, où on lit une date récente, mais où l'on trouve les erreurs les plus capitales des cartes antérieures à Rennel, démontrera à tout homme instruit que la géographie de M. Legoux de Flaix est restée au point où elle en étoit en 1770. Enfin, les premières pages du livre donnent déjà une idée peu favorable du style de l'auteur, et cette prévention n'est que trop justifiée, soit par un grand nombre de phrases embrouillées et pénibles dont l'ouvrage est comme hérissé, soit par le défaut absolu d'ordre et de méthode qui s'y fait sentir.

Malgré tant d'imperfections, le *Tableau de l'Indoustan* est un livre très-utile et qui renferme même quelques morceaux précieux. Les négocians, les économistes, les hommes d'État doivent remarquer ce que l'auteur nous apprend sur les arts et métiers des Indiens, sur la méthode d'employer certaines couleurs, et sur la culture de quelques végétaux, tels que la canne à sucre et le cotonnier. Nous avons entrepris la tâche longue et pénible d'analyser l'ouvrage de M. Legoux de Flaix, et nous donnerons bientôt les résultats de notre travail.

Manuel du Commerce des Indes Orientales et de la Chine, par M. P. Blancard, ancien Navigateur, Membre de la Société d'Agriculture, Arts et Commerce de Marseille. Un vol. *in-4°.*

La clarté, la précision, la méthode règnent dans cet ouvrage, composé tout entier de renseignemens utiles au commerce, intéressans pour la géographie, importans

pour la politique européenne, et dont l'*authenticité* et l'*exactitude* sont garanties tant par la considération personnelle dont jouit l'auteur, que par le long séjour qu'il a fait dans l'Inde. Comme chaque article est un précis bien fait, où il n'y a rien à ôter et rarement quelque chose à ajouter, il est impossible de faire connoître cet ouvrage plus en détail par une simple analyse; il faudroit transcrire un article entier comme exemple de la méthode de l'auteur; mais les bornes de ce Cahier nous le défendent.

Dans la préface, M. Blancard se déclare hautement pour *le commerce libre;* il adopte les résultats des mémoires publiés, avant la révolution, par MM. Lacretelle (l'aîné) et Morellet; cet accord entre deux philosophes distingués et un négociant consommé dans l'expérience commerciale, nous paroît d'un très-grand poids, et fera certainement hésiter un peu ceux même qu'un préjugé invincible attache au système des *compagnies exclusives.*

M. Blancard, à la fin de son Manuel, entre dans une autre discussion, souvent agitée dans ces dernières années, savoir, si le commerce des Indes orientales pourroit se faire avantageusement par les golfes Arabique ou Persique? On s'attend peut-être à voir un Marseillais se décider pour l'affirmative; car quelle ville profiteroit plus que Marseille de ce changement? Cependant M. Blancard pense que, dans tous les cas possibles et sous toutes les modifications imaginables, on ne parviendra jamais à faire le commerce des Indes par Suez ou Bassora avec autant d'avantage que par la route autour de l'Afrique.

Observations sur le Manuel du Commerce des Indes orientales et de la Chine; par M. CHARPENTIER-COSSIGNY, *ex-Ingénieur.* Brochure *in*-4°.

C'est le zèle du bien public et non pas le goût de la critique qui conduit la plume de M. Cossigny. Il rend haute-

ment justice au mérite de l'auteur du *Manuel*. Les corrections et les additions qu'il fait à plusieurs articles ne doivent pas être négligées par ceux qui étudient le précieux ouvrage de M. Blancard.

Les Hindous, ou *Description de leurs Mœurs, Costumes, cérémonies, etc., dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en 252 Planches, par M. BALTHAZAR SOLVYNS, gravées à l'eau-forte et terminées par lui-même.*

Les mœurs, les usages des Hindous, leur manière d'exister dans l'ordre civil et sous l'influence toute-puissante de leur religion; la description des castes ou professions diverses, des costumes qui caractérisent chacune de ces castes, des machines, outils, instrumens qu'emploie l'industrie, qui servent aux besoins de la vie ou à ses jouissances; voilà les intéressans objets dont M. Solvyns, d'Anvers, entreprend la description.

Pendant un séjour de quinze années au Bengale, il s'est lié avec des *Pundits* et *Bramins*, et il a pu acquérir toutes les connoissances locales, choisir avec discernement tous les matériaux d'un pareil ouvrage. M. Solvyns, réunissant encore le grand avantage d'avoir cultivé à Paris le dessin et la peinture sous l'un de nos plus habiles peintres, M. Vincent, a retracé fidèlement, en présence des objets, tout ce qu'il a vu et observé; il n'a pas eu besoin de recourir à des mains étrangères et de faire dessiner, comme cela arrive très-souvent, sur de simples récits ou sur des notes.

M. Solvyns entreprit de publier, à Calcutta, sous les yeux des personnes qui pouvoient juger de la fidélité de ses descriptions, les esquisses de l'ouvrage qu'il annonce aujourd'hui; et, malgré les difficultés locales de toute espèce, il produisit un certain nombre d'exemplaires de ses

croquis, avec un simple catalogue en langue anglaise. C'est d'après un de ces exemplaires qu'on en a publié à Londres une copie informe et sans explications.

Les croquis, publiés à Calcutta, eurent beaucoup de succès : la traduction faite à Londres, quoique tronquée, n'a pas été moins accueillie. M. Solvyns peut donc se flatter que la description complète des Hindous, exécutée à Paris, sous sa direction, et en grande partie par lui-même, excitera un intérêt plus vif encore.

Ce n'est point une spéculation purement mercantile que fait l'auteur, c'est plutôt une jouissance qu'il s'est proposée en décrivant un peuple et des mœurs qu'il a observés long-temps, et qui doivent intéresser, à tant de titres, les savans et les curieux. Sans doute ils lui tiendront compte, par un accueil encourageant, des peines et des sacrifices que lui ont coûté ses travaux ; il a mis, par ses propres moyens, son entreprise à l'abri de tous retards, et rien ne peut l'arrêter dans l'exécution.

Le porte-feuille de M. Solvyns contient 252 dessins. Ils formeront, avec une explication sommaire en français et en anglais qui se trouvera en regard de chaque planche, quatre volumes grand *in-folio*, format atlantique.

Le premier volume contiendra les castes ou professions des Hindous, avec leurs divisions et subdivisions telles à peu près qu'elles sont établies d'après les lois de *Menu*, législateur des Hindous, et telles qu'elles existent dans la hiérarchie ou dégradation des États, depuis les Bramins jusqu'aux Souders. Ces planches renfermeront aussi la description des machines, outils et instrumens en usage chez ce peuple.

Le second volume contiendra les habillemens des hommes et des femmes, les faquirs ou mendians religieux, les différentes manières de fumer le *houka*, et les instrumens de musique.

Le troisième volume contiendra la description des palanquins ou chaises à porteurs, des voitures attelées à des chevaux ou traînées par des bœufs, des barques de plaisirs ou de promenades, de charge ou de transport.

Le quatrième volume contiendra les domestiques employés aux services des grands du pays, et des Européens ou riches étrangers qui résident dans l'Indoustan.

M. Solvyns n'ayant voulu représenter que les Hindous et ce qui les concerne exclusivement, a dû écarter avec le plus grand soin tout ce qui leur étoit étranger. Ce n'est

que dans le dernier volume, section des *Domestiques*, qu'il a dû introduire des Mahométans, parce qu'eux seuls sont admis au service des Hindous.

L'exécution répond en tout à l'importance et à l'intérêt de l'ouvrage. Les sujets dessinés d'après nature et gravés par M. Solvyns ont été coloriés par les imprimeurs les plus habiles, sur du papier vélin grand colombier.

Les quatre volumes sont distribués en quarante-deux livraisons de six planches (1).

L'ouvrage est aujourd'hui à sa huitième livraison; et, à mesure de son exécution, il a justifié de plus en plus l'idée avantageuse qu'on en avoit conçue. Il a été spécialement encouragé par le Gouvernement, et agréé par l'Institut de la manière la plus flatteuse.

Mais un grand nombre d'amateurs ont regretté que, dans sa forme actuelle et vu son prix, il ne fût en quelque sorte destiné qu'aux bibliothèques des riches protecteurs des arts, lorsque cependant il est indispensable à tous ceux qui voudroient se procurer une connoissance particulière des Hindous.

L'auteur s'est en conséquence déterminé à donner une édition *in-4°*, dont les gravures en noir seront également exécutées par lui-même. Elle contiendra de plus le texte en langue allemande, que plusieurs savans ont paru désirer. La première livraison paroît; elle donne de l'ouvrage l'idée la plus favorable (2).

NOUVELLES DIVERSES.

L'institut de France vient de nommer son correspondant, M. *Bory de Saint-Vincent*, capitaine de dragons, avantageusement connu de l'Europe savante par son *Voyage dans les quatre îles principales de l'Afrique* et par son *Essai sur les îles Fortunées*. Ce savant voyageur nous a permis d'espérer qu'il publieroit dans les *Annales* plusieurs mémoires inédits d'un très-grand intérêt; savoir:

1° Sur la Couche de Bois carbonisée, exploitée à Wolfseck en Haute-Autriche;

(1) Le prix de chaque livraison est de 36 francs.

(2) Le prix de chaque livraison est de 10 francs.

2° Reconnoissances militaires et physiques des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie ; description de leurs mines, des mœurs de leurs habitans et de leur industrie ;

3° Voyage dans les Landes des départemens méridionaux de France, contenant des remarques sur l'invasion des Dunes, sur l'état physique, ancien et moderne, avec des cartes ;

4° Description hydro-topographique des deux principaux affluens du Necker, avec des considérations sur les bassins des rivières de la Souabe et de la Franconie ;

5° Essai physique et militaire sur le cours de la Vistule et sur la partie méridionale du bassin de la Baltique.

M. *Maire*, ingénieur-géographe, a publié un ouvrage très-utile, intitulé *la Topographie de Paris*, ou *Plan détaillé de la ville de Paris et de ses faubourgs*. Ce plan, remarquable par son exactitude, se compose de vingt feuilles, plus un tableau d'assemblage ; il est précédé d'une table alphabétique et (dit l'auteur) *statistique* des rues, ruelles, culs-de-sac, places, etc., etc. ; avenues, allées, promenades publiques, etc., etc. ; édifices et établissemens publics de tous les genres, avec un *chiffre de renvoi* de tous ces articles sur le plan. On y trouve tous les changemens opérés jusqu'à ce jour, ainsi que les projets d'embellissemens arrêtés par le Gouvernement.

Le libraire, M. *Schoel*, vient de publier un ouvrage intéressant intitulé : *Répertoire de littérature ancienne*, ou *Choix d'Auteurs classiques Grecs et Latins*, etc., etc.

On y trouve, entre autres, une notice très-complète des *belles éditions allemandes* des historiens et des géographes grecs et latins, éditions très-préférables à celles de France et d'Angleterre, mais malheureusement d'un prix très-élevé. Dans notre Bulletin suivant, nous parlerons en détail de ce Répertoire.

Le même libraire a publié une traduction française des *Tableaux de la Nature*, par M. *Humboldt*. Le traducteur, M. *Eyriey's*, s'est montré le digne interprète du profond et ingénieux auteur de cet intéressant ouvrage.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Troisième Volume.

Suite des Remarques sur l'Etat actuel du Pérou. Extraites du Recueil Périodique le Mercurio Peruano. 3

II. *Sur les Mines du Pérou.* Ibid.

III. *Notice sur les Indiens de la Pampa del Sacramento, et sur quelques autres Peuplades de l'intérieur du Pérou.* 23

Productions Minérales. 28

Productions Végétales. 29

Animaux. Combat du Cayman et du Tigre ou Yaguar. 30

Le Sustillo ou *l'Insecte qui fait du Papier.* 31

Climat et Saisons. Manière de voyager. 33

Peuplades Indiennes. 35

Caractère général de ces Indiens. 36

Habillement, Parure, Armes. 38

Mariages. 40

Religion, Prêtres. Ibid.

Guérison des Maladies. 42

Idées sur l'autre Vie. 45

Funérailles. 47

Agriculture, Industrie. 48

Guerre, Chasse, Péche. 50
Colonisation de ces Contrées. 53

STATISTIQUE du Mont Gargano; par le Docteur NOBILE, *Auditeur-Militaire du Château royal de Viesti, Royaume de Naples. Traduit de l'Italien; communiqué par M.* SONNINI. 55

ANALYSE de l'Histoire des Isles Orcades, de M. BARRY; *par M.* DEPPING. 66

Observations générales sur les îles Orcades. 68
Description géographique et particulière des Iles Orcades. 71
Histoire naturelle et civile. 84

DESCRIPTION de l'Ile danoise de Helgoland, située dans la Mer du Nord, devant l'embouchure de l'Elbe et du Weser; par le RÉDACTEUR. 99
Situation et Etendue. 101
Révolutions Physiques. 103
Productions. 104
Ports, Rades, Marées, Phare. 105
Population, Mœurs et Industrie des Habitans. 107
Ancienne sainteté du Helgoland. Culte du dieu Fosété. 112
Le Helgoland correspond-il aux Iles Alokiai de Ptolémée? 116

Essai sur l'Origine, les Mœurs et l'État actuel de la Nation Albanaise; par M. Angi Masci. Traduit de l'Italien; communiqué par M. Sonnini. 145

Chapitre Premier. *Origine des Albanais.* 146

Notes du Rédacteur des Annales sur le chapitre précédent. 165

Vocabulaire Albanais, tiré des OEuvres de Leibnitz, et comparé avec quelques autres Langues Européennes. 167

Chap. II. *Coup d'œil sur l'Histoire de l'Albanie.* 176

Chap. III. *Mœurs de la Nation Albanaise en général.* 190

Chap. IV. *Colonies Albanaises dans le Royaume de Naples. Histoire de leur Établissement, leur Nombre et leur État. Causes du peu de progrès qu'elles ont fait dans les Sciences.* 204

Chap. V. *Importance de la protection à accorder aux Colonies Albanaises. Moyens que l'ancien Gouvernement méditoit pour améliorer leur sort.* 217

Géographie Virgilienne, ou Commentaire sur les Passages Géographiques les plus intéressans des OEuvres de Virgile. Par le Rédacteur. 235

§. Ier. *Observations générales. Rapidité et concision des descriptions locales de Virgile. Notes sur le Buis de Cytore.* 239

§. II. *Précision et élégance que Virgile met dans ses passages géographiques. Parallèle entre lui et Ovide.* 245

§. III. *Passage des Géorgiques sur la variété des climats et des productions. Fer des Chalybes. Castors du Pont. Safran de Tmolus.* 247

§. IV. *Exemple de l'exactitude de Virgile. Sa description de la vallée d'Amsanctus.* 262

Notice sur la Plaine de la Crau ; par feu M. Robert Paul de Lamanon. *Tirée de ses Papiers inédits déposés à la Bibliothèque Impériale. Communiquée par M.* Desping. 289

Histoire Littéraire des anciens Voyages ; par M. Beckmann, *Professeur à l'Université de Gottingue.* IIe *Extrait ; par M. E....* 310

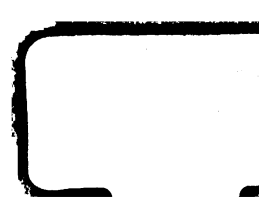
Sur la population de la Suède. 326

Pinkerton jugé par les Anglais, ou *Remarques Critiques sur la Seconde Édition anglaise de sa Géographie moderne ; traduites de l'*Edinburgh Review, *d'après le* Monthly Repertory. 338

BULLETINS de ce Volume.

Voyage de Découvertes aux Terres Australes, par M. Péron. 120
Sur quelques nouveaux Voyages en Grèce. 128
Ouvrages et Cartes Géographiques relatifs au Royaume de Bavière, publiés en 1807. 136
La Prise de Possession de la Pologne a été la ruine de la Prusse. 138
Positions Géographiques des principaux lieux de l'Egypte. 140
Bibliothèque Universelle des Voyages. 142
Nouvelles diverses. 143
Réclamation de M. de Vesrotte contre le Voyage au Cap-Nord, publié sous le nom de M. Acerbi. 267
Notice des Cartes du Royaume de Suède, publiée dans le Pays même. 274
La Confrérie de la Corne, par M. A. de *Kotzebue;* traduit de l'allemand. 278
Jardins Flottans de Mexico. 283
Aperçu d'un Nouveau Tableau de la Russie. 285
Revue des Ouvrages nouveaux sur l'Indoustan. 383
Nouvelles diverses. 394

Fin de la Table des Articles contenus dans ce Troisième Volume de la Ire Souscription des *Annales des Voyages.*

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

JUN 2 5 1926